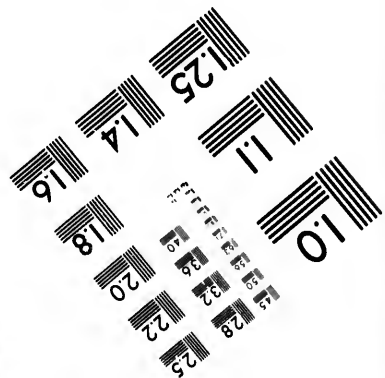
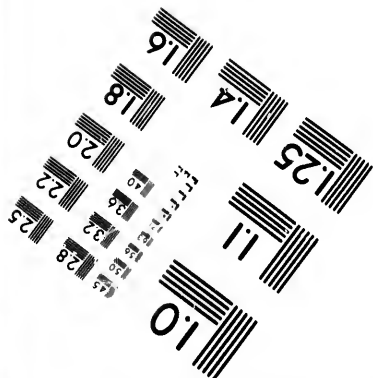
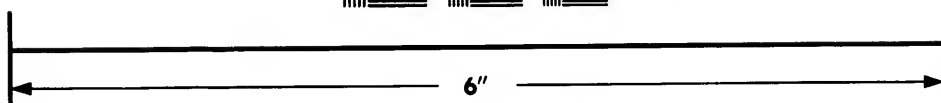
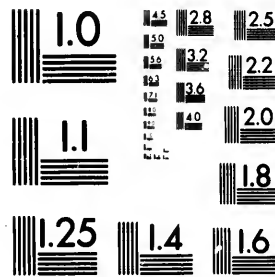


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planchis et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

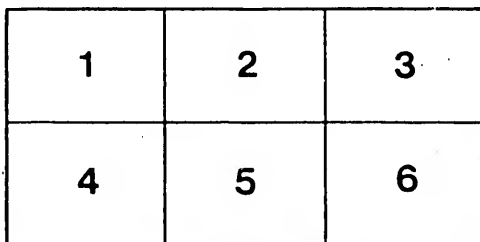
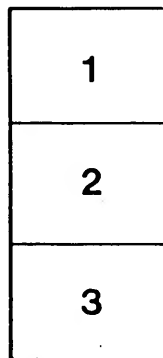
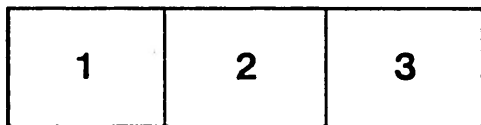
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
odifier
une
image

rrata
o

pelure,
n à

32X

54

L

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.
TOME II.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

232
30

PRÉCIS.

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

OU

TABLEAU HISTORIQUE

PRÉSENTANT LES VICISSITUDES DES NATIONS, LEUR AGRANDISSEMENT, LEUR DÉCADENCE ET LEURS CATASTROPHES, DEPUIS LE TEMPS OU ELLES ONT COMMENCÉ A ÊTRE CONNUES, JUSQU'AU MOMENT ACTUEL ;

PAR ANQUETIL,

DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGIION D'HONNEUR.



TOME SECOND.

Séminaire de Québec

A PARIS,

CHEZ LOUIS TENRÉ, LIBRAIRE,

RUE DU FAON-S.-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 1.

1823.

1811

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

150 EAST 44TH STREET, NEW YORK, N. Y.

1811

1811

1811

1811

1811

1811

1811

1811

1811

1811

I
L
N
Lac
autr
com
se tr
here
de S
[
Son
appa

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LACÉDÉMONIENS.

Lycurgue. Religion. Distribution des terres. Lois domestiques. Mariages. Nourriture. Habits. Ordonnances générales. Études et sciences. Exercices, monnaie, Justice. Lois militaires. Cryptie. Guerre de Messène. Aristodème. Éphores. Parthéniens. Aristomène. Léonidas. Pausanias. Agis. Callicratidas. Lysandre. Agésilas. Bataille de Leuctres. Archidamus. Agis II. Eudamidas. Siège de Sparte. Cléomène. Nabis.

Nous avons déjà fait observer qu'on voyoit à Lacédémone, ce qui est sans exemple dans une autre nation, deux rois assis sur le même trône et commandant avec une égale autorité. Sans doute il se trouvoit beaucoup d'autres vices, d'autres incohérences dans l'administration, puisque les habitans de Sparte demandèrent une constitution à *Lycurgue*.

[2020. — 978.] Il étoit de naissance royale. Son frère, un des rois, étant mort, le trône lui appartenoit faute d'héritier direct. Sa belle-sœur lui

fit dire qu'elle étoit enceinte ; mais que , s'il vouloit l'épouser , elle détruiroit le fruit qu'elle portoit dans ses entrailles. *Lycurgue* eut horreur de la proposition ; cependant , pour ne pas exposer l'enfant de son frère à la fureur ambitieuse de cette marâtre , il lui dit qu'il ne vouloit pas lui faire hasarder à elle-même sa vie par l'effet des remèdes violens ; qu'elle eût à se conserver ; qu'aussitôt qu'elle seroit accouchée , il la débarrasseroit de l'enfant et l'épouserait. Quand elle fut près du terme , il ordonna que , si c'étoit une fille , on l'abandonnât aux femmes , si c'étoit un garçon , on le lui apportât.

Lycurgue étoit en ce moment à table en grande compagnie. On lui remet un enfant mâle. *Voilà votre roi* , leur dit-il. On eut qu'il auroit pu s'assurer le trône ; ce désintéressement lui fit infiniment d'honneur ; mais sa belle-sœur ne lui pardonna pas une conduite aussi vertueuse. Malgré la preuve de modération qu'il avoit donnée , elle vint à bout de persuader qu'il ambitionnoit le pouvoir suprême. Elle affectoit de trembler pour son fils. Beaucoup de personnes paroissoient penser comme elle. *Lycurgue* , fatigué de ces soupçons et des désagrémens qu'ils lui attiroient quelquefois , après avoir élevé son neveu , le voyant en âge de régner , partit pour voyager.

Il prit pour compagnon de voyage *Thalès* le poète , qui lui fit trouver en Égypte la totalité des poèmes d'*Homère* , dont on n'avoit que des parties. Il parcourut la Crète , alors fameuse par ses lois ; l'Asie ,

où la mollesse des mœurs étoit bien différente de la sévérité des mœurs crétoises ; l'Égypte , séjour des sciences et de la sagesse. Quelques historiens le font voyager en Espagne, en Afrique et jusqu'aux Indes. On ne peut dire dans quel pays il étoit lorsque les Spartiates lui envoyèrent une députation chargée de l'engager à revenir pour régler leur gouvernement.

Sans doute il avoit formé d'avance son système, qui étoit de tout détruire, de nettoyer pour ainsi dire la place, afin d'élever un édifice uniforme et durable. Il se fit rendre, en passant à Delphes, un oracle qui n'étoit ni obscur ni embrouillé comme tous les autres. La prêtresse le nommoit ami des dieux. « Ses lois, » ajoutoit-elle, sont parfaitement bonnes, et la ré- » publique dans laquelle elles seront observées de- » viendra la plus fameuse de la terre. » Arrivé à Sparte, il conféra avec ses amis, et convint des mesures à prendre pour aider et faire valoir l'oracle.

Au jour marqué pour la promulgation d'un corps de lois, ils parurent dès le matin dans la place au nombre de vingt-huit, armés de poignards. Cet appareil effraya le jeune roi *Charilaüs*, neveu de *Lycurgue*. Il se réfugia dans le temple de Minerve. On le ramena par la douceur, et il se joignit à ces réformateurs. La première opération fut d'établir un sénat qui devoit être médiateur entre les rois et le peuple. Sans doute les vingt-huit et leurs principaux amis furent les premiers sénateurs, et la perspective de ces places ne servit pas peu à gagner les grands. Quant au peuple, afin qu'il ne se crût pas tout-à-fait

oublié, on lui donna le droit non pas de proposer, ni de délibérer en assemblée, mais seulement d'accepter ou de refuser par la simple formule de *oui* ou de *non*. Ces préliminaires établis, vinrent les lois civiles et morales, dont quelques-unes fort bizarres firent de Lacédémone une république toute singulière. On les partagea en douze tables.

La religion tenoit le premier rang. Tous les dieux et toutes les déesses seront représentés armés, afin que les Spartiates, qui doivent être un peuple de soldats, n'aient que des modèles de valeur et de courage. Les sacrifices et les offrandes seront de peu de valeur : par ce moyen rien n'empêchera de rendre aux dieux ce qui leur est dû. Les prières seront courtes : les dieux savent ce qu'il nous faut. Les sépulcres seront près des temples, afin qu'en les fréquentant, on se familiarise avec l'idée de la mort. Point de sépultures magnifiques, pas même d'inscriptions, excepté pour les hommes tués à la guerre et pour les femmes qui se dévouent à la vie religieuse. Point de gémissemens ni de cris aux funérailles : ils seroient indignes de la grandeur d'âme et de la fermeté des Spartiates.

Toute la Laconie sera divisée en trente mille portions égales, et la ville de Sparte en six mille. On ne pourra jamais morceler ces portions ; il faut qu'elles passent entières entre les mains des héritiers ou des acquéreurs. S'il se trouve par la suite plus de citoyens que ces portions n'en pourroient nourrir, on en fera des colonies.

Quand un garçon naîtra, le père le portera à un

comité d'hommes graves de sa tribu. S'ils le trouvent bien conformé, ils le rendront au père, sinon on le jettera dans une caverne au pied du mont Taygète. Le temps que séjourneront des étrangers à Sparte sera borné, de peur qu'ils ne corrompent les mœurs des citoyens. Celui dont les talens paroïtroient utiles à la république sera adopté citoyen. Cependant il ne pourra jouir des privilèges de Sparte, s'il ne se soumet point à la sévérité du régime de la république.

Le célibat sera infâme pour les hommes. Le vieux garçon sera obligé de se promener nu au cœur de l'hiver, dans la place publique, en chantant une chanson satirique contre lui-même. On ne lui rendra aucun honneur dans sa vieillesse. Il y avoit action en justice contre celui qui laissoit passer l'âge fixé pour le mariage, ainsi que contre ceux qui se marioient au-dessus ou au-dessous de leur condition. Ceux qui avoient trois enfans ne payoient qu'une taxe fort modérée. Ceux qui en avoient quatre ne payoient rien du tout. Point de dot pour les filles; ainsi rien n'empêchera que chacun ne suive son penchant. La fille devoit être à la fleur de l'âge; l'époux, pendant les premières années du mariage, ne pouvoit s'introduire auprès d'elle que furtivement, comme s'il eût commis un rapt: trop de facilité auroit pu ralentir les désirs. Il étoit permis de prêter sa femme: les rois seuls ne devoient pas le faire. En général les femmes de Sparte ne se piquoient nullement de pudeur.

Dès le berceau, la nourrice devoit quelquefois refuser le sein à l'enfant pour l'accoutumer à la so-

briété. Un jeune Spartiate étoit formé à rester la nuit sans lumière, à marcher dans l'obscurité et à se mettre au-dessus des foiblesses ordinaires à l'enfance. Riches et pauvres, tous étoient élevés également dans un lieu commun, couchés sur des lits durs, sans autre bain que le lit du fleuve Eurotas. Ils mangeoient en public. Les vieillards se trouvoient à leur table pour les examiner et les instruire. Le mets le plus agréable étoit la sauce noire, mets composé de sel, de vinaigre et de sang. Un Lacédémonien ne savoit ce que c'étoit de boire par plaisir. L'ivresse étoit regardée comme infâme. On faisoit enivrer des esclaves afin d'inspirer aux jeunes gens de l'horreur pour cette turpitude.

On se vétoit pour se garantir des injures de l'air, et non pour se parer. Les habits, pour la façon et l'étoffe, seront égaux entre les riches et les pauvres : c'est par la vertu qu'on se distingue, et non par la beauté des vêtemens. Jusqu'à l'âge de douze ans ils porteront une tunique. Passé cet âge on y ajoutoit un manteau d'une étoffe si mince, que le *vêtement lacédémonien*, pour dire un vêtement approchant de la lésine, étoit passé en proverbe. Ils ne portoient point de souliers ni de cheveux dans l'enfance. En grandissant ils laissoient croître leur chevelure dans toute sa longueur et ne la coupoient plus ensuite. Un Lacédémonien ne connoissoit ni les essences ni les parfums : à la guerre ils portoient des habits de pourpre et se couronnoient de fleurs avant de charger l'ennemi. Les robes des filles ne descendoient qu'aux

genoux ; les seules femmes d'une vertu équivoque pouvoient porter de l'or, de l'argent, des pierreries et d'autres ornemens précieux. Les filles paroissent en public sans voile, et les femmes vieillées ; les premières avoient besoin d'être regardées, et non les autres. Dans les gymnases, filles et garçons combattoient nus. En ôtant au sexe la pudeur, *Lycurgue* eut dessein de le rendre moins dangereux, et de prévenir par l'égalité de la naissance et des richesses les motifs de jalousie qui ont coutume de causer des troubles dans les républiques.

Le grand devoir imposé aux Lacédémoniens étoit l'obéissance aux lois, obéissance qui ne permettoit même pas de rechercher le motif du commandement. Tous les enfans appartenoient à l'état ; chaque citoyen avoit droit sur eux. Si un vieillard ne reprenoit pas un enfant par distraction ou par complaisance, il devoit subir la même peine qu'on auroit imposée au coupable. Parmi les enfans mêmes, il y avoit un chef qui devoit réprimander et punir, et qui le faisoit quelquefois très-rigoureusement. Un jeune Spartiate étoit réservé, silencieux, ne regardoit que devant lui ou à terre, et ne se présentoit que dans l'attitude la plus modeste.

Les Lacédémoniens étudioient peu, cultivoient peu l'écriture, et ne se piquoient pas de parler correctement ; d'où étoit venu le proverbe : *il parle assez bien pour un Lacédémonien*. Cependant on estimoit leur brièveté, qu'on appelloit *laconisme*. Il a donné à plusieurs de leurs phrases un air sentencieux, qui les

a fait conserver. Ils s'enorgueillissoient de leur rudesse même et de leur attachement aux maximes de leurs ancêtres. Un Spartiate n'étoit que soldat. Les professions de nécessité étoient exercées par les Ilotes, qui n'étoient pas absolument esclaves, mais qui formoient une espèce de bourgeoisie inférieure. Acteurs, diseurs de bonne aventure, orateurs et autres charlatans ; n'étoient pas soufferts dans la ville. Ils s'exerçoient à des questions utiles : « En quoi consiste le » mérite de telle action ? La réputation de tel héros » est-elle bien fondée ? » La raillerie, pourvu qu'elle fût délicate et point choquante, étoit recommandée comme une leçon dont on pouvoit profiter. Ils aimoient la musique, si on peut appeler ainsi des chansons anciennes, dont ils étoient si jaloux, qu'ils ne permettoient pas à leurs esclaves d'en apprendre l'air, ou du moins de les chanter publiquement. Quand on s'attachoit à une fille, il n'y avoit point de jalousie entre les rivaux ; mais au contraire une liaison plus intime entre eux, et plus d'émulation pour plaire à la personne aimée.

La chasse étoit un amusement de la jeunesse, prescrite pour donner au corps de la souplesse et de l'agilité. La danse, les exercices violens et guerriers étoient communs aux deux sexes, qui s'y livroient ensemble. Ainsi les femmes, devenues aussi fortes que les hommes, ne mettoient au monde que des enfans sains et vigoureux ; mais elles perdoient cette tendresse, peut-être le plus grand charme de la maternité. On en a vu regarder d'un œil sec leurs enfans

déchirés de verges devant les autels, et s'applaudir de la fermeté qu'elles leur avoient inspirée, lorsque ces malheureux souffroient ce tourment sans verser une larme, ni pousser un soupir. Le vol entroit dans les exercices. Il étoit permis, pourvu qu'il fût fait adroitement; mais le voleur qui se laissoit surprendre étoit sévèrement puni, non pour avoir manqué à l'honneur, mais uniquement pour avoir manqué d'adresse.

Presque tous les marchés se faisoient par échange. Cependant, comme il falloit un monnoie pour égaliser les ventes et les achats, *Lycurgue* en fit faire une, mais de fer et si pesante, qu'il falloit deux chevaux pour traîner une assez petite somme. Ainsi les Lacédémoniens, ayant tous la même quantité de terres, et ne pouvant amasser de numéraire, restoient nécessairement égaux, d'autant plus que les monnoies des autres pays n'avoient point cours chez eux, qu'il n'étoit pas permis de prêter à rente, ni de recevoir des présens des étrangers. Ainsi point de moyens de s'enrichir les uns plus que les autres.

On ne pourra, avoit statué *Lycurgue*, approcher des tribunaux qu'à trente ans, même pour entendre plaider, de peur qu'on ne prenne le goût des procès. On ne recherchera pas la raison de telle ou de telle loi : obéir, voilà la loi suprême. Les libertins ou les prodigues ne seront jamais juges ni magistrats dans la république. Comment pourroient-ils prononcer sur les intérêts des autres, eux qui n'ont pas pu gérer leurs propres affaires ?

Que la première et principale loi militaire soit l'o-

béissance. La vaillance ne se prescrit pas : elle étoit comme innée chez les Lacédémoniens , sucée avec le lait , augmentée par les exemples , confirmée par les louanges prodiguées aux héros , et par le mépris dont les lâches étoient accablés. « Reviens avec ton bouclier ou sur ton bouclier , disoit une mère spartiate à son fils partant pour l'armée. » Cela veut dire , *sois vainqueur ou meurs* , parce qu'on rapportoit les morts sur leurs boucliers. On ne fera pas la guerre long-temps contre le même ennemi , de peur de l'aguerrir. Ils n'aimoient ni la mer , parce que le commerce des matelots et des étrangers corrompt les mœurs ; ni les sièges , parce qu'ils n'estimoient pas la gloire de forcer et de vaincre en quelque sorte des murailles. Lacédémone elle-même n'avoit point de remparts ; le courage de ses habitans en tenoit lieu. Pendant la guerre , ils se relâchoient un peu de l'austérité de leur vie , afin de faire désirer la profession militaire. En campagne ils dormoient tout armés. Privés de cette défense , ils étoient avertis de ne point s'abandonner au sommeil. Dans toutes les expéditions ils avoient grand soin de pratiquer leurs rites religieux. Le soir , après le repas , les soldats chantoient ensemble des hymnes à la louange des dieux. Quand ils étoient près de charger l'ennemi , le roi offroit des sacrifices aux Muses , afin qu'elles les aidassent à faire des actions dignes d'être transmises à la postérité. Les soldats se courounoient de fleurs , et l'armée avançoit au son des flûtes qui jouoient l'hymne de *Castor*. Ils ne poursuivoient l'ennemi

LACÉDÉMONIENS.

qu'autant qu'il falloit pour assurer la victoire qui la remportoit par stratagème offroit un bœuf à *Mars*, et le vainqueur à force ouverte n'avoit qu'un coq. La ruse qui épargnoit les hommes étoit plus estimée que la valeur qui les prodigue.

On ne sait si *Lycurgue* est l'auteur d'une précaution politique bien cruelle, employée par les Lacédémoniens pour diminuer le nombre de leurs esclaves, lorsqu'ils paroissent trop multipliés; elle se nommoit *Cryptie*, c'est-à-dire *embuscade*. Elle consistoit à armer de poignards les plus hardis des jeunes gens; on leur donnoit l'ordre d'exterminer jusqu'à un certain nombre de ces malheureux esclaves, ce qu'ils faisoient, soit en les massacrant de nuit, soit en les surprenant de jour occupés à leurs ouvrages, cela de sang-froid, sans avoir contre eux le moindre sujet de plainte, uniquement pour mettre le reste hors d'état de rien entreprendre.

Quelques précautions que *Lycurgue* eût prises, ses lois ne passèrent pas sans contradiction. Il y eut une émeute dans laquelle il fut blessé par un jeune homme nommé *Alcandre*, qui lui creva un œil. *Lycurgue* eut la magnanimité de pardonner à cet ennemi. Cette violence donna lieu d'ajouter cette loi, que personne ne viendrait armé dans les assemblées du peuple ou des magistrats. S'il restoit encore quelques difficultés, elles furent suspendues par l'espérance de l'opposition que le législateur eut l'adresse de laisser aux malveillans. Il convoqua une assemblée générale. « Il me reste, leur dit-il, un objet important,



» et peut-être le plus important à vous communi-
 » quer ; mais je ne le puis qu'après avoir consulté l'o-
 » racle d'Apollon à Delphes. Je pars pour m'y ren-
 » dre. Promettez-moi de maintenir jusqu'à mon retour
 » les lois qui viennent d'être établies. » Les deux rois,
 le sénat, le peuple, tous en firent le serment ! Arrivé
 à Delphes, *Lycurgue* envoya à Lacédémone cette ré-
 ponse : « Les lois données à Sparte sont excellentes ;
 » tant qu'elle les observera, elle sera la ville la plus
 » glorieuse du monde. » En recevant l'oracle, les
 Lacédémoniens apprirent que leur législateur, après
 avoir offert un sacrifice solennel à Apollon, avoit pris
 congé de ses amis et de son fils, et s'étoit laissé mourir
 de faim. Alors, après un dévouement aussi héroïque,
 ils se crurent obligés d'être pour toujours fidèles aux
 lois qu'ils avoient juré de garder jusqu'à son retour.

En effet il n'y a point de peuple qui ait jamais été
 plus fidèle observateur de ses lois. Sans doute elles
 convenoient au caractère de la nation, puisqu'elles
 l'ont rendue et maintenue si long-temps florissante.
 Elles ont éprouvé peu de changemens. L'histoire de
 Sparte ne présente presque pas de ces secousses inté-
 rieures qui font l'intérêt de celle d'Athènes. Outre les
 expéditions militaires, dont nous abrègerons les récits,
 parce que, trop détaillés, ils deviendroient fastidieux,
 la vie des rois de Lacédémone offre des traits hé-
 roïques de patriotisme, des réflexions sentencieuses,
 des mots d'une fierté sublime, et une magnanimité
 quelquefois féroce.

[2095. — 903.] *Charilaüs*, neveu de *Lycurgue*,

conserva toujours beaucoup de respect pour son tuteur. Il fit observer ses lois. Quelqu'un se plaignoit de ce qu'il n'en avoit pas fait davantage. « Il n'en faut pas beaucoup, dit-il, à ceux qui ne parlent guère. » La première guerre remarquable qu'eurent les Lacédémoniens fut contre les Messéniens ; elle fut aussi cruelle qu'injuste. Ceux-ci offrirent en vain de s'en rapporter à l'arbitrage des amphictyons, ou de l'aréopage d'Athènes. Les Spartiates gardèrent pendant trois ans leur ressentiment pour une foible injure, et fondirent à l'improviste sur la ville frontière des Messéniens, dont ils tuèrent tous les habitans sans distinction d'âge ni de sexe. Ils étoient alors gouvernés par le roi *Nicandre*, qui commanda ou souffrit cette barbarie, mais qui se faisoit scrupule de recevoir des présens. « Si j'en acceptois, disoit-il, les lois et moi ne pourrions être d'accord ensemble. »

[2226. — 772.] Cette guerre se continua avec acharnement. Les Messéniens, toujours maltraités, consultèrent l'oracle, qui répondit qu'il falloit sacrifier aux dieux une vierge du sang royal. On voulut prendre la fille du roi, il s'ensuit avec elle. *Aristodème*, parent du roi, offrit la sienne. Un jeune homme à qui elle étoit promise en mariage s'écria qu'il l'avoit consommé et qu'elle étoit enceinte. *Aristodème*, regardant comme une honte pour sa maison l'imputation faite à sa fille, la tua de sa propre main, lui ouvrit le ventre et fit voir au peuple qu'à tort elle avoit été taxée de cette foiblesse. A ce prix, *Aristodème* acquit la couronne. Il la mérita ensuite

par sa conduite sage et prudente, et gagna ses compétiteurs au trône en leur donnant les premières places et en leur marquant la plus grande confiance.

L'impétuosité des Lacédémoniens les rendoit redoutables en pleine campagne. *Aristodème* les attiroit dans les défilés, les harceloit, les fatiguoit. Ils feignirent de condamner à mort, pour crime de trahison, une centaine d'hommes qui s'enfuirent à Ithome, ville des Messéniens, dont ils devoient ouvrir les portes quand ils y seroient reçus. *Aristodème* découvre leur dessein : aussi généreux que brave, il renvoie les prétendus criminels sans les maltraiter et écrit ces mots aux Spartiates : *Votre ruse est usée.* Les efforts d'*Aristodème* n'empêchèrent pas que les Messéniens ne fussent souvent battus. Le découragement s'empara d'eux. Désespéré de ne pouvoir relever leur courage, il se laissa dominer par la mélancolie qui le conduisit sur le tombeau de sa malheureuse fille, où il se tua. Ses sujets furent condamnés par les Lacédémoniens à leur donner la moitié du produit de leurs terres, dont les propriétaires devinrent ainsi fermiers; à assister aux convois des rois de Sparte et à en porter le deuil : conditions onéreuses et humiliantes.

Vers ce temps furent établis les *éphores*. On ne sait à quelle occasion. Ces magistrats étoient au nombre de cinq, choisis parmi le peuple, par le peuple, et quelquefois de la lie du peuple; car tout citoyen hardi, factieux, et qui savoit parler, pouvoit aspirer à cette charge. Ils étoient chargés de tenir en

bride les rois et le sénat. Pour décider une affaire quelconque, l'unanimité entre eux étoit nécessaire. Ils acquirent successivement une autorité illimitée. Ils présidoient aux assemblées générales, déclaroient la guerre, faisoient la paix, déterminoient le nombre des troupes à lever, régloient les impôts, distribuient au nom de l'état des peines et des récompenses. On ne voit point après cela ce qui restoit à faire au sénat et aux rois, sinon à ces derniers de commander les armées. Les éphores avoient le privilège de ne point se lever en présence du roi, de faire intituler l'année de leur nom, comme faisoient les archontes d'Athènes, et enfin, le plus important, de censurer la conduite des rois et de prononcer des peines contre eux.

Cette censure auroit été inutile à des rois qui auroient pensé comme *Théopompe*, celui même qui institua cette magistrature populaire. Il disoit que, pour avoir à craindre le moins possible « il faut » qu'un monarque permette à ses amis de lui dire » librement leur avis, et qu'il soit lui-même prêt à » punir sévèrement les méchans. » Ce prince, sage dans sa conduite, savoit en même temps apprécier les hommes. « Le temps, disoit-il, augmente les » médiocres et emporte ceux qui sont trop grands. »

[2309. — 689.] La guerre de Messène occasiona à Sparte un mouvement qui pensa lui être funeste. Les hommes s'étoient engagés par serment à ne point revenir dans la ville qu'ils n'eussent subjugué les Messéniens. L'expédition dura dix ans. Pendant ce temps les femmes et les filles s'ennuyé-

rent. Les femmes écrivirent à leurs maris que, pendant qu'ils délivroient la patrie de ses ennemis, ils négligeoient d'autres intérêts qui ne devoient pas être moins chers. Les guerriers comprirent le sens de la plainte et y pourvurent en partie. Ils choisirent ceux de leurs jeunes gens qui, arrivés à l'armée depuis le commencement de l'expédition, n'étoient pas liés par le serment, et les renvoyèrent à la ville. De ces unions illégitimes vinrent les *Parthéniens* (*enfants de vierges*). Comme apparemment les liaisons n'avoient pas été fort régulières, ces enfans, en grandissant, se trouvèrent sans pouvoir de réclamer ni pères ni biens.

Cet abandon piqua leur amour-propre. Ils joignirent leur dépit à la haine des Ilotes, qui étoient toujours prêts à se soulever contre leurs tyrans, et résolurent de demander à main armée, dans une assemblée du peuple, des biens et un rang. Le signal devoit être un bonnet jeté en l'air. Presqu'au moment de l'exécution, les éphores défendirent de jeter un bonnet en l'air dans l'assemblée du peuple. Cette prohibition fit connoître que le complot étoit découvert. On en vint à des arrangemens. Les jeunes gens, sous le chef qu'ils s'étoient choisi, furent pourvus de tout ce qui étoit nécessaire pour établir une colonie, et en partant ils délivrèrent Lacédémone de ses inquiétudes.

[2314.—684.] Elle ne tarda pas à en avoir de trop bien fondées de la part d'*Aristomène*, nouveau chef des Messéniens. Les conditions qui leur avoient été

imposées étoient si dures, qu'il n'eut pas de peine à soulever le peuple. Il leur trouva des alliés et recommença une guerre que sa valeur et ses autres talens rendirent très-opiniâtre, et très-dangereuse pour les Spartiates. Après quelques premiers avantages, et s'être fait craindre par les armes, il les attaqua par la superstition. A la faveur d'un déguisement, il entra la nuit dans Lacédémone, et eut la hardiesse d'aller attacher à la porte du temple de Minerve un bouclier avec cette inscription : *Aristomène consacre à la déesse cette partie des dépouilles des Lacédémoniens.* La ville fut troublée. On consulta l'oracle; il répondit : « Que les Spartiates fassent venir un chef d'Athènes. » Les Athéniens, jaloux des Lacédémoniens, et peu curieux de contribuer aux succès de tels rivaux, leur envoyèrent pour général un certain *Tyrtée*, maître d'école, poète boiteux, et qui avoit la réputation d'être un peu fou. Ils le reçurent, et, rassurés par leur soumission à l'oracle, ils allèrent au combat comme à la victoire, mais ils furent battus.

Consternés de cette défaite, ils songeoient à demander la paix, lorsque *Tyrtée* releva leur courage par des chants guerriers, les dirigea par ses conseils, recruta leur armée de quelques hommes choisis entre les Ilotes, et leur fit continuer la guerre. *Aristomène* eut de nouveaux succès et fut blessé. Il battit les Spartiates et fut battu par leurs femmes, mit leur territoire en feu et vit ravager le sien. Blessé deux fois, il fut pris la seconde et mené à Lacédémone.

On eut grand soin de le faire guérir pour en tirer une vengeance qui déshonore les Spartiates. Ils le condamnèrent au supplice qu'on infligeoit aux criminels de la lie du peuple, à être précipité avec ses compagnons d'esclavage dans une profonde caverne. L'infortuné demanda pour grâce de conserver ses armes. On les lui accorda. Il resta trois jours dans cet antre affreux, marchant sur les morts, écrasé par les mourans. Près d'expirer de faim et d'infection, il entend un petit bruit auprès de lui. C'étoit un renard qui rongeoit un corps mort. *Aristomène* le saisit par la patte de derrière; l'animal veut fuir. *Aristomène* se prête à ses mouvemens et se laisse conduire jusqu'à un trou où l'animal passe sa tête. Le prisonnier, apercevant une lueur, conçoit quelque espérance. Avec ses ongles et ses armes, malgré son extrême foiblesse, il s'ouvre un passage et gagne *Ira*, forteresse des Messéniens.

On apprit à Sparte son aventure par ses victoires. Peu s'en fallut qu'il n'en portât lui-même la nouvelle; et il l'auroit fait, s'il n'avoit pas été trahi par un de ceux qui devoient le seconder dans le projet formé d'aller surprendre Lacédémone pendant que l'armée spartiate étoit devant *Ira*. Ce malheur ne découragea pas *Aristomène*; il eut même la hardiesse de s'exposer à la cruauté des Spartiates. Il fut pris, et il échappa par la compassion d'une fille qui l'arma d'un poignard, avec lequel il se débarrassa de sept hommes qui le gardoient.

Le siège d'*Ira* dura onze ans. Pendant qu'*Aristo-*

même étoit retenu au lit par une blessure, les Lacédémoniens surprirent les portes; les Messéniens se retranchèrent dans la ville; on combattit trois jours et deux nuits; les femmes montraient autant de courage que les hommes. Après ce terme, toute espérance de conserver la ville étant perdue, *Aristomène* rassemble ses malheureux compatriotes, place les femmes et les enfans au centre, forme l'avant-garde et l'arrière-garde de la jeunesse messénienne, qu'il fait commander par *Gorgus*, son fils, et par *Théoclès*, brave Messénien. Lui-même se met à la tête, fait ouvrir la barrière, et, brandissant sa lance, marche droit à l'ennemi. Le général lacédémonien, soit prudence, soit compassion, respecte ces malheureux réduits au désespoir, fait retirer ses troupes, et *Aristomène* gagne l'Arcadie plus triomphant que ses vainqueurs. Le roi qui termina la guerre des Messéniens se nommoit *Eurycrate*. On lui demandoit pourquoi les Spartiates ne conservoient point d'argent dans le trésor. Il répondit : « C'est afin que les » gardiens ne soient pas tentés d'en devenir les » leurs. »

Les faits militaires, se ressemblant presque tous, méritent peu d'exercer la plume de l'historien. Il y en a cependant qui par leur singularité excitent l'admiration. Telle est l'action du roi *Léonidas*, partant avec trois cents hommes pour s'opposer à l'armée immense de *Xerxès*. « Je pars, dit-il, pour fermer » le pas des Thermopyles, mais mon vrai dessein est » d'aller mourir pour ma patrie. » Lorsqu'il prit

tirer une
le con-
x, crimi-
avec ses
caverne.
r ses ar-
dans cet
é par les
n, il en-
renard
aisit pau
stomène
aire jus-
sonnier,
pérance.
ême foi-
nteresse
istoires.
la nou-
rabi par
e projet
ant que
heur ne
adliesse
un pris,
i l'arma
de sept
Aristo-

congé de sa femme, elle lui demanda s'il n'avoit rien de particulier à lui dire. « Rien, répondit-il, sinon » que vous épousiez un vaillant homme, et que » vous lui donniez de vaillans enfans. « Elle se nommoit *Gorgo*, fille du roi *Cléomène*. Dès l'enfance, elle donna une preuve bien frappante de son attachement à sa patrie. *Aristagore* de *Milet* vouloit engager *Cléomène*, son père, à déterminer les Lacédémoniens à porter la guerre en Asie. *Gorgo*, âgée de huit ans, étoit présente à leur conférence. *Aristagore* le pria de faire sortir sa fille, afin de pouvoir parler plus librement : « Vous le pouvez, reprit » *Cléomène*, ce n'est qu'un enfant. » *Aristagore* commença par offrir au roi de Sparte une somme considérable, s'il vouloit engager ses sujets à seconder les efforts des Ioniens. Il doubla, il tripla cette somme : « Fuyez, mon père, s'écria la petite fille, » fuyez ; cet étranger vous corrompra. »

Arrivé aux Thermopyles, *Léonidas*, jetant les yeux sur les trois cents soldats qui l'accompagnoient, remarqua que beaucoup d'entre eux avoient à peine atteint l'âge viril. C'est ce moment qu'il faut saisir pour exciter l'enthousiasme. Il en fit partir quelques-uns, sous prétexte de les charger de messages pour les éphores. Un de ceux auxquels il s'adressa, pénétrant son dessein, lui dit : « Seigneur, je suis venu » pour servir comme soldat, et non comme courrier. » Un autre répondit : « Combattons premièrement, » après cela je porterai la nouvelle de la bataille. » On a vu qu'ils furent tous tués.

[2508.—490.] *Pausanias*, vainqueur de Platée, offre dans sa conduite un contraste étrange. Se trouvant après la victoire dans la tente de *Mardonius*, général perse, il ordonne à ses cuisiniers d'apprêter un repas fourni de toutes les délicatesses asiatiques. En même temps il fait servir une table à la spartiate, et s'adressant aux Grecs qui l'environnoient : « Admirez, dit-il, mes amis, la folie de ce roi des Mèdes qui, pouvant vivre chez lui aussi somptueusement, vient de si loin pour dépouiller les Grecs qui font si pauvre chère ! » Heureux *Pausanias*, s'il eût persisté dans ses sentimens ! Mais il se laissa gagner par ce même luxe qu'il avoit dédaigné, prit goût aux manières des Perses, et tourna en ridicule les coutumes simples de son pays. Ces habitudes voluptueuses le perdirent, et le menèrent à écouter volontiers les propositions que les Perses lui firent de le rendre souverain de la Grèce.

Pendant qu'il se repaissoit de cette espérance criminelle, l'inquiétude qui accompagne toujours celui qui médite le mal lui causa un malheur qui empoisonna le reste de sa vie. Une femme très-belle, nommée *Cléonice*, dont il étoit amoureux, lui avoit promis de venir le trouver la nuit. En approchant elle fit un bruit qui réveilla en sursaut *Pausanias*. Plein de l'idée qu'on vient le saisir, il se jette sur son épée, et blesse mortellement sa chère *Cléonice*. Pour apaiser les mânes de sa maîtresse, il eut recours aux devins, qui évoquèrent son ombre. Le fantôme lui dit : « Quand vous serez à Sparte, vous trouverez la

» fin de vos infortunes. » En effet ses complots y furent découverts : les éphores voulurent l'arrêter, il se sauva dans le temple de *Pallas*. C'étoit un sanctuaire inviolable. On ne savoit comment l'en tirer. Pendant qu'on délibéroit, sa mère, sa propre mère, prend une grosse pierre, la pose à la porte du temple, et se retire sans proférer une seule parole. Le peuple l'imite; *Pausanias*, ainsi enfermé, périt faute d'alimens.

[2331.—667.] *Agis* a passé pour un grand politique. C'est lui qui disoit qu'on trompoit les enfans avec des jouets, et les hommes avec des sermens. On raconte des éphores de son temps une action digne de la maxime d'*Agis*. Les Ilotes se multiplioient quelquefois assez pour donner de l'inquiétude à la république. Dans une de ces circonstances, les éphores firent publier une promesse de liberté à ceux des Ilotes qui voudroient servir comme volontaires dans une expédition qui se préparoit. Il s'en présenta deux mille. Cet empressement servit à faire connoître les plus vaillans. Des deux mille on en fit périr treize cents secrètement; le reste fut envoyé à la guerre. *Agis* connoissoit les dangers de la puissance. « Quand on veut gouverner un grand nombre d'hommes, disoit-il, il faut en combattre un grand nombre. »

Sous son règne parurent deux généraux célèbres, *Callicratidas* et *Lysandre*. Le premier étoit d'un désintéressement au-dessus de tout éloge. *Cyrus* le jeune, dont les Lacédémoniens s'étoient rendus auxi-

liaires, en envoyant le prêt de l'armée, jugea à propos d'ajouter des présens pour le général. *Callicratidas* reçut l'argent des troupes et renvoya les présens. « Il n'est pas nécessaire, dit-il, qu'il y ait une amitié particulière entre Cyrus et moi. S'il est fidèle à son alliance avec les Lacédémoniens, ils seront tous ses amis, et je serai du nombre. » Il mourut en héros, comme il avoit vécu. Au moment d'une bataille navale qu'il alloit livrer, le devin lui dit que les Spartiates seroient victorieux, mais que l'amiral seroit tué. « Cela est fort bien, dit-il, combattons donc. Sparte ne perdra pas beaucoup en perdant; mais elle perdrait son honneur, si je me retirois à la vue de l'ennemi. » Il nomma son successeur et mourut dans le sein de la victoire.

Lysandre eut la gloire de soumettre les Athéniens. Ce fut lui qui détruisit leurs murailles et brûla leurs vaisseaux. Il ramena à Lacédémone la flotte chargée d'immenses richesses. Les Spartiates en furent embarrassés; recevoir ces trésors, c'étoit porter atteinte aux lois de *Lycurgue*. Après bien des débats, ils décidèrent que l'état pourroit se servir d'or et d'argent, mais qu'aucun particulier ne pourroit posséder l'un et l'autre de ces métaux, sous peine de mort.

Après la mort d'*Agis*, *Lysandre* contribua à mettre sur le trône *Agésilas*, frère cadet du défunt. Ce prince réunissoit des qualités qui semblent s'exclure. Ambitieux et hardi, il étoit doux et aimable. La valeur, la fierté s'allioient chez lui à la bonté. Il aimoit sa patrie jusqu'à la préférer à sa sûreté et à sa

tranquillité personnelle. Ses vertus effrayèrent les éphores, qui le condamnèrent à une amende, *parce qu'il s'attiroit trop l'affection du peuple. Agésilas* connoissoit le caractère ombrageux du peuple, et se mettoit autant qu'il pouvoit en garde contre les soupçons et la jalousie, au point de n'avoir pas voulu accepter le commandement d'une armée qu'on ne lui eût nommé un conseil de trente personnes. Il est vrai que cette armée devoit décider du sort de la Grèce. *Agésilas* jouoit le rôle d'*Agamemnon*, chef de la ligue grecque contre Troie. Le roi de Sparte étoit chef de la ligue grecque contre les Perses. Se trouvant en Aulide, la ressemblance de sa situation avec celle d'*Agamemnon* lui fit rêver que les dieux l'exhortoient à imiter le sacrifice du roi de Mycènes dont il étoit successeur. Il ne crut pas devoir se refuser tout-à-fait à cette inspiration ; mais à une vierge il substitua une biche, et voulut la faire immoler par son augure. Les habitans du pays prétendirent que c'étoit violer leurs droits. Ils renversèrent l'autel et la victime. Ce petit événement coûta dans la suite aux Spartiates l'empire de la Grèce, parce qu'il excita entre eux et les Béotiens une guerre à laquelle toute la Grèce prit part, et que la valeur et l'habileté d'*Épaminondas* rendit funeste aux Lacédémoniens.

Il y eut entre *Agésilas* et *Lysandre* quelque froideur causée par la jalousie. Le roi usa un peu durement à l'égard du général de la supériorité de son rang. Celui-ci plia sans s'abaisser, et ces deux grands

hommes, qui n'étoient pas faits pour être ennemis, continuèrent à travailler de concert à la gloire de leur patrie. *Lysandre* finit ses jours dans cette glorieuse carrière, et fut tué en combattant contre les Thébains. Il avoit eu mille occasions de s'enrichir; et il laissa si peu de bien, qu'un riche citoyen à qui il avoit fiancé sa fille, la voyant sans dot, refusa de l'épouser. Les éphores le condamnèrent à une amende, et motivèrent ainsi leur sentence : « Parce » qu'il a un caractère assez bas pour aimer mieux » prendre une femme dans une maison opulente que » dans une maison vertueuse. »

[2628. — 370.] La guerre contre les Béotiens, dont Thèbes étoit la capitale, et dont on a vu la cause si peu importante, se continuoît avec vigueur. Les Lacédémoniens succombèrent dans les plaines de *Leuctres*. Ils y firent une perte sans exemple dans la république. Quand la nouvelle de cette défaite parvint à Sparte, on y célébroit les jeux gymniques. Les éphores ne voulurent pas les interrompre. Ils se contentèrent d'envoyer dans les maisons les noms des morts qui les intéressoient. Alors parut dans tout son éclat la grandeur d'âme des Spartiates. Les parens de ceux qui avoient été tués s'embrassoient et se félicitoient réciproquement, pendant que les autres n'osoient se montrer; ou s'ils étoient obligés de paroître, ils alloient les bras croisés, les yeux fixés à terre, donnant toutes les marques de la honte la plus douloureuse. Ceux qui s'étoient sauvés du combat furent

dégradés de leurs emplois, condamnés à ne jamais se montrer en public qu'en habits bigarrés, la barbe à moitié rasée, et à souffrir les coups et les insultes du premier venu sans se défendre.

L'exécution de cette sentence conforme aux lois de *Lycurgue* causoit de l'embarras. On donna au roi *Agésilas* l'autorité la plus étendue, afin qu'il se conduisît dans une conjoncture aussi délicate comme il l'entendrait. Il parut dans l'assemblée du peuple, et d'un mot il calma les frayeurs des lâches, et conserva aux institutions de *Lycurgue* toute leur autorité. « Que les lois, dit-il, dorment aujourd'hui, et » qu'elles reprennent demain leur autorité. » Il enrôla tout ce qu'il put trouver de gens de bonne volonté, même parmi les Ilotes, et résolut d'aller lui-même au-devant des ennemis. Mais ils lui épargnèrent la moitié du chemin. *Épaminondas* parut devant la fière Sparte, dont les murs n'avoient jamais vu le camp ennemi. *Agésilas* fit si bonne contenance, que les Thébains se retirèrent.

Parmi tant de malheurs on découvrit dans la ville une conspiration. On sut même que deux cents conspirateurs s'étoient emparés d'un poste important. Le sénat vouloit qu'on les attaquât et qu'on les passât au fil de l'épée. *Agésilas* crut la force dangereuse, parce qu'on ignoroit le nombre des complices. Il alla, suivi d'un domestique, à l'endroit où étoient assemblés les rebelles, et leur dit : « Camarades, ce » n'est pas là que je vous avois envoyés. » En même

temps il leur marqua différens postes pour les séparer. Persuadés qu'ils n'étoient pas découverts, ils s'y rendirent, furent pris et punis.

L'orgueilleuse Sparte eut encore le chagrin de voir les Thébains sous *Épaminondas* prêts à pénétrer dans leur ville. Femmes, enfans, vieillards, tous furent obligés de s'armer et de combattre pour leurs foyers. Ils chassèrent encore une fois les Thébains; mais ils les poursuivirent témérairement, et ils essayèrent un échec considérable. Des revers successifs les forcèrent de recourir aux Athéniens qu'ils avoient tant humiliés. Sur la fin du règne d'*Agésilas*, la mort d'*Épaminondas* leur fit remporter quelques avantages; mais ils ne purent remonter dans la Grèce à la hauteur de crédit et de réputation dont ils étoient déçus. Dans cet état même de décadence ils refusèrent de signer un traité avantageux, parce que les Messéniens, leurs anciens rivaux, y étoient compris. *Agésilas* mourut à quatre-vingt-quatre ans, après un règne de quarante, couvert de gloire par ses actions guerrières, mais non exempt de reproches pour avoir engagé sa patrie dans des guerres ruineuses, que moins d'obstination et d'orgueil auroient fait éviter. On l'estimoit aussi pour sa frugalité et la simplicité de ses mœurs; en quoi il ne fut pas imité par *Archidamus*, son fils, qui aimoit la liberté et les plaisirs, et pensoit qu'un bon repas n'étoit pas incompatible avec la vertu. Pour s'y livrer sans gêne et sans risque, il se fit donner des commissions qui l'éloignoient de Sparte.

[2653.—345.] Fils d'un père austère, mais peu

sevère lui-même, *Archidamus* eut un fils nommé *Agis*, qui pratiqua les âpres vertus de Sparte. Jeune il fut envoyé ambassadeur à *Philippe*, roi de Macédoine, auquel les Grecs flatteurs dans le temps de sa grande prospérité, faisoient des députations nombreuses. Ce monarque fut piqué de voir l'ambassadeur de Lacédémone seul. « Quoi ! rien qu'un seul de » Sparte ! dit-il. — Aussi n'ai-je été envoyé qu'à » un seul, répondit fièrement le jeune *Agis*. » Percé de coups dans une bataille, il renvoya ceux qui vouloient le défendre. « Réservez-vous, leur dit-il, pour » être encore utiles à votre patrie. » Ne pouvant encore se soutenir, il mit un genou en terre, et tomba sur le corps de ceux qu'il immola avant de mourir.

Eudamidas, son fils, s'opposa toujours à la guerre. Il désiroit faire goûter aux Lacédémoniens, affoiblis par les expéditions militaires, les avantages de la paix. « Je la veux, disoit-il, afin de leur faire sentir » le tort qu'ils ont eu. » On lui représentoit les avantages que ses ancêtres avoient obtenus contre les Perses, afin de l'exciter contre les Athéniens, bien moins nombreux. « Vous croyez, répondit-il, que » c'est la même chose de faire la guerre à mille » moutons ou à cinquante loups. » Il entra un jour dans l'école de *Xénocrate*, et remarqua que le philosophe étoit fort âgé. « Quelle est sa profession ? » demanda-t-il. — C'est un sage, répondit-on, qui » cherche la vertu. — Hélas ! dit-il, s'il la cherche à présent, dans quel temps en fera-t-il » usage ? »

[2672. — 326.] Sous *Aréus*, son petit-fils, Lacédémone courut le plus grand danger de la part de *Pyrrhus*, roi d'Épire, qui fut amené devant la ville par *Cléonyme*, prétendant à la couronne, comme fils d'*Agis*. *Pyrrhus*, bien conduit, se trouva aux premières maisons, sans que les habitans connussent la nouvelle de sa marche. On lui conseilloit d'entrer sur-le-champ ; mais il étoit trop tard, son armée étoit trop fatiguée : il remit au lendemain. Quand les Lacédémoniens le virent campé à leurs portes, ils concurent quelque espérance et délibérèrent sur ce qu'ils avoient à faire. Le premier point de leur résolution fut d'embarquer les femmes et de les faire passer en Crète. A la nouvelle de cette décision, les femmes s'assemblent et députent *Archidamie*, une d'entre elles, au sénat. Elle entre l'épée à la main. « Sénateurs, dit-elle, quelle opinion avez-vous des Lacédémoniennes ? les croirez-vous assez lâches pour survivre à la perte de la liberté de leur patrie ? Ne délibérez point sur l'endroit de notre retraite. Nous sommes à Sparte, c'est à Sparte que nous devons mourir. D'ailleurs comptez sur nous ; il n'y a rien que nous ne soyons prêtes à entreprendre. »

En effet, dans les travaux qui furent assignés, elles en prirent un tiers pour elles, qu'elles finirent avec les vieillards pendant la nuit. Pendant l'assaut elles se trouvèrent dans les endroits les plus périlleux de la mêlée ; elles retiroient les blessés, les pansoient, retournoient aux combattans, les excitoient, leur

portaient à boire et à manger. On se battit jusque dans les rues avec un égal acharnement. L'assaut se renouvela à deux jours différens; enfin il arriva aux Lacédémoniens un secours qui força *Pyrrhus* de se retirer avec le regret d'avoir, par le délai de quelques heures, laissé échapper une si belle proie. Il voulut en se retirant s'emparer d'Argos. Déjà il étoit entré dans la ville lorsqu'une vieille femme, voyant du toit de sa maison ce prince lever l'épée sur son fils qui se défendoit, détache une tuile, la jette sur la tête du roi et le tue.

Les malheurs firent revivre dans Lacédémone le zèle patriotique et l'amour des lois de *Lycurgue*, qui étoient fort affoiblis. Ce retour vers les anciens principes donna lieu à des scènes tragiques dont il faut d'abord connoître les principaux personnages pour mieux suivre le fil de l'intrigue. *Léonidas*, roi de Sparte, fils de *Cléonyme* le rebelle; *Agis*, son collègue, successeur de son père *Eudamidas*; *Agésilas*, son oncle maternel, partisan feint de *Léonidas*; *Lysandre*, éphore, ami d'*Agis*; *Cléombrote*, gendre de *Léonidas*, ennemi de son beau-père; *Chélonide*, fille de *Léonidas* et femme de *Cléombrote*; *Archidamie*, sœur de *Léonidas* et mère d'*Argésistrate*; *Argésistrate*, mère d'*Agis*.

Léonidas avoit passé plusieurs années à la cour brillante et voluptueuse de *Séleucus*. Il en rapporta le goût du luxe. Sous un tel roi un éphore nommé *Opytadée* crut l'occasion favorable de détruire la loi de *Lycurgue* qui ôtait à chaque citoyen la li-

berté de disposer de ses terres par don, par vente ou par testament. L'infraction avoit déjà lieu, mais sans loi qui l'autorisât, et une centaine de familles possédoient toutes les terres.

Agis, l'autre roi, jeune homme de grande espérance, doux, modeste, quoique élevé par *Archidamie*, sa grand'mère, et *Argésistrate*, sa mère, dans la délicatesse et la splendeur, à vingt ans, avoit déjà renoncé aux plaisirs, vivoit en vieux Spartiate et vouloit rétablir l'ancienne discipline. Il étoit encouragé à cette entreprise par *Agésilas*, son oncle maternel, homme éloquent, mais peu vertueux.

Il vint à ce parti un renfort qu'on ne devoit pas attendre; ce fut l'accession d'*Archidamie* et d'*Argésistrate*, ces deux mères qui avoient donné à *Agis* une éducation si éloignée des mœurs lacédémoniennes. Elles se laissèrent persuader par *Agésilas*, frère de l'une et oncle de l'autre, et entraînèrent dans leur opinion les femmes les plus considérables de l'état. Il paroît que le but d'*Agésilas* étoit seulement de supplanter *Léonidas*, en se faisant un parti considérable dans le peuple. *Léonidas* s'appuya des riches, et les deux factions commencèrent une guerre ouverte.

La loi favorable aux riches, proposée par l'éphore *Opytadée*, fut contredite par une loi que *Lysandre*, autre éphore, présenta au sénat. Les principaux articles portoient que tous les débiteurs seroient déchargés de leurs dettes, qu'il y auroit une nouvelle distribution des terres, et que, comme le nombre des

anciennes familles étoit fort diminué, on y suppléeroit par une espèce d'adoption de voisins et d'étrangers dans la fleur de l'âge, qu'on assujettiroit pour les exercices et les repas à la discipline prescrite par *Lycurgue*.

On conçoit combien cette loi devoit plaire au peuple. Elle ne fut pas nou plus désagréable à une grande partie du sénat, puisqu'elle ne fut rejetée que d'une voix. Les deux partis travaillèrent alors à s'établir chacun d'un roi; les pauvres, d'*Agis*; les riches, de *Léonidas*. Comme ce dernier avoit de la fermeté et de l'influence même dans le peuple, on ne chercha pas à la lui faire perdre; mais l'éphore *Lysandre* lui intenta un procès pour avoir épousé une femme étrangère, crime digne de mort pour un roi de Lacédémone. Ce prince fut tellement effrayé de l'accusation, qu'il chercha un asile dans le temple de Minerve. *Lysandre* mit alors sur la scène *Cléombrote*, mari de *Chélonide*, fille de ce roi, lui-même prince du sang royal, qui, en vertu de la déchéance de son beau-père, demanda la couronne et l'obtint. *Léonidas* s'enfuit, et *Chélonide* préféra d'accompagner son père malheureux à l'avantage de vivre sur le trône avec son époux. *Agésilas* vouloit faire tuer le fugitif; mais *Agis* le sauva.

Les deux rois, se trouvant dans les mêmes principes, étoient près de faire passer la loi en faveur des pauvres, lorsque l'époque du changement des éphores arriva. Les chefs de la faction opposée trouvèrent moyen de se faire élire, et firent citer devant eux

Lysandre pour se justifier de ce que, contre la loi, lui et les autres éphores ses collègues avoient proposé l'abolition des dettes et le partage des terres. Les accusés recoururent aux rois; ils leur remontrèrent que, les éphores n'ayant été établis que pour décider entre les deux rois, quand leurs sentimens étoient partagés, la puissance de ces magistrats devenoit nulle quand les rois, étoient d'accord. D'après ce raisonnement, les deux rois se présentent à l'assemblée, ordonnent aux éphores de quitter leurs sièges et en nomment d'autres; à la tête desquels ils mettent *Agésilas*.

Cette homme, doué comme on l'a vu, de beaucoup d'esprit, mais rusé et méchant, jouoit tous les partis. Il étoit venu à bout de persuader à *Agis*, son neveu, jeune homme franc et droit, enthousiaste de la liberté, qu'il ne travailloit que pour elle; à sa sœur, à la reine, sa nièce, aux principales dames de Sparte qu'il étoit beau de se dépouiller de leurs richesses; au peuple, enfin, qu'il ne travailloit que pour ses intérêts, pendant que le trompeur ne songeoit qu'aux siens propres. Il avoit beaucoup de dettes et possédoit une grande et belle terre. Quand il vit les deux rois d'accord sur l'abolition des dettes et le partage des terres; il fit entendre à ces princes qu'il y auroit du danger à faire ces deux opérations à la fois. Ils le crurent, firent porter toutes les obligations dans la place publique et y mirent le feu. Sous différens prétextes, l'adroit *Agésilas*, à qui sa terre restoit sans dettes, trouva moyen de différer le partage.

Une guerre qui survint força *Agis* de partir. Pendant son absence *Agésilas*, qui gouvernoit en qualité d'éphore, commit les violences les plus injustes. Le peuple, déjà irrité d'avoir été trompé, le chassa et rappela *Léonidas*. *Agis*, qui étoit revenu, se réfugia dans le temple de Minerve, et *Cléombrote* dans celui de Neptune.

Léonidas employa toutes sortes de moyens pour tirer *Agis* de son asile; mais aucun ne lui ayant réussi, il aposta des assassins. Un d'entre eux, nommé *Ampharès*, avoit un intérêt direct à la mort du roi et à la destruction de sa famille, parce qu'il avoit emprunté de sa mère de la vaisselle d'argent et des meubles magnifiques qu'il comptoit s'approprier par leur mort. Au nombre de trois, ils surprirent *Agis* et le menèrent en prison. De nouveaux éphores, établis par *Léonidas*, s'y rendirent. Il s'y trouva aussi quelques sénateurs dont le suffrage étoit acheté. Entre autres interrogations, ils lui demandèrent s'il n'avoit pas été forcé par *Lysandre* et par *Agésilas* à faire ce qu'il avoit fait. « Je n'ai été forcé par personne, » répondit-il; c'est moi qui ai formé le dessein, et » mon intention étoit de rétablir les lois de *Lycur-* » gue. — Mais, insista l'un des juges, ne vous » repentez-vous pas? — Non, répondit-il, la mort » que j'ai sous les yeux ne sauroit me faire repentir » d'une action noble et vertueuse. » Cette réponse fut sa sentence. Les éphores ordonnèrent qu'on l'étranglât. On eut de la peine à trouver un bourreau. Les gardes pleuroient. « Mon ami, dit le roi à l'un

» d'entre eux , ne pleure pas sur moi , je n'ai pas
» mérité le supplice qu'on veut me faire subir. Je
» suis plus heureux que ceux qui m'ont condamné. »
Il reçut la mort avec une fermeté digne du rang qu'il
avoit occupé.

Ampharès, un des traîtres qui l'avoient arrêté ,
présidoit à l'exécution. Quand elle fut faite, en sor-
tant du cachot, il rencontre *Argésistrate*, mère d'*A-*
gis, qui se jette à ses genoux. Il la relève. « Votre
» fils, lui dit-il, n'a à craindre aucun mauvais trai-
» tement, vous pouvez le voir. » Elle demande pour
Archidamie sa mère la même permission, qui lui est
accordée. Elle entre la première dans le cachot; *Am-*
pharès fait fermer la porte; les ordres étoient don-
nés, elle est étranglée. Quand il juge l'exécution faite,
le monstre fait entrer sa mère, elle voit *Agis* étendu
à terre sans vie et sa fille suspendue au plancher.
Après le premier instant de la douleur, elle aide elle-
même aux exécuteurs à détacher sa fille, l'étend dou-
cement auprès du corps de son fils, la couvre d'un
linge, et se jetant ensuite sur le corps de son fils,
elle le baisa tendrement, en disant : « O mon fils,
» c'est l'excès de ta bonté qui t'a perdu et qui nous
» a perdus avec toi! » *Ampharès*, qui écoutoit à la
porte, entre furieux : « Puisque vous approuvez les
» actions de votre fils, lui dit-il, vous en parta-
» gerez la récompense. » Il ordonne qu'on l'étrangle.
« Veuillent les dieux, dit-elle, que ceci soit utile à
» Sparte! » Elle présente le cou au bourreau et meurt. »
Léonidas en vouloit encore plus à *Cléombrote*,

son gendre , et il auroit eu peine à éclaapper à sa colère , sans *Chélonide*. On a vu qu'elle avoit courageusement partagé la disgrâce et l'exil de *Léonidas*. Elle se présente à ce père irrité en habits de deuil et en posture de suppliante , tenant ses deux enfans dans ses bras. Voici son discours , trop beau pour n'être pas conservé. « Ces vêtemens lugubres sont les restes » du deuil que j'ai pris quand vous avez quitté Sparte ; » maintenant que vous êtes rendu à la patrie et remonté sur le trône , faut-il que je continue à vivre » dans les larmes , ou faut-il que je prenne des robes » magnifiques lorsque je vois le mari que vous m'avez donné près d'être égorgé dans mes bras par vos » propres mains ? Si *Cléombrote* ne peut vous fléchir » par les larmes de sa femme et celles de ses enfans , » il sera plus puni qu'il ne mérite lorsqu'il verra mourir avant lui une épouse qui lui fut si chère ? Et » comment pourrois-je me résoudre à vivre et à me » trouver parmi les autres femmes de Sparte , moi » qui n'aurai pu toucher par mes prières ni mon » mari pour mon père , ni mon père pour mon mari ? » Malheureuse ! je suis née pour souffrir également » comme femme et comme fille de la part de ceux à » qui je suis unie par les liens les plus forts. Quant » à *Cléombrote* , j'ai assez blâmé sa conduite quand » je l'ai abandonné pour vous suivre ; mais à présent vous le justifierez vous-mêmes en montrant » à l'univers que le désir de régner autorise le meurtre d'un gendre , et rend insensible aux prières et » aux larmes d'une fille. » Elle obtint sa grâce ;

mais comme elle avoit refusé de partager le trône de son mari pour suivre son père en exil, de même, au lieu de jouir de la fortune de son père, elle s'attacha au malheur de son mari et le suivit dans son bannissement. Cette tragédie finit par un mariage. *Archidamas*, frère d'*Agis*, fut obligé de fuir. Il laissa sa femme qui venoit d'accoucher. C'étoit comme une riche héritière, *Léonidas* la force d'épouser *Cléomène*, son fils. Son âge et ses charmes lui donnèrent un grand ascendant sur ce jeune époux. Elle lui inspira sur le gouvernement ses sentimens, qui étoient bien différens de ceux de *Léonidas*, son père. Quant au perfide *Agésilas*, véritable cause de tous ces meurtres, on ne sait ce qu'il devint. Il traîna apparemment une vie trop méprisable pour que l'histoire en fasse mention.

[2783.—215.] Après la mort de *Léonidas*, *Cléomène*, son fils, monta sur le trône avec toutes les vertus des anciens Spartiates, et le désir de les faire revivre. Son règne commença par des victoires qui le firent redouter des éphores. Ils appréhendoient que l'éclat de ses succès ne lui donnât trop de crédit auprès du peuple. *Cléomène* pensoit en effet qu'une guerre qui nécessiteroit la levée d'une armée étoit le vrai moyen de faire réussir son projet. A force d'argent il engagea les éphores à recommencer la guerre et à lui confier le commandement des troupes. *Cratésièle*, sa mère, veuve de *Léonidas*, bien éloignée des opinions de son mari, appuyoit le partage des terres. Elle se maria afin de fortifier le parti de son

filz de quelques-uns des principaux de Sparte ; elle s'engagea de céder ses biens en cas qu'un nouveau partage eût lieu , et fit promettre la même chose à son époux.

Cléomène mena à la guerre ceux qui lui étoient le plus suspects, et se signala par des exploits dignes d'un prince lacédémonien. Près de revenir , il fatigua son armée par des marches et des contre-marches, de sorte que plusieurs demandèrent à rester dans les lieux conquis par sa valeur. Il ne prit donc avec lui que ceux qui convenoient à ses desseins. Arrivé près de Sparte, il se fit précéder par une troupe sûre qui devoit le débarrasser des éphores, dont il avoit déjà éprouvé, et dont il craignoit la résistance. De cinq, on en tua quatre, le cinquième se sauva, et on ne s'en embarassa plus.

Le lendemain *Cléomène* paroît dans la place publique. Il avoit fait ôter les sièges des éphores, et n'en avoit fait laisser qu'un, qu'il occupa. Après avoir rendu compte au peuple de ses vues et de sa conduite, il protesta que c'est malgré lui qu'il s'est servi de moyens violens, et qu'il ne s'en permettra plus qu'un seul qui est l'exil des quatre-vingts citoyens, dont il fait afficher les noms. Il fut ensuite le premier à mettre ses biens en commun. Ses amis et son beau-père l'imitèrent. Dans le partage, il assigna une portion à chacun de ceux qu'il avoit bannis, et promit de les rappeler lorsque les circonstances le permettroient. Il nomma son frère *Euclidas* roi avec lui, ce qui plut beaucoup au peuple, qui craignoit qu'il ne voulût seul

occuper le trône. Les autres lois de *Lycurgue*, surtout par rapport à l'éducation des enfans, furent rétablies; et pour soutenir ces changemens, il leva un corps de troupes considérable qu'il disciplina et qu'il arma d'une manière nouvelle. Il donna aussi, quant au luxe, l'exemple de ce qu'il prescrivait. On ne trouvoit chez eux ni habits ni ameublemens précieux; tout y respiroit l'ancienne austérité; elle ne bannissoit cependant pas la gaîté et l'affabilité qui lui étoient naturelles. On remarque qu'ami de la liberté jusqu'à sa table, il ne vouloit pas que des invitations trop pressantes en gênassent les plaisirs.

Malheureusement il s'éleva une rivalité entre *Cléomène* et *Aratus*, chef des Achéens. Malgré les efforts et l'habileté du roi des Lacédémoniens, affoiblis par des guerres antérieures, ceux-ci furent vaincus. *Cléomène*, pressé par l'ennemi, eut recours à *Ptolémée*, roi d'Égypte, qui lui promit du secours, pourvu qu'il lui envoyât sa mère et ses enfans en otage. Cette demande embarrassa cruellement *Cléomène*. Plus d'une fois il fut près d'en parler à sa mère, mais il avoit peine à s'y résoudre. Quand enfin il lui eut déclaré la chose, elle se mit à rire. « Quoi! dit-elle, c'est donc là » ce que vous n'osez me découvrir! Eh que ne me » jetez-vous au plus tôt dans quelque vaisseau, pour » m'envoyer partout où vous croirez que mon corps » pourra être utile à Sparte, avant que la mort » vienne le détruire? » Quand *Cratésicléa* fut sur le point de s'embarquer, elle tira son fils à part et le mena seul dans le temple de Neptune, où elle l'em-

brassa , le baigna de ses larmes ; mais voyant couler celles de son fils , elle lui dit : « Allons , roi de Lacédémone , essayons nos larmes , afin qu'en sortant de ce temple personne ne nous voie pleurer ni rien faire qui soit indigne de notre patrie . Nous ne sommes maîtres que de nos actions ; mais les événements sont entre les mains des dieux . » Arrivée en Égypte , elle lui écrivit : « Roi de Sparte , faites hardiment ce qui vous paroîtra utile ou glorieux pour la patrie , et qu'une vieille femme et un enfant ne vous fassent pas craindre *Ptolémée* . » Ce sont là les derniers élans de la magnanimité lacédémonienne . *Cléomène* , battu par les Macédoniens à la journée de Sélasic , fut obligé d'abandonner Sparte et de se réfugier en Égypte , où il périt misérablement , ainsi que nous l'avons déjà raconté dans l'histoire des *Ptolémées* , rois d'Égypte . *Ptolémée-Philopator* fit mettre son cadavre en croix aux yeux de sa mère , qu'on massacra avec le reste de sa famille .

La suite de *Cléomène* avoit livré Sparte et la Laconie au pouvoir des Macédoniens . Ils se contentèrent de les tenir dans une espèce de sujétion ; mais ils leur laissèrent élire des rois , qui furent *Agésipolis* , fils de *Cléombrote* , et *Lycurgue* , qui n'étoit pas de la famille royale , et qu'une somme donnée à chaque éphore fit reconnoître . Il chassa *Agésipolis* , et lui-même , menacé par d'autres éphores , fut contraint de fuir . Il laissa le trône à *Machaniidas* , qui anéantit la puissance des éphores ; et fut tué en combattant contre les Achéens .

[2803. — 195.] Après sa mort, Sparte gémit sous la puissance de *Nabis*, qu'on regarde comme le plus odieux des tyrans. On ignore comment il parvint au trône; mais on sait que, parvenu à la puissance suprême, il se montra ennemi de tous ceux qui se distinguoient par leur naissance, leur mérite ou leur courage, massacrant les uns, bannissant les autres pour les faire ensuite plus aisément assassiner. Il inventa une machine qui représentoit une femme vêtue d'habits magnifiques. Chaque fois qu'il vouloit extorquer de l'argent et qu'on refusoit de lui en donner, il faisoit avancer la machine, qui, toute garnie de pointes de fer, embrassoit le malheureux et le forçoit d'accorder au tyran ce qu'il exigeoit. Sous son gouvernement, tout cruel qu'il étoit, Sparte reprit quelque splendeur; ses succès forcèrent les Achéens à appeler les Romains à leur secours. *T. Quintius* vint comme arbitre. Son arrivée en Grèce, sa marche contre Lacédémone inquiétèrent *Nabis*. Il craignoit les ennemis qu'il avoit dans Sparte. Pour prévenir leur soulèvement à l'approche du général romain, il assemble les citoyens hors de la ville, les fait environner par des troupes, et dans un discours étudié il leur rappelle les peines qu'il a déjà prises en plusieurs occasions pour sauver Sparte; qu'il est toujours dans la même disposition de s'exposer pour eux à tous les périls: « mais je me vois forcé, ajoute-t-il, d'exiger une chose aussi nécessaire à votre sûreté qu'à la mienné. Il y en a parmi vous dont la conduite m'est suspecte: j'ai dessein de les faire mettre en prison jusqu'à ce que, le

» danger étant passé, j'aie le plaisir de leur rendre la
» liberté. » La multitude étonnée reste immobile. Ses
satellites saisirent quatre-vingts citoyens distingués
par leur réputation de gens d'honneur, et la nuit sui-
vante le monstre les fit égorger dans la prison. Il fit
aussi fouetter jusqu'au sang et mettre à mort beau-
coup d'Iotes dont il se défioit.

Le général romain, selon la politique de sa nation, obtint contre le tyran assez de succès pour l'humilier ; mais il ne voulut pas le détruire, de peur que les autres parties de la Grèce, débarrassées de *Nabis*, ne devinssent plus difficiles à subjuguier. Il se forma contre le tyran de Lacédémone une grande ligue, dont les Étoliens étoient les chefs. Malgré tant de forces réunies, on ne vint cependant à bout de *Nabis* que par une surprise. Après sa mort, les Spartiates encouragés par *Philopémen*, général des Étoliens, reprirent leur liberté et se joignirent à la ligue achéenne.

On attribue l'esclavage des Lacédémoniens sous les derniers tyrans à trois causes : 1°. la corruption des mœurs, qui est toujours le premier pas vers la servitude ; 2°. la proscription des gens les plus distingués par leurs richesses, leur mérite et leur autorité, forcés d'abandonner leur patrie ; 3°. la patience des gens d'un caractère bon et doux, qui dans le malheur se nourrissoient d'espérance et se croyoient libres tant que la république, asservie par ses enfans, ne plioit pas sous un joug étranger. Ainsi disparut d'entre les puissances celle de Lacédémone, qui avoit tenu un

rang si distingué. Elle n'eut même pas l'honneur de figurer avec les républiques grecques que la ligue achéenne soutint quelque temps contre les Romains, et il ne reste plus de Sparte que le nom. On nomme la nouvelle ville qui remplace l'ancienne Misithra.

LIGUE ACHÉENNE.

Aratus. Prophétie d'Agélas. Mort d'Aratus. La Grèce déclarée libre. Désintéressement de Philopémen; sa mort. Injustice des Romains. Prise de Corinthe.

L'ACHAÏE a été le centre de la plus longue ligue qui ait existé. Il faut que le génie de ses habitans et de ceux des pays voisins, il faut que leur position respective aient été bien propres à favoriser une association pour qu'elle ait commencé dès le temps de Gygès, leur dernier roi, c'est-à-dire au moment où finissent les temps héroïques. Cette ligue se maintint jusqu'au règne d'*Alexandre*. Détruite par ce conquérant, elle se reproduisit sous le nom de *ligue achéenne*, et ensuite se soutint avec éclat jusqu'au moment où elle succomba sous la puissance énorme des Romains.

Cette ligue embrassoit d'abord les provinces du continent, qu'on appeloit la Grèce; savoir, l'Attique, le pays de Mégare, la Locride, la Phocide, la Bœtie,

l'Étolie et la Doride. Elle s'est ensuite resserrée entre la baie de Corinthe, Sicyone et l'Élide.

D'une considération assez médiocre l'Achaïe s'éleva insensiblement à un degré de pouvoir supérieur à celui des grands états de la Grèce. Elle ne dut sa prépondérance ni à la population ni à la valeur des Achéens, mais à la sagesse de ses lois. Après avoir secoué le joug des rois, les Achéens se formèrent le plan d'un gouvernement démocratique; qu'adoptèrent toutes les villes de leur petite république; de telle sorte cependant que ces villes, ne formant qu'un seul corps, étoient néanmoins indépendantes les unes des autres. Elles étoient unies par une étroite alliance, gouvernées par les mêmes lois; elles avoient la même monnoie, les mêmes poids, les mêmes magistrats; en un mot il régnoit tant d'uniformité entre elles, que toute l'Achaïe ne paroissoit qu'une seule ville. C'est ce qui détermina plusieurs peuples de leur voisinage à adopter leur forme de gouvernement, et à accéder à leur ligue. Quand il s'éleva une puissance à laquelle ils ne purent résister, comme celle d'Alexandre, l'association cessa d'elle-même.

Mais les Achéens, n'ayant pas encore eu le temps sous ses successeurs d'oublier le prix de la liberté, résolurent de secouer un joug aussi incommode que honteux. Les habitans de *Patra* et de *Dima*, deux assez petites villes, renouvelèrent leur ancienne association. D'autres villes voisines, qui n'étoient pas beaucoup plus considérables, s'y joignirent après avoir tué les tyrans qui les opprimoient. Le bon ordre qui

rénoit dans cette petite république , dans laquelle la liberté et l'égalité se trouvoient réunies avec un amour sincère pour la justice et le bien public , engagea plusieurs autres villes à imiter leur exemple. Mais la ligue n'acquit une force remarquable de résistance et d'agression qu'à l'époque seulement où les conseils et les exploits d'*Aratus* lui eurent donné quelque consistance.

[2723. — 275.] Il étoit fils de *Clinias* , un des meilleurs citoyens de Sicyone. Les habitans avoient choisi *Clinias* pour chef, et vivoient heureux sous son gouvernement, lorsqu'un nommé *Abandidas* trouva moyen de s'emparer de l'autorité souveraine. Son premier soin fut de se défaire de *Clinias* et de toute sa famille. *Aratus*, quoiqu'il n'eût que sept ans, n'auroit pas été épargné, s'il ne s'étoit échappé à la faveur du tumulte qu'occasionnoit dans la maison le meurtre de son père. Après avoir erré quelque temps autour de la ville, il entra par hasard dans la maison de la sœur du tyran pour s'y cacher. Elle regarda comme une inspiration divine que cet enfant eût choisi sa maison comme un asile, et le fit conduire à Argos, où il fut élevé avec tous les soins possibles par quelques amis de son père.

Aratus n'avoit que vingt ans lorsqu'il forma le projet de rendre la liberté à sa patrie. Malgré l'attention de *Nicoclès*, successeur d'*Abandidas*, qui surveilloit toutes ses démarches, le jeune Sicyonien trouva moyen de lever des troupes. Il escalada la nuit les murailles de Sicyone. Le tyran *Nicoclès*,

successeur d'*Abandidas*, s'enfuit. Les habitans, réveillés par le bruit, s'assemblèrent. Un héraut parut, et fit la proclamation suivante : « *Aratus*, fils de » *Clinias*, invite tous les citoyens à reprendre leur » ancienne liberté. » Cette invitation fut reçue avec de vives acclamations de joie. Il n'y eut dans cette révolution pas une goutte de sang répandue. Mais *Nicoclès*, ne voulant point renoncer à sa puissance, eut recours, pour la recouvrer, à *Antigone*, roi de Macédoine. Pour lui résister, *Aratus* ne trouva pas de meilleur moyen que de joindre Sicyone à la ligue des Achéens, qui se relevoit. Lui-même l'augmenta de la ville de Corinthe, dont il enleva la citadelle aux Macédoniens. Elle devint un point d'appui important pour la ligue, à laquelle se réunirent plusieurs villes considérables, dont les rois, qu'on nommoit *tyrans*, résignèrent volontairement leur autorité. C'est à peu près de ce temps qu'on doit dater l'établissement des lois que cette ligue s'imposa.

Toutes les villes étoient soumises à un grand conseil qui s'assembloit deux fois par an. Chacun y envoyoit un nombre de députés élus par leurs concitoyens à la pluralité des voix. Ce conseil décidoit de la paix et de la guerre, et dispoit des places vacantes. Le président étoit élu dans l'assemblée générale à la pluralité. Il pouvoit réunir la présidence et le commandement de l'armée. Il avoit une grande puissance, mais il étoit comptable et responsable. On lui choisissoit pour conseil dix magistrats qui s'appeloient *demiurges*. Ils étoient chargés de la direction

des affaires en l'absence du président, et pouvoient même, dans des cas pressans, assembler le conseil général. Lorsqu'une ville de la ligue n'acquiesçoit pas aux résolutions de l'assemblée, ou refusoit de fournir son contingent en temps de guerre, on pouvoit l'y contraindre par la force des armes. On ne pouvoit être incorporé à la ligue que du consentement de ceux qui la composoient. Nulle proposition des étrangers ne sera faite à l'assemblée qu'elle n'ait été auparavant communiquée par écrit au président. Défense aux membres du conseil de recevoir des présents, sous quelque prétexte que ce soit. L'assemblée générale ne durera jamais que trois jours.

[2778.—220.] La première guerre importante de la ligue fut contre les Lacédémoniens, suscitée par *Cléomène*, leur roi, qui avoit besoin d'occuper ses sujets; ils eurent aussi à combattre contre les Étoliens. Les succès de ces deux ennemis forcèrent la ligue d'appeler à son secours *Antigone* avec les Macédoniens. Ces forces réunies écrasèrent *Cléomène*. Les Étoliens, privés de l'appui de Lacédémone, furent forcés de se tenir tranquilles. Les Étoliens vivoient sur terre comme les corsaires sur mer, c'est-à-dire de rapines. Ils s'ennuyèrent du calme qui avoit succédé à la guerre de *Cléomène*. Las d'une paix qui les ruinoit, ils attaquèrent les Messéniens. Ceux-ci étoient du corps de la ligue qui prit leur défense. Mais *Aratus*, qui commandoit les troupes achéennes, essuya un échec considérable. Il conseilla d'appeler encore les Macédoniens. *Philippe*, succes-

seur d'*Antigone*, vint au secours de la ligue. Pendant qu'il ravageoit l'Étolie, les Étoliens pillèrent la Macédoine, et tout étoit en feu dans le Péloponèse.

Une intrigue de cour hâtoit ou ralentissoit les ruines et les massacres. *Philippe*, jeune prince tout entier à la gloire des armes, se reposoit de la conduite des affaires sur *Apelle*, son ministre. Celui-ci prit ombrage de l'estime que son maître monroit à *Aratus*. Il fit entrer plusieurs grands dans ses sentimens, et en forma une cabale qui s'efforçoit par tous les moyens de renverser le crédit de l'étranger. Il y eut des entreprises manquées, des projets bien combinés qui échouèrent, parce qu'*Aratus* les avoit conseillés. *Philippe* n'en persévéroit pas moins dans son attachement. Le roi remarqua dans son ministre des perfidies si claires qu'il résolut de le punir. Il essaya de le disgracier. *Apelle* revenoit d'une expédition qui avoit été heureuse, parce que, la conduisant lui-même, il étoit de son intérêt de la faire réussir. A son retour, tous les courtisans coururent au-devant de lui et l'accompagnèrent comme en triomphe jusqu'au palais; mais lorsqu'il s'attendoit à être reçu avec les marques de la plus grande faveur, la garde lui refusa l'entrée. Aussitôt la foule des flatteurs disparoît, et le ministre gagne tristement sa maison. Mais comme il avoit de la capacité, après ce léger châtement qui auroit dû le corriger, le roi lui rendit sa confiance. *Apelle* en abusa de nouveau. Ses manœuvres soulevèrent l'armée, à laquelle il persuada que de prétendues injustices commises dans le partage du butin

étoient inspirés par *Aratus*. *Philippe* crut alors devoir couper le mal par la racine. Il dissimula quelque temps, et toutes les mesures étant bien prises, il fit arrêter *Apelle*, qui fut puni de mort avec un des ses principaux complices : un autre se tua lui-même.

Les désastres de ces guerres inspirèrent à toutes les parties et à *Philippe* lui-même le désir de la paix. Dans les conférences qui s'ouvrirent à Naupacte, *Agélas*, ambassadeur des alliés, fit en présence du roi un discours que l'événement pourroit faire regarder comme une prophétie. « Il seroit à désirer, dit-il, que les Grecs ne se fissent jamais la guerre, qu'ils se tinssent pour ainsi dire par la main, et qu'ils unissent leurs forces pour se garantir des barbares qu'ils doivent tant appréhender. Si une pareille intelligence ne peut être éternelle, nous devons du moins nous réunir dans la conjoncture présente, et veiller à la conservation de notre liberté menacée de toutes parts. L'homme le moins instruit en politique prévoit que les vainqueurs, Carthaginois ou Romains, ne borneront pas leur ambition à l'empire de l'Italie ou de la Sicile, et qu'ils y comprendront la Grèce. Tous les Grecs, et vous-même, ô *Philippe*, devez considérer le péril dont nous sommes menacés. Vous pouvez en garantir les Grecs, si, au lieu de les attaquer, comme vous avez fait jusqu'à présent, et si, au lieu de les affoiblir, vous prenez leurs intérêts à cœur et veillez pour leur défense. Par ce moyen vous gagnerez leur affection, et vous les engagerez à

» vous demeurer fidèlement attachés. Si, soupirant
 » après la gloire, vous avez le dessein de faire quel-
 » que grande entreprise, tournez les yeux vers l'oc-
 » cident, profitez des événemens d'une guerre qui a
 » mis toute l'Italie en feu. Sachez saisir l'occasion;
 » et je vous promets l'empire universel. Si au con-
 » traire vous souffrez que l'orage qui s'élève du côté
 » de l'occident fonde sur la Grèce, il est bien à crain-
 » dre que vous ne soyez bientôt plus en pouvoir de
 » faire la guerre ou la paix, et de régler vos affaires
 » selon votre volonté.»

[2787.—211.] Ce sage discours déterminâ la conclusion d'une paix générale; mais elle ne dura pas long-temps. *Annibal* engagea *Philippe* à rompre avec les Romains. Ce prince, pour être utile à son nouvel allié, crut intéressant de se rendre puissant en Grèce. Il s'empara d'Ithome, place forte de Messénie. *Aratus* n'étoit point d'avis de faire cette conquête. « En la gardant, lui dit-il, vous perdez votre principale citadelle, qui est votre crédit.» La franchise du républicain déplut; il s'en aperçut et se retira à Sicyone avec son fils, jeune encore, mais déjà très-estimé. *Philippe*, craignant pour ses projets ambitieux les conseils et la bravoure de ces deux hommes, fit donner au père un poison lent, dont les effets pouvoient être regardés comme les symptômes d'une maladie ordinaire. *Aratus* ne s'y trompa nullement. Un de ses amis lui témoignant sa surprise de lui voir cracher du sang, le malade lui dit : « Voilà, mon cher *Céphalion*, le fruit de l'amitié

» des rois. » Le fils fut traité encore plus inhumainement. On lui donna un de ces poisons qui jettent dans la démence, ce qui lui fit commettre des actions abominables, dont il auroit été déshonoré, si on avoit pu les croire volontaires. Les Sicyoniens honorèrent les obsèques du père par des hymnes, des cantiques et des jeux funèbres, et lui déférèrent les honneurs divins. On doit le regarder comme le principal soutien de la ligue achéenne.

[2796.—202.] Déjà la prophétie d'*Agélas* s'accomplissoit. *Philippe*, dans les villes qu'il assiégeoit, et dans les armées qu'il attaquoit, trouvoit des Romains en tête. Il engagea les Achéens à se joindre à lui contre eux. La ligue avoit alors *Philopémen* pour commandant de ses troupes. Ses succès amenèrent une paix générale, pendant laquelle des ambassadeurs romains déterminèrent les Achéens à s'unir à eux.

[2807.—191.] Ils joignirent leurs troupes, et eurent ensemble des succès qui forcèrent *Philippe* à accepter la paix aux conditions que Rome et la ligue voulurent lui imposer. La principale fut qu'il ne lui resteroit dans la Grèce aucune domination, et qu'il rendroit toutes les villes dont il étoit en possession. Les Romains auroient bien voulu en garder quelques-unes qui leur auroient servi de point d'appui en Grèce; mais *Flaminius*, leur ambassadeur, crut qu'il falloit se faire honneur d'un entier désintéressement. Du rôle d'allié, selon le génie orgueilleux de la nation, il passa à celui de protecteur. Il prit occasion des

jeux isthmiques, qui rassembloient des députés de toutes les parties de la Grèce, pour faire lire par un héraut ce fameux décret : « Le sénat et le peuple » romain, et *Quintius Flaminius*, proconsul, après » avoir vaincu *Philippe*, et donné la paix à la Ma- » cédoine, déclarent les Corinthiens, les Phocéens, » les Locriens, les Eubéens, les Magnésiens, les » Thessaliens, les Perrhèbes, les Achéens et les » Phthiotes entièrement libres. Que tous ces peuples » vivent dans un état d'indépendance et se gouver- » nent par leurs propres lois. »

[2812.—186.] Par cette liberté générale, la li-
gue achéenne s'augmenta de plusieurs alliés, entre
autres de Lacédémone, que le généreux *Philopémen*
délivra de l'affreuse tyrannie de *Nabis*. Des dépouilles
trouvées dans le palais de cet usurpateur les Spartiates
tirèrent une somme très-considérable, qu'ils vou-
loient offrir à leur libérateur. Mais quand il fut ques-
tion de la lui présenter, la vénération qu'on avoit pour
sa vertu, et la crainte de le désobliger, firent qu'on
ne put trouver personne, et on fut obligé d'avoir re-
cours à un décret qui enjoignoit à *Timolaüs*, son
ami particulier, de s'acquitter de cette commission.
Deux fois il se mit en devoir de la remplir, et deux
fois il fut si frappé de l'austérité des mœurs de *Phi-
lopémen*, de sa grandeur d'âme et de sa frugalité,
qu'il n'osa parler de présent. Une troisième fois, tou-
jours forcé par les Spartiates, il gagna sur lui de
faire sa proposition. *Philopémen* l'écouta de sang-
froid, assemble les citoyens, et après leur avoir té-

moigné la vive reconnoissance dont il est pénétré, il ajoute : « Gardez cet argent, ô Lacédémoniens, pour » gagner ceux qui, par leurs discours séditeux, » mettent le trouble dans votre ville, afin qu'étant » payés pour se taire, ils ne causent plus de désor- » dre; car il est bien plus avantageux de fermer la » bouche à un ennemi qu'à un ami. Quant à moi, » vous pourrez toujours compter sur mon amitié, » qui ne vous coûtera jamais rien. »

[2820. — 178.] Sous le commandement de *Philopémen*, la ligue achéenne se soutint malgré les efforts secrets des Romains pour la miner et la détruire. Ce grand homme, qu'on a nommé le dernier des Grecs, fut blessé et pris dans une action contre les Messéniens, qui s'étoient détachés de la ligue. Les vainqueurs étoient partagés de sentimens à l'égard de leur prisonnier. Les uns ne pouvoient, sans verser des larmes, voir dans les fers ce héros de la Grèce, sous lequel la plupart avoient combattu et triomphé, et qui les avoit délivrés de la tyrannie de *Nabis*. Les autres aimoient à voir en lui un ennemi humilié. Pour jouir à leur aise de ce spectacle, ils demandèrent que, tout blessé qu'il étoit, il fût placé sur le théâtre; mais ses ennemis, remarquant que ce spectacle ranimeroit l'estime et l'affection du peuple, le retirèrent brusquement et le firent porter dans un cachot, où blessé, malade et fatigué, il passa une nuit cruelle. Le lendemain le peuple s'assembla. Il désiroit obtenir des ennemis des conditions avantageuses en échange du prisonnier; mais ceux qui

avoient entraîné le peuple dans la révolte contre la ligue, et qui craignoient de trouver en lui un ennemi implacable, convinrent de le faire mourir. L'exécuteur, par leur ordre, alla porter le poison à *Philopémen*. Quand il le vit entrer une coupe à la main, il se souleva avec peine et demanda d'un air tranquille si les jeunes gens qui avoient combattu avec lui, et auxquels il avoit été possible de se sauver, avoient gagné un lieu de sûreté. *Pas un n'a été tué ni pris*, répondit l'exécuteur. — *Je meurs content*, dit *Philopémen*; il prit la coupe et la vida la joie peinte sur le visage. Sa mort ne tarda pas à être vengée; les Achéens investirent Messène et demandèrent que les meurtriers de *Philopémen* leur fussent livrés. Le peuple n'hésita pas. Le principal d'entre eux, nommé *Dinocrate*, se tua lui-même. Les autres servirent à la pompe funèbre de ce héros. L'urne qui contenoit sa cendre fut portée en triomphe à *Mégalopolis*, sa ville natale. Toute l'armée l'escortoit. A la suite marchaient enchaînés les Messéniens coupables de sa mort. Ils furent lapidés sur son tombeau; et il y eut peu de villes de la Grèce qui n'érigeassent quelques trophées en son honneur.

[2836. — 162.] Les Romains enchaînèrent pour ainsi dire la ligue achéenne par des égards politiques tant qu'ils craignirent qu'elle ne secourût *Persée*, roi de Macédoine, auquel ils faisoient une guerre à outrance; mais quand ils eurent vaincu ce prince, ils cessèrent leurs complaisances, ou plutôt ils commencèrent les injustices dont le plan bien

contre la
 n ennemi
 L'exécu-
Philopé-
 main, il
 tranquille
 ec lui, et
 avoient
né ni pris,
 , dit *Phi-*
 peinte sur
 engée; les
 lèrent que
 ent livrés.
 entre eux,
 Les autres
 os. L'urne
 triomphe à
 l'escortoit.
 éniens cou-
 r son tom-
 Grèce qui
 onneur.
 nchaînèrent
 des égards
 ne secourût
 aisoient une
 nt vaincu ce
 s, ou plutôt
 e plan bien

combiné les rendit à la fin maîtres de la Grèce. Non-seulement ils excitèrent les villes les unes contre les autres, mais dans le sein même des villes ils entretenoient une division funeste par des émissaires. Leurs partisans étoient sûrs d'être soutenus, quelle que fût l'iniquité de leurs prétentions. Ils soulevoient les esclaves contre les maîtres, soudoyoient d'infâmes délateurs; bientôt ce fut un crime d'avoir manqué de dévouement aux intérêts des Romains. Il y eut des listes de proscription. Ils envoyèrent des commissaires chargés de mettre leurs sentences secrètes à exécution. Dans une assemblée publique des Achéens, ils eurent l'impudence de demander que ceux qui avoient assisté *Persée* fussent préalablement condamnés à mort, et qu'ensuite ils les nommeroient. « Après la condamnation ! s'écria » l'assemblée, quelle justice est-ce là ? commen- » cez par les nommer, et qu'ils se défendent. S'ils » ne peuvent rien dire pour leur justification, nous » promettons de les condamner. — Vous le promet- » tez, répliqua le commissaire; eh bien ! tous vos » capitaines généraux, tous ceux qui ont rempli » quelque charge dans votre république sont cou- » pables de ce crime. » *Xénon*, homme de grand crédit et fort respecté dans la ligue, se lève et dit : « J'ai commandé l'armée, j'ai eu l'honneur d'être » chef de la ligue. Je proteste n'avoir jamais rien fait » contre les intérêts des Romains; et si quelqu'un » m'attaque, je suis prêt à me justifier, soit ici devant » l'assemblée des Achéens, soit à Rome devant le

» sénat. » Le Romain saisit cette dernière parole et dit : « Puisque *Xénon* a nommé le sénat, lui et les autres accusés ne peuvent appeler à un tribunal plus équitable. » Il nomma ensuite ceux qui étoient accusés, et leur ordonna de partir pour aller plaider leur cause à Rome. Ils étoient plus de mille, tous hommes d'un mérite distingué, et c'étoit là leur crime.

Leur départ fut une plaie bien sensible pour la ligue achéenne. Arrivés en Italie, on les distribua en différentes villes, où ils restèrent prisonniers comme s'ils avoient déjà été condamnés. Le conseil d'Achaïe députa à Rome pour demander qu'ils pussent plaider leur cause. Le sénat répondit avec une insigne mauvaise foi que les bannis avoient été trouvés coupables en Achaïe, et ne s'étoient rendus à Rome que pour savoir quel châtiment leur seroit infligé. Les Achéens envoyèrent une ambassade solennelle qui embarrassa le sénat ; mais il répondit qu'il ne lui paroissoit pas qu'il fût de l'intérêt des Achéens que les exilés retournassent dans leur patrie. A une autre ambassade qui s'abassa à des supplications le sénat inexorable opposa toujours le même refus. On ne gagna même à ces instances que de rendre l'esclavage des proscrits plus dur. Dix-sept ans se passèrent en prières inutiles. Ils étoient réduits à environ trois cents, lorsque *Polybe*, qui étoit un de ces infortunés et qui avoit rendu des services à *Paul Émile* dans l'éducation de ses enfans, obtint par cette protection que leur affaire fût rappelée au sénat. *Caton*, par

complaisance pour le jeune *Scipion*, promet d'appuyer la demande. Quand elle fut présentée, les opinions se partagèrent; le plus grand nombre cependant étoit défavorable. Quand le tour de *Caton* arriva; il prit l'air le plus grave et dit : « A nous » voir disputer avec tant de chaleur pour savoir si » quelques vieillards de Grèce seront enterrés en » Italie ou dans leur propre pays, ne croiroit-on pas » que nous n'avons rien à faire? »

Cette plaisanterie rendit le sénat honteux, et la demande fut accordée. *Polybe* auroit désiré qu'on prononçât qu'en arrivant ils seroient rétablis dans leurs charges et dignités. Avant de présenter sa requête, il demanda conseil à *Caton*. Le sénateur lui répondit en souriant : « *Polybe*, vous n'imitiez pas la » sagesse d'*Ulysse*. Vous voulez rentrer dans l'ancre » du Cyclope pour quelques méchantes hardes que » vous y avez laissées. »

Deux de ces députés, *Critolaüs* et *Diæus*, revenus dans leur patrie la vengeance dans le cœur, se proposèrent de rendre à la ligue son ancienne autorité; mais ils ne firent que précipiter sa ruine. Ils n'avoient ni la sagesse d'*Aratus*, ni la force de *Philopémen*; et ils entreprirent un ouvrage que ces héros auroient eu peine à imaginer dans les circonstances actuelles. L'ancien patriotisme étoit détruit chez les grands. Il ne subsistoit plus dans le peuple que comme une effervescence passagère. Avec ces dispositions on ne pouvoit compter sur des efforts grands et durables, qui étoient cependant nécessaires contre la politique et la

puissance des Romains. Les deux Achéens eurent la maladresse d'attaquer les Romains de front. Ils se déclarèrent hautement contre eux, décrièrent leurs intentions, et firent insulter leurs députés par le peuple. Ne se voyant pas soutenus par les grands, ils les maltraitèrent, les dénoncèrent à la populace comme les ennemis de la patrie, et leur attirèrent des persécutions qui les engagèrent à fuir. Les troupes de la république se ressentirent de cette espèce de défection; elles se trouvèrent composées d'une tourbe sans discipline, mais pleine d'audace et de présomption.

[2857. — 141.] Telle étoit l'armée que *Critolaüs* et *Diæus* opposèrent à *Memmius*, général romain, sous les murs de *Corinthe*. Une bataille décida du sort de la république achéenne. Le courage aveugle balança quelque temps la victoire. Mais l'habitude et l'expérience l'emportèrent. *Critolaüs* fut tué, *Diæus* s'enfuit à toute bride à *Mégalopolis*, où étoit sa femme; il la tua, mit le feu à sa maison et s'empoisonna. Il auroit pu se retirer à *Corinthe*, qui étoit une des plus fortes places de la terre, et y obtenir une capitulation honorable. Les Corinthiens furent tellement étourdis de cette défaite, qu'ils ne songèrent pas seulement à fermer leurs portes. Elles restèrent trois jours ouvertes, et les remparts sans défenseurs. *Memmius* n'osoit y entrer, dans la crainte de quelque embuscade; enfin il s'y hasarda, et quand il eut assuré sa possession, il en abandonna le pillage à ses soldats. Les hommes furent passés au fil de l'épée, les femmes et les enfans vendus comme esclaves.

Les trésors qui s'y trouvèrent surpassent toute imagination. Corinthe l'emportoit sur toutes les villes, tant par la quantité que par la richesse des meubles, des statues et des tableaux. Plusieurs pièces d'un prix inestimable tombèrent entre les mains des soldats, qui, n'en connoissant pas la beauté, les détruisirent ou les vendirent à vil prix. On cite entre autres un tableau d'*Apelle* sur lequel les soldats jouèrent aux dés, qu'ils troquèrent pour une table plus commode, et qu'*Attale*, roi de Pergame, acheta une somme qui équivaldroit à plus de cent mille livres de notre monnoie. Le général n'étoit pas plus connoisseur ni plus habile que les soldats; car ayant fait porter à bord des vaisseaux plusieurs statues et tableaux qu'il vouloit faire servir à son triomphe, il menaça très-séverement les maîtres des navires, si quelques-unes de ces pièces venoient à se gâter ou à se perdre, de les obliger à en fournir d'autres.

Après le pillage, la ville, en exécution des ordres venus de Rome, fut réduite en cendres. L'or, l'argent et l'airain fondus ensemble dans cet incendie formèrent des ruisseaux d'un métal composé des trois que nous venons de nommer, fort célèbre et fort recherché dans la suite. Les murailles de la ville furent abattues, et on arracha jusqu'aux fondemens. Avec Corinthe périt la ligue achéenne, dont elle étoit comme la capitale. Les Romains abolirent le gouvernement populaire dans toutes les villes. Elles eurent cependant la permission de se gouverner par leurs propres lois, sous l'inspection d'un préteur; ainsi la Grèce

devint une province romaine, et fut assujétie à un tribut annuel.

Néron rendit à la Grèce ses anciens privilèges, et rejeta sur la Sardaigne le tribut d'Achaïe. *Vespasien* la réduisit à son premier état de sujétion. *Nerva* et *Trajan* accordèrent à l'Achaïe une ombre de liberté. *Constantin* fit entrer cette province dans le partage de l'empereur d'Orient. Pendant le règne d'*Honorius* et d'*Arcadius*, les Goths ravagèrent ces provinces, sous le roi *Alaric*, et changèrent les beaux édifices qui restoient en monceaux de ruines. Dans le dixième siècle, l'empereur *Emmanuel* partagea le Péloponèse en sept provinces qu'il donna à ses fils. On l'appela la *Morée*, à cause du rapport entre la figure de cette province et la feuille d'un mûrier, *morus*, ou plutôt parce que les premiers mûriers apportés de la Sérique furent, sous l'empire de *Justinien*, transplantés dans cette presqu'île, où ils réussirent très-bien. Dans le treizième siècle, quand les princes d'Occident prirent Constantinople, la Morée tomba au pouvoir des Vénitiens; les Mahométans s'en rendirent maîtres sous *Mahomet II*, la gardèrent jusqu'en 1637, qu'elle revint aux Vénitiens. Enfin elle retourna en 1715, à l'empire ottoman, qui la possède actuellement et la gouverne par un sangiac, sous le beglierbey de la Grèce, lequel demeure à Modon.

ÉTOLIENS.

*Étolie, ou petite Grèce, entre la Locride et l'Acar-
nanie, l'Épire et la baie de Corinthe. Alliance
avec Rome. Antiochus. Flaminius: Siège d'Am-
bracie.*

On nous peint les Étoliens comme un peuple inquiet, turbulent, rarement en paix entre eux, toujours en guerre avec leurs voisins. On ajoute qu'inaccessibles à l'honneur, ils furent toujours prêts à trahir leurs meilleurs amis pour le moindre gain ; en un mot, leurs voisins les regardoient comme des brigands. Ce caractère, tracé par *Polybe*, Achéen, par conséquent ennemi naturel des Étoliens, paroît outré en ce qu'il a de plus déshonorant. Les Étoliens n'ont pas été plus brigands, plus avides de butin, plus incommodes à leurs voisins que les autres peuples de ces contrées. Passionnés pour la liberté, ils s'agitèrent dans leurs liens pour les rompre. Attaqués, ils attaquoient ; c'étoit une réaction continuelle ; et on ne voit pas qu'ils aient été plus inquiets, plus turbulents que les Achéens.

Il seroit difficile de décider entre ces deux peuples quels étoient les agresseurs, lequel a le premier établi la confédération qui a réuni sous les mêmes lois des villes voisines, et en a fait un corps fédératif. Les conditions de la ligue étolienne sont les mêmes que celles de la ligue achéenne, excepté qu'ils ne

s'engageoient pas à forcer par les armes ceux d'entre eux qui ne concouroient pas à une guerre résolue par le plus grand nombre : modération qui fait honneur à leur justice, si elle n'en fait pas à leur politique.

Ils furent les premiers des Grecs qui se laissèrent tromper par les insinuations perfides des Romains. Ils firent alliance avec eux pour repousser *Philippe*, roi de Macédoine, qui menaçoit leur liberté. Lorsqu'ils espéroient que les Romains les aideroient à terminer cette guerre de manière à n'avoir plus rien à craindre des Macédoniens, ils se virent trompés par ces alliés infidèles, qui, ayant intérêt de faire la paix, la conclurent sans beaucoup s'inquiéter du danger auquel ils exposoient les Étoliens. Alors ceux-ci acceptèrent le secours d'*Antiochus*, roi de Syrie.

[2812.—186.] Ce prince étoit engagé par *Annibal*, auquel il avoit accordé un asile dans sa cour, à faire la guerre aux Romains. Il falloit décider s'il la porteroit en Italie ou s'il la feroit dans la Grèce. *Annibal*, toujours persuadé que les Romains ne pouvoient être vaincus que chez eux, insistoit pour le premier parti; mais *Antiochus* crut qu'il lui suffiroit, contre l'ambition de ces républicains, de se faire un rempart de la Grèce, surtout ayant pour lui les Étoliens, qui soutiendroient les premiers efforts. *Antiochus* travailla à les gagner; il envoya des ambassadeurs à une assemblée générale où devoit être discuté le parti à prendre entre un roi et une république. *Flaminius*, général romain, s'y rendit.

Les ambassadeurs du monarque syrien firent une longue énumération des nations que leur maître amèneroit au secours de la Grèce, en désignant ces peuples chacun par leur nom. *Flaminius* à son tour prit la parole et dit : « On veut vous épou- » vanter par le dénombrement de tous les peuples » qui vont inonder la Grèce comme un torrent. Ceci » me rappelle un repas que me donna à *Chalcis* » un ami d'une humeur gaie, et qui reçoit parfaite- » ment bien son monde. Il m'invita à un festin dans » un temps où le gibier étoit fort rare ; cependant sa » table en étoit couverte. Surpris de cette abon- » dance, je lui demandai où il avoit pu trouver tant » de gibier. Ce n'est, me répondit mon ami, que du » cochon assaisonné diversement et mis à différentes » sauces. Il en est de même des troupes du roi , » dont on vient de faire une si pompeuse énuméra- » tion : Daces, Médés, Cadusiens, Elyméens, noms » inconnus en Grèce jusqu'à ce jour, ne sont qu'un » peuple, et encore un peuple d'esclaves. Quelque » déguisement qu'on emploie, ils ne forment tous » qu'une même action : que la sauce soit ce qu'on » voudra, c'est le même mets. » *Flaminius* entra en suite dans des raisonnemens politiques qui firent im- pression sur les Achéens, chez lesquels l'assemblée se tenoit. Ils se joignirent aux Romains, et les Étoliens à *Antiochus*.

Ce prince ne répondit pas aux espérances de ses alliés. Dans un âge plus que mûr, il épousa une très-jeune femme, auprès de laquelle il oublia pendant

plusieurs mois très-précieux Rome, la Grèce et la Syrie. Il eut d'autant plus grand tort de s'amollir dans ce repos, qu'il auroit dû profiter de la première ardeur des Étoliens, peuple redoutable dans le commencement d'une entreprise, et dont l'impétuosité étoit terrible. Ils avoient déployé ce caractère dans une guerre contre Lacedémone, qui ne put leur résister. *Antiochus* fut tiré de sa léthargie par les succès des Romains; mais poussé de poste en poste, après un échec considérable, il fut obligé de s'embarquer honteusement. Les Étoliens abandonnés se réfugièrent dans leurs villes, qu'ils défendirent avec vigueur. Naupacte, une de leurs principales villes, vit échouer devant ses murs la valeur des légions. Les Étoliens profitèrent de la lueur d'espérance que leur donnoit la levée du siège pour tenter à Rome un accommodement. Ils firent leur proposition d'un ton soumis. Le sénat les reçut d'un air altier. Il agit comme il avoit coutume lorsqu'il vouloit retenir ce qui ne lui appartenoit pas, en se conservant l'honneur d'une apparence de justice. Ce fut d'imposer une alternative inacceptable; savoir : de payer une somme énorme, ou de se soumettre à tout ce que les Romains voudroient ordonner.

La somme étoit infiniment au-dessus des moyens des Étoliens. Ils demandèrent quelles seroient les bornes de cette volonté qu'on leur proposoit pour loi irréfragable. On ne leur donna à cet égard que des réponses très-vagues, qui leur firent voir que le véritable dessein des Romains étoit de les avoir à dis-

crétion: Transportés de rage, les Étoliens, au retour de leurs envoyés, tombèrent en furieux sur les alliés de la république, parcoururent en désespérés la Macédoine, que les Romains protégeoient, y mirent tout à feu et à sang. Pendant ce temps, les Romains avançaient insensiblement, faisoient une guerre sage et mesurée, et toujours accompagnée de succès. Ils prirent Lamia, capitale d'Étolie, et enfin se trouvèrent devant Ambracie, la dernière ressource de la république étolienne.

Si les Romains employèrent contre cette ville tous les moyens en ruses et en machines qu'avoit fait imaginer l'art des sièges, les Étoliens ne négligèrent aucun des moyens de rendre cette attaque inutile. On remarque entre autres une machine ingénieuse que les assiégés inventèrent pour ralentir les progrès des mines. Elles se faisoient alors en creusant sous le mur, que l'on soutenoit avec des étais de bois. On y mettoit le feu : la muraille tomboit et ouvroit une brèche plus ou moins large, par laquelle entroient les assaillans, qui se tenoient tout prêts. Les assiégés s'assurèrent par les coups de pioches qu'ils entendoient que la mine avançoit. Ils creusèrent de leur côté, rencontrèrent les mineurs opposés, se battirent; mais les assiégeans n'abandonnoient pas la mine. Les Ambraciens, pour les y forcer, apportèrent de leur côté une machine ainsi construite : c'étoit un vaisseau creux avec un fond de fer, percé de plusieurs trous et garni d'un grand nombre de pointes, afin d'empêcher les Romains d'en approcher. Ce vaisseau étoit rempli de

plumes auxquelles ils mettoient le feu ; ensuite avec des soufflets ils chassoient la fumée du côté des assiégés , les obligeoient de sortir de la mine pour n'être pas suffoqués , et par conséquent d'interrompre leur travail , ce qui donnoit le temps aux Étoliens de réparer les fondemens de leurs murailles.

Ambracie capitula à des conditions dures , qui annonçoient celles que toute la nation , divisée par les intrigues des Romains , se laissa imposer. Elles prescrivoient une vénération profonde pour la majesté du peuple romain , la remise des prisonniers et déserteurs , une grosse amende , dont une partie payable comptant et l'autre en plusieurs termes , quarante otages au choix du vainqueur ; enfin cette capitulation renfermoit toutes les obligations qui pouvoient enchaîner un peuple subjugué et conquis.

Après ces conditions dures et vexatoires , les Romains trouvèrent mauvais , non pas que plusieurs Étoliens dans la guerre de *Persée* prissent parti , mais qu'ils inclinassent simplement pour ce prince. Tous ceux qui se trouvèrent soupçonnés de ces sentimens furent contraints d'aller se justifier à Rome , où on les retint prisonniers , et d'où ils ne revinrent jamais. On compta cinq cent cinquante des principaux de la nation assassinés sans autre crime que celui d'être suspects , et les commissaires envoyés par le sénat déclarèrent que justement ils avoient été tués , puisqu'ils s'étoient attiré ce malheur en favorisant le parti macédonien.

Les Étoliens restèrent dans un état de servitude

stricte jusqu'à la destruction de la ligue archéenne. Alors ils participèrent à l'espèce de liberté qui fut laissée à la Grèce. L'Étolie tantôt resta attachée à l'empire d'Orient, tantôt passa entre les mains de princes particuliers. En 1532, *Amurat II* en réunit toutes les parties sous sa domination. Le fameux *Georges Castriot*, appelé *Scanderberg*, la défendit long-temps comme son patrimoine contre toutes les forces de l'empire ottoman, et en laissa une partie aux Vénitiens. Ils la perdirent sous *Mahomet II*, dont les successeurs l'ont gardée jusqu'à ce jour.

ATHÈNES (PROVINCE).

Siège d'Athènes. Aristion. Prise et pillage de la ville par Sylla.

Le peu de liberté qui étoit resté aux Athéniens après la destruction de la ligue archéenne leur fut enlevé par *Philippe*, roi de Macédoine. Ce prince les menaça : ils appelèrent contre lui *Attale*, roi de Pergame, les Rhodiens, et surtout les Romains. Ceux-ci commençoient à cultiver les sciences et les arts. Ils se firent honneur d'une alliance avec la ville qui passoit à juste titre pour le centre des connoissances agréables. Ils envoyèrent du secours ; *Philippe* fut battu et obligé de fuir.

[2912. — 86.] Ce service important, qui auroit dû

attacher invariablement les Athéniens à la république, n'empêcha pas le peuple de prendre contre elle le parti de *Mithridate*, roi de Pont. Ils y furent excités par un philosophe de la secte d'Épicure, nommé *Aristion*, qui jouissoit d'un grand crédit dans la ville. Les principaux citoyens n'approuvoient pas cette nouvelle alliance. N'espérant pas les gagner, *Aristion* résolut de les enchaîner en se rendant maître d'Athènes. Il concerta l'exécution de son dessein avec *Archélaüs*, général de *Mithridate* : celui-ci s'empara de l'île de Délos et pilla le célèbre temple d'*Apollon* délien. Cette île avoit autrefois appartenu aux Athéniens. *Archélaüs* annonça qu'il feroit porter ce butin à Athènes, comme devant lui appartenir. Les Athéniens, charmés de ce trait de générosité, ne songèrent seulement pas à l'escorte qui accompagnoit le présent : ils laissèrent entrer jusqu'à deux mille hommes ; mais ces troupes n'eurent pas été plus tôt reçues qu'*Aristion* disposa de tous les emplois, et régna dans Athènes avec une autorité souveraine. Tous ceux qui étoient favorables aux Romains furent ou massacrés ou envoyés à *Mithridate*.

La guerre commença à se faire avec une cruauté qu'on reprocheroit aux nations les plus barbares. *Bruttius*, général romain, ayant pris une petite île qui avoit donné asile à quelques vaisseaux de *Mithridate*, fit crucifier les esclaves et couper le bras droit à tous les insulaires qui tombèrent entre ses mains. Ce *Bruttius* précéda *Sylla*, nommé pour soutenir la guerre contre *Mithridate*. *Sylla* eut pour devoir ôter la

ressource de la Grèce à ce prince, et se proposa de lui enlever Athènes. Cette ville très-forte étoit composée de trois parties : 1°. la citadelle ; 2°. la basse ville, en deux parties séparées par un gros mur, et entourées chacune d'un bon rempart ; 3°. enfin les deux ports, Munychie et le Pirée, qui n'en faisoient qu'un, joints à la ville par deux murailles très-hautes et très-épaisses. *Aristion* se chargea de la défense de la ville, et *Archélaius* de celle des ports.

Sylla se flatta de prendre le port d'assaut, et fut repoussé. Il se détermina donc à attaquer Athènes dans les formes. Il la bloqua pendant l'hiver, et il employa ce temps à faire des préparatifs, surtout en machines. Des forêts entières furent coupées. Il n'épargna ni les bocages ni les arbres du Lycée, abattit tous les édifices qui pouvoient lui nuire, ou dont les décombres pouvoient favoriser les approches. Comme le pays, de lui-même assez stérile, avoit en outre été ravagé, des vaisseaux, conduits par vingt mille matelots, étoient journellement occupés à apporter des vivres.

Ces dépenses eurent bientôt épuisé la caisse militaire. Dans sa détresse, *Sylla* eut recours aux trésors sacrés. Il écrivit aux amphictyons, alors assemblés à Delphes, et les pria de lui envoyer les trésors d'*Apollon*, s'engageant solennellement à rendre au dieu qu'il honoroit véritablement la valeur de ce qui seroit avancé. Un certain *Caphis*, natif de Phocée, qu'il envoya présenter sa requête, dit aux prêtres qu'il ne s'en étoit chargé que malgré lui. Il

pleura devant eux et les supplia de consulter l'oracle. Le dieu ne répondit point, mais le son de sa lyre fut entendu dans le sanctuaire. Quand cette circonstance fut rapportée à *Sylla*, il dit à *Caphis* : « Comment » ne comprend-on pas que la musique ne peut jamais » être qu'une expression de joie ? Partez, rapportez » les trésors, et comptez que vous ferez plaisir au » dieu. » Ce premier pas fait, il n'eut pas plus de scrupule de prendre les richesses d'*Esculape* dans son temple d'Épidaure. Avec ces secours, *Sylla* se mit au printemps à serrer la ville de plus près.

Les principaux efforts de ce général se dirigèrent contre le Pirée, qui fut attaqué et défendu avec une égale valeur. *Sylla* avoit sur *Archélaüs* l'avantage d'être presque à chaque heure instruit par des espions renfermés dans la place assiégée de tous les projets du commandant ennemi. Ces avis lui étoient donnés inscrits sur des balles de plomb, qu'on lançoit avec des frondes dans le camp de *Sylla* ; mais la valeur d'*Archélaüs* rendoit presque toujours la trahison inutile. Surpris, attaqué contre toutes les règles et contre toute vraisemblance, parce que ses desseins étoient découverts, il n'en repoussoit pas moins les Romains, et il soutint jusqu'à trois assauts en un jour sans pouvoir être forcé.

Pendant ces combats, la famine causoit de nouveaux ravages dans Athènes. Plusieurs citoyens ne vivoient plus que d'herbes et de racines, qu'ils alloient arracher sur les remparts. Dans cette funeste conjoncture, les sénateurs et les prêtres allèrent se

jeter aux pieds d'*Aristion*, le suppliant d'avoir pitié de la ville, et de se rendre à des conditions supportables. Loin de les écouter, il les fit chasser violemment de sa présence. Au milieu de la misère publique, ce tyran et ses complices passaient en vrais épicuriens les jours et les nuits dans la débauche, et avaient leurs tables couvertes de mets exquis. Cependant, après avoir mangé tous les animaux, chevaux, chiens, chats, on en vint à cette extrémité, de se nourrir de vieux cuirs bouillis, et même de chair humaine.

Alors *Aristion* feignit d'avoir pitié du peuple. Il députa à *Sylla*; mais ses envoyés n'étaient que des déclamateurs qui parlèrent de *Thésée*, des grands hommes d'Athènes et de leurs anciens exploits contre les Mèdes. Pas une proposition sur les circonstances. « Gardez pour vous, leur dit *Sylla*, ces fleurs de rhétorique. La république ne m'a pas envoyé pour entendre vos antiques prouesses, mais pour punir votre rébellion. » L'excès de la famine faisait attendre tranquillement au général romain le jour où quelque émeute dans la ville la lui remettrait entre les mains; mais un hasard précipita ce moment. Il apprit qu'un côté foible de la place était peu gardé; il l'attaqua, fit une brèche et entra avec ses troupes. Les soldats mirent bas les armes, et le peuple demanda grâce. Mais ce peuple insolent et malin s'était permis contre *Sylla* des termes de mépris, des railleries piquantes, des propos insultans, dont le vainqueur tira une vengeance exemplaire. Il abandonna le pillage à ses troupes, et fit passer au fil de l'épée

jusqu'aux femmes et aux enfans. Le carnage fut horrible. Le soldat, animé du ressentiment de son général, punit également et ceux qui avoient fait l'affront, et ceux qui ne l'avoient pas empêché. *Sylla* accorda la vie aux habitans qui échappèrent à la première fureur. Ce général défendit qu'on fermât jamais la brèche par laquelle il étoit entré, et ôta aux citoyens le droit d'élire leurs magistrats; mais il leur rendit bientôt après ce privilège.

Ils embrassèrent dans la suite le parti de *Pompée* contre *César*, et soutinrent un siège contre ce dernier; qui pardonna aux vivans, dit-il, en faveur des morts; et prit Athènes sous sa protection. Après sa mort, ils épousèrent les intérêts de *Brutus*, ensuite ceux d'*Antoine*. *Auguste* les punit de s'être déclarés pour les meurtriers de *César*, leur bienfaiteur. *Germanicus* leur accorda un licteur, ce qui étoit une marque de souveraineté. *Vespasien* réduisit l'Attique en province romaine, disant que les Athéniens ne savoient pas être libres. *Adrien* avoit été archonte d'Athènes, par honneur ou bien autrement; il s'en souvint étant empereur, rendit à la ville ses privilèges, lui donna une somme d'argent considérable, lui assura une rente en blé, et répara ses ports: bienfaits qui lui méritèrent le titre de second fondateur. Les deux *Antonin*, le pieux et le philosophe, confirmèrent ces privilèges; *Sévère* en retrancha quelque chose; *Valérien* fut plus favorable, il les rétablit en entier.

Constantin se déclara protecteur et ami des Athé-

niens, honora leur premier magistrat du titre de grand-duc. La générosité de *Constance* alla jusqu'à les mettre en possession de plusieurs îles de l'Archipel. Les Goths les maltraitèrent cruellement sous *Arcadius et Honorius*, et ruinèrent presque tout ce qui restoit de leurs bâtimens magnifiques. Dans le treizième siècle, Athènes appartint successivement à des seigneurs latins, à l'empire grec, aux Aragonais, qui furent dépossédés par un Florentin nommé *Rainier Acciaïoli*. Il laissa Athènes aux Vénitiens, et la Boétie à son fils naturel, nommé *Antoine*. Celui-ci reprit l'Attique aux Vénitiens, et voulut défendre ses états contre les Turcs, qui les lui enlevèrent avec la vie. En 1787, Athènes retomba entre les mains des Vénitiens, et fut reprise quelques années après par les Turcs, qui l'ont gardée jusqu'à présent. Les petits états circonvoisins d'Athènes, et dont nous avons déjà parlé, ont subi les mêmes changemens qu'elle.

BÉOTIENS,

situés entre l'Attique, la Phocide et Corinthe.

APRÈS l'expulsion des rois, les Béotiens se formèrent en république. Elle étoit présidée par un préteur, qui encouroit peine de mort quand il ne résignoit pas sa charge au bout de l'année révolue. Un conseil de sept, neuf ou onze personnes nommées

béotarques, modérait l'autorité du préteur. Ils possédoient les premières places dans l'armée ; et des magistrats nommés *polémarques* rendoient la justice. Il y avoit quatre conseils , vraisemblablement composés chacun des députés de leur canton, qui, étant réunis, décidoient des affaires générales. On remarque comme une singularité qu'à Thèbes , capitale de la Béotie , les marchands et les artisans étoient admis au nombre des citoyens ; mais ils étoient exclus des emplois publics. Une loi, qui fait honneur à leur humanité défendoit d'exposer ses enfans. Ceux qui se trouvoient hors d'état de les nourrir devoient recourir au magistrat, lequel cherchoit quelqu'un de bonne volonté , et l'enfant devenoit esclave de celui qui l'avoit nourri.

Les Béotiens, entourés de républiques plus puissantes, se laissoient aller au mouvement qu'elles leur imprimoient. Leurs plaines servirent souvent de champ de bataille à leurs ennemis et à leurs alliés. Quelquefois aussi ils figuroient dans les combats ; et leurs soldats, plus fermes qu'impétueux, étoient fort estimés. On leur a reproché, lorsque la république tiroit à sa fin, d'avoir été traîtres et assassins ; mais un peuple ne devient pas méchant tout à coup et sans cause. Ils étoient tourmentés par les Romains, tyrans de tous les peuples qui ne courboient pas servilement la tête sous leur empire. Les Béotiens, n'étant pas en état de leur résister en corps de nation, s'en défaisoient par parties. Tout Romain qui passoit par leur pays pour affaire ou pour cause de com-

merce éto
sans devi
paroissoi
main cha
amende à
ceur à la
et exigea
plus cou
Béotie de

LA pos
coup plus
Cependant
épouser l
d'ôter par
assembla
dont la ra
vue, qui e
Il s'y tro
main, des
contre l'e
mettre à
peuple, t
qu'il ne s

merce étoit tué et jeté dans le lac. On fut long-temps sans deviner la cause de l'absence de ceux qui dis-
paroissoient. On la découvrit enfin. Le proconsul ro-
main chargé de les châtier imposa d'abord une forte
amende à toute la nation ; ensuite , mêlant la dou-
ceur à la sévérité, il en retrancha la plus forte partie,
et exigea seulement qu'on lui livrât les meurtriers les
plus coupables. Ils furent punis de mort , et la
Béotie devint province romaine.

ACARNANIENS,

situés entre l'Étolie et l'Épire.

LA position des Acarnaniens les attachoit beau-
coup plus que les autres Grecs aux rois de Macédoine.
Cependant le consul *Flaminius* entreprit de leur faire
épouser les intérêts de Rome contre *Philippe*, et
d'ôter par là à ce prince ses plus fidèles alliés. Il les
assembla à *Corcyre*, où se fit un projet de traité
dont la ratification fut renvoyée à une seconde entre-
vue, qui eut lieu à *Leucade*, capitale de l'Acarnanie.
Il s'y trouva, contre l'attente du négociateur ro-
main, des hommes fermes qui déclamèrent hautement
contre l'espèce d'infamie qu'on vouloit faire com-
mettre à la nation en violant la foi des traités. Le
peuple, très-prévenu contre les Romains, déclara
qu'il ne se soumettroit jamais à cette impérieuse ré-

publique , et le préteur , c'est-à-dire le chef de l'assemblée , seulement pour avoir proposé l'affaire , fut cassé. Le consul gagna du moins par ses intrigues de jeter le trouble entre les Acarnaniens. Il espéroit que leur division les livreroit à lui sans défense. Dans cette confiance , il mit le siège devant Leucade ; mais il fut étonné, en approchant, de voir les murailles bordées de soldats préparés à une vigoureuse résistance. Les actions ne démentirent pas la contenance. Trois fois *Flaminius* attaqua les remparts , et trois fois il fut repoussé. Le siège auroit pu durer long-temps, sans la trahison de quelques bannis italiens qui, pour avoir leur grâce, introduisirent les Romains dans la place. La prise de la capitale épouvanta tellement les Acarnaniens, qu'ils abandonnèrent *Philippe* , et se soumirent aux Romains. Ceux-ci laissèrent à l'Acarnanie ses lois, jusqu'à ce qu'elle devint une province romaine après la prise de Corinthe.

ÉPIROTES,

situés entre l'Étolie, la mer Adriatique, la Macédoine, la Tenarie, et la mer Ionienne.

LES Épirotes fournissent un exemple frappant de la barbarie de la république romaine, qui du sein de ses triomphes et de ses plaisirs envoyoit l'incendie et le carnage chez les nations rebelles à ses volontés absolues, et imposoit à ses généraux la nécessité

d'exécuter même malgré eux les proscriptions qu'elle commandoit.

Ces peuples tenoient leur liberté de *Déidamie*, petite-fille de *Pyrrhus*. Elle les affranchit, en mourant, de toute domination, et ils établirent entre eux le gouvernement républicain, sous le commandement de magistrats élus annuellement dans une assemblée générale. Les rois de Macédoine, regrettant que les Epirotes, qui avoient été leurs sujets, leur eussent échappé, faisoient des courses continuelles en Épire. Les Romains secoururent les *Épirotes* contre *Philippe*; mais *Persée* trouva moyen de les gagner. Ils épousèrent sa querelle contre les Romains; ce qui irrita tellement le sénat, qu'il envoya ordre à *Paul Émile*, après la conquête de la Macédoine, d'abandonner ce pays au pillage et de raser les villes jusqu'aux fondemens.

Étrange effet du despotisme de la république! *Paul Émile*, en recevant le décret, pleura, mais obéit. Sous prétexte de relever les garnisons, afin que l'Épire pût jouir d'une entière liberté, il envoya dans toutes les villes des corps de troupes proportionnés, qui furent reçus partout avec de grandes démonstrations de joie; et dans le même jour, à la même heure, il lâcha la bride à ses soldats. Ils pillèrent, volèrent, assassinèrent avec un ordre régulier et des conditions prescrites; de sorte que le butin fut rapporté en commun et distribué par égales portions aux troupes. Outre l'argent de toutes les recettes, qui avoit été mis à part pour le trésor de la république, on vendit

au profit du fisc cent cinquante mille hommes comme esclaves. Les principaux du pays furent transférés à Rome et condamnés à une prison perpétuelle, et il y eut soixante-dix villes démantelées.

L'Épire ne s'est jamais relevée de cette terrible exécution. Elle devint sous les Romains partie de la province de Macédoine, tomba après Constantin en partage à l'empire d'Orient, se conserva à des princes grecs après la prise de Constantinople par les Latins, reçut par les victoires de *Scanderberg* un éclat passager, et enfin aujourd'hui est possédée par les empereurs ottomans, sous le nom d'*Albanie*, d'où ils tirent leurs plus braves soldats.

IONIE,

entre l'Étolie, la mer Egée, la Carie et la Lydie, Phocée. Smyrne. Clazomène. Erythrée. Éphèse. Milet. L'Éolide, entre l'Ionie et la Propontide. La Doride, promontoire de la Carie. Religion des Ioniens. Commerce. Histoire.

L'IONIE renferme plusieurs villes célèbres, encore moins par la beauté de leurs édifices que par les événemens dont elles ont été le théâtre. Les vicissitudes de chacune de ces villes feront l'histoire de ce pays.

Entre les principales on distingue *Phocée*, qui n'est à présent qu'un petit village nommé *Foggia*,

sur le bord de la mer, à peu de distance de *Smyrne*. Les Ioniens et les Athéniens se disputoient l'honneur de l'avoir fondée. Ses habitans étoient regardés comme les premiers Grecs qui eussent entrepris des voyages de long cours. Ils voguèrent jusqu'en Espagne, et trouvèrent dans la baie de Cadix un roi qui les reçut très-favorablement. Ils lui firent le récit des craintes qu'ils avoient d'être inquiétés par *Cyrus*. Le roi leur offrit généreusement un asile; et, sur leur refus, il leur donna une grosse somme pour fortifier leur ville.

Les Phocéens furent en effet attaqués par *Harpagus*, général de *Cyrus*. Près d'être forcés, ils demandèrent une trêve de trois jours. Quoique *Harpagus* se doutât bien de l'usage qu'ils vouloient en faire, il l'accorda. Les Phocéens embarquèrent leurs femmes, leurs enfans et toutes leurs richesses, et cinglèrent vers l'île de *Chio*. Ils se proposoient d'acheter de ces insulaires de petites îles qui leur appartenoient; mais ceux de *Chio* ne voulurent pas du voisinage de gens si habiles. Ils revinrent donc sur Phocée, surprirent les Perses qui s'y étoient établis, et les passèrent au fil de l'épée; mais, dans la crainte de ne pouvoir se soutenir, ils n'y restèrent pas, et s'engagèrent par un serment solennel à n'y jamais revenir qu'une masse de fer rougie au feu, qu'ils jetèrent dans la mer, ne reparût ardente sur l'eau. Cependant, après l'assurance d'une amnistie que les Perses leur promirent, plus de la moitié de la flotte revint à Phocée.

Le reste se mit à exercer la piraterie sur les côtes

nes comme
ransférés à
uelle, et il

errible exé-
e de la pro-
tin en par-
les princes
les Latins,
éclat pas-
ar les em-
ie, d'où ils

la Lydie,
Ephèse.
propontide.
Religion

es, encore
ar les évé-
icissitudes
e ce pays.
océe, qui
Foggia,

des Gaules, d'Italie et de Carthage. Ils firent d'*Aleria* en Corse l'asile de leurs brigandages. Chassés par une ligue que les peuples tourmentés formèrent contre eux, ils mirent leurs femmes et leurs enfans à *Rhége*, les transportèrent ensuite à *Pouzac*, petite ville sur la mer de Toscane, où on les perd tous de vue. Ceux de Phocée, tantôt sous la domination des Perses, tantôt sous celle de leurs propres tyrans, exercèrent la piraterie sur les côtes de Phénicie, mirent leurs prises à l'abri dans les ports de la Sicile, d'où ils firent des courses contre les Carthaginois et les Toscans, sans jamais inquiéter les Grecs. *Phocée* se déclara pour *Antiochus-le-Grand* contre les Romains, qui prirent la ville et lui firent grâce. Elle récidiva en faveur d'*Attale*, roi de Pergame. Sa perte étoit prononcée à Rome; mais les Massiliens, colonie des Phocéens, arrêchèrent l'exécution de la sentence. *Pompée* lui accorda de grands privilèges, qui la rendirent, sous les premiers empereurs, une des plus florissantes villes de l'Asie mineure.

On croit que Smyrne fut bâtie par les Éoliens. Les habitans de Colophon, ville d'Ionie, chassés de leurs foyers, on ne sait par quel peuple, furent reçus très-affectueusement par les Smyrnéens. Un jour, étant sortis pour un sacrifice, ils trouvèrent leurs portes fermées par les Colophoniens. Tout ce qu'ils purent obtenir, fut qu'on leur rendît leurs meubles. Pour eux, ils se répandirent dans les villes d'Asie, qui les adoptèrent.

La chimère des Smyrnéens étoit de croire leur ville

fondée par une Amazone, rebâtie par *Alexandre*, et qu'elle ne seroit détruite que par un tremblement de terre. En effet, elle en éprouve souvent; mais sa position avantageuse pour le commerce la fait bientôt après sortir de ses ruines. C'étoit la *capitale*, la *première*, la *principale ville d'Asie*, l'*ornement de l'Ionie*, ainsi que portent des inscriptions découvertes dans des décombres. On y a trouvé de très-belles statues, et on y voit des restes assez bien conservés d'un théâtre de marbre, d'un cirque, de bains, de temples. Un ancien auteur nous apprend que les rues en étoient tirées au cordeau, larges et pavées, qu'il y avoit une bibliothèque publique, et que le port se fermoit.

Elle s'est distinguée par son attachement aux Romains, même dans les temps de détresse de ce peuple, notamment pendant les plus grands succès des Carthaginois. Les Smyrnéens poussèrent la flatterie pour leur alliée jusqu'à bâtir un temple avec cette inscription, à *Rome déesse*. Lorsque le gouvernement monarchique eut remplacé dans Rome le gouvernement républicain, les empereurs donnèrent de grands privilèges à Smyrne. *Tibère*, *Marc-Aurèle*, se distinguèrent à cet égard. Elle est encore très-peuplée pour une ville d'Asie, et le centre d'un commerce très-actif, quoique sous la domination des Turcs, qui le favorisent peu. Les Smyrnéens passaient pour aimer beaucoup leurs plaisirs; mais ils n'en étoient pas moins braves.

Clazomène a d'abord appartenu aux Lydiens, après

eux aux Perses, enfin à *Alexandre*. Elle a été sur le continent, ensuite dans une île qu'*Alexandre* joignit à la terre ferme par une chaussée. Les Romains en ménagèrent toujours beaucoup les habitans, à cause de sa situation propre à favoriser leurs projets sur l'Asie et à appuyer leurs conquêtes. Ils étoient déclarés peuple libre; *Auguste* embellit cette ville, qui est peu de chose actuellement.

Une sibylle rendoit ses oracles à *Érythrée*. *Téos* a été le berceau d'*Anacréon*. *Priène* se glorifioit de la naissance de *Bias*; *Colophon*, de celle de *Ménandre*, et prétendoit même avoir vu naître *Homère*.

Éphèse se croyoit bâtie par les Amazones. Mais quand ils ne recouroient point aux fables, les Éphésiens reconnoissoient *Lysimaque* pour leur fondateur. L'emplacement qu'ils occupoient lui déplut. Il construisit une nouvelle ville dans un endroit qui lui paroissoit plus commode; mais il ne convint pas aux Éphésiens. Ils refusèrent de quitter leurs anciens foyers. A leur insu, *Lysimaque* fit boucher tous les canaux par où l'eau s'écouloit dans les marais voisins: de sorte qu'à la première forte pluie la ville fut inondée, et les habitans s'estimèrent très-heureux de trouver la ville que *Lysimaque* leur avoit préparée.

Le temple d'Éphèse a été fameux, tant par sa construction, à laquelle tous les états de la Grèce concoururent, que par son incendie. *Érostrate* y mit le feu pour faire passer son nom à la postérité.

Les Éphésiens défendirent de le prononcer ; et c'est peut-être cette défense qui l'a conservé. On traite *Érostrate* de fou parce qu'il a brûlé un temple, et on ne suspecte seulement pas la sagesse de ceux qui, pour se faire un nom, mettent en feu des provinces et des royaumes. C'est que la folie d'*Érostrate* a été plus singulière. On construisit ce temple dans un marais, afin qu'il fût moins sujet aux tremblemens de terre. On y jeta des carrières entières. Il dura deux cent vingt ans à bâtir. Cent vingt-sept rois y envoyèrent chacun une colonne de soixante et dix pieds de haut. Les canaux qui déchargeoient les eaux du marais subsistent encore, et sont pris par les habitans actuels pour un labyrinthe. Les gens de l'art décideront si c'est un moyen bien propre pour le dessèchement que celui, dit-on, qui fut employé ; savoir : de mettre alternativement des couches de charbon de bois bien battues et des lits de laine. Le temple et ses cavernes servoient d'asile. Les prêtres étoient fort considérés. La grande Diane d'Éphèse étoit une petite statue d'ébène qu'on trouva dans le tronc d'un arbre. Elle avoit été envoyée du ciel par Jupiter. Au tronc, premier sanctuaire de la déesse, on substitua le fameux temple qui fut brûlé le même jour qu'*Alexandre* naquit. Ce conquérant proposa de faire toute la dépense d'un second, à condition que son nom seroit gravé sur le frontispice. Il y avoit du danger à refuser l'offre. Les Éphésiens s'en tirèrent habilement : « Il ne convient pas, répondirent-ils, » qu'un dieu bâtisse un temple à un autre dieu. »

Éphèse a été long-temps la principale ville d'Ionie , gouvernée par des rois dont les descendans , quand elle fut devenue république , conservèrent le privilège de porter le manteau d'écarlate , le sceptre et la couronne. Un tyran, nommé *Pythagore*, remplit la ville de sang et ne respecta pas l'asile du temple. Ses successeurs furent plus ou moins bons ou méchans. Ils se soutenoient par le moyen des Perses. *Alexandre* chassa le dernier, et donna en revenu au temple ce que la ville payoit aux Persans. Dans la guerre de *Mithridate*, les Éphésiens se déclarèrent contre les Romains et massacrèrent tous ceux qui se trouvèrent dans leur ville. Le sanginaire *Sylla* ne punit ce crime que par une amende. Ils étoient fort adonnés à la magie. Possesseurs d'un temple fameux, ils avoient ce que gardent de la superstition ceux qui ont intérêt de l'inspirer à d'autres. La grande Éphèse est réduite à quelques cabanes habitées par trente ou quarante familles grecques. Son port, première source de ses richesses, est comblé ; le temple, qui les augmentoit, est détruit.

Si l'on en croit quelques auteurs, les Milésiens ont fondé, les uns disent quatre-vingts, d'autres trois cents colonies. Leur ville avoit un temple d'Apollon et un oracle. Près de Milet étoit le mont Lathmus, où la lune rendoit des visites secrètes à *Endymion*. *Thalès*, un des sept sages, y est né. Elle fut agitée par des troubles domestiques. Les habitans, ne pouvant les terminer, prièrent les Pariens de rétablir la

concorde entre eux. En traversant les campagnes qui entouraient Milet, les députés mariens remarquèrent qu'elles étoient presque toutes mal cultivées. Ils demandèrent à les considérer de plus près. Après l'examen, les arbitres dirent : « Remettez l'autorité souveraine à ceux dont les terres sont en meilleur état : ce sont ceux qui gouvernent bien leurs affaires qu'on doit choisir pour gouverner celles du public. »

Milet a soutenu avec succès et avec ses seules forces la guerre contre quatre rois de Lydie, successivement. Les Perses, après avoir été amis de Milet, la détruisirent, et transportèrent ailleurs les habitans de cette ville. Les malheurs de ces infortunés parurent à *Phrynique*, poète dramatique d'Athènes, un sujet propre à la tragédie. Les Athéniens avoient été touchés jusqu'aux larmes des malheurs des Milésiens. Le souvenir que le poète en renouvela fit éclater les spectateurs en sanglots. Les Athéniens n'aimoient pas à être attristés ; ils condamnèrent l'auteur à une amende pour avoir rappelé leur douleur, et ils défendirent de jouer désormais la pièce.

Les Milésiens revinrent de leur captivité et rebâtirent leur ville ; mais ils ne purent jamais lui rendre la splendeur et les richesses qui la faisoient regarder comme une des premières de l'Ionie. Ils eurent le malheur de se voir souvent assujettis par des tyrans domestiques. On remarque entre autres *Thrasymbule*, qui entretenoit une grande paix et une grande union dans la ville. Celui de Corinthe lui envoya demander

quel étoit son secret pour être si tranquille. *Thrasymbule* mena le messager dans un champ de blé et se mit à abattre, comme par amusement, avec son sabre, les plus hauts épis. Le Corinthien entendit la leçon et en profita.

Alexandre rendit aux Milésiens leur liberté, quoiqu'ils ne se fussent soumis à lui qu'à la dernière extrémité. Ils jouirent de grands privilèges sous la république romaine, et de plus grands encore sous les empereurs.

Toutes ces villes composoient ce qu'on a appelé la ligue ionique, dont on ne connoît pas les lois : s'il y en a eu, elles n'ont jamais été beaucoup en vigueur. Il paroît que presque toutes ces villes subsistoient dans l'indépendance et se gouvernoient par leurs propres magistrats. Quelque danger commun de la part des puissances étrangères les réunissoit ; et le péril étant passé, l'amour de l'indépendance les isoloit.

Onze villes composoient l'Éolide, où se trouvoit la Troade, le champ où a été Troie, plus fameuse que ces onze villes ensemble. On propose aux artistes de chercher comment les habitans de Pitane faisoient des briques qui nageoient sur l'eau comme du bois.

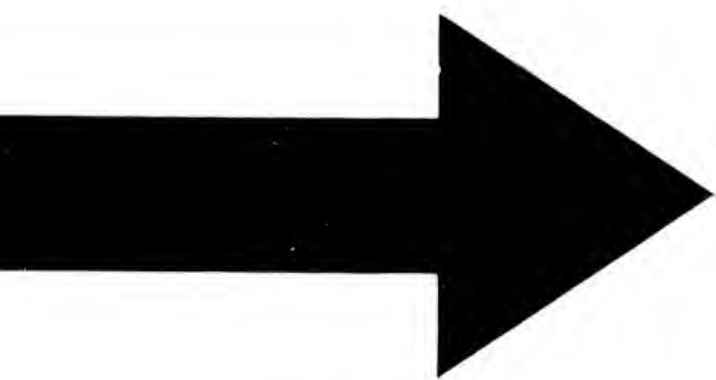
Halicarnasse étoit la capitale de la Doride, célèbre par le monument qu'*Artémise* fit élever à son mari *Mausole*. Il étoit si admirable, qu'on le regardoit comme une des merveilles du monde. Du nom de ce prince, les monumens funèbres ont été appelés *mausolées*. Il ne reste plus de traces de cet ouvrage de l'art,

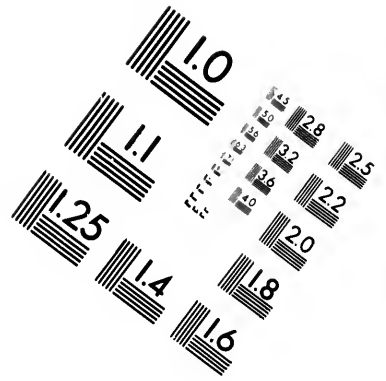
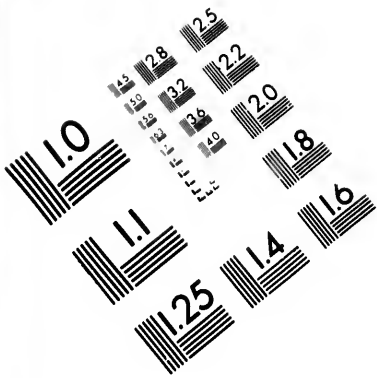
et nous jouissons de ceux de l'esprit dans les livres d'*Hérodote* et de *Denys d'Halicarnasse*. *Héraclite* et *Callimaque*, deux poètes fameux, y sont aussi nés. Gnide, autre ville célèbre, conservoit la *Vénus de Praxitèle*.

La religion de l'Ionie étoit la même que celle de la Grèce. Les Ioniens, qui avoient été fort vaillans, devinrent voluptueux, efféminés et ambitieux. On leur attribue l'invention des parures et des couronnes de fleurs dans les festins, et l'art de cueillir les fruits, qui étoient excellens en Ionie, un des pays les plus délicieux de la terre, où tout abondoit, productions indigènes et étrangères, et d'où l'on transportoit librement les marchandises par des flottes nombreuses. Les Ioniens trouvent leur place dans le tableau de ces peuples qu'on a peints par leurs goûts. Les *Crotoniates*, disoit-on, aiment les jeux olympiques, les *Spartiates* de belles armes, les *Crétois* la chasse, les *Sybarites* les habits magnifiques, les Ioniens les danses lascives.

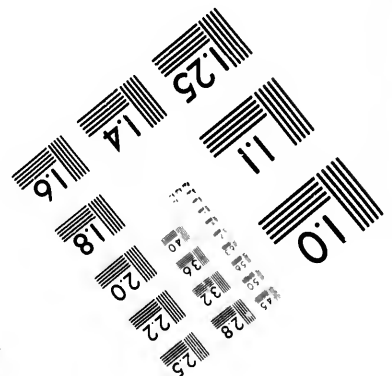
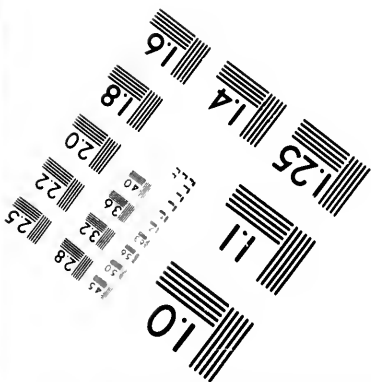
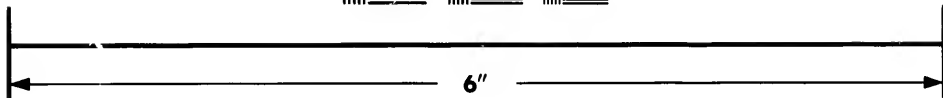
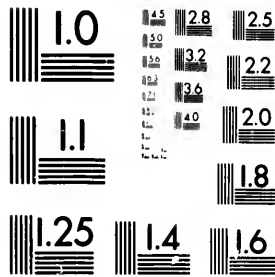
[2441.—557.] Outre les secousses particulières aux villes d'Ionie dont nous avons parlé, il y en a eu de communes au corps de la nation. Ou comme sujets ou comme alliés, les Ioniens se louoient du gouvernement de *Crésus*. Ils prièrent son vainqueur *Cyrus* de les traiter aussi favorablement; mais ils ne faisoient cette prière qu'à regret et comme contraints. Il leur répondit par cet apologue : « Un » joueur de flûte ayant aperçu dans la mer beaucoup » de poissons, s'imagina qu'il pouvoit par ses sons







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

4.5
3.6
3.2
2.8
2.5
2.2
2.0
1.8

10
57

» en attirer un grand nombre sur le rivage, et se
» mit à jouer. Mais ne réussissant pas, il jeta le filet
» et en amena une grande quantité. Quand il les vit
» sautiller sur terre, il leur dit : Puisque vous n'avez
» pas jugé à propos de danser quand je vous y in-
» vitois par musique, il est inutile que vous dansiez
» maintenant. » Cela veut dire apparemment : Vous
ne m'avez pas écouté quand je vous invitois avec
douceur ; maintenant que je vous tiens par force, je
ne vous sais aucun gré de votre soumission.

Les Ioniens furent réduits par les Perses, se rele-
vèrent, devinrent alliés de leurs vainqueurs, les ai-
dèrent contre la Grèce, et au moment d'une action
décisive abandonnèrent les Perses, et se joignirent
aux Grecs. Ils participèrent à la liberté que la ligue
achéenne et l'étolienne propagèrent dans leur voisi-
nage. Les Romains les flattèrent, et ensuite les assu-
jettirent comme les autres Grecs. Comme les autres
peuples aussi, ils détestèrent les Romains et les mas-
sacrèrent. *Sylla* tua les hommes, emporta l'argent,
et l'Ionie épuisée jouit en vain de quelque conva-
lescence sous les empereurs ; elle n'eut jamais que la
santé d'un corps mutilé.

SICILE,

île de la Méditerranée, entre l'Italie et l'Afrique.

Son origine. Gélon. Thrasybule. Pétalisme.

Guerre contre les Athéniens. Deuxième guerre contre les Carthaginois. Hermocrate. Dioclès.

Agrigente. Denys. Denys le jeune. Dion. Timo-

léon. Agathocle. Pyrrhus. Hiéron. Hiéronyme.

Archimède.

Les îles ont eu leurs tempêtes politiques ainsi que la terre ferme. La Sicile est la plus grande île de la Méditerranée. Elle est de forme triangulaire, et à peu près deux cents lieues de tour. Son terroir est très-fertile, surtout en blé; on l'appeloit pour cela autrefois le grenier de Rome. L'air y est pur et sain, la mer fort poissonneuse. Par sa situation et par ses ports, c'est un des pays du monde le plus propre au commerce. On y trouve des mines. Le mont Etna lance des feux; vomit des pierres et des cendres. Ses mugissemens effraient les habitans. Ses secousses ont souvent renversé des villes et couvert l'île de décombres. Il n'y a point de pays qui ait produit plus d'hommes de savoir et de génie. *Eschyle, Diodore de Sicile, Empédocle, Gorgias, Euclide, Archimède, Epicharme, Théocrite*, étoient natifs de cette île.

Dans la mer de Toscane, près de la Sicile, sont les îles ioniennes et vulcaniennes, ainsi nommées parce que *Vulcain* y avoit ses forges, et qu'*Éole* y

renfermoit les vents soumis à son empire; c'est-à-dire que le sifflement des vents qui s'échappent des cavernes, et les feux d'une terre volcanique réveillent l'idée des forges et des tempêtes. Lipari, la principale de ces îles, est fertile, abonde en alun, soufre et bitume, et a des bains chauds. Stromboli, aussi fertile, est tourmentée par un volcan très-actif. Beaucoup d'autres petites îles environnantes sont désertes. On trouve quelques habitans dans les îles égéennes, qui sont sur l'autre côté, mais peu considérables.

Les détails relatifs à l'origine des Siciliens appartiennent plus à la fable qu'à l'histoire.

La ville la plus célèbre, Syracuse, fut fondée par un Corinthien. Cette ville, qui long-temps fut la dominatrice de la Sicile, étoit divisée en quatre parties, qu'on regardoit comme autant de villes, chacune fortifiée, et le tout enveloppé d'une triple muraille garnie de tours. Elle avoit deux ports défendus par des châteaux. Son commerce la rendoit une des plus riches villes du monde. Elle eut d'abord des rois, ensuite le gouvernement démocratique s'y établit. Cette alternative s'est perpétuée, et Syracuse, pendant plusieurs siècles, nous offre successivement le spectacle d'un état de liberté sous le gouvernement populaire, et d'esclavage sous les tyrans.

[2514.—484.] Le premier fut *Gélon*. Ce prince doit nous réconcilier avec le nom de *tyran*. Dans notre langue, il présente l'idée d'un oppresseur; mais *Gélon* fut doux, juste, généreux. L'histoire

lui reconnoît toutes les vertus, et ne lui reproche aucun vice. Il paroît cependant que son autorité a été, sinon usurpée, du moins surprise. Il s'introduisit par adresse dans *Syracuse*, et gagna le peuple, qui lui conféra la puissance absolue. Quelques guerres avec des voisins tournèrent à l'avantage de la capitale. Il en tiroit tous les riches d'entre eux, qu'il ramenoit à *Syracuse*, et par ce moyen il fonda l'immense commerce qui rendit cette ville si opulente. Les esclaves qu'on faisoit dans cette guerre étoient par son ordre transportés hors de la Sicile. En général, il n'en voulut pas souffrir un trop grand nombre dans les villes, non plus que de bas peuple, par cette maxime, *qu'il est plus facile de gouverner mille citoyens riches qu'un seul qui n'a rien à perdre.*

Avec ces moyens, lorsque *Xerxès* fit sa fameuse invasion en Grèce, *Gélon* se trouva en état d'offrir aux Grecs deux cents galères, quatre mille chevaux, vingt mille fantassins, deux mille archers, deux mille frondeurs, et de nourrir l'armée grecque pendant la guerre, à condition qu'il auroit le commandement en chef. Heureusement pour les Syracusains, les Grecs refusèrent de se soumettre à ces conditions; car, pendant que *Gélon* songeoit à faire sortir presque toutes ses forces de la Sicile, les Carthaginois, que *Xerxès* avoit soudoyés pour opérer une diversion, jetèrent dans cette île, sous le commandement d'*Amilcar*, une armée de trois cent mille hommes, ramassée de toutes les parties de l'Afrique. Ils mirent à terre leurs vaisseaux, qui étoient au nombre de cinq mille,

et assiégèrent la ville d'*Himère*. *Gélon* les observoit avec inquiétude, d'autant plus que les Carthaginois avoient des partisans en Sicile, entre autres, les habitans de *Sélinonte*. *Gélon* surprit une lettre par laquelle il sut que le lendemain, pendant qu'*Amilcar* devoit faire un sacrifice à *Neptune* dans un camp occupé par ses gens de mer qu'il avoit mis à terre, il lui arriveroit un corps de cavalerie de *Sélinonte*. La lettre, par ordre de *Gélon*, fut exactement rendue à *Amilcar*. Pendant qu'il faisoit son sacrifice, qu'il n'avoit autour de lui que des soldats sans armes, la cavalerie arrive en nombre indiqué, sous le costume des *Sélinontins*, va droit à *Amilcar*, qui est tué; elle disperse les troupes, et met le feu aux vaisseaux. En même temps *Gélon* attaque l'autre camp. L'incendie des vaisseaux jette la terreur parmi les Carthaginois. Les *Syracusains* n'eurent que la peine de tuer, et de faire des esclaves, qui transportèrent le butin à *Syracuse*. Il n'échappa que huit vaisseaux qui étoient en mer. Ayant été submergés par une tempête, il ne resta qu'une chaloupe pour aller porter à Carthage la nouvelle de ce désastre. Les Carthaginois consternés, croyant déjà voir *Gélon* à leurs portes, lui envoyèrent une députation suppliante. Il les reçut en grâce, et n'exigea que ces trois conditions: une somme d'argent pour les frais de la guerre, la construction d'un temple où le traité serait conservé, et l'abolition des sacrifices humains. Il est beau de ne faire usage de sa puissance que pour imposer de pareilles lois.

Libre de toute guerre, *Gélon* écarta les troupes étrangères de la ville, et indiqua une assemblée générale, avec ordre à tous les citoyens de s'y trouver armés. Lui seul y parut sans armes. Adressant la parole à cette multitude étonnée et inquiète, il fit un détail circonstancié de sa conduite : il dit à quels usages il avoit consacré les sommes qui lui étoient confiées, et quel emploi il avoit fait de son autorité. « Jamais, ajoute-t-il, je n'ai eu en vue que le bien public. Si néanmoins il m'est arrivé de commettre quelque faute par ignorance, il ne tient qu'à vous de m'en punir, puisque je n'ai ni gardes ni aucun autre moyen de me défendre contre vous qui êtes armés. » La vérité de son récit, la confiance qu'il marquoit, touchèrent tous les cœurs. Jusque-là il n'avoit pris que la qualité modeste de *préteur de Syracuse* ; on voulut qu'il prît le titre de roi, qui passeroit à *Hiéron* et à *Thrasybule*, ses deux frères.

Les Syracusains ordonnèrent aussi qu'en mémoire de la confiance qu'il avoit eue de se présenter sans gardes et sans armes, et de remettre sa vie entre leurs mains, on lui érigerait une statue qui le représenteroit en habit de simple citoyen. Lorsque dans la suite les statues des rois ou tyrans se furent multipliées, un d'entre eux, plus jaloux de plaire à ses concitoyens que de leur commander, non-seulement rendit la liberté à *Syracuse*, mais, afin d'effacer jusqu'aux traces de l'esclavage, il ordonna que toutes ces statues fussent fondues au profit du public. Cette exécution ne se fit point par une populace aveugle, sans ordre et sans discernement. On instruisit le procès de

toutes ces statues, ou plutôt des personnages qu'elles représentoient, comme d'autant de criminels. Toutes furent condamnées, la statue seule de *Gélon* exceptée, comme un juste monument de la reconnaissance que les Syracusains conservoient pour un si digne monarque.

Il est du petit nombre de ceux qui sont devenus meilleurs sur le trône. On loue son attention à ne point charger ses sujets d'impôts. Dans les occasions embarrassantes, il empruntoit. On prêtoit volontiers, parce qu'il rendoit exactement. Il n'aimoit point les arts de plaisir, et se déclaroit ennemi de tous ceux qui peuvent corrompre les mœurs. Souvent il se promenoit dans les champs, et conversoit familièrement avec les laboureurs. *Gélon* ne prenoit de la royauté que les peines et les soins. On lui entendit plus d'une fois dire : « Les Syracusains, en me mettant la couronne sur la tête, n'ont pu avoir d'autre objet, » dans une faveur si marquée, que de m'engager à » défendre l'état, à protéger l'innocence, et à donner à mes sujets, par une vie simple, modeste et » frugale, l'exemple des vertus qu'ils doivent pratiquer. » Il fut fidèle à cette espèce d'engagement, et on remarque que dans son lit de mort sa dernière parole fut un ordre à son frère de ne pas s'écarter, dans ses funérailles, de la simplicité qui étoit prescrite. Le peuple le paya de ce respect pour les lois par ses larmes et ses regrets, et en lui décernant les honneurs qu'on rendoit alors aux héros ou demi-dieux.

[2530. — 468.] Voici deux portraits bien diffé-

rens d'*Hiéron*, frère et successeur de *Gélon*. *Diodore de Sicile* le représente comme un prince avare, cruel, très-éloigné de la sincérité de son frère *Gélon*. Il ajoute que, sur de simples soupçons, il tâcha de se défaire de son frère *Thrasybule*, et qu'il opprima ses sujets au point qu'ils l'auroient déposé, s'ils n'avoient été retenus par le souvenir des vertus de son frère *Gélon*. *Élien*, au contraire, exalte la justice, la libéralité, l'excellent naturel de ce prince. Il dit que les plus pauvres sont moins disposés à recevoir qu'il ne l'étoit à donner; que sa générosité n'avoit point de bornes; qu'il étoit l'ami et le protecteur des sciences et des beaux-arts; que rien n'égalait sa candeur et sa sincérité, et qu'il vivoit dans la plus parfaite harmonie avec ses frères.

On explique ces contrariétés en distinguant deux époques dans la vie et le règne d'*Hiéron*. La première époque, où, plein de force et de vigueur, il se laissa aller à l'instinct d'un naturel féroce et sauvage; la seconde, où, étant attaqué d'une maladie de langueur, il se renferma dans son palais, et y fit des réflexions qui produisirent en lui un changement admirable. Durant cette maladie, son plus grand plaisir étoit de converser avec des personnes savantes qu'il faisoit appeler auprès de lui de toutes parts. De ce nombre furent *Basilide*, *Épicharme*, *Eschyle*, *Simonide*, *Pindare*, trois poètes et deux philosophes courtisans: c'en est assez pour tailler le crayon de l'histoire de manière qu'il ne puisse plus tracer que des louanges.

Quant à *Thrasybule*, il n'y a point deux manières de le peindre : il fut cruel et sanguinaire. On eût dit, à son orgueil, qu'il se croyoit d'une autre nature que ses sujets. Tous ceux qui lui donnoient le moindre ombrage étoient massacrés. La richesse devint sous lui un titre de proscription. Outrés de ces vexations, les Syracusains prirent les armes. Il se retrancha dans un quartier de la ville, d'où il demanda à traiter. Point d'autres conditions, sinon qu'il abdiqueroit et sortiroit de la Sicile. Il se soumit, et alla traîner une vie obscure en Italie.

(2544.—454.) Son départ rendit la liberté aux Syracusains. Ils établirent une démocratie : cependant les magistratures furent dévolues aux principaux citoyens. Mais on en excluait les étrangers auxquels *Gélon* avoit donné les droits de cité en reconnaissance de très-grands services rendus à la guerre. Ils firent des plaintes, ne furent pas écoutés, s'emparèrent d'un quartier de la ville. On leur coupa les vivres ; ils furent obligés de combattre, et succombèrent. La même chose arriva dans plusieurs autres villes, où des étrangers se trouvoient établis pour les mêmes raisons, avec les mêmes privilèges. Les Siciliens crurent pour lors que, débarrassés de troupes étrangères, ils n'avoient plus de tyrans à craindre : cependant il se montra de temps en temps parmi les riches des hommes qui sembloient aspirer à l'autorité. On en réprima quelques-uns avant l'éclat de leurs prétentions ; d'autres furent punis après. Enfin, pour se délivrer de l'embarras de la surveillance, les Sy-

racusains firent une loi pareille à l'ostracisme d'Athènes, qu'ils nommèrent le *pétalisme*, parce qu'ils y employoient une feuille de figuier, appelée en grec *petalos*. On traçoit dessus le nom de celui que ses richesses, son crédit ou son mérite pouvoient élever à l'autorité suprême. D'après la pluralité, sans autre examen, il étoit banni. La rigueur de la loi, l'usage fréquent qu'on en fit engagèrent les gens de mérite à ne s'y point exposer. Ils désertèrent. La magistrature se trouva remplie par les derniers du peuple et par des citoyens sans mérite. L'abus appela le remède. On renonça au pétalisme, et les rênes du gouvernement furent remises entre des mains capables de les tenir.

(2588.—410.) Il n'est pas rare de voir l'esprit de domination se glisser dans les républiques. *Syracuse*, qui n'avoit pas voulu obéir à d'autres, prétendit soumettre les villes voisines. Elles se liguèrent contre l'ennemi commun, et, ne se trouvant pas assez fortes, elles appelèrent à leur secours les Athéniens. Soit par désir du butin, soit par amour de la gloire, ils ambitionnoient depuis long-temps un établissement en Sicile. Aussi, quand les villes liguées envoyèrent leurs orateurs exposer leurs besoins, à peine se donna-t-on le temps de délibérer. *Nicias*, général prudent, que l'estime publique désignoit pour cette expédition, voulut faire quelques remontrances; sa voix fut couverte par les clameurs de quelques jeunes officiers qui ne respiroient que la guerre; le peuple enthousiasmé s'indignoit des retards. On demanda à *Nicias* ce qu'il vouloit: cent galères, on les arma:

cinq mille hommes de débarquement, ils furent levés : de l'argent, on ouvrit les trésors. Le sénat appela les chefs pour recevoir les derniers ordres.

Le lendemain l'armée, forte de sept mille hommes d'élite, avec cet air de triomphe que prend volontiers la jeune milice, marche depuis la ville jusqu'au Pirée, où la flotte l'attendoit. Tout ce qu'il y avoit de citoyens et d'étrangers accourt au port : on s'embarque, la voile se déploie, la trompette donne le signal du départ. On adresse des prières solennelles aux dieux, et les officiers et les soldats boivent suivant la coutume dans des vases d'or et d'argent à l'heureux succès de l'entreprise.

Elle ne fut pas si facile que les Athéniens se l'étoient imaginé. Ils trouvèrent peu de ressource dans les alliés qu'ils étoient venus secourir. Presque tout le fardeau de la guerre tomba sur eux. Cependant ils la commencèrent d'une manière assez brillante, et arrivèrent devant *Syracuse*, qu'ils assiégèrent par terre et par mer. Déjà la famine, et surtout la soif tourmentoient les Syracusains. Ils parloient de se rendre lorsqu'on leur annonça l'arrivée de *Gylippe*, général des Lacédémoniens. Partout où les Athéniens combattoient, ils étoient sûrs de trouver des Spartiates en tête. Ces auxiliaires ranimèrent les Syracusains abattus ; ils remportèrent des avantages, et *Nicias* fut obligé de demander du renfort à Athènes.

Après les espérances qu'on avoit conçues, cette demande étonna, mais ne découragea pas. On fit partir une nouvelle flotte, commandée par *Démosthènes*,

général audacieux et confiant. Elle étoit chargée de huit mille hommes de troupes, de machines, et d'une quantité prodigieuse de vivres. Elle arriva avec un appareil et un air de victoire. Les poupes étoient couronnées de fleurs, les mâts ornés de bandelettes. Les échos de *Syracuse* assiégée renvoioient le bruit des trompettes et des cris qui partoient de la flotte et du camp.

Ces troupes fraîches brûlaient de l'ardeur de se signaler. *Démosthènes* détermina *Nicias* à un assaut ; il ne fut pas heureux. Les Athéniens qui bloquaient *Syracuse* se trouvèrent bloqués dans le port. La nécessité d'une retraite les engagea aux derniers efforts, dont ils commençoient à sentir le besoin pour sauver leur flotte, et ce besoin occasionna un des plus rudes combats dont l'histoire fasse mention. Les deux armées de terre étoient rangées sur les bords ; les habitans garnissoient les murs et les endroits élevés de leurs maisons qui avoient vue sur le port. Les deux flottes s'attaquèrent avec une bravoure qui devint bientôt acharnement. Le massacre étoit affreux des deux côtés. Les cris lamentables des blessés et de ceux qui périssoient dans la mer, joints à ceux que jetoient les deux armées placées sur le rivage, empêchoient d'entendre le commandement. Chacun ne prenoit conseil que de son courage. Comme la bataille se donnoit au bas des murs de la ville, les parens étoient témoins de la mort de leurs enfans, les femmes de celle de leurs maris. Un ami voyoit son ami percé de coups sans pouvoir le secourir. Après que l'enga-

gement eut duré quelques heures , les deux partis se trouvèrent accablés de lassitude , et hors d'état de pouvoir manier leurs armes. Cependant, s'il arrivoit à quelque vaisseau de vouloir gagner le rivage , ceux qui les montoient essayoient les plus amers reproches. *Voulez-vous regagner Athènes par terre?* disoient les Athéniens à leurs soldats ; et , quoique couverts de blessures , ils les repousoient en mer. Si un Syracusain près de couler bas vouloit aborder : *Sauvez votre vie* , lui crioient ses compatriotes , *en sautant dans un vaisseau ennemi , ou mourez glorieusement en défendant la patrie*. Le combat dura tout le jour. Les Athéniens furent vaincus. Un cri de joie des Syracusains sur la flotte , auquel l'armée de terre et les spectateurs sur les murs répondirent par des cris d'allégresse , annonça la victoire.

Il ne restoit aux Athéniens d'autre ressource que de tâcher de gagner quelque ville alliée , où ils pussent attendre du secours d'Athènes , ou des vaisseaux pour y retourner. Ils se mirent en marche , mais avec la consternation d'une armée forcée d'abandonner ses munitions , son bagage , et incertaine sur sa subsistance. La désolation étoit encore augmentée par la vue des morts et des mourans , dont les uns restoient exposés aux bêtes , les autres à la vengeance des ennemis. Les malades et les blessés , tenant leurs camarades ou leurs amis serrés entre leurs bras , les conjuroient avec larmes de les emmener. D'autres , se traînant après eux , suivoient aussi loin qu'il étoit possible ; et quand les forces venoient à leur manquer ,

ils demandoient vengeance aux dieux de la cruauté avec laquelle on les abandonnoit. L'air retentissoit de gémissemens, et leur route étoit tracée par des cadavres.

L'ennemi les suivoit avec chaleur, sans leur laisser le temps de reposer. Arrivés à une rivière, l'ardeur de la soif les y précipita sans ordre ni discipline. Les Syracusains y entrèrent avec eux et en firent un carnage affreux. Les deux généraux furent pris. *Nicias* n'avoit jamais approuvé cette guerre. Il s'y étoit prêté, parce qu'il savoit que dans une république il est dangereux de montrer une volonté différente de celle du peuple. Il n'avoit osé faire ni paix ni trêve, quoiqu'il en sentît le besoin, parce qu'une république rend ses généraux responsables des événemens; mais du moins il avoit fait la guerre avec égard et humanité. Le peuple syracusain, malgré les réclamations des principaux de la ville, n'en condamna pas moins l'infortuné Athénien et son collègue à être battus publiquement de verges et précipités. Les soldats furent enfouis dans des carrières où on ne leur donnoit que ce qu'il falloit de nourriture pour s'apercevoir qu'ils alloient mourir, et qu'à leur tour ils infecteroient de leurs cadavres les survivans comme ils étoient infectés par les morts.

[2692. — 306.] Si l'on veut savoir jusqu'où peut s'étendre la cruauté des hommes, il faut lire l'expédition d'*Annibal* en Sicile. Il étoit petit-fils d'*Amilcar*, qui avoit été tué devant Himère en venant secourir ceux de Sélinonte. Maintenant leurs intérêts

étoient changés. Ceux de Sélinonte refusèrent un accord insidieux que leur proposoient les Carthaginois, et ce fut par eux que ceux-ci commencèrent leurs ravages. Ils étoient appelés en Sicile par la division des insulaires, qui leur faisoient espérer d'y réparer à l'aide d'un butin abondant, les pertes qu'ils avoient faites dans leur première guerre. Par cette raison ils donnèrent le commandement à *Annibal*, qui avoit la mort de son grand-père à venger. Il débarqua avec trois cent mille hommes, presque tous Africains, soldats féroces et barbares.

Ce fut souvent le sort des Siciliens de se défendre en héros et d'être vaincus. Les habitans de Sélinonte l'éprouvèrent. Ils disputèrent leurs murailles, puis leurs rues, les places publiques, leurs maisons. Partout le nombre les accabla. Environ deux mille se retirèrent à la faveur de la nuit dans une ville voisine où ils furent bien reçus : le reste fut passé au fil de l'épée. Il ne resta pas un homme en vie. On mit le feu à la ville. Les soldats repousoient les femmes et les enfans dans les flammes. On en vit porter des pieds, des mains et d'autres membres à leurs ceintures, et promener des têtes sanglantes au bout des piques, trophées affreux d'une horrible barbarie.

Des ruines de Sélinonte *Annibal* courut sur Himère. La défense y fut aussi vigoureuse et aussi inutile, et la prise par assaut suivie des mêmes atrocités. Le général y ajouta ce raffinement de cruauté et de vengeance. Il fit amener trois mille Himériens

à l'endroit où son grand-père avoit été tué, et, après les avoir exposés aux insultes de ses barbares, il les fit inhumainement massacrer. Couronné de ces lauriers sanglans, il porta à Carthage un immense butin, que les tranquilles citoyens de cette ville opulente se partagèrent sans donner un soupir de compassion à tant de maux qu'ils causoient.

Les Syracusains envoyèrent à leurs voisins attaqués des secours, mais trop foibles, et pas assez à temps pour empêcher leurs désastres. Ils étoient eux-mêmes peu d'accord entre eux. Deux factions partageoient la ville. Il paroît que c'étoit, comme à l'ordinaire, celle des riches et celle des pauvres. A la tête de la première paroissoit *Hermocrate*, homme de mérite, qui, après la défaite des Athéniens, avoit commandé contre eux en Attique les secours que les Syracusains envoyèrent aux Spartiates, et étoit revenu de cette expédition avec gloire. A la tête du parti populaire se montroit *Dioclès*, homme sévère, dont on estimoit la probité et la sagesse. Les magistrats, avant lui, se nommoient à haute voix; il introduisit la coutume de les élire par un scrutin secret, méthode plus favorable à la liberté et plus propre à donner un bon choix. Il fit aussi passer une loi qui portoit que celui qui viendrait armé dans le sein de l'assemblée générale seroit mis à mort, quand même il y passeroit par mégarde. Il survint une alarme aux portes de Syracuse. On s'écria que l'ennemi approchoit. *Dioclès* s'arma pour le repousser. Sans y songer, il passa par l'endroit fatal. On lui fit observer

qu'il avoit son épée au côté, et qu'il violoit la loi. *Je m'en punirai*, dit-il, et il se tua. Cette action lui valut une statue.

On ne sait quand elle arriva ; mais, dans le temps dont nous parlons, il étoit antagoniste d'*Hermocrate*. Il le fit bannir comme suspect de vouloir aspirer à l'autorité souveraine. Ses amis remontrèrent en vain que son mérite seul avoit engagé des jaloux à animer contre lui l'ingrate multitude ; ils ne purent le faire rappeler. Alors ils lui conseillèrent de se faire recevoir par force. *Hermocrate* rassembla une armée, mais qui ne se trouva pas assez considérable. Il fut battu et tué. Tous ses partisans furent condamnés à un bannissement perpétuel, entre autres *Denys*, qu'on a surnommé le tyran.

Attirés par l'appât du butin, les Carthaginois revinrent en Sicile, toujours avec trois cent mille hommes levés en Afrique, disent les historiens. Ils tombèrent sur Agrigente, la plus opulente ville de Sicile après Syracuse. Les récits des exploits de ces hordes de barbares jetés sur cette malheureuse île se ressemblent tous : défense plus qu'humaine des assiégés, succès des assaillans dus à la multitude, plaisir cruel à s'abreuver pour ainsi dire de sang humain. Au siège d'Agrigente se passèrent des événemens mémorables. Dès le commencement, les habitans, dans une sortie, brûlèrent les machines des assiégeans et firent un grand carnage. Les Carthaginois, pour tenir lieu de leurs machines, démolirent les tombeaux autour de la place, et avec les maté-

riaux élevèrent des terrasses à la hauteur des murs. La peste se mit dans leur camp. On auroit pu croire qu'elle étoit causée par les exhalaisons des cadavres exhumés ; mais les devins annoncèrent que c'étoit un châtement des dieux pour la violation des tombeaux. L'armée se mit en prières. On immola un enfant à Saturne , et , afin d'apaiser Neptune , on jeta plusieurs prêtres dans la mer. C'étoit violer sur le lieu même la loi imposée par *Gélon* aux Carthaginois de ne point faire de sacrifices humains.

A la peste succéda la famine. Les Carthaginois , après l'avoir vivement ressentie , se délivrèrent de ce fléau en surprenant les blés destinés aux Agrigentins. La famine pour lors tourmenta les assiégés. Entre l'alternative de périr de faim , ou d'aller chercher une mort certaine dans le camp ennemi , le conseil prit un parti mitoyen qui étoit encore possible ; ce fut d'abandonner Agrigente. Aussitôt que cette résolution devint publique , des cris lamentables partirent de chaque maison. Il n'est pas facile d'exprimer l'accablement , la tristesse dont les citoyens étoient saisis. Perdre en un instant le fruit de leurs travaux , leurs biens , leurs richesses , leur patrie ! Et les gens âgés , les malades , les infirmes qu'il falloit laisser à la merci des cruels Carthaginois ! Plusieurs ne purent se déterminer à les abandonner. Ils restèrent pour leur donner les derniers soins et mourir avec eux. Leur triste intention ne fut que trop remplie. Les Carthaginois n'épargnèrent personne , pas même ceux qui s'étoient réfugiés dans les temples. Ils trouvèrent des richesses,

une quantité prodigieuse de tableaux , de vases et de statues sorties des mains des plus grands maîtres , et tout ce qu'on peut imaginer dans une ville des plus opulentes, qui n'avoit jamais été pillée, ni même assiégée.

[2600. — 398.] Il y avoit dans Agrigente des troupes syracusaines qui protégèrent la sortie des expatriés et les accompagnèrent, une partie à Gèle, l'autre à Syracuse même, où ils furent reçus avec beaucoup de générosité. On leur y donna le privilège de citoyens. Cette faveur ne les empêcha pas de se plaindre hautement des troupes de Syracuse, et surtout de leurs généraux ou principaux officiers, qu'ils prétendoient s'être laissé gagner par les Carthaginois. Ils furent appuyés dans leurs plaintes par un jeune homme nommé *Denys*.

On ne sait s'il étoit d'une famille illustre, ou d'une basse extraction. Il est cependant probable que sa naissance n'étoit pas absolument obscure, puisqu'il est compté entre les partisans d'*Hermocrate*, et qu'il fut même blessé dans le combat que celui-ci soutint aux portes de Syracuse. On ne le sauva du dernier supplice qu'en répandant le bruit de sa mort. Il n'eut permission de reparoître qu'à l'occasion du siège d'Agrigente, où il prit parti. *Denys* se distingua singulièrement dans la seule action importante qui eut lieu sous les murs d'Agrigente. Après avoir vaillamment combattu pour les infortunés habitans, il plaida leur cause. Non-seulement il blâma les généraux, mais il taxa les magistrats mêmes de s'être laissé corrompre,

d'entretenir commerce avec les Carthaginois afin d'être aidés par eux à concentrer l'autorité souveraine dans la magistrature et à établir l'oligarchie, c'est-à-dire, la puissance du petit nombre. Que ne persuade-t-on pas au peuple lorsqu'on flatte ses passions, surtout cette jalousie qui se porte naturellement contre les riches! Le discours de *Denys* échauffa les esprits au point que les chefs des troupes furent déposés sur-le-champ, et d'autres nommés à leur place : de ce nombre étoit *Denys*, aussi chéri alors de la populace qu'il en avoit été haï et persécuté auparavant. Sa conduite, présentée sans intermèdes, offre une espèce de drame dont le principal personnage hâte les événemens et les précipite vers le but d'une manière bien remarquable.

Denys, vaillant et éloquent, d'un côté brave ses collègues, est toujours d'un avis opposé dans les conseils, rend leurs intentions suspectes, et marque de la répugnance à servir avec des gens qui songent plus à leur intérêt particulier qu'à celui du public. Il appréhende, dit-il, d'être trahi, s'il concerte avec eux ses plans d'attaque et de défense. D'un autre côté, il amuse le peuple par de beaux discours, et gagne sa bienveillance au point que le sénat commence à le craindre, et se propose de lui interdire la tribune. Une loi défendoit d'y paroître tant qu'on n'auroit pas payé une amende à laquelle on seroit condamné. Il est accusé comme perturbateur du repos public; on lui impose une amende si forte, qu'il lui étoit impossible de la payer; mais un citoyen très-riche satisfait

pour lui, et promet de payer tant qu'il en aura besoin.

Apphyé de ces trésors, *Denys* recommence ses discours. Il étoit question de lever un corps de troupes pour grossir celui qui étoit revenu d'Agrigente et faire un effort victorieux contre les Carthaginois. On parloit à ce sujet d'une taxe sur le peuple. « Qu'est-il besoin, dit *Denys*, de faire venir à grands frais des troupes d'Italie et du Péloponèse, pendant que nous avons des compatriotes que nos riches ont bannis, qui soupirent après leur rappel, et qui ne demandent pas micux que de l'acheter par un service gratuit ? » On goûte l'expédient ; les exilés sont rappelés, et deviennent autant de partisans dévoués à *Denys*.

Toujours actif, il apprend qu'il y a des troubles dans Gèle, ville importante. Il craint que les Carthaginois ne profitent de la division pour s'en emparer. Sur-le-champ il s'y transporte avec un bon corps de troupes. Il décide que les prétentions de la noblesse sont outrées, fait mourir tous ceux que condamne la multitude rendue juge dans sa propre cause, confisque leurs biens, en distribue une grande partie à ses soldats, et leur promet encore double part de ce qui viendra. On sortoit du théâtre lorsqu'il arriva à Syracuse. Tout le monde se porte en foule vers lui, on lui demande des nouvelles des Carthaginois. « Des Carthaginois ! leur répondit-il d'un air triste : Syracuse a des ennemis bien plus dangereux qu'eux. Vos généraux, vos magistrats, qui, au lieu de faire les

» préparatifs pour vous défendre , vous amusez par
 » de vains spectacles , et laissent manquer le néces-
 » saire aux troupes , dont ils détournent la paie à
 » leur profit particulier. Depuis long-temps je soup-
 » çonne la cause de cette conduite. Mais je n'en
 » suis plus aux simples conjectures. *Imilcon* , le
 » général des Carthaginois , sous prétexte d'échange
 » des prisonniers , m'a envoyé un officier dont le vrai
 » but étoit de me prier , si je ne veux pas me prêter
 » aux vices de mes collègues , du moins de ne pas exa-
 » miner leur conduite avec rigueur. Je ne veux plus
 » servir avec des traîtres , et je vous déclare que je
 » viens donner ma démission. »

Le lendemain le peuple s'assemble; les plus sages
 proposoient d'examiner la dénonciation de *Denys*
 contre ses collègues; mais une voix s'écrie qu'on
 aura tout le temps de faire cet examen; que le plus
 pressé actuellement et le plus important est de nom-
 mer un bon général contre trois cent mille Carthagi-
 nois dont on est menacé, et que c'est dans une con-
 joncture à peu près pareille que *Gélon* avoit été
 nommé généralissime. L'exemple cité détermine la
 multitude. *Denys* est proclamé généralissime, et sur-
 le-champ il fait décréter la double paie aux soldats.
 Sous prétexte d'une expédition secrète, il fait publier
 l'ordre à tous les bannis et autres gens de bonne vo-
 lonté au-dessus de quarante ans de se rendre à
 Léonte, ville des Syracusains, avec des vivres pour
 trente jours. Il s'y rend lui-même à la tête des sol-
 dats qu'il venoit d'enrichir de la double paie. Avec

cette troupe il campe dans un champ près de la ville. La nuit il se fait un grand bruit autour des tentes. *Denys* se sauve comme en désordre dans la ville, criant qu'on veut l'assassiner. Ses soldats le suivent, les bannis et autres rassemblés à Léonte l'environnent. Tous crient qu'il ne faut pas différer de pourvoir à la sûreté d'une personne si précieuse. On lui décerne six cents gardes. Sur-le-champ il s'en choisit mille, mande à la garnison laissée dans Gèle, qui faisoit partie de ses premiers soldats, de le venir joindre. Précédé de ce cortège, il entre dans Syracuse, s'empare de la citadelle et se fait proclamer roi à vingt-cinq ans, fait condamner à mort ses principaux adversaires, et finit par un double mariage entre lui et la fille d'*Hermocrate*, dont il avoit autrefois soutenu les intérêts au prix de son sang, et entre sa propre sœur, et *Polyxène*, beau-frère d'*Hermocrate*.

Denys eut beaucoup plus de peine à conserver la royauté qu'il n'en avoit eu à l'acquérir. Sa vie est capable d'effrayer ceux qui tenteroient d'élever un trône à leur ambition, sans songer que mille bras sont toujours prêts à l'ébranler, et que les marches en sont ordinairement ensanglantées. Le premier échec qu'il essuya contre les Carthaginois donna lieu de publier qu'il étoit d'intelligence avec eux. Le peuple, ce peuple si léger, si inconstant, ajouta foi à cette imputation, se joint à ses ennemis, et l'enferme dans une partie de la ville, où il eut des combats à soutenir. En prolongeant sa défense, des sol-

tats étrangers lui arrivent. Les Carthaginois mêmes
 semblèrent le seconder en acceptant la paix. Une
 nouvelle insurrection le met dans un si cruel em-
 barras, qu'il délibère avec ses amis, non pas s'il
 mourra, mais de quel genre de mort. Un d'entre eux
 lui conseille de vivre, de régner et de ne renoncer à
 la couronne qu'avec la vie. Cet avis fut appuyé par
 un renfort de troupes étrangères qui se firent jour
 jusqu'à lui. De la partie de la ville où il étoit retiré,
 il fit une sortie sur les Syracusains, en tua un grand
 nombre et eut soin de faire enterrer les morts. Cet
 acte religieux toucha les cœurs. Les armes tombè-
 rent, pour ainsi dire, des mains des habitans, et,
 pour plus grande sûreté, il les leur enleva. Il n'y eut
 qu'un corps de cavalerie, apparemment composé des
 principaux citoyens, qu'il ne put jamais gagner.

Afin d'occuper le peuple, *Denys* déclare de nou-
 veau la guerre aux Carthaginois, qui de leur côté se
 mettent dans un état de défense formidable. Il leur
 enlève la plus importante des villes qu'ils possé-
 doient en Sicile; mais les Carthaginois se présentent
 devant Syracuse et l'assiègent. Comme devant Agri-
 gente, ils détruisent les tombeaux et se servent des dé-
 combres pour favoriser les approches. Comme à Agri-
 gente aussi, ils furent attaqués de la peste; mais
 on reconnut qu'elle étoit causée par l'infection, tant
 des cadavres exhumés que de ceux qu'on n'avoit pas
 le temps d'enterrer.

Pendant que la peste affoiblissoit chaque jour les
 Carthaginois, *Denys* se trouva exposé au danger

peut-être le plus pressant qu'il eût jamais couru. Il étoit allé avec un détachement de la flotte chercher des vivres. Les Syracusains, en son absence, avoient obtenu un avantage. *Denys*, revenant, appelle hors des portes de la ville le peuple pour le féliciter, et promet de terminer bientôt la guerre, et de le délivrer de ses ennemis. « Cela dépend de vous, dit » *Théodore*, citoyen très-estimé; vous n'avez qu'à » résigner le commandement et nous remettre en li- » berté; car, quand même vous nous procureriez la » victoire, à quoi serviroit-elle qu'à nous rendre » les esclaves d'un tyran domestique? » S'adressant ensuite au peuple : « Si la fortune se déclare pour » les Carthaginois, ils nous demanderont un tribut » et nous laisseront vivre selon nos lois; mais si » *Denys* reste le maître, il pillera nos temples et » nos maisons, s'emparera de nos terres, se jouera » de notre vie et de tout ce que nous avons de plus » cher. Défaisons-nous d'un ennemi qui loge dans » notre sein, avant que de songer à repousser un » ennemi extérieur et bien moins dangereux. Après » avoir mis tout nouvellement en fuite des milliers » d'hommes, aurons-nous peur à présent d'un seul? » Nous avons nos armes; et contre qui pouvons- » nous en faire un meilleur usage que contre un » tyran? Si *Denys* consent à abdiquer, ouvrons-lui » nos portes; s'il refuse de résigner son autorité » usurpée, qu'il éprouve ce que peut dans des hom- » mes généreux l'amour de leur liberté. » L'assemblée restoit suspendue entre la crainte et l'espérance. Les

regards se fixèrent sur *Pharacide*, qui commandoit un corps de Lacédémoniens, envoyés au secours de Syracuse. Qui n'auroit cru qu'un Spartiate se seroit déclaré pour la liberté? Mais il dit qu'il étoit venu pour secourir les Syracusains et *Denys*, et non pas pour faire la guerre à *Denys* et détruire son autorité. Ce mot arrêta tout. La garde du tyran arriva, et l'assemblée se dispersa.

Jusque dans sa propre famille il comptoit des ennemis. Dans ses vengeances il ne les épargnoit pas plus que les autres. *Polyxène*, époux de *Thesta*, sa sœur, fut obligé de fuir en Italie. *Denys* voulut faire des reproches à sa sœur de ce qu'elle ne l'avoit pas averti. Elle lui répondit : « Me croyez-vous femme » assez lâche pour penser que, si j'avois su que mon » mari voulût s'enfuir, je n'eusse pas fait tous mes » efforts pour l'accompagner? Je n'ai pas su son » dessein; mais s'il me l'avoit communiqué, j'aurois » partagé avec lui ses dangers et ses malheurs. Oui, » je me serois trouvée bien plus heureuse d'être ap- » pelée la femme de *Polyxène* banni que la sœur » de *Denys* le tyran. »

Les Carthaginois, épuisés par la peste, furent obligés de lever le siège. *Denys* les laissa partir tranquillement moyennant une grosse somme d'argent qu'ils lui donnèrent. Dans le dessein d'occuper les Syracusains, il tourna ses armes contre l'Italie. Rhége, ville forte, avoit excité sa colère, parce qu'elle lui avoit refusé une de ses concitoyennes en mariage; et avoit accompagné ce refus de propos désobligeans.

La ville résista à ses attaques ; mais elle succomba à la famine. Il traita les habitans avec son inhumanité ordinaire ; mais il se distingua à l'égard de *Phyton*, leur chef, qui s'étoit bravement défendu. Il fit précipiter son fils dans la mer. Quant au père, il ordonna qu'on l'attachât à l'extrémité d'une des plus hautes machines, et dans cet état il lui fit dire que son fils avoit été noyé la veille. « Eh bien ! dit » l'infortuné, mon fils a été d'un jour plus heureux » que moi. » On le détacha et on le promena par la ville en le battant de verges et en lui faisant essuyer mille outrages. Un héraut le précédait et crioit : « C'est ainsi qu'on traite le perfide qui a ex- » cité à la guerre les habitans de Rhége. Dites plu- » tôt, s'écrioit *Phyton*, qu'on me traite ainsi parce » que je n'ai pas voulu livrer ma patrie au tyran. » Ce spectacle, contre l'intention de *Denys*, toucha les soldats ; et dans la crainte qu'ils ne délivrassent le malheureux, il le fit promptement jeter dans la mer.

Il n'est guère échappé à *Denys* d'action de clémence que par intérêt. Il semble que l'inhumanité lui étoit naturelle. Il ne paroît cependant pas s'être plu dans les supplices comme un *Phalaris*, et beaucoup d'autres monstres de cette espèce ; mais il comptoit la vie des hommes pour rien, et il commandoit la mort d'un ennemi ou d'un homme qui lui étoit seulement suspect, le massacre d'une troupe, l'incendie d'une ville, comme une de ces actions ordinaires dont on ne doit pas même s'étonner. Cepen-

dant personne n'étoit plus que lui-même attaché à la vie, si on en juge par les précautions qu'il prenoit pour conserver la sienne. Il ne haranguoit jamais le peuple que du haut d'une tour, de peur de se laisser approcher. Personne, pas même ses frères ni ses fils, n'étoit admis en sa présence qu'il n'eût été fouillé, et lui-même n'alloit dans l'appartement de ses femmes qu'après avoir fait partout des visites. Outre les serrures et les verroux, il étoit encore environné d'un fossé avec un pont-levis. Le moindre bruit dans les rues ou dans son palais le faisait frissonner. Les services personnels de propreté qu'il ne pouvoit se rendre lui-même, il les exigeoit de ses filles, encore seulement quand elles étoient petites. Tant de précautions, si le recit n'en est pas exagéré, prouvent combien est misérable la vie de celui qui, ayant fait du mal à tous, est exposé à craindre de tous.

Un pareil état de frayeur est capable d'empoisonner les plus grands plaisirs. *Denys* le prouva à un de ses courtisans nommé *Damoclès*, qui, enchanté des prospérités dont le tyran jouissoit, puissance absolue, richesses, palais magnifiques, lui vantoit perpétuellement son bonheur. « Voulez-vous le goûter un jour ? » lui dit *Denys*. *Damoclès* y consent. Le lendemain il est invité à dîner à la table du tyran, et placé sur un lit d'or, couvert de tapis richement brodés. La table étoit chargée des mets les plus exquis, entourée d'esclaves d'une rare beauté, magnifiquement vêtus, attentifs à ses moindres signea

pour le servir. Le courtisan nageoit dans la joie, et convenoit qu'il se croiroit le plus heureux des hommes, s'il pouvoit toujours se promettre la même félicité. Mais dans le moment où il savouroit ces plaisirs avec le plus de volupté, il aperçoit sur sa tête une épée suspendue qui ne tenoit qu'à un cheveu : une sueur froide le saisit, tout disparoît à ses yeux, excepté l'épée. Il demande avec empressement qu'il lui soit permis de se retirer, et déclare qu'il renonce pour toujours à un pareil bonheur.

L'épreuve de *Damoclès* marque que *Denys* ne s'aveugloit pas sur son état. Il cherchoit quelquefois à y faire diversion par la société des gens d'esprit ; mais il ne falloit pas se fier à ses faveurs. Il appela auprès de lui le célèbre *Platon* ; et sur un mot du philosophe qui lui déplut, il le fit mener au marché pour être vendu comme esclave. Il se croyoit grand poëte et récitoit ses vers avec complaisance. *Philoxène*, un de ses courtisans, éprouva qu'il n'étoit pas sûr de ne point applaudir à des talens soutenus d'une pareille puissance. Il eut la hardiesse non-seulement de l'écouter froidement, mais de le critiquer. *Denys* l'envoya aux carrières ; c'étoit la prison publique. Cependant, à la recommandation de ses amis, il lui fit grâce le lendemain. Pour sceller la réconciliation, il l'invita à dîner. Le tyran, persuadé que le censeur si bien averti seroit plus complaisant, se met à réciter ses vers. « Qu'en pensez-vous, » dit-il à son convive ? *Philoxène* se tourne tranquillement vers les esclaves, et dit : « Qu'on me remène aux

» carrières. » *Denys*, pour cette fois, tourne la réponse en plaisanterie, et lui pardonne.

L'amour de la poésie n'étoit pas un simple goût chez *Denys*, c'étoit une passion. Il en disputa le prix à Athènes, et marqua plus de satisfaction de l'avoir remporté que de ses plus belles victoires. Aucun genre de gloire ne lui étoit indifférent. Il ambitionna la couronne des jeux olympiques : le déplaisir d'avoir échoué dans cette entreprise le plongea pour quelque temps dans une véritable mélancolie. On a de lui des plaisanteries sur les dieux. Après une expédition qui avoit été très-heureuse, quoiqu'il eût pillé le temple de Proserpine, il dit : « Voici comme » les dieux immortels favorisent les sacrilèges. » Il ôta à une statue de Jupiter un manteau d'or massif. « Il est, dit-il, trop pesant en été et trop froid en » hiver. » Plusieurs statues des dieux tenoient à la main des coupes et des couronnes d'or; il les prit en disant : « Je ne fais que les recevoir : il y auroit de » la simplicité à demander continuellement des biens » aux dieux, puis de les refuser quand ils étendent » eux-mêmes la main pour en donner. » Ces dépouilles furent par son ordre vendues à l'encan. Le lendemain il fit publier que ceux qui avoient quelque chose chez eux appartenant aux dieux immortels en fissent restitution ; mais il ne rendit pas l'argent : malheur à ceux qui les avoient achetés !

Denys le tyran mourut dans son lit. On l'a aussi surnommé *l'ancien*, pour le distinguer de *Denys* le jeune, son fils, qui le remplaça. A un roi ferme et

absolu succéda un prince foible et irrésolu. Deux partis essayèrent de s'emparer de l'esprit du nouveau tyran ; l'un se parant de l'austérité de la sagesse, l'autre présentant l'appât des plaisirs. Ce dernier l'emporta d'abord. *Denys*, échappé à la contrainte que lui imposoit un père ombrageux, se livra sans mesure à la liberté d'une vie dissolue. De l'excès vint le remède. *Dion*, frère d'*Aristomaque*, femme de *Denys* l'ancien, disciple et ami de *Platon*, fit honte au jeune prince d'une conduite capable de lui attirer le mépris de ses sujets. Il le détermina à chasser les complices de ses désordres, remplit le palais de personnages graves, et l'engagea à rappeler *Platon*. Le philosophe, oubliant les mauvais traitemens qu'il avoit reçus du père, voulut bien s'exposer à l'ingratitude du fils. Il ne tarda pas à se repentir de sa complaisance. Sur de faux rapports imaginés par l'intrigue des courtisans que *Dion* avoit fait disgracier, celui-ci fut disgracié à son tour, et *Platon* fut renfermé dans la citadelle. Il eut quelques jours après permission de se retirer.

On vit alors se développer le système de toute faction dominante, qui consiste à porter les choses à la dernière extrémité et à rendre ses partisans irrécconciliables avec ses adversaires. Tous les amis de *Dion* furent persécutés ; mais on auroit bien voulu l'avoir lui-même. Il s'étoit retiré à Athènes, où *Platon* étoit allé le trouver. *Denys* feignit de se repentir de ses injustices à l'égard du philosophe. Il employa ses amis pour l'engager à revenir. On lui présenta la

flatteuse espérance de réconcilier *Dion* avec *Denys*. *Platon* ne put tenir contre cet appât. Il revint. Mais, quand il voulut parler de l'espèce d'engagement pris avec lui et du rappel de son ami, les choses étoient changées. *Denys* avoit remporté une victoire qui l'empêchoit de craindre son oncle. Les instances de *Platon* furent mal reçues. Cette troisième fois il fut non-seulement banni de la cour, mais il courut risque de la vie.

Son départ, dont il obtint la permission avec peine, fut le signal des plus violentes persécutions contre *Dion* lui-même. On lui refusa le revenu de ses biens, que *Denys* lui avoit promis en le congédiant, et il poussa l'outrage jusqu'à forcer *Arète*, femme de *Dion*, que son mari aimoit beaucoup, d'épouser *Timocrate*, un de ses flatteurs. Tant de provocations irritèrent *Dion*, qui seroit peut-être sans cela resté tranquille auprès de ses amis d'Athènes. Il leva une petite troupe, mais brave et résolue, arriva à *Syracuse* pendant que *Denys* étoit occupé à la guerre en Italie, publia qu'il venoit non pas se venger, mais affranchir *Syracuse* et la Sicile du joug du tyran. Sous cet étendard de la liberté, *Dion* s'empara d'une partie de la ville. La citadelle fut gardée par les troupes du tyran, qui revint, livra à *Dion* un combat dans lequel celui-ci fut blessé et pensa tomber entre les mains de *Denys*. Les Syracusains le sauvèrent; mais bientôt ils se dégoûtèrent de leur héros à l'instigation d'*Héraclide*, un des généraux de *Dion*, qui vint à bout de le supplanter dans l'esprit du peu-

ple. Il attaqua son général, qui ne voulut pas se défendre contre ceux qu'il étoit venu délivrer, et aima mieux quitter la ville avec ses troupes. *Denys*, d'un autre côté, étoit allé chercher du secours en Italie et laissa la citadelle à son fils *Apollocrate*.

Il y souffrit constamment les extrémités de la famine, attendant patiemment l'occasion d'attaquer la ville. Les divisions qui y régnoient la firent naître. La discipline pendant les troubles étoit oubliée; une petite victoire que remportèrent les Syracusains la fit encore négliger davantage. Dans cette circonstance, la garnison profite d'une fête que se donnoient les vainqueurs, sort de la citadelle au nombre de dix mille, taille en pièces tout ce qu'elle rencontre, et répand parmi les habitans une frayeur inexprimable. Alors tous s'écrient : « *Où est Dion?* On alla le prier de revenir. Il étoit temps. *Nypsius*, général de la garnison, venoit de faire une attaque meurtrière. Les rues et les places publiques étoient jonchées de corps; il partoît des maisons un torrent de flammes. Derrière cette espèce de rempart, la garnison, fièrement postée sur une brèche faite à l'avant-mur qui défendoit la citadelle, attendoit l'assaut avec intrépidité. Il fut terrible. Après une longue résistance, la garnison, obligée de se retirer dans la citadelle, capitula, et *Dion* y entra à la tête de ses troupes.

Sa sœur *Aristomaque*, qui y avoit été renfermée, vint au-devant de lui; elle menoit le fils de *Dion* et sa femme *Arète*, si cruellement arrachée à son amour. L'infortunée attendoit en tremblant sa seu-

tence. « Comment vous embrassera-t-elle ? dit *Aris-*
 » *tomaque* en la présentant. Est-ce comme son
 » époux ? ou bien expirera-t-elle à vos pieds, sans
 » avoir jamais manqué volontairement à la fidélité
 » qu'elle vous avoit jurée ? » *Dion*, le visage baigné
 de larmes, l'embrassa tendrement, lui remit son fils
 entre les bras, et la reçut dans sa maison. Il rendit
 la citadelle aux Syracusains et congédia ses
 gardes.

Il songea pour lors à donner un gouvernement à
 ses concitoyens. Suivant son plan, l'autorité suprême
 devoit résider dans un conseil dont les membres se-
 roient élus par le peuple et par la noblesse. Ce projet
 fut encore traversé par *Héraclide*, qui avoit déjà en-
 levé une fois à *Dion* la faveur du peuple. Fatigué des
 obstacles que cet homme mettoit à ses desseins, *Dion*
 permit qu'on le tuât, et avoua le meurtre ; mais il en
 fut puni par des regrets et des remords qui le jetèrent
 dans une profonde mélancolie. Il attribua à un juste
 châtement des dieux le malheur de son fils, qui tomba
 d'un toit et se tua. Lui-même fut puni de cet homicide
 par une mort violente. *Callipe*, son hôte, son ami,
 mais qui aspirait à la souveraineté, l'assassina dans sa
 maison. Il semble que *Dion* ne daigna pas se sous-
 traire à ce malheur dont il avoit des indices. Sa vertu
 sévère lui fit peut-être regarder comme une expiation
 nécessaire le sacrifice d'une vie qu'il avoit souillée
 par un crime. L'assassin profita peu de sa trahison.
 Syracuse, qu'il avoit asservie un moment, le chassa.
 Il traîna quelque temps une vie errante et malheu-

reuse, et fut enfin égorgé par deux amis de *Dion*, du même poignard dont il s'étoit servi pour assassiner son ami. La malheureuse *Arète*, arrachée d'abord des bras de son époux qu'elle aimoit, livrée à un hymen involontaire, rétablie auprès de son mari, forcée de pleurer la mort funeste d'un fils, plongée dans le deuil par celle de son époux, tomba entre les mains d'*Icétas*, tyran de *Léonte*, autre ami perfide de *Dion*. Pour se débarrasser d'une veuve inutile, il l'embarqua, donna ordre de la tuer et de la jeter dans la mer, ce qui fut exécuté. Qu'il y a de tristes destinées dans le monde !

La mort de *Dion* et la fuite de *Callipe* rappelèrent *Denys* à Syracuse. Les citoyens lui opposèrent cet *Icétas* dont nous venons de parler ; ils comptoient en même temps se servir de ses talens et de ses forces contre les Carthaginois qui les menaçoient de nouveau ; mais ils découvrirent qu'abusant de leur confiance, *Icétas* avoit fait avec les Carthaginois un traité secret, par lequel ils s'engageoient à le rendre maître de Syracuse. De son côté, il promettoit de ne pas traverser leurs conquêtes en Sicile. Effrayés de cette trahison, les Syracusains envoyèrent demander du secours à Corinthe, dont ils prétendoient tirer leur origine. Les députés furent bien reçus, et on convint de les satisfaire.

[2658. — 340.] Près de Corinthe vivoit un homme que le zèle brûlant de la liberté avoit porté à un crime atroce contre son frère *Timocrate*. Ce frère, *Timoléon*, l'aimoit tendrement ; il lui avoit même sauvé la

vie dans une bataille ; mais sa patrie lui étoit plus chère encore. Ayant des preuves certaines qu'il aspireroit à la souveraineté de Corinthe, et tous ses efforts pour l'en détourner étant inutiles, il le fit tuer en sa présence. Les principaux citoyens de la ville louèrent cette action comme un trait d'héroïsme admirable. D'autres la condamnèrent comme un crime détestable, digne d'attirer sur lui et sur sa famille la vengeance des dieux. Sa mère, quand il alla pour la consoler, le chargea d'imprécations et refusa de le voir. Le désespoir de sa mère le frappa d'horreur pour lui-même. Ne s'envisageant plus que comme un criminel dévoué à la mort, *Timoléon* prit le parti de s'abstenir de toute nourriture. Ses amis eurent beaucoup de peine à le faire revenir de cette funeste résolution : mais du moins il se condamna à passer le reste de ses jours dans la solitude. Il renonça aux affaires publiques, s'absenta de la ville, n'habita pendant vingt ans que des lieux déserts, toujours livré à une noire mélancolie. Au bout de ce temps il revint à Corinthe ; mais il y vivoit en simple particulier, toujours retiré, sans se mêler du gouvernement.

Il s'agissoit de délivrer Syracuse d'un tyran, et peut-être de purger beaucoup d'autres villes de la Sicile de ceux qui asservissoient leurs concitoyens. On crut ne pouvoir mieux choisir pour cette expédition qu'un homme qui avoit montré tant d'horreur pour la tyrannie. Les Corinthiens le nommèrent chef de l'entreprise, mais avec si peu de soldats, qu'il

sembloit qu'ils ne comptassent que sur lui seul. En effet, la ruse lui servit d'abord plus que la force. Il trompa les Carthagiinois qui lui fermoient le passage, surprit *Icétas* qui se flattoit de le retarder par d'adroites propositions. *Icétas* étoit maître de la ville, l'amiral carthagiinois des ports, *Denys* de la citadelle. Celui-ci étoit réduit aux abois. *Timoléon* se détermine à traiter avec lui plutôt qu'avec les autres. Il lui laisse emporter une partie de ses trésors, et le fait escorter jusqu'à Corinthe, qui lui servit d'asile. On dit que *Denys* le jeune se ruina avec des parfumeurs, des comédiens et des chanteurs, et qu'il fut obligé d'ouvrir une école pour subsister. *Cicéron* prétend qu'il choisit cet état afin d'exercer du moins sur des enfans une tyrannie qu'il ne pouvoit plus exercer sur les hommes.

Timoléon ne s'enferma pas dans la citadelle; il y laissa quatre cents Corinthiens sous un habile commandant nommé *Léon*. *Icétas* et les Carthagiinois réunis le bloquèrent étroitement; mais, lorsqu'il comptoit forcer *Léon* par la famine, il surprit lui-même un quartier de la ville, et s'y établit. En même temps, *Timoléon* ayant reçu des renforts, se présente en bataille devant les alliés, et trouve moyen de débaucher une partie de leurs troupes. Le général carthagiinois, effrayé de cette défection, monte sur ses vaisseaux et s'enfuit. *Icétas* soutint dans la ville une espèce d'assaut, c'est-à-dire que ses soldats parurent sur les remparts et les abandonnèrent. Il se retira avec eux. *Timoléon* s'empara de la ville.

Le lendemain il fit inviter à son de trompe les habitans à venir avec des outils pour démolir la citadelle et les autres forteresses, qu'il appelloit *les nids des tyrans*. Ils y accoururent en foule, rasèrent les murs, les palais, jusqu'aux tombeaux, et tout ce qui pouvoit rappeler le souvenir de la tyrannie. Sur cet emplacement, *Timoléon* fit bâtir des édifices publics destinés à l'administration de la justice. Il s'appliqua ensuite à repeupler Syracuse, que les derniers troubles avoit réduite à un état déplorable. Les bannis y revinrent. Il en arriva de toutes les parties de la Sicile, de l'Italie et de la Grèce. De concert avec deux législateurs que les Corinthiens envoyèrent, *Timoléon* donna de nouvelles lois, dont la base étoit le gouvernement démocratique, présidé par un magistrat annuel.

Après avoir pour ainsi dire ressuscité Syracuse, *Timoléon* parcourut la Sicile en vainqueur, soumit les tyrans de plusieurs villes, et les envoya à Corinthe tenir compagnie à *Denys*. Son dernier exploit fut la défaite des Carthaginois, qui reparurent encore en Sicile. S'il ne put les chasser, du moins il les confina dans une partie de l'île, d'où ils ne purent nuire aux Syracusains. *Acétas*, meurtrier de la malheureuse *Arète*, femme de *Dion*, n'échappa point à une juste vengeance. Il fut tué avec son fils, et sa femme et sa fille furent immolées par les Syracusains aux mânes d'*Arète*.

Si la plus grande partie de la vie de *Timoléon*, empoisonnée par le souvenir de la mort de son frère,

se passa dans la tristesse, il jouit les dernières années d'une douce et glorieuse tranquillité. Les Syracusains, pour reconnoître ses services, lui donnèrent la plus belle maison de la ville et une magnifique maison de campagne, où il se retira avec sa femme et ses enfans, qu'il fit venir de Corinthe. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie, goûtant le bonheur d'avoir fait la félicité de tant de villes. Il perdit la vue dans sa vieillesse. Ce malheur fournit une occasion aux Syracusains de lui témoigner leur considération et leur respect. Ils lui rendoient de fréquentes visites, lui amenoient les étrangers de marque qui passoient chez eux, afin qu'ils vissent leur bienfaiteur et leur libérateur. Dans les affaires importantes, ils ne manquoient pas de le consulter et de suivre ses avis. Il venoit ordinairement dans Syracuse, monté sur un char, et étoit introduit dans l'assemblée avec des cris de joie de tout le peuple, qui le reconduisoit hors des portes avec les mêmes acclamations. Rien ne manqua à la magnificence des funérailles de ce grand homme. Les Syracusains y destinèrent une somme considérable ; mais les larmes mêlées aux bénédictions dont tous les citoyens honoroient sa mémoire furent le plus bel ornement de son convoi. Il fut ordonné que tous les ans le jour de sa mort seroit rappelé par une fête funèbre, et que, toutes les fois que Syracuse seroit en guerre avec les barbares, elle demanderoit un général à Corinthe.

[2662.—336.] Dans une ville composée de tant de nations, il est plus étonnant que la paix de

Timoléon ait duré quelque temps que de la voir rompue au bout de vingt années. Ce fut au milieu des troubles que s'éleva le plus cruel tyran de Syracuse, nommé *Agathocle*. Il étoit fils d'un potier, d'une beauté extraordinaire, très-bien conformé; en grandissant il acquit une force prodigieuse; sa bravoure répondoit à sa force. Nul soldat ne pouvoit porter des armes plus pesantes que lui, et aucun n'étoit plus hardi dans l'occasion. Il plut à un riche Syracusain, nommé *Démas*. Élu chef des Agrigentins, il n'oublia pas son favori, et lui donna le commandement de mille hommes. Sans doute il n'avoit pas déplu à la femme de son protecteur, qui l'épousa après la mort de son mari, et le mit à la tête d'un bien considérable.

Syracuse étoit alors assujettie à un tyran nommé *Sosistrate*, auquel *Démas* s'étoit rendu suspect. Son successeur ne lui inspirant pas moins d'ombrage, il voulut le faire assassiner. *Agathocle* échappa par une ruse à ce danger, et alla tenter fortune ailleurs. Son ambition éclata dans deux villes d'Italie, qui le chassèrent. Soit que *Sosistrate* le poursuivît dans ses retraites, soit que le hasard les opposât l'un à l'autre, il y eut entre eux et leurs troupes un combat dont *Agathocle* sortit vainqueur. Par une suite de malheurs, *Sosistrate* fut chassé de Syracuse avec sept cents des principaux citoyens, plus que suspects de vouloir substituer l'oligarchie à la démocratie. *Sosistrate* étoit secondé par les Carthaginois, qui menaçoient Syracuse. Une victoire déjà remportée sur lui

par *Agathocle* devint pour les Syracusains une raison déterminante pour donner à celui-ci le commandement de leurs forces. Il défit les troupes réunies de *Sosistrate* et des Carthaginois, et reçut sept blessures dans le combat. Le crédit qu'un dévouement si bien marqué aux intérêts de la ville lui donna parmi le peuple lui fit hasarder quelques actes de souveraineté. Les esprits n'étoient pas encore assez préparés; il lui en coûta le généralat, qui fut transféré à un Corinthien.

On prit même des mesures pour le faire périr; il se sauva d'une embûche si bien préparée, qu'on le croyait mort. Pendant que les Syracusains étoient dans cette ferme confiance, il reparut sous leurs murs à la tête d'une forte armée qu'il avoit levée dans le cœur de la Sicile. On négocia. Les habitans consentirent à recevoir *Agathocle*, s'il vouloit renvoyer ses troupes, et promettre de ne rien entreprendre contre la démocratie. Il s'obligea par un serment solennel à soutenir les intérêts du peuple. C'étoit une espèce d'engagement contre le sénat, composé de six cents des principaux citoyens. *Agathocle* avoit congédié ses soldats, mais de manière à les retrouver. Sous le prétexte d'une guerre avec Erbite, ville voisine, il se fit nommer commandant. Ainsi autorisé à rassembler des troupes, *Agathocle* se vit bientôt à la tête d'une armée; alors il ne connut plus de ménagemens.

Après avoir prononcé une harangue atroce, il lâcha la bride à la fureur des soldats, qui égorgent tout ce

qu'ils rencontrent ; sans distinction de rang , d'âge ni de sexe. En peu d'heures , plus de quatre mille personnes tombèrent sous les coups des meurtriers.

Ce n'étoit pas encore assez pour *Agathocle*. Il vouloit non-seulement exterminer les nobles , mais qu'on ne laissât en vie seulement qu'un petit nombre de citoyens aisés , afin de les gouverner plus facilement. Dans cette intention , il fait continuer deux jours le pillage et le massacre ; ensuite il assemble ceux qui avoient survécu à cette boucherie. « Le mal , » leur dit-il , étoit grand ; il a fallu lui appliquer un » violent remède. Mon unique but a été de rétablir » la démocratie , et d'affranchir la ville du joug de » quelques magistrats tyranniques. Maintenant je » veux vivre tranquille , et je me retire. » Il y avoit peu de ceux qui l'écoutoient qui ne fussent complices de ses cruautés. Ils sentoient bien qu'ils ne pourroient s'assurer l'impunité qu'en confiant la puissance souveraine au premier auteur du massacre. Tous le prièrent de prendre l'autorité absolue , et le proclamèrent roi.

Sa première loi fut l'abolition des dettes , et le partage égal des terres entre les pauvres et les riches.

Ainsi les nobles se trouvèrent de niveau avec les derniers du peuple , qu'il attacha par ce moyen fermement à sa révolution. Quand elle fut bien établie , il devint plus juste et plus humain , fit des lois sages , et s'affermir sur le trône par la conquête de toute la Sicile , excepté des villes qui appartenoient aux Carthaginois.

Quoiqu'il respectât la propriété de ces étrangers , ses succès leur causèrent de l'ombrage. Ils envoyèrent contre lui une armée sous le commandement d'*Amilcar*. Les mécontents et les ennemis d'*Agathocle* s'y joignirent en grand nombre , et remportèrent sur lui une victoire complète , qui le força de se renfermer dans Syracuse. Réduit à cette extrémité , il conçoit un projet qui a été imité depuis ; mais il en a tout l'honneur , puisqu'il l'a conçu le premier. Il ne le confie à personne , exhorte seulement les Syracusains à soutenir le siège avec patience pendant qu'il va leur chercher du secours , embarque ses meilleures troupes , cingle droit avec sa flotte en Afrique , et débarque dans ce pays.

Ses vaisseaux l'embarrassoient. Laisser un corps de troupes pour les garder , c'étoit affoiblir son armée , déjà peu nombreuse pour les projets qu'il méditoit. Les abandonner sans défense , c'étoit les livrer aux Carthaginois qui étoient maîtres de la mer. Dans cet embarras , *Agathocle* prend une résolution digne d'un génie élevé et hardi comme le sien , résolution qui ôteroit tout espoir aux soldats et les forceroit de vaincre ou de mourir. Il les assemble , après avoir prévenu les officiers , et leur dit : « Quand nous partîmes de » Syracuse , poursuivis de près par les ennemis , je » fis vœu à *Cérès* et à *Proserpine* , déesses tutélaires » de la Sicile , de brûler tous nos vaisseaux , si elles » nous empêchoient de tomber entre les mains des » Carthaginois , et si elles nous faisoient aborder heureusement en Afrique. Aidez-moi , soldats , à m'ac-

» quitter de mon vœu ; les déesses nous dédomma-
 » geront aisément de ce sacrifice. » Il lance le premier
 un flambeau dans le vaisseau qui l'avoit apporté ;
 chaque capitaine en fait autant. Les tourbillons de
 flammes s'élèvent, les trompettes sonnent, et tout le
 rivage retentit de cris de joie. Mais quand la réflexion
 vint, lorsqu'ils songèrent qu'ils se trouvoient séparés
 de leur patrie par une vaste mer, dans un pays en-
 nemi, sans aucun moyen d'en sortir, l'accablement
 succéda au transport. *Agathocle* les ranime par la
 vue d'un pays délicieux qu'ils alloient parcourir, et
 surtout par la perspective de la *grande ville*, cette
 Carthage superbe, dont les dépouilles ne pouvoient
 leur échapper.

La frayeur y étoit grande ; on ne savoit que pen-
 ser de cette subite invasion. *Amilcar* étoit-il battu ?
 ses troupes anéanties ? Comment avoit-il laissé passer
 une armée entière sans coup férir ? En attendant les
 éclaircissements, les Carthaginois firent sortir de leurs
 murs une armée commandée par *Bomilcar* et *Hannon*.
Agathocle, qui avoit intérêt d'en venir aux mains,
 ne tarda pas à les joindre. *Hannon* fut tué dans l'ac-
 tion. *Bomilcar* retira son aile sans grande perte. Il
 vouloit réserver ses soldats pour parvenir dans sa pa-
 trie à la souveraine autorité, dont la mort d'*Hannon*,
 son rival, lui frayoit le chemin ; ainsi *Agathocle* ne
 dut pas la victoire uniquement à la valeur de ses
 troupes. Il avoit su les animer par un prestige reli-
 gieux. Au commencement de l'action il lâcha des
 hiboux, dont il avoit fait provision. Ces oiseaux,

consacrés à *Minerve*, ne pouvant voler loin en plein jour, se perchèrent naturellement sur les boucliers des soldats d'*Agathocle*, qui se sentirent merveilleusement encouragés par cette marque de protection de la déesse.

Syracuse étoit toujours assiégée, et même pressée. *Amilcar* reçut des messages par lesquels il étoit sommé de revenir promptement au secours de sa patrie. Avant d'abandonner une proie qu'il comptoit près de lui appartenir, il s'avisa d'une ruse. On lui avoit envoyé quelques ferremens des vaisseaux syracusains trouvés dans les cendres. Il les fit passer à Syracuse, comme une preuve de la défaite entière du roi. Plusieurs le crurent, il y eut un grand parti pour se rendre, mais l'opinion contraire l'emporta. On chassa même ceux qui inclinoient à la capitulation. Ils sortirent au nombre de huit cents, qu'*Amilcar* reçut. *Agathocle*, de son côté, envoya à Syracuse la tête d'*Hannon*, dont la vue encouragea les habitans, et leur fit soutenir avec succès un dernier assaut. Ensuite, dans une sortie, ils mirent en déroute les Carthaginois, prirent *Amilcar*, et à leur tour envoyèrent sa tête à *Agathocle*. Il étoit alors campé devant les Carthaginois, qui s'étoient renforcés; mais ce spectacle leur imprima une grande frayeur.

Agathocle les poursuivoit de toutes manières. Il séduisoit leurs alliés, et leur suscitoit des ennemis. Il étoit surtout tenté de s'attacher *Ophellas*, roi des Cyrénéens, qui avoit une armée de vingt mille hommes bien disciplinés. Le Syracusain lui fait entendre que

lui *Agathocle*, avec un royaume aussi beau que la Sicile, ne pense point à s'établir à Carthage; qu'il lui assurera ce trône, s'il veut se joindre à lui pour détruire l'orgueilleuse république. *Ophellas* se laisse prendre à cet appât et amène ses troupes. Aussitôt qu'il est arrivé, *Agathocle* le fait tuer. Cette armée, qui étoit sans chef, et éloignée de son pays, fut forcée de se donner à l'assassin de son roi.

Comme la guerre traînoit en longueur, l'activité d'*Agathocle* lui fit prendre la résolution de repasser en Sicile. Il donne les ordres nécessaires pour que son absence ne cause aucun événement fâcheux, embarque avec lui deux mille hommes d'élite, arrive à Syracuse, y règle les affaires, détruit une ligue qui s'étoit formée dans l'île entre plusieurs villes pour se soustraire à son obéissance, et repart. En arrivant, il trouve les choses bien changées en Afrique. *Archagathe*, son fils, auquel il avoit laissé le commandement, avoit perdu une bataille. Les vivres manquoient, l'armée étoit prête à se révolter. *Agathocle* examine tout, ne voit point de ressource, et, se mettant peu en peine du salut de ses sujets, pourvu qu'il se sauve lui-même, prend le parti d'abandonner l'armée. Son dessein transpire. Les soldats l'arrêtent; mais bientôt, à la faveur d'un tumulte, il se sauve et met en mer. Les soldats, outrés de rage, tuent *Archagathe* et un autre fils qu'*Agathocle* avoit laissé, se nomment des chefs, et concluent la paix, dont une des principales conditions fut que les Carthaginois les transporte-

roient en Sicile, et leur abandonneroient Scélinonte pour leur demeure.

Arrivé en Sicile, *Agathocle* attaque les Égesthains qui s'étoient révoltés, prend leur ville d'assaut, fait passer tous les habitans au fil de l'épée; les nobles ne furent exécutés qu'après avoir souffert les plus cruelles tortures. Le reste de la vie de ce tyran n'est plus qu'un assemblage de crimes. A la nouvelle de la mort de ses enfans en Afrique, il ordonna à *Antandre*, son frère, gouverneur de Syracuse, de faire mourir tous ceux qui étoient liés par le sang ou par l'amitié à ceux des Syracusains qui l'avoient accompagné dans cette expédition. La boucherie fut horrible. On ne marchoit que dans le sang. Les eaux de la mer, le long des murailles, en étoient rougies. Tous les parens des soldats ou officiers qui composoient l'armée d'Afrique, depuis le bisaïeul jusqu'à l'enfant à la mamelle, furent massacrés.

Cette barbarie souleva tous les esprits. Les ennemis du tyran, qui étoient en grand nombre, se rassemblèrent sous la conduite d'un banni nommé *Dinocrate*, adversaire digne d'*Agathocle* par les vices. Celui-ci se trouve réduit à demander la paix, sous la condition de remettre la souveraineté à *Dinocrate*, et de conserver seulement deux forteresses où il vivroit tranquille. Ces propositions sont rejetées. Tirant alors des forces de son désespoir, il attaque le camp des ennemis et les disperse. Un corps détaché s'étoit retiré sur une hauteur, d'où il proposoit de

capituler. *Agathocle* promet la vie aux hommes qui le composent, s'ils veulent rendre les armes. Aussitôt qu'ils les ont mis bas, il les fait entourer de tous côtés et massacrer jusqu'au dernier. *Dinocrate*, qui étoit un homme de sa trempe, eut la vie sauve. *Agathocle* le prit en amitié et l'employa depuis.

De roi, le tyran devint corsaire. Tout métier lui étoit bon, pourvu qu'il trouvât à gagner. Il parcourut les côtes d'Italie, où il fit un grand butin; attaqua les îles de Lipari, dont les habitans vivoient paisibles sans se mêler des affaires de leurs voisins. Il en arracha une grosse somme, et quand il eut dépouillé les insulaires, il pilla leurs temples, emporta le trésor sacré et tous les ornemens. Peut-être se proposoit-il de jouir tranquillement du fruit de ses crimes; mais la vengeance céleste l'attendoit au moment le plus éclatant de sa prospérité. Un nommé *Ménon*, auquel on avoit fait un sanglant outrage, l'en punit de cette manière. Il avoit remarqué qu'*Agathocle*, après le repas, se nettoyoit les dents avec une plume. *Ménon* la trempa dans un poison si violent, que ses gencives en furent consumées. Tout son corps ne devint qu'une seule plaie, et au moment où il souffroit les plus cruelles douleurs, on le porta sur un bûcher, où le feu fut mis pendant qu'il vivoit encore. On assure qu'il fit mourir pendant les dernières années de sa vie plus de personnes que les tyrans qui l'avoient précédé pendant tout le cours de leur règne. Si on lui connoît quelques qualités estimables, elles sont bien effacées par sa barbare cruauté.

Il y avoit dans les troupes d'*Agathocle* un corps de Mammertins, c'est-à-dire *guerriers invincibles*. A la mort du roi, ils gagnèrent Messène, dans l'intention de s'embarquer pour se rendre en Campanie, leur patrie. Les Messéniens les reçurent en amis. Ces soldats trouvant ce pays à leur bienséance, la ville commode par son port et propre à former une république, tuent les hommes et épousent les femmes. Ils travaillèrent ensuite à augmenter leur puissance pendant que celle de Syracuse déclinait. Des mains d'*Agathocle* l'autorité suprême passa dans celles de *Ménon*, son meurtrier, qui fut chassé par *Héractas*. Celui-ci prit le titre modeste de préteur. Pendant qu'il étoit absent pour remettre sous le joug les Agrigentins, *Timon* lui enleva l'autorité souveraine, qui lui fut disputée par *Sosistrate*, tous chefs de factions. Les Carthaginois les attaquèrent tous deux, et de concert ils appelèrent à leur secours *Pyrrhus*, roi d'Épire, qui faisoit la guerre contre les Romains.

Ce prince quitta avec plaisir un théâtre où sa gloire, quelque temps florissante, commençoit à se flétrir. En arrivant, armées, trésors, autorité, *Timon* et *Sosistrate* lui mirent tout entre les mains. Le peuple, pour lequel il n'avoit encore rien fait, le reçut avec les plus vives démonstrations de joie. Il gagna les cœurs par sa conduite insinuante et son extrême affabilité. Son activité à faire rentrer sous le joug les villes qui l'avoient secoué flattoit l'orgueil des Syracusains. Chaque cité qu'il réunissoit à la république étoit comme un nouveau fleuron qu'il attachoit à leur

couronne. On ne tarissoit point sur ses louanges. Mais, plus politique que complaisant, il se mit en tête, pour se délivrer des Carthaginois, d'aller les attaquer chez eux. Les Syracusains auroient voulu qu'il les chassât auparavant de toute l'île, entre autres de *Lilybée*, qui leur offroit toujours un port commode. Son attachement à son projet les choqua. Ses préparatifs, pour lesquels il employa leurs richesses, déplurent à ces républicains turbulens. Les autres villes prirent les impressions de la capitale. En peu de temps *Pyrrhus* se trouva entouré de mécontents, dont la contenance étoit menaçante. Comme, sur l'invitation des Siciliens, il s'étoit trouvé heureux de quitter l'Italie où sa fortune chanceloit, il saisit volontiers l'occasion de se rendre aux vœux des Italiens qui l'appeloient une seconde fois.

[2738. — 260.] Il laissa Syracuse dans un état d'anarchie vraiment déplorable. Bientôt les troupes s'emparèrent de toute l'autorité, et se donnèrent des commandans, qui par l'effet des circonstances devenoient chefs de la république. L'un d'eux se nommoit *Hiéron*, d'une naissance distinguée par son père, mais dont la mère avoit été esclave. Son éducation fut soignée. Il fit ses premières armes sous *Pyrrhus*. Une figure aimable, une constitution robuste, une force extraordinaire, et plus que tout cela, une valeur éclatante, beaucoup d'esprit, de la douceur, de l'application, attirèrent sur lui les regards de *Pyrrhus* et ses faveurs. Il jouissoit déjà d'une réputation distinguée quand ce prince quitta la Sicile. La modé-

ration qu'il mit dans l'exercice du commandement que les troupes lui avoient conféré gagna les citoyens ; et quoiqu'ils fussent mécontents de ce que les soldats s'étoient arrogé le droit de leur donner un maître, ils confirmèrent ce choix, et revêtirent *Hiéron* de toute la puissance civile et militaire.

On n'eut dans toute sa vie à lui reprocher qu'une seule cruauté, que les circonstances rendoient peut-être nécessaire. Il y avoit une partie de l'armée composée d'étrangers, qui n'avoient ni respect pour les commandans, ni affection pour un état dont ils ne faisoient point partie, et qui étoient toujours prêts à se révolter. Ils étoient si unis entre eux, qu'en entreprenant de punir les plus coupables, leur châtimement auroit irrité tous les autres. Il falloit donc ou souffrir tous leurs excès, ou se défaire de tous à la fois. *Hiéron* en trouva le moyen. Dans une action contre les Mammertins, soldats féroces et déterminés, il plaça les étrangers sur le front de son armée, et se mit derrière avec les Syracusains. Les étrangers chargèrent, les Mammertins soutinrent le choc avec leur valeur ordinaire, repoussèrent et poursuivirent les assaillans, qui, n'étant point secourus par les Syracusains, furent tous taillés en pièces.

En quittant la Sicile, *Pyrrhus* s'était écrié : « Quel » beau champ de bataille nous laissons aux Carthaginois et aux Romains ! » En effet, ces deux peuples en firent comme une arène, où ils se disputèrent l'empire du monde. *Hiéron* balança quelque temps entre eux ; mais enfin il s'attacha inviolable-

ment aux Romains. Les fâcheux revers qu'ils éprouvèrent à Thrasyène et à Cannes ne furent pas capables d'ébranler son amitié. Plusieurs fois il leur fournit des vivres en abondance, et leur envoya gratuitement en Italie des approvisionnemens de blé. *Hiéron* possédoit l'art de donner, souvent plus agréable que le don même. Soupçonnant que les Romains pourroient bien avoir la délicatesse de ne pas accepter une somme considérable dont ils avoient pourtant besoin, il la convertit en une victoire d'or dont il leur fit présent. Ils la reçurent comme une marque précieuse d'amitié et comme un augure favorable dont ils le remercièrent. Les Carthaginois eux-mêmes éprouvèrent sa générosité dans les temps de disette; enfin il envoya de l'argent, des meubles et des habillemens aux Rhodiens, dont les maisons avoient été renversées par un tremblement de terre.

On parle d'une galère qu'il fit construire à vingt rangs de rames, qui contenoit tout ce qu'on peut désirer dans un vaste palais; trois corridors, une salle d'exercices, des promenades, des jardins, des tuyaux de plomb et de terre pour l'arrosément, une bibliothèque, des baignoires, un grand réservoir, huit tours d'attaque et de défense, une forte baliste; sans parler des décorations extérieures, peintures, dorures, sculptures, parqueteries des bois les plus précieux et de la main des plus grands maîtres. C'étoit un présent destiné à *Ptolémée Philadelphe*, roi d'Égypte. Il fut accompagné de soixante mille muids de blé, vingt mille quintaux pesant de chair salée,

dix mille grands vases de terre pleins de poissons salés, et d'une immense quantité d'autres provisions.

Mais cette galère, toute merveilleuse qu'elle étoit, si la renommée n'a pas exagéré, n'approche pas du miracle d'avoir rendu le peuple de Syracuse docile, paisible et reconnoissant de la tranquillité qu'on lui procuroit. La prudence de *Hiéron* étouffa jusqu'aux moindres semences de discorde. Les soldats et les citoyens le regardoient moins comme leur souverain que comme leur protecteur et leur père. Il s'appliqua particulièrement à mettre l'agriculture en honneur, et ne dédaigna pas d'écrire sur cet objet. Il mourut à l'âge de quatre-vingt dix ans, après en avoir régné cinquante-quatre, infiniment regretté de ses sujets et des étrangers.

(2789. — 209.) *Hiéron* eut dessein en mourant d'abolir la royauté, parce qu'il prévoyoit des troubles sous *Hiéronyme*, son petit-fils, jeune homme de quinze ans, qui devoit lui succéder. Mais il en fut détourné par *Démarate*, sa fille aînée, épouse d'*Andranodore*, grand seigneur sicilien. Ces époux voyoient avec plaisir la perspective d'une minorité pendant laquelle ils se flattoient de gouverner sous le nom du neveu, en attendant l'occasion de s'emparer peut-être eux-mêmes du trône. Une autre fille d'*Hiéron*, nommée *Héraclée*, étoit mariée à un seigneur nommé *Zoïppe*, homme d'un naturel tranquille, éloignés l'un et l'autre de toute ambition. Le vieux roi nomma pour son petit-fils un conseil de quinze personnes qu'on appela tuteurs, auxquels il

recommanda , entre autres choses , de ne jamais se départir de l'alliance des Romains.

Le testament fut écouté avec assez de froideur par le peuple assemblé ; il y avoit déjà deux partis , les royalistes et les républicains. Ceux-ci se contentèrent de ne donner aucun signe d'approbation , et *Hiéronyme* fut proclamé. Peu de jours se passèrent sans que les mesures du sage *Hiéron* fussent rompues. En nommant tuteurs quinze des plus grands seigneurs, il avoit eu intention de les attacher à son petit-fils, ainsi qu'à sa puissance, qu'ils partageroient en quelque manière. Mais ce partage ne convenoit pas à *Andranodore*. Il vouloit commander seul. Sous prétexte que le roi étoit en état de gouverner , il congédia le conseil. Ces seigneurs se retirèrent, et il ne resta à la cour que les deux oncles du roi, et un nommé *Thrason*, courtisan adulateur, mais qui, connoissant bien les intérêts du royaume, faisoit profession d'être partisan des Romains.

Le jeune prince, sans autre frein que la présence de personnes qui avoient intérêt de flatter ses goûts, se livra à la débauche, devint méprisable, et bientôt odieux. Il se forma une conjuration contre lui. Le Syracusain qui la découvrit ne put indiquer qu'un conjuré, nommé *Théodore*. Mis à la torture, il n'accusa que des amis du roi, entre autres *Thrason* lui-même, qui fut mis à mort sans beaucoup d'examen. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les complices se crurent si sûrs de la fermeté de *Théo-*

dore, que, pendant qu'il fut dans les tourmens, aucun d'eux ne jugea nécessaire de s'éloigner.

La mort de *Thrason* donna aux Carthaginois, dans le conseil d'*Hiéronyme*, une supériorité qui ne fut plus contestée. Les Romains firent des démarches pour resserrer les nœuds de l'ancienne alliance. Le jeune roi, instruit des victoires d'*Annibal*, les regarda comme perdus. Non-seulement il refusa de traiter avec eux, mais encore il accompagna son refus de railleries piquantes sur leurs défaites. La fierté romaine ne pardonna pas cette insulte; Rome déclara la guerre; mais ce ne fut pas le plus grand mal pour *Hiéronyme*. Selon toutes les apparences, le préteur romain qui commandoit en Sicile se lia aux conjurés dont *Théodore* avoit tué les noms dans les plus cruels tourmens, et s'associa à *Théodore* lui-même, qui paroît avoir survécu aux tortures. Quelle qu'ait été la trame de l'intrigue, *Hiéronyme* fut assassiné en passant dans une rue étroite, et le peuple prit si peu d'intérêt à sa personne, qu'on laissa pourrir le cadavre sur le lieu même où il étoit tombé.

Au premier bruit de cet assassinat, *Andranodore* s'empara du quartier le plus fort de la ville. Le peuple, dans les autres quartiers, restoit immobile d'étonnement. Les conjurés, à la tête desquels on trouve *Théodore*, le tirèrent de cette espèce de stupeur en lui promettant les trésors du roi. Alors il se déclara de toutes parts pour les conjurés. Ils couroient en foule pour attaquer *Andranodore*. Un citoyen sage

et prudent conseilla de lui faire des propositions. Il les écouta malgré les réclamations de sa femme, qui lui rappeloit ce mot célèbre de *Denys* le tyran, qu'il ne faut point descendre du trône qu'on n'en soit arraché par les pieds. En se soumettant, *Andranodore* n'eut que le dessein de se réserver pour de meilleures circonstances. Il congédia ses soldats, remit au sénat les trésors de son neveu, et, après une félicitation aux conjurés, qui n'auroit pas dû sortir de la bouche d'un oncle, il leur dit : « Ne » croyez pas que la glorieuse entreprise de rétablir » la liberté soit accomplie. Vous n'avez fait que » commencer. Une populace indomptée est aussi dan- » gereuse dans une république qu'un tyran même. »

La soumission d'*Andranodore* lui valut l'avantage d'être mis au nombre des nouveaux magistrats que le peuple élut avec *Thémiste*, mari d'*Harmonie*, sœur du feu roi. Les agens des Carthaginois, nommés *Hippocrate* et *Épicyde*, s'apercevant que dans ce changement ils étoient mal vus des Syracusains, demandèrent à se retirer, et qu'on leur donnât une escorte. Le sénat, en consentant à leur départ, négligea d'en fixer le temps. Les Syracusains laissèrent ainsi parmi eux deux hommes très-habiles, politiques adroits, généraux estimés, propres à conduire une intrigue, aussi-bien qu'à faire une action d'éclat.

On ne peut assurer qu'ils aient été l'âme du complot formé par *Andranodore* pour monter sur le trône; mais du moins est-il très-vraisemblable qu'il comptoit sur leur secours. Sa femme *Démarate*,

l'excita sans cesse à mettre sur sa tête la couronne de son père : « Tout est tranquille dans Syracuse, » lui disoit-elle; mais les soldats, accoutumés à recevoir la paie du roi, ne sont pas encore dispersés, » et n'ont pas encore pris l'esprit républicain. Deux » grands généraux, disciples d'*Annibal*, sont prêts » à se mettre à leur tête. Qu'attendez-vous? Pour- » quoi différer? »

Andranodore prit ses mesures, s'assura des mercenaires ibériens et africains qui devoient exterminer les principaux citoyens de Syracuse, dont les biens serviroient de récompense aux citoyens assassins. Il confia ses arrangemens à *Thémiste*, ou les fit de concert avec lui. *Thémiste* eut l'imprudence de s'ouvrir à un comédien nommé *Ariston*. Celui-ci alla tout découvrir au sénat. Sur sa simple déposition, *Andranodore* et *Thémiste* sont condamnés en leur absence, et tués en entrant au sénat.

Ce meurtre, exécuté si brusquement, cause de la rumeur. Le peuple s'assemble autour de la salle, demande quels sont les coupables et quel est le crime. On lui jette les cadavres. En même temps *Sopater*, orateur véhément, s'avance et lui dit : « Reconnoissez ceux qui sont cause de nos malheurs » bien plus criminels qu'*Hiéronyme*, qui n'étoit » qu'un enfant. Ce sont ses tuteurs qui régnoient » sous son nom qu'il auroit fallu détruire avec le » tyran. L'impunité les a encouragés à de nouveaux » crimes. Ils ont porté l'audace au point d'aspirer » à la souveraineté. N'ayant pu y réussir par la

» force, ils ont mis en œuvre la dissimulation et la
 » perfidie. Vous le voyez, quoique *Andranodore*
 » ait été nommé à la première magistrature parmi
 » les libérateurs de la patrie, une faveur si distin-
 » guée n'a pu vaincre sa mauvaise volonté. Ce sont
 » leurs femmes qui leur ont inspiré le désir effréné
 » de régner. Ces furies sont les causes de nos cala-
 » mités. » A ces mots, un cri général s'élève; qu'au-
 cune d'elles ne mérite de vivre et qu'il faut extirper
 entièrement la race des tyrans.

A peine cette cruelle sentence est prononcée, que
 les préteurs, qui auroient dû travailler à empêcher
 les premiers effets de la fureur du peuple, ordonnent
 qu'elle soit exécutée. *Démarrate* et *Harmonie*, prin-
 cesses du sang royal, sont massacrées. On court à
 la maison d'*Héraclée*, femme de *Zoïppe*. Cette prin-
 cesse étoit la seule de la famille royale qui n'eût pas
 trempé dans la conspiration. Son époux, connu par
 ses sentimens républicains, s'étoit fait nommer à
 l'ambassade d'Égypte, pour n'être pas témoin des
 désordres qu'il prévoyoit. Sa vertueuse épouse, tout
 occupée de l'éducation de ses deux filles, menoit la
 vie la plus retirée. Avertie qu'on venoit chez elle,
 elle se retire dans l'endroit le plus reculé de sa mai-
 son où étoient ses dieux pénates; mais cet asile sacré
 n'arrête pas les assassins.

Elle se présente les cheveux épars, les yeux bai-
 gnés de larmes. « Qu'ai-je fait, malheureuse! s'é-
 » cria-t-elle; ne suis-je pas moi-même victime de
 » ce roi que vous avez eu tant sujet de haïr et qui

» m'a séparée de mon époux ? Que peut-on craindre
 » de moi dans l'état d'abandon où je suis réduite ?
 » Que peut-on craindre de mes filles, malheureuses
 » orphelines, sans crédit et sans appui ? Reléguez-
 » moi à Alexandrie, permettez-moi d'y aller re-
 » joindre mon époux. » Elle se jeta aux pieds des
 assassins, les supplia d'avoir pitié de ces innocentes
 victimes. Féroces et inexorables, les bourreaux lui
 plongèrent le poignard dans le sein, auprès de ses
 filles qui furent couvertes de son sang, et aussitôt
 égorgées elles-mêmes. Lorsqu'elles rendoient le der-
 nier soupir, arriva l'ordre du peuple de suspendre
 l'exécution. Quand ils surent qu'il étoit trop tard,
 de la pitié pour l'innocente *Héraclée* les Syracu-
 sains passèrent à la fureur contre les magistrats qui
 s'étoient si fort hâtés de faire exécuter une sentence
 cruelle sans laisser au peuple le temps d'en sentir
 l'injustice.

L'horreur de ce meurtre mit à Syracuse une espèce
 d'équilibre entre le parti des Romains et celui des
 Carthaginois, les premiers, outrés républicains, les
 seconds, fauteurs du royalisme. Telle étoit l'opinion
 qu'ils inspiroient d'eux ; mais au fond ni les Romains
 ne s'embarrassoient que le gouvernement populaire
 s'établît à Syracuse, ni les Carthaginois que ce fût le
 gouvernement royal ou aristocratique, pourvu qu'ils
 dominassent dans cette ville, et qu'ils pussent en
 exclure leurs adversaires. Les Syracusains, croyant
 que ces rivaux s'armoient pour leurs querelles, n'é-
 toient effectivement que les instrumens et le jouet de

deux
 de n
 main
 tière
 deux
 voye
 d'*Hu*
 qu'il
 Ils a
 tantô
 qu'ils
 camp
 dition
 un bo
 moitié
 douta
 les ae
 qui é
 au pe
 on pr
 parce
Hipp
 deux,
 vrien
 ils fir
 des tr
 qui le
Me
 les ho
 sains

deux nations ambitieuses. Qu'ils eussent eu la sagesse de ne se pas livrer plus aux Carthaginois qu'aux Romains, ils auroient pu vivre tranquilles dans une entière neutralité. Mais *Hippocrate* et *Épicyde*, ces deux habiles Carthaginois qu'on avoit négligé de renvoyer, comme ils le demandoient, après la mort d'*Hiéronyme*, se firent une faction si puissante, qu'ils furent élus magistrats et admis dans le sénat. Ils agitèrent ensuite la ville par mille faux bruits : tantôt que les Romains vouloient y entrer ; tantôt qu'ils égorgeoient ceux qui se réfugioient dans leur camp. Tout cela avoit été précédé de quelques expéditions militaires, qui leur avoient servi à entretenir un bon corps de troupes, avec lequel, moitié ruse, moitié force, ils s'emparèrent enfin de Syracuse. Ne doutant pas que le consul *Marcellus* ne vînt bientôt les assiéger, ils chassèrent les personnes suspectes, qui étoient les plus considérables de la ville. Quant au peuple, il fut bientôt gagné par quelques largesses ; on procéda à la nomination de nouveaux préteurs, parce que les autres avoient été tués dans le tumulte. *Hippocrate* et *Épicyde* en firent réduire le nombre à deux, et surent faire tomber le choix sur eux. Ils ouvrirent les prisons, affranchirent les esclaves, dont ils firent des soldats, et promirent aux déserteurs des troupes romaines un accueil et des récompenses qui leur en procurèrent un grand nombre.

Marcellus étoit aux portes. Avant de commencer les hostilités, il envoya une ambassade aux Syracusains leur dire qu'il n'étoit pas venu pour les priver de

la liberté, mais au contraire pour les délivrer de l'oppression sous laquelle ils gémissaient, et venger la mort de leurs préteurs, inhumainement massacrés. Que s'ils permettoient à leurs magistrats, qui avoient cherché un asile dans son camp, de retourner dans leurs maisons, et s'ils remettoient dans les mains du consul les auteurs du dernier massacre, il s'engageoit à ne pas commettre la moindre violence; mais que, s'ils refusoient de si justes demandes, ils seroient traités en ennemis. *Hippocrate*, qui reçut l'ambassade, répondit par une ironie, et la congédia.

Le consul assiégea Syracuse par terre et par mer, et tenta d'abord un assaut général. Les galères s'avançoient fièrement chargées de machines propres à lancer des traits. D'autres, aussi élevées que les murailles, devoient y décharger les soldats; mais, à leur grand étonnement, une pierre énorme, ou plutôt un rocher lancé des remparts, écrase la plus forte des machines. Une main de fer s'avance au bout d'une poutre, accroche une galère toute chargée d'hommes, l'enlève hors de l'eau, la laisse retomber et la submerge, en attire une autre et la fracasse contre les rochers. Les soldats approchent des remparts pour éviter ces machines; mais d'autres les accablent de traits, de pierres, de masses de plomb, sans qu'ils puissent se garantir, parce que les machines étoient placées derrière les murailles, la plupart hors de vue. Elles étoient l'ouvrage d'un habile mathématicien nommé *Archimède*. Par la force de son génie, sans faire usage de l'épée, un seul homme eut la gloire en cette

occasion de repousser deux armées romaines. On ne conçoit pas trop des machines qui lancent des pierres de douze cents pesant et leur font faire effet à une grande distance ; qui enlèvent des galères chargées de soldats ; qui répandent en l'air une multitude de grandes flèches, de fortes piques, et les font toucher au but. Ces inventions paroissent exagérées ; mais exagérées ou réduites à leur vraie proportion, elles suffirent pour forcer *Marcellus* à lever le siège.

Il le convertit en blocus, alla faire dans l'île quelques expéditions contre des villes qu'il soumit, gagna des batailles contre les Carthaginois qui avoient envoyé une forte armée avec des éléphants, et revint après plusieurs mois contre Syracuse. Il y retrouva *Archimède*. « Ferons-nous, disoit le consul à ses » ingénieurs, ferons-nous toujours la guerre à ce » *Briarée*, à ce géant à cent mains ? » En effet, étoit un ennemi bien embarrassant. Aussitôt que les soldats voyoient une corde, une perche sortir des murailles, ils s'imaginoient être déjà enlevés, ils fuyoient sans qu'on pût les ramener. *Marcellus* avoit voulu ouvrir quelque correspondance avec la ville, afin de terminer par négociation un siège qui à plusieurs reprises duroit depuis deux ans : mais ses efforts furent inutiles. Les déserteurs romains, ceux qui avoient trempé dans les assassinats, sachant bien qu'il n'y avoit point de grâce pour eux, retenoient le peuple, quelque ennuyé qu'il fût d'une si longue captivité.

Un heureux hasard servit *Marcellus*. Passant souvent devant la muraille, un soldat s'avisa de compter

les pierres ; il reconnut qu'elle n'étoit pas aussi haute qu'on pensoit. Sur son rapport , le consul ordonna une escalade qui réussit. Quand il se vit dans la première enceinte , pendant que les officiers le félicitoient sur cet avantage et sur ceux qu'il avoit droit d'attendre , il considéra avec attendrissement cette ville infortunée ; on dit même qu'il versa des larmes sur le triste sort que ses citoyens autrefois si riches , si heureux , étoient sur le point d'éprouver. On doit dire à la louange de *Marcellus* que , s'il n'épargna pas aux Syracusains tous les malheurs , il fit du moins tous ses efforts pour les diminuer. Il ne put refuser à ses soldats le pillage des parties de la ville prises d'assaut ; mais il y mit des règles. Jamais ville ne fut pillée avec autant d'ordre et si peu de cruauté. Les soldats entroient dans les maisons , prenoient or , argent , meubles , provisions ; tout ce qui leur convenoit , sans la moindre violence contre les personnes.

L'Achradine , le plus fort quartier de la ville , n'étoit pas encore pris ; il renfermoit , outre l'élite des soldats étrangers , les déserteurs romains. Le consul ne voulut pas exposer ses troupes contre ces désespérés ; il eut encore recours au blocus. Une peste survint qui fit de grands ravages chez les assiégés et les assiégeans. Tant de malheurs engageoient le peuple à recevoir les conditions justes que proposoient toujours les Romains : mais ce peuple n'étoit pas le plus fort : il étoit obligé de souffrir et gémir. Cet esclavage finit encore par un assaut ; mais il ne fut pas meurtrier. Le consul avoit gagné un officier qui

lui livra une porte ; il arrêta le carnage dès le commencement, et l'humanité lui fit donner l'ordre de laisser échapper les déserteurs romains.

Archimède étoit dans l'Achradine. On raconte qu'occupé d'une démonstration mathématique, il n'entendit pas le bruit de l'assaut. Il traçoit tranquillement quelques lignes. Un soldat se présente et lui met l'épée sur la poitrine. « Attendez un moment, » mon ami, lui dit *Archimède*, et mon problème » sera résolu. » Le soldat, étonné de la tranquillité de cet homme dans un si grand danger, voulut le mener au consul. Il parloit, mais il prit auparavant une boîte pleine d'instrumens de mathématiques. A l'attachement que le géomètre monroit pour cette boîte, le soldat crut qu'elle étoit pleine d'or et le tua. *Marcellus*, très-fâché de cet accident, lui fait faire de magnifiques funérailles et élever un tombeau.

Le consul traita les Syracusains moins en ennemis qu'en alliés: Il leur rendit le droit d'élire des magistrats, les remit en possession de leurs anciens privilèges, les exhorta à la paix, à l'union, et répara autant qu'il fut en lui cette ville désolée. Malgré sa bonté indulgente, il fut accusé en plein sénat par ces mêmes Syracusains d'avoir abusé de son autorité à leur égard. C'étoit une cabale des ennemis de *Marcellus* qui se servoient de ces ingrats pour le mortifier. Sa justification fut noble et simple. Les Syracusains se repentirent de leur injustice : ils décrétèrent que, toutes les fois que quelqu'un de la famille de

Marcellus aborderoit en Sicile, le peuple iroit au-devant de lui couronné de fleurs et célébreroit cet heureux jour par des sacrifices. L'île entière resta sous la protection de *Marcellus*, et les Siciliens devinrent cliens de cette famille.

Après la prise de Syracuse, il resta encore quelques villes à soumettre. Les Romains, qui, lorsqu'ils abordèrent la première fois en Sicile, ne demandoient pour ainsi dire qu'à être soufferts, prétendoient maintenant qu'on ne leur résistât plus et punissoient sévèrement l'opposition à leurs volontés. *Agrigente* refusant de subir le joug de ces maîtres impérieux, le consul *Lévinus* l'assiégea et la prit. Les chefs furent par son ordre battus de verges et décapités, le peuple réduit à l'esclavage et vendu au plus offrant; et l'argent qui provint des dépouilles grossit le trésor de la république. Après ce terrible exemple, il n'y eut plus de résistance, et la Sicile fut réduite en province romaine.

R H O D E S ,

dans la Méditerranée, vis-à-vis la Carie et la Lycie. Colosse. Religion, habitans, commerce, gouvernement. Artémise. Siège de Rhodes. Brouillerie avec les Romains.

L'ÎLE de Rhodes, vue de la mer, présente un aspect riant, des vergers, des vignes qui donnent

de bo
cotea
par d
quels

C'

d'Ap

lui d

vires

L'ou

Le c

trem

quat

toml

chan

chan

ving

O

sing

pas

tion

seul

aug

I

Crè

colo

On

que

pro

Rh

de bon vin , une ville encore belle qui s'élève sur un coteau en amphithéâtre, au bas, un bon port fermé par deux rochers éloignés de cinquante pieds , lesquels servoient de base au fameux colosse.

C'étoit une statue de cuivre érigée en l'honneur d'*Apollon* et du *Soleil*, dieu tutélaire de l'île. On lui donne cent pieds de haut ; de sorte que les navires passaient à pleines voiles entre ses jambes. L'ouvrier, nommé *Charès*, fut douze ans à le faire. Le colosse ne subsista debout que soixante ans. Un tremblement de terre l'abattit, et il resta huit cent quatre-vingt-quatorze ans dans l'endroit où il étoit tombé. Celui qui le dépeça en chargea neuf cents chameaux ; et le poids du cuivre, évalué par la charge de chaque chameau, a dû monter à sept cent vingt mille livres.

On ne sait rien de la religion des Rhodiens qu'une singularité. Tous les ans ils célébroient une fête, non pas avec des bénédictions, mais avec des imprécations ; de sorte que, s'il échappoit à quelqu'un un seul mot de bienveillance, on en tiroit un mauvais augure, et il falloit recommencer la cérémonie.

Les premiers habitans, originaires de l'île de Crète, se sont emparés de la Carie, et ont établi des colonies, tant dans la terre ferme que dans les îles. On leur attribue les premières notions d'astronomie que les Égyptiens ont tirées d'eux. Les émigrations produites par la guerre de Troie ont aussi fourni à Rhodes des habitans.

Les Rhodiens se sont adonnés de bonne heure au

commerce et à la navigation. Pendant plusieurs siècles ils se sont vus souverains de la mer. Leurs lois, connues sous le nom de *lois rhodiennes*, sont devenues une espèce de code d'après lequel on décidait toutes les contestations relatives à la marine. Elles ont paru si sages, qu'elles ont été incorporées aux lois romaines, et observées dans toutes les provinces maritimes de l'empire.

Le gouvernement a d'abord été monarchique. On a les noms de plusieurs rois de Rhodes avant la guerre de Troie, mais aucune action qui mérite d'être rapportée. Après cet événement, on trouve un *Cléobule* qui va chercher la sagesse en Égypte, et qui est compté entre les sept sages de la Grèce : *Cléobulie*, sa fille, très-savante poète, philosophe, astrologue, à qui il laissa sa couronne : *Diagore*, contemporain de *Pindare*, vainqueur dans tous les jeux olympiques, isthmiques, néméens et argiens, ainsi que son fils ; tous célébrés par ce poète, qu'ils payoient bien. Il étoit défendu aux femmes, sous peine de mort, d'approcher des jeux olympiques.

[2643. — 355.] A la royauté succéda le gouvernement républicain. On en ignore la forme, s'il fut démocratique ou aristocratique, ou mêlé de l'un et de l'autre; mais quel qu'il ait été, on doit le croire très-analogue au caractère des Rhodiens. Jamais la discorde ne se mit parmi eux, et durant la paix, ainsi que durant la guerre, on voit l'harmonie la plus parfaite régner entre eux. C'est sous l'égide de ce gouvernement qu'ils ont fait un commerce florissant ;

qu'ils ont eu une marine militaire redoutable; qu'ils ont repoussé avec gloire les ennemis de leurs remparts, et qu'enfin leur république a été quelque temps l'émule de la république romaine.

Il convient de retrancher de l'éloge des Rhodiens ce qui leur arriva avec *Artémise*. Elle étoit reine de Carie, fameuse par son deuil, ses regrets et le magnifique édifice élevé à la mémoire de *Mausole*, son époux. Ce prince les avoit subjugués. Ils se vengèrent sur sa veuve et ravagèrent son royaume. *Artémise* sut qu'ils devoient se présenter devant Halicarnasse, sa principale ville; elle dit aux habitans de se tenir sur leurs murailles, et, quand les ennemis paroïtroient, d'exprimer par des acclamations et des battemens de mains une grande envie de se rendre. Les Rhodiens, attirés et flattés par ces démonstrations, descendent, sont reçus dans la place et laissent leurs vaisseaux vides. *Artémise*, qui se tenoit en embuscade, y fait monter ses soldats, y place sa propre chiourme et cingle vers Rhodes. Les habitans, qui reconnoissent leurs vaisseaux, et les voient couronnés de fleurs, ne doutent pas qu'*Halicarnasse* ne soit prise et que leurs compatriotes ne leur en apportent le butin. Ils ouvrent le port, la flotte y entre, et les Cariens se rendent maîtres de la ville. *Artémise* fit mourir les principaux citoyens, parce qu'ils avoient été auteurs de l'expédition en Carie, et punit de mort dans Halicarnasse la stupide confiance de ceux qui y étoient entrés. La reine fit dresser un trophée de sa victoire avec deux statues de bronze, dont l'une représentoit la ville de

Rhodes, et l'autre, *Artémise*, qui marquoit l'effigie d'un fer chaud. Les Rhodiens n'osèrent détruire ce monument, parce qu'il étoit consacré; mais ils l'entourèrent d'un mur, afin de cacher du moins leur honte, s'ils ne pouvoient en effacer les vestiges. Rhodes devint libre par le secours des Athéniens, qu'elle avoit cependant offensés.

[2798. — 200.] Un des événemens les plus célèbres de l'ancienne Rhodes est le siège qu'elle soutint contre *Démétrius*, fils d'*Antigone*. Elle n'avoit cependant pas encouru l'indignation de ce prince. Tout son crime étoit d'avoir voulu rester neutre entre lui et *Ptolémée*, roi d'Égypte. Quand *Démétrius* la força d'opter, elle n'hésita pas à se déclarer pour son ancien allié; ce qui attira contre elle les forces redoutables d'*Antigone*, commandées par son fils *Démétrius*, surnommé *le preneur de villes*. On étoit si persuadé que celle-ci ne lui échapperait pas, que sa flotte, portant quarante mille hommes, étoit suivie aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, de corsaires, de marchands d'esclaves, et de tous les infâmes trafiquans qui s'attachent à une armée victorieuse.

Les Rhodiens prirent de sages mesures pour soutenir le siège, et mirent dehors les bouches inutiles. Le dénombrement ne leur donna que sept mille hommes en état de porter les armes; mais ils promirent la liberté aux esclaves qui feroient quelque belle action, et la ville s'engagea à rendre à leurs maîtres le prix de ceux qui seroient tués ou affranchis. On déclara que la république seroit enterrer honorablement

ceux qui mourroient en combattant, qu'elle pourvoiroit à la subsistance de leurs pères, mères, femmes et enfans; qu'elle fourniroit aux filles une dot; et, quand les enfans auroient atteint l'âge viril, qu'on leur donneroit, dans la grande solennité des Bacchanales, une couronne et une armure complète.

Tant d'encouragemens d'intérêt et de gloire allumèrent une ardeur inéroyable dans tous les ordres de la ville. Les riches alloient en foule porter leur argent pour les dépenses du siège; tout ce qu'on pouvoit avoir de bois, de métaux propres pour les armes et les machines, on le fournissoit gratuitement aux ouvriers. C'étoit principalement par son génie inventeur que *Démétrius* se rendoit redoutable dans les sièges. Les Rhodiens ne lui opposèrent pas moins d'industrie et d'intelligence dans cette partie. Quant aux assauts, aux combats de près sur les remparts et dans les mines, si quelquefois les soldats de *Démétrius* eurent des avantages, ils furent promptement repoussés; et au bout d'un an ce prince s'estima heureux de trouver un prétexte de lever le siège sans déshonneur. En partant, il fit présent de ses machines aux Rhodiens. De l'argent qu'ils en tirèrent ils achetèrent le cuivre qui forma le colosse dont nous avons parlé.

Protogène, peintre célèbre, avoit son atelier dans un faubourg hors de la ville, quand *Démétrius* en fit le siège. La présence des ennemis, le bruit des armes qui retentissoit sans cesse à ses oreilles, ne lui firent point quitter sa demeure ni interrompre son travail. Le roi, surpris de cette tranquillité, lui en demanda la raison.

Protogène lui fit une réponse digne d'être connue des Rhodiens. « C'est , dit-il , que je suis persuadé que vous » avez déclaré la guerre aux Rhodiens, et non aux » arts. »

Le tremblement de terre qui renversa le colosse occasionna une quête générale en faveur des Rhodiens. Ils écrivirent de tous côtés, et ce qu'on envoya peut servir à faire connoître quelles étoient les productions et les richesses de chaque pays. Le roi d'Égypte donna de l'argent, un million de mesures de froment, des matériaux pour bâtir vingt galères à cinq rangs de rames et autant à trois rangs. Il envoya aussi cent maçons, trois cents manœuvres avec promesse de payer les ouvriers tant que besoin seroit. *Antigone* donna de l'argent, dix mille poutres de seize coudées de longueur chacune, sept mille planches, trois mille livres de fer, autant de poix résine et mille mesures de gaudron. Une dame nommée *Chryséïs*, cent mille mesures de froment, trois mille livres de plomb. *Antiochus*, dix galères, deux cent mille mesures de blé et plusieurs effets précieux. *Prusias*, *Mithridate*, tous les rois d'Asie, les nations grecques, les princes de l'Europe, signalèrent leur générosité; et le moindre présent fut celui des monarques qui exemptèrent d'impôt toutes les marchandises que leurs sujets transporteroient à Rhodes. Jamais quête ne fut plus abondante. Le prétexte en étoit le rétablissement du colosse, acte religieux qui encouragea la libéralité; mais les Rhodiens laissèrent l'idole à terre et s'appliquèrent les offrandes.

A l'occasion d'une guerre avec *Philippe*, roi de

Macé
Rome
bassa
Cette
dans
leur in
teur, r
égales
vices
comba
ne pou
dans
les pr
[28
d'Aut
conqu
Eumè
Rhodi
lâtes
d'opp
plaign
Le sén
supéri
encore
furent
à la c
Rome
mincr
marqu
et les

Macédoine, les Rhodiens firent alliance avec les Romains. Ils traitèrent d'égal à égal, et leurs ambassadeurs furent reçus avec déférence par le sénat. Cette union leur donna beaucoup de prépondérance dans les états dont ils étoient voisins. Les succès leur inspirèrent de l'orgueil. Ils parloient avec hauteur, non-seulement aux républiques de la Grèce leurs égales, mais encore aux plus grands rois. Les services qu'ils rendirent aux Romains dans plusieurs combats sur mer leur persuadoient que la république ne pouvoit trop payer leur fidélité; mais ils trouvèrent dans *Eumène*, roi de Pergame, un compétiteur dont les prétentions furent mieux écoutées.

[2825.—173.] L'un et l'autre, après la défaite d'*Antiochus*, demandèrent aux Romains quelques états conquis sur ce prince et qui étoient à leur bienséance. *Eumène* fut le mieux partagé, au grand regret des Rhodiens, qui n'eurent que la Lycie. Quoique idolâtres de la liberté, ces républicains se permirent d'opprimer cruellement les Lyciens. Ce peuple se plaignit, et trouva protection auprès des Romains. Le sénat écrivit aux Rhodiens une lettre qui sentoit la supériorité. Ceux-ci piqués, traitèrent leurs sujets encore plus durement. Les Lyciens se révoltèrent et furent vaincus. De la dureté, leurs maîtres passèrent à la cruauté. Les opprimés eurent encore recours à Rome, qui envoya des commissaires chargés de terminer ce différend. On ne les reçut pas avec les marques d'affection ordinaire; cependant on céda, et les Lyciens furent mieux traités.

Il ne seroit pas étonnant que la conduite des Romains, impérieuse à quelques égards, eût piqué les Rhodiens; qu'ils n'eussent pas été fâchés de voir ces fiers républicains humiliés; et qu'ils eussent souhaité des succès à leurs ennemis. Dans cette disposition, peut-être marquèrent-ils de l'inclination pour *Persée*, avec lequel les Romains étoient alors en guerre. Ils furent obligés de se justifier en plein sénat sur ce soupçon; mais ils le firent avec tant de morgue, qu'ils perdirent tout le prix de leur démarche. Pour toute réponse, le sénat fit lire devant eux le décret qui leur ôtoit la Lycie. Dans le premier moment de leur orgueil blessé, les Rhodiens se déclarèrent neutres entre les Romains et *Persée*, et rappelèrent les vaisseaux qu'ils avoient dans la flotte romaine. Cependant, pour ne pas se brouiller tout-à-fait, ils envoyèrent à Rome des ambassadeurs chargés d'exhorter le sénat à la paix.

Fâcheuse conjoncture! ils arrivèrent en même temps que la nouvelle de la défaite entière de *Persée*. Ils voulurent parler: « Allez, leur dit le consul, » allez perfides, dire à votre république que ses soins » pour les intérêts de *Persée* ne sont plus de sa- » son. » Ce fut alors aux Rhodiens à s'humilier. *Astymède*, chef de leur ambassade, le fit d'une manière qui dut lui être pénible. Il avoua que la vanité étoit le caractère dominant de ses compatriotes: « Mais regarderez-vous ce trait d'imperfection na- » tionale comme un crime qui ne peut être expié » que par la ruine totale de notre pays? » Il parla

ensuite des services rendus par les Rhodiens à la république. « S'ils ont cessé, ajouta-t-il, d'assister » les Romains, au moins n'ont-ils jamais commis » d'hostilités contre eux. Au reste, je vous déclare » que nous nous soumettons entièrement au bon plaisir de Rome, et que nous avons résolu de n'opposer aucune résistance en cas d'attaque. » On alla aux voix; un grand nombre opinoient pour déclarer la guerre aux Rhodiens, lorsque Caton estima qu'il falloit laisser aux Rhodiens la possession de leur île. Cet avis l'emporta. Il ne fut plus question de guerre. Le sénat exigea seulement qu'ils banniroient ceux qui s'étoient montrés partisans de *Persée*. Ils obéirent. Cette condescendance désarma le sénat, qui déclara les Rhodiens alliés de la république.

Depuis ce temps Rhodes fut traitée par Rome en sœur, mais en sœur cadette, dont l'aînée recevoit les prévenances comme une dette. Rhodes se trouva engagée dans une guerre de Carie, sans avoir pu, avant les hostilités, demander à Rome son consentement. Elle fut victorieuse et envoya porter ses lauriers aux pieds des sénateurs comme un hommage et une excuse d'avoir vaincu sans leur permission. Le sénat daigna la faire remercier de cette déférence. Rhodes redoubla d'attentions respectueuses en priant qu'il lui fût permis de placer dans le temple de Minerve, à Rome, une statue de la déesse, haute de trente coudées. Sans doute on mesuroit la dignité de l'offrande par la hauteur. Cette grâce fut accordée, et on y joignit la res-

titution de la Lycie, que la république romaine avoit enlevée à Rhodes lorsqu'elle en étoit mécontente.

[2911. -- 87.] Les Romains se regardoient dans cette île comme en famille. Ils s'y rassemblèrent lorsque *Mithridate*, roi de Pont, les chassoit de l'Asie. Ce prince auroit fait d'illustres prisonniers, s'il avoit pu la forcer à se rendre lorsqu'il y mit le siège; mais il trouva une résistance opiniâtre, tant de la part des habitans que des réfugiés, qui combattoient tous comme pour leur commune patrie.

Cette espèce de fraternité fut pernicieuse aux Rhodiens, en ce qu'elle ne leur permit pas d'être neutres dans les troubles domestiques de leur alliée. Ils se déclarèrent pour *Pompée*, ensuite pour *César*, se défendirent avec courage contre *Cassius*, son meurtrier, livrèrent deux combats, y perdirent la plus grande partie de leurs vaisseaux. La ville fut livrée par trahison à *Cassius*, qui la dépouilla de ses ornemens, en fit tuer les principaux habitans, et en exigea de fortes contributions. *Marc Antoine* lui rendit ses privilèges, et lui donna comme propriétés des îles adjacentes. Les Rhodiens, ces zélés partisans de la liberté, accablèrent tellement de taxes ces différens pays, que le dictateur fut obligé de les reprendre. *Vespasien* imposa un tribut à Rhodes, qui de souveraine devint seulement la capitale des îles assujetties à Rome dans la Méditerranée. On verra que depuis elle a recouvré son indépendance, que la puissance ottomane lui a ensuite enlevée.

CRÈTE ,

Cette île, appelée aussi Candie, est la première de l'Archipel au sud-est. Habitans. Gouvernement de Minos. République.

LA Crète, actuellement nommée Candie, est une des plus grandes îles de la Méditerranée, beaucoup plus longue que large. On lui donne environ deux cents lieues de tour. Elle est bien arrosée et produit de bons vins. Le territoire est fertile et l'air excellent. Cette île étoit autrefois couverte de cent villes, dont il reste des vestiges qui présentent encore des curiosités remarquables, quoique le plus grand nombre ait été enlevé par les Vénitiens quand ils en étoient possesseurs. On y voit des colonnes torses et cannelées de granit de dix-huit pieds de circonférence, chefs-d'œuvre de l'art, que nous aurions peine à exécuter. La principale montagne est Ida ; on y jouit de la vue des mers qui l'environnent.

Sur cette montagne et dans les environs ont vécu les premiers habitans de la Crète, les *Dactyles*, qui montrèrent à faire du feu, à fondre le cuivre et le fer et à les mettre en œuvre, qui ont aussi enseigné la poésie, la musique et les cérémonies sacrées. Ils demeuroient dans les cavernes des montagnes couronnées de grands arbres, et ces hommes si habiles en choses moins utiles, ne savoient pas bâtir des maisons. C'est probablement lorsqu'ils parvinrent à cette

industrie qu'ils réunirent les hommes en société, qu'ils les formèrent à gouverner les troupeaux, à apprivoiser les chevaux, à chasser, à danser, à faire des épées et des casques, et beaucoup d'autres choses qu'on attribue aux *Curètes*. Les *Titans*, autre race indigène, ne furent pas moins utiles au genre humain. Loin de les faire battre contre les dieux, les Crétois tiroient d'eux leurs divinités, *Saturne*, *Jupiter*, *Neptune*, *Rhéea*, *Thétis*, *Mnémosyne*, *Latone*, *Cérès*; et de ces dieux ils faisoient descendre *Minos*, le premier législateur de la Grèce.

On sait, ou l'on croit savoir les noms des anciens rois de Crète jusqu'à *Minos*. Ce prince fut le premier qui équipa une flotte et se fit craindre sur mer. Mais c'est surtout à ses lois qu'il doit sa réputation. Elles ont servi de modèle à *Lycurgue* pour Lacédémone. On y trouve les repas communs, le respect pour les vieillards, les peines portées contre le luxe et la paresse, les exercices militaires, la vie dure recommandée à l'enfance, les entretiens politiques des vieillards après les repas publics : toutes lois qui depuis furent adoptées par *Lycurgue*, et en vigueur dans Sparte.

Une autre loi que les Romains ont imitée étoit l'obligation imposée aux maîtres de servir leurs esclaves pendant quelques jours de fêtes instituées à ce sujet. Une autre coutume établie par *Minos*, et admirée par *Platon*, consistoit à inspirer de bonne heure aux jeunes gens un grand respect pour les maximes, les coutumes et les lois de leur pays ; à

leur d
révoqu
parce
crites
dieux
infinim
législa
cruel
filles
moitié
toutefo
ceux q
quefoi
mêmes

La
réduis
s'aban
rus. I
de ses
voiles
histoi
de si
bordé
nom

De
de P
son l
sur n
s'acq

leur défendre de mettre jamais en question , ou de révoquer en doute , la sagesse de leur institution , parce qu'ils devoient les regarder , non comme prescrites par les hommes , mais comme dictées par les dieux mêmes ; lois qui , bien observées , contribueroient infiniment à la tranquillité publique. *Minos*, ce grand législateur , est le même qui imposa aux Athéniens le cruel tribut de sept garçons , et d'autant de jeunes filles qu'il faisoit dévorer par le Minotaure , monstre moitié homme et moitié taureau. Cette barbarie , si toutefois elle fut jamais commise , feroit penser que ceux qui font des lois pour les autres auroient quelquefois besoin que d'autres en fissent pour eux-mêmes.

La fable de *Pasiphaé* amoureuse d'un taureau se réduisit , selon l'histoire , à une reine libertine , qui s'abandonna à un courtisan de son mari nommé *Taurus*. Le labyrinthe , *Dédale* et *Icare* , qui se tirèrent de ses détours avec des ailes , c'est-à-dire avec les voiles d'un vaisseau , sont les embellissemens de cette histoire. On remarquera que les Crétois , possesseurs de si belles lois , devinrent dans la suite les plus débordés des hommes , et qu'en fait de mœurs , leur nom donné à quelqu'un étoit une injure.

Deucalion , fils et successeur de *Minos* , fils de *Phèdre* , dont l'amour incestueux pour *Hippolyte* , son beau-fils , a été transporté avec tant d'intérêt sur notre théâtre *Idoménée* tuant son fils aîné pour s'acquitter d'un vœu , et ramené à la sagesse par les

leçons de *Mentor* dans les murs de Salente, a fourni un épisode instructif à l'auteur du *Télémaque*.

Au gouvernement monarchique succéda le gouvernement républicain. On ne sait dans quel temps, ni pour quelle cause. La puissance souveraine résidoit dans le sénat, composé de trente membres. Ses décisions cependant n'obtenoient force de loi que du consentement du peuple. Il y avoit dix *cosmes*, ou hommes chargés de maintenir l'ordre dans l'état. On les choisissoit, comme les *éphores* de Sparte, parmi le peuple; les derniers de cette classe pouvoient être élus. C'étoit parmi eux qu'on choisissoit les sénateurs, qui n'étoient responsables de rien tant qu'ils étoient *cosmes*, mais qui devenoient responsables aussitôt qu'ils prenoient place dans le sénat. Ces magistratures étoient assez bien balancées. On ne sait combien de temps elles durèrent, ni s'il y en avoit dans chaque ville, ni quel étoit le lien qui unissoit les cités pour en faire un corps politique.

Vraisemblablement, depuis l'abolition de la monarchie, jamais il n'y a eu d'union fédérative entre les Crétois. On attribue aux guerres perpétuelles qui régnoient entre eux leur grande habileté à se servir de l'arc et de la fronde. Il y avoit peu de puissance belligérante qui ne tâchât d'attirer à son service des archers et des frondeurs crétois. Une preuve qu'ils n'avoient aucune liaison entre eux comme corps de nation, c'est qu'on ne leur voit presque pas de guerre nationale avec les autres insulaires voisins; et que,

quand
défen
ainsi
à un
[2
de co
ranée
d'Ital
texte
été p
du se
mode
ou A
la gu
posér
pire.
de ce
sont
tiens

gran

Cy
aborc
des A

quand ils sortoient de leur île pour attaquer ou se défendre, ce n'étoit qu'avec des vaisseaux pour ainsi dire isolés, et non en flotte, comme il convient à un peuple lié par des intérêts communs.

[2929.—69.] Les Crétois préféroient la guerre de corsaire à toute autre; ils infestoient la Méditerranée, et troubloient la navigation jusque sur les côtes d'Italie. Cette conduite fournit aux Romains un prétexte spécieux d'attaquer la Crète, qui avoit toujours été parfaitement indépendante. Mais la vraie raison du sénat étoit la situation de cette île très-commode, dans quelque partie du monde, Europe, Asie ou Afrique, que les Romains portassent le théâtre de la guerre. Ils changèrent son gouvernement, lui imposèrent un tribut, et en firent une province de l'empire. Les Ottomans, qui, dans presque toutes les îles de ces mers, ont succédé aux Romains après les Grecs, sont devenus maîtres de Candie, arrachée aux Vénitiens, non sans peine, comme on le verra.

CYPRE,

grande île de la Méditerranée, vis-à-vis la côte de Cilicie. Habitans. Gouvernement. Rois.

CYPRE, où *Vénus*, formée de l'écume de la mer, aborda sur une conque marine, escortée des Ris et des Amours, étoit aussi favorisée de *Bacchus*. Elle

donnoit et donne encore d'excellens vins, du miel, de l'huile, et suffisamment de blé. Le cuivre de Cypre étoit fort estimé. Il coula de lui-même lorsqu'on mit le feu aux forêts de l'île pour la rendre propre à la culture.

On croit que les Phéniciens la découvrirent les premiers, et y établirent une colonie qui la peupla. Plusieurs nations, Athéniens, Macédoniens, Arcadiens, et jusqu'à des Éthiopiens, y abordèrent et y portèrent leurs différentes mœurs. Ce mélange ne contribua pas à les rendre pures.

Le gouvernement étoit monarchique, mais l'île étoit partagée en plusieurs royaumes; de sorte que presque chaque ville avoit son roi. Quelquefois, mais rarement, ces royaumes se sont réunis, et ont formé de toute l'île une seule monarchie, qui s'est ensuite démembrée. Il a été facile aux nations voisines de subjuguier chaque partie distincte. Les Perses, à ce qu'il paroît, sont la puissance qui a le mieux profité de cette division. Ils y dominèrent tranquillement jusqu'à ce qu'un roi de Salamine, nommé *Onésile*, formât une confédération de tous les rois de l'île, qui étoient auparavant comme vassaux des Perses, et à la tête de ses forces réunies se rendit redoutable aux oppresseurs.

Trahi et abandonné par deux rois, ses collègues, il fut tué dans un combat. Ses successeurs portèrent patiemment le joug des Perses, cependant sous la protection des Grecs, qui les abandonnèrent tout-à-fait à la paix d'Antalcide.

Il y av
roi de Sal
Aidé de g
leva une f
ment seco
tint la pa
Sous les
d'*Antigon*
petits roi
égyptien.
Cypre des
sorte que
se tua lui
sort de so
et se perq
ce massae
d'un telle
lais, et pe

[2741

blique ron
fut point p
plutôt le
Alexand
usurpé, s
la domina
cette part
frères, de
celui de
se venger
Probabler

Il y avoit alors neuf rois dans l'île. *Evagore II*, roi de Salamine, se lassa d'être tributaire des Perses. Aidé de grandes richesses qu'il avoit amassées, il leva une forte armée, équipa une flotte, fut puissamment secouru par les Athéniens, et cependant n'obtint la paix qu'en se soumettant encore à un tribut. Sous les successeurs d'*Alexandre*, Cypre passa d'*Antigone* aux rois d'Égypte. *Nicoclès*, un des petits rois de Cypre, devint suspect au monarque égyptien. Sans autre préalable, celui-ci envoya en Cypre des assassins. Ils environnèrent *Nicoclès*, de sorte que, ne voyant aucun moyen d'échapper, il se tua lui-même. *Axiathée*, sa femme, instruite du sort de son mari, tua ses filles de ses propres mains, et se perça ensuite d'un poignard. A la nouvelle de ce massacre, les frères de *Nicoclès* furent pénétrés d'un telle douleur, que chacun mit le feu à son palais, et périt dans les flammes avec sa famille.

[2741.—257.] On s'attend qu'à la fin la république romaine engloutira l'île de Cypre, mais ce ne fut point par conquête. Elle jugea à propos d'employer plutôt le droit de succession bien ou mal fondé. Un *Alexandre*, chassé du trône d'Égypte, qu'il avoit usurpé, s'étoit retiré en Cypre, qui faisoit partie de la domination égyptienne, et fut encore expulsé de cette partie de son royaume par les *Ptolémée*, deux frères, dont l'un prit le sceptre d'Égypte, et l'autre celui de Cypre. Ainsi dépouillé, *Alexandre*, pour se venger, fit, en mourant, les Romains ses héritiers. Probablement le moment n'étoit pas favorable pour

faire usage du droit que la disposition testamentaire leur donnoit, ils laissèrent les *Ptolémée* tranquilles, chacun sur leur trône, et contractèrent même alliance avec eux. Mais le *Ptolémée* Cyprïote eut la maladresse de refuser de l'argent au tribun *Clodius* dans un pressant besoin. Le magistrat romain imagina de faire revivre le droit de testament presque oublié. En le présentant au peuple, il eut soin de faire connoître qu'il y auroit de grandes richesses à partager. Cette considération étoit très-puissante auprès des citoyens qui vivoient à Rome des dépouilles des nations. Il leur parut très-juste que l'île de Cypre, si opulente, appartînt à la république. Ainsi, quoique le *Ptolémée* régnant fût reconnu allié et ami de Rome, quoiqu'il n'eût jamais rien fait qui pût lui attirer la haine de l'impérieuse république, le royaume de ce prince fut déclaré, par un décret, appartenir au peuple romain.

Clodius trouva trois avantages dans ce décret; le premier de se venger; le second de plaire au peuple dont il avoit besoin; le troisième d'éloigner *Caton*, dont la présence nuisoit à ses desseins ambitieux. Sans que *Caton* s'en doutât, le préteur lui fit donner le département de Cypre, et alla lui annoncer la décision du sénat en ces termes: « Le vice règne » en Cypre, et le trône même en est souillé. Rome » a fait choix d'un homme d'une conduite irrépro- » chable pour y rétablir l'empire de la vertu. Allez » donc, *Caton*, et faites respecter la pureté des lois » romaines dans une île déshonorée par la déprava-

» tion
pondit
» plus
» la q
» Clo
» don
semble
cessam

San
premie
foible
offre e
raine s
dont le
narque
Romain
dans le
avec t
specta
précieu
et avai
de Cy
pour e
de tren

Qua
posa d
trature
dit-il,
été em
si sév

» tion des mœurs. » *Caton* aperçut le piège , et répondit : « La patrie elle-même est exposée à de bien
 » plus grands malheurs. Il ne m'est pas possible de
 » la quitter. — Puisque vous vous refusez, répliqua
 » *Clodius* , aux sollicitations de vos amis , il faudra
 » donc vous contraindre. » Sur-le-champ il fit assembler le sénat , et *Caton* reçut ordre de partir incessamment et d'aller détrôner le roi.

Sans armée , sans gardes , *Caton* se jette sur le premier vaisseau , aborde à Rhodes , écrit de là au foible roi , l'exhorte à se retirer paisiblement , et lui offre en dédommagement d'une couronne la souveraine sacrificature du temple de *Vénus* à Paphos , dont les revenus étoient fort considérables. Le monarque , effrayé de la seule idée d'une guerre avec les Romains , embarque ses richesses avec lui , et part dans le dessein de percer son vaisseau et de périr avec tous ses trésors. Mais les voir engloutir ! ce spectacle passe ses forces. Il revient à terre , remet précieusement ses chères richesses dans leurs coffres , et avale du poison. *Caton* prend possession de l'île de Cypre au nom de la république , et s'empare pour elle des trésors du roi , qui montoient à près de trente millions.

Quand *Clodius* cessa d'être préteur , *Cicéron* proposa de casser les décrets rendus pendant sa magistrature. *Caton* s'y opposa , parce qu'il faudroit , dit-il , restituer aux Cypriotes les trésors qui avoient été emportés de leur île. Ainsi ce *Caton* d'une vertu si sévère opina , en républicain avide , qu'il conve-

noit de ne point rendre à ces insulaires leur liberté , afin de pouvoir garder leur argent. Cypre a encore depuis tenté la cupidité de nouveaux républicains , aussi peu délicats sur la justice que les anciens.

SAMOS ,

île de la Méditerranée , entre le continent de l'Asie et l'Icarie. Habitans. Gouvernement. Polycrate. Méandre.

SAMOS peut avoir trente lieues de tour. Le sol en est fertile, l'air sain. On y faisoit autrefois de la poterie recherchée. Il reste des ruines qui attestent la beauté de quelques villes , entre autres de Samos , la capitale. Près d'elle étoient un superbe temple dédié à *Junon* , la déesse tutélaire de l'île ; un acquéduc qui traversoit une montagne et portoit des eaux saines à la ville ; un môle de cent pieds de haut qui s'avançoit de deux stades dans la mer. Un ouvrage si extraordinaire dans des temps fort reculés prouve le goût des Samiens pour la navigation. On dit qu'ils construisirent les premiers des vaisseaux propres à transporter la cavalerie.

Des Cariens et des insulaires voisins ont été les premiers habitans de Samos. L'île étoit de la confédération ionienne. Le gouvernement a été monarchique , ensuite républicain sous un sénat démocratique , oli-

garchiq
les insu
tiques.
casionn
privèren
entre e
le comm
ils n'av
car ses
pes , p
tabliren
la tyra
d'établ
prétext
dans s
reprit
par P
[24
sance
il pro
qu'ils
nomb
soutim
de Naz
ces frè
voulut
uns pa
traita
traies
bientô

garchique, et sans doute souvent anarchique, puisque les insulaires furent agités par des troubles domestiques. La guerre civile la plus remarquable fut occasionnée par des nobles nommés *Géomores*, qui privèrent le peuple de ses terres, et les partagèrent entre eux. Dans une guerre qui survint ils confièrent le commandement des troupes à neuf généraux, dont ils n'avoient pas sans doute éprouvé les dispositions; car ses commandans, se trouvant à la tête des troupes, passèrent les *Géomores* au fil de l'épée, et rétablirent la démocratie, à laquelle succéda bientôt la tyrannie, qu'un nommé *Sylason* eut l'adresse d'établir, en attirant le peuple hors de la ville, sous prétexte d'une procession, et ne le laissant rentrer dans ses maisons que désarmé et soumis. Le peuple reprit son empire, et fut ensuite remis sous le joug par *Polycrate*, fameux tyran de Samos.

[2431.—567.] Il parvint à la souveraine puissance par un complot formé avec ses frères, auxquels il promit de partager l'autorité avec eux. On dit qu'ils commencèrent leur entreprise seulement au nombre de dix, qui s'emparèrent de la citadelle, et soutinrent les premiers efforts des Samiens. Le tyran de Naxe, île voisine, envoya à propos du secours à ces frères. *Polycrate* monta sur le trône, mais il n'y voulut pas de collègues, et se défit de ses frères, des uns par la mort, des autres par le bannissement, et traita de même les grands qui lui avoient été contraires. Ainsi il fut maître chez lui, et le devint bientôt chez les autres. On sait le trait d'*Amasis*,

roi d'Égypte, son allié, qui lui conseilla de se procurer quelque malheur pour rompre le cours d'une prospérité trop constante, craignant pour lui un fâcheux retour de la fortune. *Polycrate* ne put obtenir ce malheur nécessaire à sa prospérité. Il devint un conquérant redouté de ses voisins. Son alliance étoit recherchée : s'il éprouvoit quelques petits échecs, définitivement ; tournoient à sa gloire. Trop de confiance le perdit. Accoutumé à réussir dans toutes ses entreprises, il donna dans un piège que lui tendit un gouverneur perse, piqué de se voir effacé par le roi d'une petite île comme Samos. Ce gouverneur l'attira dans son gouvernement et le fit crucifier. Au titre de tyran près, *Polycrate* fut un grand prince, bon général, politique habile. Jamais Samos ne fut aussi florissante que pendant son règne. *Anacréon* vivoit de son temps. Une cour qui goûtoit ce poëte ne devoit pas être dénuée de plaisirs.

[2476.—522.] *Méandre*, secrétaire et ministre de *Polycrate*, lui succéda. Il eut dessein de rendre aux Samiens leur liberté. Pendant qu'il en faisoit la proposition dans l'assemblée du peuple, *Télescarque*, un des principaux habitans, se leva, et lui dit qu'il feroit bien mieux de commencer par rendre compte des deniers publics qu'il avoit maniés. Sur ce propos, *Méandre* se dit à lui-même : « Si on me tient » un pareil discours maintenant que j'ai l'autorité en » main, que sera-ce quand j'aurai abdiqué? » et il garda la couronne. Elle ne lui resta pas long-temps. Un des frères de *Polycrate*, qui n'avoit été qu'exilé,

la lui e
les uns
tion, s
des Ath
déjà de
les rois
niens
sans
entre
des éta
leur re
joui un
niens ;
îles gr

Cyclad
Té
rip
Pa
Sa
Sa

LE
général
qui s
tour

la lui enleva. Plusieurs de ses successeurs régnerent, les uns peu connus, les autres avec quelque réputation, sous la protection des Perses, et alliés tantôt des Athéniens, tantôt des Lacédémoniens. Cet état, déjà dégénéré, fut suivi d'un état pire encore, sous les rois de Macédoine, de Syrie, de Pergame. Les Samiens étoient entraînés dans les grandes révolutions, sans être presque remarqués. Ils tombèrent ainsi entre les mains des Romains, comme faisant partie des états d'*Eumène*, légués à la république. *Auguste* leur rendit la liberté et l'usage des lois dont ils avoient joui un moment pendant leur alliance avec les Athéniens ; mais *Vespasien* enveloppa Samos dans les îles grecques, dont il fit une province romaine.

ILES GRECQUES,

Cyclades et Sporades, dans l'Archipel. Proconèse. Ténédos. Lesbos. Chio. Cos. Théra. Céos. Sérriphe. Mélos. Siphano, l'Argentièrre. Anti-Paros. Naxe. Paros. Syros. Délos. Lemnos. Samothrace. Coreyre. Leucade. Cythère. Égine. Salamine. Eubée.

LES îles grecques sont partagées en deux divisions générales : les *Cyclades*, ainsi nommées du mot grec qui signifie *cercle*, sont celles qui en forment un autour de Délos, l'île d'*Apollon*. Les *Sporades* s'ap-

pellent ainsi du mot grec qui signifie *semer*, parce qu'elles sont loin du cercle de Délos, semées comme confusément sur la surface de la mer. Il y en a qu'il seroit même inutile de nommer, s'il n'en étoit pas quelquefois mention dans l'histoire grecque.

La *Proconèse*, sur la côte de Thrace, vis-à-vis Cysique, connue par ses beaux marbres; ce sont eux qui reçoivent le poli le plus fini. *Constantin* n'en vouloit pas d'autre pour embellir sa nouvelle ville.

Ténédos, vis-à-vis l'ancienne Troie, peut avoir neuf lieues de tour. C'est de cette île que partirent les serpens à longs replis tortueux qui vinrent dévorer *Lacoon* et ses fils; derrière elle se cachèrent les Grecs, quand ils feignirent de lever le siège de Troie. Ses habitans aimoient beaucoup la justice. On disoit en proverbe *la justice ténédiennne*, pour dire une justice sévère. L'île produit le vin muscat le plus délicieux du Levant. *Justinien* en fit un entrepôt pour les blés qui se transportoient à Constantinople. Elle a appartenu aux Perses, aux Athéniens, aux Lacédémoniens, aux Romains, et enfin aux Turcs.

Lesbos peut avoir cent vingt lieues de tour; elle a produit *Arion*, qu'on regarde comme l'inventeur de la lyre; *Théophraste*, chef de la philosophie péripatéticienne, après *Aristote*; *Pittacus*, un des sept sages de la Grèce; *Alcée*, poète lyrique; *Sapho*, la dixième muse; *Terpandre*, qui donna une septième corde à la lyre; *Hellanicus*, historien célèbre; *Callias*, laborieux commentateur d'*Alcée* et de *Sapho*; *Diophane*, fameux rhéteur, et beaucoup

d'autre
loient
tiroien
de l'île

Le
appré
dema
dème
se fit
dit :
l'emp

El
colon

rois.

villes

là les

comm

qui a

les h

beau

rent
phes
parc
mise
I
res
de
des
l'éc
les

d'autres. Il a été un temps où les Romains qui vou-
loient se perfectionner dans la belle littérature se re-
tiroient à Rhodes, à Athènes ou à Mitylène, capitale
de l'île de Lesbos.

Le vin de Lesbos servit un jour à Aristote pour
apprécier le mérite de deux grands hommes. On lui
demandoit auquel il donnoit la préférence de *Méné-
dème* de Rhodes, ou de *Théophraste* de Lesbos. Il
se fit verser du vin des deux endroits, le goûta, et
dit : « Tous deux sont excellens, mais le vin de Lesbos
l'emporte. »

Elle a été peuplée comme les autres îles par des
colonies, dont les chefs ou conducteurs devenoient
rois. Ensuite la démocratie s'établit ; puis toutes les
villes affectèrent la supériorité sur leurs voisines ; de
là les guerres civiles qui ramenèrent la royauté, ou,
comme on l'appeloit en grec, la *tyrannie*. *Pittacus*,
qui avoit chassé un tyran de Mitylène, fut prié par
les habitans de prendre le sceptre. Il gouverna avec
beaucoup de sagesse ; plusieurs de ses jugemens fu-
rent gravés sur les murs du temple d'*Apollon* à *Del-
phes*, comme des oracles de justice. Une de ses lois
paroîtra sévère : c'étoit que toutes les fautes com-
mises dans l'ivresse seroient doublement punies.

Les-Lesbiens ont été engagés dans toutes les guer-
res des Perses, des Athéniens, des Lacédémoniens,
de Mithridate, des Romains. La réputation morale
des hommes n'étoit pas bonne, celle des femmes
l'étoit encore moins. En général, on disoit *une vie
lesbienne* pour une vie débauchée. On appelle cette

île *Mételin* ; elle en a autour d'elle plusieurs petites peu intéressantes.

On ne pourroit que répéter du gouvernement de Chio ce qu'on a dit des autres villes, monarchie, république, tyrannie, sujétion à des insulaires voisins ou à de grands empires : c'est toujours le même cercle sans aucun trait saillant. On remarque seulement qu'ayant acquis par une trahison et un sacrilège un terroir très-fertile, ils se firent long-temps scrupule d'en employer le produit dans leurs sacrifices. Ils en regardoient les fruits et les blés comme profanes, et comme indignes d'être offerts aux dieux ; mais ils ne poussèrent pas la délicatesse jusqu'à ne point faire servir ses productions à leur profit. Chio est le centre de huit ou dix petites îles.

Esculape, dieu de la médecine, avoit un beau temple à *Cos*, et dans cette île étoit honoré d'un culte particulier. *Hippocrate*, restaurateur de cette science, y naquit. *Homère* l'honore de l'épithète de *bien peuplée*. *Hippocrate*, *Xénius*, et d'autres fameux médecins qui se sont formés dans cette île n'existoient pas encore lorsqu'elle mérita l'épithète d'*Homère*. Le médecin de l'empereur Claude, nommé *Xénophon*, qui se prétendoit descendant d'*Esculape*, obtint de cet empereur l'exemption de tout impôt pour le lieu de sa naissance. Ainsi *Cos* a plus d'une obligation à la médecine. Cette île se glorifie de la naissance d'*Apelle*. Il y fit son magnifique tableau de *Vénus* sortant de la mer. *Cos* a été monarchique, démocratique, et sujette des Romains. On

faisoit à *Cos* une étoffe si fine, qu'elle étoit parfaitement transparente. Les dames romaines l'estimoient beaucoup. On dit que *Nisnie*, très-petite île, a été détachée de *Cos*. *Carpatus*, qui n'est guère plus grande, a eu, dit-on, trois villes. Beaucoup d'autres îles de ces parages doivent être regardées, pour leur petitesse, plutôt comme des rochers que comme des îles. Cependant la douceur du climat, et la fertilité du peu de terre qu'on y trouve, y ont attiré des habitans.

Théra, près de Crète, doit son nom à *Théras*, Lacédémonien, qui y transporta quelques descendans des Argonautes, dont on raconte l'aventure suivante. Ballottés par la mer, ils arrivèrent sur le territoire de Sparte. Les habitans les reçurent bien, et leur donnèrent non-seulement des terres, mais même des femmes. Ces aventuriers conspirèrent contre les propriétaires, et voulurent se rendre maîtres de tout le pays. On découvrit le complot : ils furent tous saisis et condamnés à mort. La sentence devoit s'exécuter le lendemain. Les femmes demandèrent la permission de dire le dernier adieu à leurs maris. Cette grâce leur est accordée; elles en profitent pour changer d'habits avec eux et les faire évader. Un roi de Sparte, nommé *Théras*, qui, après avoir abdiqué la royauté, s'ennuyoit d'être sujet, proposa de réunir ces étrangers et de les transporter hors des terres de la république. Il se mit à leur tête, et l'île où il le débarqua prit de lui le nom de *Théra*.

Céos étoit si peuplée, qu'on y fit une loi d'après

laquelle tous ceux qui passaient soixante ans devoient être empoisonnés, afin que les autres eussent de quoi subsister. Il est vrai qu'il étoit permis à ceux qui ne vouloient pas se soumettre à la loi de sortir de l'île quand ils avoient atteint l'âge indiqué, mais ils ne pouvoient rien emporter avec eux. Les habitans de Julie, ville de Céos, étant assiégés par les Athéniens, se proposèrent de massacrer tous les petits enfans, afin de n'être pas détournés du soin de se défendre par l'obligation d'avoir soin d'eux. Les Athéniens, instruits de cette résolution, aimèrent mieux lever le siège. Céos est la patrie de *Simonide*, qui fit le premier des vers qu'on chantoit aux funérailles. *Cythus*, près de Céos, a des bains chauds.

Sériphe, hérissée de rochers, semée de mines de cuivre qui en rendent l'air malsain, fertile uniquement en ognons, sa principale production, étoit le lieu où les empereurs envoyoient ceux qu'ils vouloient punir de l'exil le plus désagréable. Un de ces exilés demanda un jour à un Sériphien quel crime pouvoit faire bannir de Sériphe : « Le parjure, répondit-il. — Faites donc » bien vite un faux serment, reprit l'autre, pour être » banni d'un lieu si exécrationnable. » *Auguste* y envoya un orateur qui parloit avec trop de liberté. Dix-sept ans d'exil dans l'île de Crète n'avoient pu le guérir de ce défaut.

Mélos pourroit jouir de quelque considération auprès des athées, si véritablement il se trouve de ces insensés, parce qu'elle est la patrie de *Diagoras*, qui a nié le premier l'existence des dieux. On estimoit

son alun, gale, ma

Siphac
première
tans les ca
les forcen
vernes d'
paros. Il
rières de
la végétat

Naxos
en excell
l'honneur
les plain
riers, de
marbre,
de veines
en ont ét
les Roma

Paros
paremme
d'endroit
de statue
de *Parr*
sont tou
puissant
qui se re
petit co
plus mo
Syro

son alun, son miel, et ses eaux qui guérissent de la gale, mais qui causoient l'hydropisie.

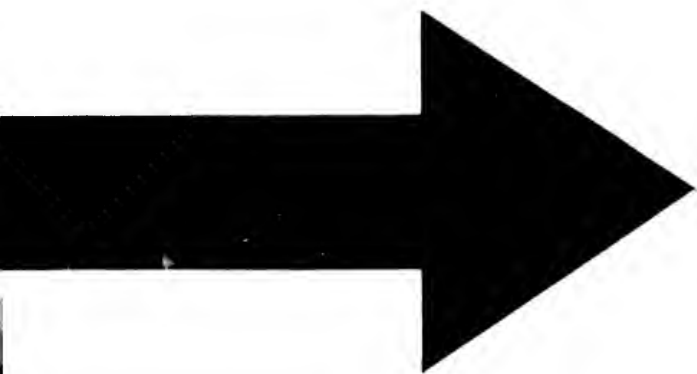
Siphano et l'*Argentière* avoient des mines, la première de plomb, la seconde d'argent. Les habitans les cachent, dit-on, de peur que les Turcs ne les forcent d'y travailler. *Tournefort* a décrit les cavernes d'*Oléatus*, plus connues sous le nom d'*Antiparos*. Il paroît que ce sont de l'origine, des carrières de marbre. Elles ont jeté des lumières sur la végétation des pierres.

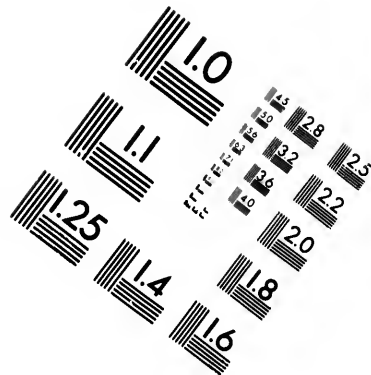
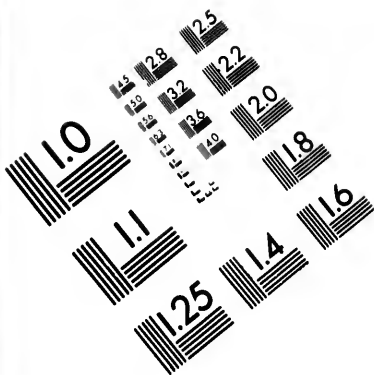
Naxos a été une île florissante, guerrière, fertile en excellens vins, ornée d'un temple superbe en l'honneur de *Bacchus*. Les fruits y sont délicieux, les plaines couvertes d'orangers, d'oliviers, de mûriers, de figuiers. On y trouve des cèdres. Son marbre, qu'on estime beaucoup, est vert, tranché de veines blanches. Les Athéniens l'ont subjuguée, en ont été chassés, y sont revenus. Elle a subi sous les Romains le sort commun.

Paros est célèbre par ses marbres. La matière apparemment avoit invité les ouvriers, car il y a peu d'endroits où l'on trouve autant de débris de colonnes, de statues, d'architraves, de piédestaux; les murailles de *Parréchia*, bâties sur les ruines de *Paros*, en sont toutes composées. Elle s'appeloit *île opulente, puissante, heureuse*. Elle étoit fière de ses richesses, qui se réduisent actuellement au produit d'un très-petit commerce. Elle est la patrie d'*Archiloque*, le plus mordant des poètes satiriques.

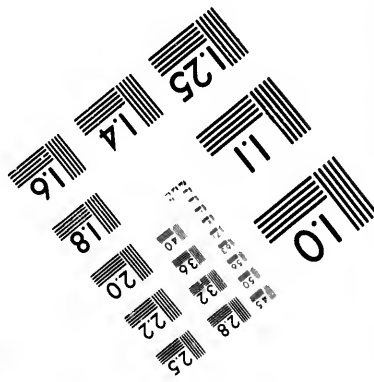
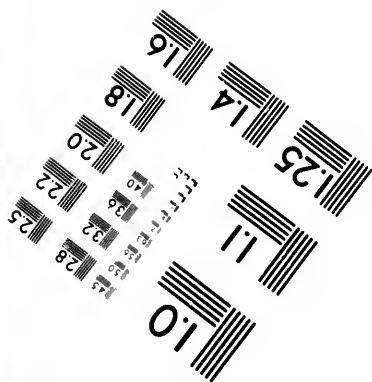
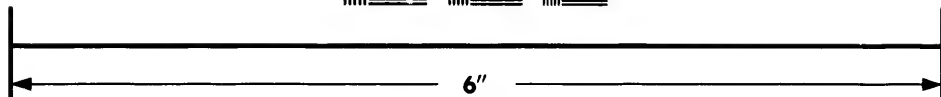
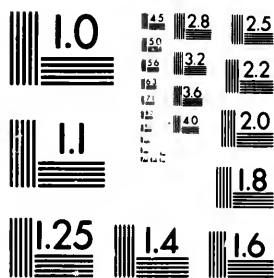
Syros abondoit en vin, en blé et autres comes-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



tibles. L'air y est très-sain. Elle est la patrie de *Phérecide*, un des plus savans philosophes de l'antiquité, disciple de *Pittacus*, maître de *Pythagore*; le premier, dit-on, qui a écrit en prose, qui observa les révolutions de la lune, prédit les éclipses, enseigna publiquement le dogme de l'immortalité de l'âme et celui de la transmigration, qu'il tenoit des Phéniciens. *Mycone*, *Andros*, *Cyrus*, *Théos*, et d'autres îles adjacentes n'offrent rien de remarquables que de bon vin et de belles ruines.

Trois temples s'élevoient dans l'île de *Délos* : le premier consacré à *Latone*, le second à *Diane*, sa fille, et le troisième à *Apollon*. Ce dernier étoit un des plus superbes édifices de l'univers. Ce dieu y rendoit des oracles fort estimés pour leur clarté, pas autant néanmoins que ceux de Delphes, qui étoient fort obscurs, mais qu'après l'événement on appliquoit plus sûrement par la raison même de leur obscurité. Ce temple occupoit une grande partie de l'île. L'île elle-même étoit un asile non-seulement pour les particuliers, mais aussi pour les nations. On a vu des armées ennemies s'y rencontrer, et ne commettre l'une contre l'autre aucune hostilité par respect pour la sainteté du lieu. Tous les Grecs concoururent à la construction du temple, et de ses magnifiques galeries, dont les ruines portoient encore les noms de plusieurs rois qui ont contribué à ce travail. Ils y envoioient des dons présentés par des députations solennelles. Aujourd'hui quelques curieux y vont chercher les traces des anciens monumens.

La terre est si couverte de décombres , de ruines et d'épines , qu'il n'est pas possible de la cultiver. Il n'y a pas un habitant. Voilà *Délos* ancienne et moderne.

Après *Syros* , où *Achille* vécut quelque temps déguisé en fille dans la cour de *Lycomède* , on passe quatre petites îles peu importantes , et on arrive à *Lemnos* ; consacrée à *Vulcain* , et demeure des premiers forgerons. *Junon* , sa mère , y étoit aussi invoquée. Tous les ans on lui sacrifioit une jeune femme. Une terre qu'on appelle *sigillée* , parce que les sacs qui la contiennent sont marqués d'un sceau , a toujours été regardée comme un excellent remède contre les poisons , les morsures de serpens , les blessures et le flux de sang. C'est une espèce de chaux que les anciens alloient chercher avec des cérémonies religieuses. Les Grecs modernes en pratiquent aussi en la ramassant. Une grande partie de cette terre est envoyée au grand seigneur ; le reste est vendu à son profit. Il est défendu aux habitans d'en garder sous peine de mort. Il y avoit aussi à *Lemnos* un labyrinthe , qui étoit un magnifique édifice. *Imbros* et *Thasos* ont eu des mines d'or.

L'île de *Samothrace* étoit fameuse par les honneurs qu'on y rendoit aux dieux *Cabiri*. Les savans ne sont d'accord ni sur l'origine de ce mot , ni sur ce qu'il signifioit. Selon toutes les apparences , on entendoit par là des dieux très-puissans. De tous les sermens , celui par lequel on attestoit les dieux de *Samothrace* étoit le plus sacré. Les cérémonies de

l'initiation ne doivent pas être oubliées ; on y trouvera quelque ressemblance avec celles qu'on prétend être pratiquées dans une société fameuse de nos jours. On plaçoit sur une espèce de trône celui qui devoit être admis. On le ceignoit de rubans couleur de pourpre ; on le couronnoit de lauriers ; ensuite les prêtres et les spectateurs dansoient autour de lui. La danse finissoit par des exécutions prononcées contre ceux qui révéleroient ce qui se passoit dans les assemblées. Il est à remarquer que l'attribut d'un *Cabiri*, tel qu'il se trouve dans les médailles , étoit un marteau.

On chercheroit en vain dans *Corcyre* les jardins du roi *Alcinoüs* ; mais à côté d'un terrain sablonneux et stérile on en trouve un autre abondant en arbres fruitiers, oliviers, figuiers, vignes, et en belles moissons. Ce sont là les vrais jardins. On en trouvera de pareils dans *Leucade*, dans *Cythère*, dont le nom réveille des idées riantes ; les *Strazdes*, les *Échinades*, et une multitude de petites îles. La nature, en les parant de ses ornemens les plus précieux, sembloit avoir voulu en faire des asiles de bonheur et de paix, et presque toujours elles ont été le théâtre des guerres étrangères, ou des troubles domestiques, ou ont été envahies par les pirates.

Égine étoit très-pierreuse. L'industrie des habitans la rendit fertile. Comme ce fut à force de travailler la terre qu'ils parvinrent à la féconder, les poètes ont supposé qu'après une peste qui dépeupla le pays, les dieux y mirent des hommes connus sous

le nom de *Mirmidons* ; c'est-à-dire , qu'à des faïnéans succédèrent des hommes laborieux. *Solon* étoit de *Salamine*. Enfin la longue énumération des îles grecques finira par l'*Eubée* , belle et grande île , qui a soutenu , comme toutes les autres , des guerres intérieures et extérieures.

Toutes ces îles ont éprouvé d'affreux ravages , des incendies , des subversions totales de villes florissantes. Alternativement oppresseurs et opprimés , ces insulaires s'arrachent tour à tour la palme de la liberté , qu'ils arrosoient du sang de leurs voisins ou de leurs concitoyens. Actuellement , flétris en apparence des stigmates de la servitude sous le gouvernement turc , pourvu qu'ils paient l'impôt , ils mènent réellement une vie douce et tranquille. Les voyageurs qui les ont examinés de près ont retrouvé dans les hommes la délicatesse qui distinguoit les anciens Grecs ; dans les femmes , les grâces piquantes de leurs ancêtres ; dans leurs fêtes , la décence et la gaieté : plus heureux , si on en juge par l'histoire , dans une pareille dépendance que sous l'égide d'une liberté toujours agitée et sanglante.

MACÉDONIENS ,

Macédoine, entre la mer Égée, la Thessalie, la mer Adriatique et le fleuve Strymon. Terroir. Habitans. Gouvernement. Mœurs et coutumes, Lois et sciences. Discipline militaire. Rois : Caranus; Éropas; Amyntas; Alexandre; Perdiccas; Oreste; Amyntas II; Alexandre II; Perdiccas II; Philippe; Alexandre-le-Grand. Successeurs d'Alexandre: Ptolémée; Eumènes; Antigone et Démétrius; Antipater; Cassandre; Pyrrhus. Invasion des Gaulois sous Céraunus. Philippe. Persée; sa défaite par les Romains.

Au fond du golfe qui contient cet archipel se trouve la Macédoine. Ses limites ont varié suivant que la fortune a été favorable ou contraire aux princes macédoniens. Elle s'est formée en royaume par l'aggrégation de beaucoup de petits peuples dont les noms nous restent encore. On ne sait à quelle époque celui des Macédoniens a prévalu, ni s'il vient d'un roi nommé *Macedo*, descendant de *Deucalion*, ou de *Migdonia*, province dont on a fait *Macedonia*.

La Macédoine est hérissée de montagnes. Le mont Athos passe pour un des plus hauts de la terre. Il y avoit autrefois beaucoup d'autels consacrés aux faux dieux. Il est actuellement couvert de monastères. Le mont *Pangœus* recèle dans son sein des mines d'or et d'argent. Non-seulement les montagnes, mais la

Macédoine entière, fournissent des bois de charpente et de marine très-estimés. On n'y connoissoit pas autrefois de déserts; maintenant moins peuplée, elle manque quelquefois de vivres. Elle n'a pas prospéré autant qu'elle auroit pu pour le commerce des mers qui baignent ses côtes, ni pour la navigation, et pour les transports intérieurs des belles rivières qui l'arrosent. On n'y connoît pas d'animaux extraordinaires, ni de raretés naturelles ou artificielles. L'air y est vif et sain. Il s'y trouve beaucoup de vieillards vigoureux. Les plaines qui avoisinent la mer donnent du blé et de l'huile, et sont plus fertiles que le reste du pays, qui est en général trop boisé et trop montueux; mais il nourrissoit de nombreux haras et d'excellens chevaux.

Les ancêtres de ces hommes qui devinrent peu à peu maîtres de la Grèce, et ensuite de l'Asie, étoient Argiens. Arrivés dans ce pays sous la conduite d'un chef descendant d'*Hercule*, ils étendirent de proche en proche leur domination, autant par leur prudence que par leur valeur; en n'érigéant point de trophées après leurs victoires, et en traitant comme frères ceux qu'ils subjugoient. Tous ces peuples se fondirent pour ainsi dire ensemble, et ne firent plus qu'une nation, dont le caractère distinctif étoit la bravoure, l'éloignement du luxe et de la mollesse.

Le gouvernement des Macédoniens est l'image d'une monarchie tempérée. Sous l'autorité des rois, ils étoient plus libres que dans la plupart des républiques de la Grèce. Sujets fidèles et même zélés, ils semblent avoir porté trop loin l'affection pour leurs

princes, en faisant ou adoptant des Persans une loi en vertu de laquelle non-seulement les conspirateurs, mais tous leurs parens étoient exterminés. Cependant leur attachement pour les rois ne leur inspiroit jamais une soumission idolâtre. Quand ils les abordoient, ils conversoient familièrement avec eux, et les saluoient d'un baiser. Ils les aimoient et ne les craignoient pas, parce que personne ne pouvoit être mis à mort que par le jugement des tribunaux ou de l'armée.

Ces monarches étoient fort modestes dans les ornemens affectés à la royauté. Des armes magnifiques, une chaise de parade, étoient tout ce qui les distinguoit de leurs sujets. Leur éducation étoit sévère. Ils tempéroient la majesté du trône par une douce familiarité, mangeoient avec leurs amis, admettoient volontiers leurs sujets en leur présence, et jugeoient les causes, même celles qui n'étoient pas d'une grande importance. Tous ces usages n'ont pas été les habitudes d'un seul roi, mais des vertus qui se sont perpétuées sur le trône de Macédoine pendant plusieurs siècles.

Les Macédoniens professoient la même religion que les Grecs. Leurs principaux dieux étoient *Jupiter*, qu'ils honoroient comme leur protecteur; *Hercule*, comme le dieu tutélaire des vaillans hommes, et *Diane*, comme la déesse de la chasse, qui étoit leur occupation favorite. Ils étoient attachés à leur religion et superstitieux. Les rois exerçoient souvent eux-mêmes les fonctions sacerdotales, érigeoient des

statue
Macé
que d
point
qu'ap
c'est
aimo
encon
Dans
d'adr
cutoi
d'agr
timid
Le
cutée
natur
marq
mais
les c
datic
nien
donn
dans
ans
pas
san
mer
Leu
de
usa

statues et des autels, et immoloient des victimes. Les Macédoniens ne s'écartoient des règles de la sobriété que dans les grands repas. Les femmes n'y étoient point admises. Les jeunes gens ne pouvoient s'y asseoir qu'après avoir tué un sanglier, de bonne guerre, c'est-à-dire avec la lance, sans toile ni filets. Ils aimoient non-seulement l'exercice de la chasse, mais encore le danger auquel alors on y étoit exposé. Dans les camps, ils prenoient des leçons de force et d'adresse sous les yeux de leurs capitaines, et exécutoient une danse militaire qui ne manquoit pas d'agrément; mais hardis soldats, ils étoient matelots timides.

Les lois émanoient du prince; mais, pour être exécutées, il falloit qu'elles fussent conformes à l'équité naturelle. L'accusé étoit lié, ne conservoit aucune marque de sa dignité, de quelque rang qu'il fût. Jamais on ne le privoit du droit de se défendre. Dans les cas douteux, la torture étoit permise, et la lapidation le supplice le plus ordinaire. L'année macédonienne étoit composée de douze mois inégaux, qui donnoient autant de jours que nous en comptons dans la nôtre. Il est à remarquer que tous les quatre ans ils avoient une année bissextile. Nous ne sommes pas aussi instruits de ce qui concerne leurs connoissances dans les arts et dans les sciences. On doit seulement faire observer qu'ils étoient excellens monétaires. Leurs médailles portent d'un côté le buste du prince, de l'autre le nom de la ville où elle a été frappée : usage utile pour l'histoire. L'exergue, quelquefois

en langue macédonienne, fait voir que cette langue différoit absolument de tous les dialectes grecs.

La valeur étoit naturelle aux Macédoniens. Ils y ont ajouté une excellente discipline, et cet heureux mélange de courage et de docilité les a rendus à la fin invincibles. Souvent, cependant, ils ont été moins puissans, quoique toujours aussi braves que leurs voisins; mais dès qu'une fois le génie de leurs princes leur eut frayé une route à de grandes conquêtes, ils les secondèrent avec une ardeur sans égale; et pour faire réussir leurs projets, ils se soumirent à la plus sévère discipline. Dès-lors la guerre devint une occupation nationale. On naissoit soldat, et on ne recevoit d'éducation que celle des camps.

L'armée macédonienne, dans les temps de ses succès et de sa gloire, étoit composée de Macédoniens, qui en faisoient les deux tiers, et n'avoient d'autre solde que le butin. Elle étoit composée en outre d'auxiliaires grecs, entretenus par leurs républiques, et de mercenaires payés par le roi. L'infanterie avoit trois sortes de soldats, les uns légèrement, les autres moins légèrement, et d'autres pesamment armés. Ceux-ci formoient la fameuse phalange, corps terrible dans l'attaque, inébranlable dans la résistance, aussi redoutable par la régularité et la prestesse de ses mouvemens, quand il s'ébranloit, que par la solidité de sa masse quand il se tenoit sur la défensive.

Quoique la plus grande partie de la cavalerie fût composée d'étrangers, il y avoit cependant des corps

de M
val d
étoit
rie,
l'emp
comp
De
perça
telles
Quan
d'aut
guoit
gran
vivoi
pas é
depu
La
une
ordre
possi
et les
lang
pour
offici
dats.
tous
Ja
d'un
dats.
enflé

de Macédoniens. Quand un soldat perdoit son cheval dans le combat , ou par la maladie , le capitaine étoit obligé de lui en fournir un de sa propre écurie , selon cette maxime , que l'avantage public doit l'emporter sur le faste particulier. Il y avoit des récompenses établies pour les infirmes et les vétérans.

Des boucliers et des casques de cuir cru , des épées perçantes et tranchantes , des poignards , des piques , telles étoient les armes offensives des Macédoniens. Quand le roi commandoit , et rarement ils avoient d'autres généraux que leurs princes , il ne se distinguoit ni par la magnificence des habits , ni par de grands équipages , ni par une table somptueuse. Il vivoit comme le simple soldat , et cette frugalité n'a pas été la vertu de quelques rois , mais celle de tous , depuis le premier jusqu'au dernier.

La phalange campoit au centre , la cavalerie sur une aile , les troupes légères sur l'autre. Le même ordre s'observoit dans les marches , autant qu'il étoit possible. Quand l'ennemi étoit rompu , la cavalerie et les troupes légères alloient à la poursuite ; la phalange restoit constamment sur le champ de bataille pour empêcher le ralliement. Pendant l'action les officiers , le roi même , adressoient la parole aux soldats. Ils avoient un cri de guerre , qu'ils pousoient tous ensemble lorsqu'ils en venoient aux mains.

Jamais l'armée ne campoit qu'elle ne s'entourât d'un fossé. Les tentes ne contenoient que deux soldats. Elles étoient de cuir , taillées pour être cousues , enfilées , et servir de radeaux en cas de besoin. Le

roi n'en avoit que deux, une pour coucher, et l'autre pour recevoir ses officiers. Il n'y avoit à la suite de l'armée ni femmes, ni enfans, ni équipages de luxe. Le nombre des chariots étoit petit. Chaque soldat portoit son bagage. Telles étoient les troupes, qui, sorties d'un petit coin de l'Europe, en ont soumis une partie, ont étendu leur domination jusqu'en Afrique, et ont assujetti à leur empire toute l'Asie alors connue.

[2205. — 793.] *Caranus* vint d'Argos en Macédoine avec une colonie. Le pays étoit peuplé. Il prit une ville et se mit à faire des conquêtes pour se former un royaume. Selon l'usage des vainqueurs, il érigeoit des trophées. Un heureux hasard le corrigea de cette vanité inutile. *Caranus* apprit qu'un lion sorti des forêts du mont Olympe venoit de détruire un de ces monumens; il se persuada que c'étoit un avertissement des dieux de ne pas irriter ses voisins en éternisant leur honte. Dès-lors il se fit une règle qu'il transmit à ses successeurs, comme maxime d'état, de ne jamais traiter les peuples vaincus en ennemis, mais de les regarder comme des sujets.

Cinq rois précédèrent *Æropas*, qui gagna une bataille dans son berceau. Les Macédoniens, quoique braves, se trouvoient toujours vaincus par les Illyriens, qui dévastoiert leur pays. Ils s'imaginèrent qu'ils combattoient plus heureusement s'ils étoient animés par la présence de leur roi, encore à la mamelle. Les chefs le firent porter dans la mêlée; et soit ardeur nationale, soit honte d'abandonner un

enf
stin
des
à in
d'un
lenc
sœu
C
pen
roi
repr
dans
bien
décl
fléch
hont
équiv
roya
richi
conje
dans
Perse
ils au
Pe
mont
bare,
qui s'
tous
par le

enfant, les Macédoniens combattirent avec tant d'obstination, que les Illyriens furent défaits.

Sous *Amyntas* arriva l'aventure, déjà racontée, des jeunes seigneurs persans, qui forcèrent ce prince à introduire ses filles auprès d'eux dans la licence d'un repas. *Alexandre*, fils du roi, vengea la violence faite à son père, et prévint l'affront dont ses sœurs étoient menacées.

Cet *Alexandre*, qui succéda à son père, joua pendant tout son règne le rôle de médiateur entre le roi de Perse et les républiques grecques. Celles-ci lui reprochèrent quelquefois la duplicité qu'il mettoit dans ses négociations. On lui fit entendre qu'il seroit bien plus noble, et qu'il lui conviendrait mieux de se déclarer pour le parti qui défendoit la liberté que de fléchir, comme il faisoit quelquefois, sous le joug honteux du monarque asiatique; mais cette conduite équivoque lui procura l'avantage de garantir son royaume des ravages de la guerre, et même de l'enrichir, par le passage des troupes. On peut cependant conjecturer qu'il inclinoit pour les Grecs. Se trouvant dans l'armée de *Mardonius*, il les informa que les Perses devoient les attaquer. Sans cet avertissement, ils auroient été surpris et défaits.

Perdiccas, fils de cet *Alexandre*, se trouva, en montant sur le trône, entre les Thraces, nation barbare, les Perses, les Lacédémoniens et les Athéniens, qui s'efforçoient tous de l'attirer dans leurs querelles, tous ennemis sourds ou déclarés. Il se défit des uns par les autres, les mettant aux prises, les secourant,

les abandonnant. On l'accusoit de perfidie , il récriminoit par des reproches de mauvaise foi , et tous avoient raison. Il eut à soutenir tous les genres de guerre : invasion , attaques imprévues , campagnes régulières , guerres civiles. Mais on remarque que , malgré son habileté et sa bravoure , il préféroit la plume à l'épée , la négociation aux armes.

On ne sait à quel titre *Archélaüs* lui succéda ; mais il reçut de lui un royaume puissant. Il s'appliqua à le fortifier par des places de défense , et paroît avoir mené une vie douce et tranquille dans la société des sàvans , qu'il aimoit. Il vit mourir dans sa cour *Eurypide* , auquel il éleva un magnifique tombeau ; il rechercha l'amitié de *Socrate*. On dit que ce philosophe se refusa à ses empressements , à cause des cruautés qu'il avoit commises au commencement de son règne pour assurer l'usurpation à laquelle on croit qu'il dut le trône. En ce cas , il en tomba comme il y étoit monté , par une conspiration qui lui fit perdre la vie. La couronne n'en passa pas moins sur la tête d'*Oreste* , son fils , encore enfant.

Il eut le bonheur de trouver un parent nommé *Érope* , qui gouverna sagement le royaume , pendant son enfance , sous le titre de protecteur , et rendit le sceptre à son pupille. Pendant ce règne , *Agésilas* , roi de Sparte , revenant d'Asie avec un corps de troupes , demanda permission de passer par la Macédoine. *Érope* répondit qu'il y réfléchiroit. « Qu'il y réfléchisse , répondit le fier Lacédémonien ; pour nous , marchons. » Cette fermeté étonna le protec-

teur
Par d
lage
pays
La
catas
qu'à
et tra
dre.
rence
L'adr
sins ,
d'Al
de ce
cédor
mort
Un de
la pu
du dé
pateu
mère
sania
nien.
dans ;
De pe
ne se
titeur.
Il
fils.
extrém

teur, qui envoya partout ordre de les bien recevoir. Par cette précaution il exempta la Macédoine du pillage que se seroient permis les Spartiates dans des pays moins complaisans.

La suite du récit se couvre ici d'obscurité, par des catastrophes qui placent et déplacent les princes, jusqu'à *Amyntas*, qui affermit le trône dans sa famille, et transmet paisiblement la couronne à son fils *Alexandre*. On peut remarquer dans ces deux rois la différence qu'il y a entre la politique et la fourberie. L'adresse d'*Amyntas* ne lui ôta ni l'estime de ses voisins, ni l'amour de ses sujets; au lieu que la finesse d'*Alexandre*, loin de lui servir, lui ôta la confiance de ceux avec lesquels il traitoit, et l'amour des Macédoniens. Ils se montrèrent très-indifférens sur la mort violente qui l'arracha du trône, encore jeune. Un de ses parens, nommé *Pausanias*, voulut usurper la puissance souveraine au préjudice des deux frères du défunt, nommés *Perdiccas* et *Philippe*. Cet usurpateur se rendit le peuple favorable; mais *Eurydice*, mère des princes, trouva des ressources contre *Pausanias* dans l'affection de *Pélopidas*, général athénien. Celui-ci fut pris pour arbitre entre les prétendans; son jugement donna le sceptre à *Perdiccas*. De peur qu'après son départ de Macédoine les troubles ne se renouvelassent, il exigea des otages des compétiteurs.

Il demanda à *Eurydice*, *Philippe*, son dernier fils. Cette tendre mère ne consentit qu'avec une extrême répugnance à remettre un fils chéri en des

maines étrangères. Cependant la haute opinion qu'elle avoit de *Pélopidas* diminua son inquiétude. Elle lui recommanda instamment son éducation; ce grand homme promit d'en prendre le plus grand soin, et lui tint parole. En passant par Thèbes, il remit le jeune prince entre les mains d'*Épaminondas*, son ami, qui avoit chez lui un philosophe pythagorien, de grande réputation. *Philippe* apprit de ce philosophe les sciences qui peuvent former l'esprit. *Épaminondas* lui enseigna l'art de la guerre. Le jeune prince trouva chez ce grand homme des exemples d'une infatigable activité, d'une fermeté d'âme inébranlable, de tempérance, d'amour de la justice, de désintéressement et de candeur; mais on l'accuse de n'avoir retenu de ces vertus que celles qui étoient favorables à ses desseins ambitieux.

[2639.—359.] Tandis qu'il se formoit à l'école d'*Épaminondas*, il apprit la mort de *Perdiccas*, son frère, tué dans une bataille contre les Illyriens, ennemis héréditaires des Macédoniens. Ce prince ne laissoit qu'un très-jeune fils, nommé *Amyntas*. *Philippe* se rendit secrètement en Macédoine avec la plus grande diligence. Il y avoit déjà deux compétiteurs soutenus par les Illyriens et par les Thraces; ainsi, en arrivant, il trouva un désordre affreux dans le gouvernement, un peuple abattu et partagé d'opinions sur les droits d'un roi, des troupes étrangères appelées par les rivaux, et point d'armée à opposer aux ennemis de sa patrie. Quelle carrière pour un jeune homme de vingt-deux ans!

Philippe mit alors en œuvre les grands talens que la nature lui avoit donnés pour négocier et pour combattre. Il apaisa les troubles domestiques en gagnant le peuple par son affabilité, les grands par d'immenses promesses, dont il ne fut jamais avare, les gens de guerre par des témoignages d'estime et d'affection. Les prétendans au trône disparurent, ou satisfaits de quelques dédommagemens, ou vaincus. Après tant de succès, la nation lui offrit ou lui laissa prendre sans peine la place de son neveu, et il ne fallut à *Philippe* que très-peu d'années pour devenir le monarque le plus puissant de cette partie du monde, et le plus envié.

La jalousie des états voisins étoit bien pardonna-ble à l'égard d'un prince dont on ne pouvoit se dissimuler l'extrême ambition, quoiqu'il la cachât avec beaucoup d'adresse. Il avoit toujours des prétextes. S'il attaquoit *Amphipolis*, ville à sa bienséance, il faisoit dire aux Athéniens que c'étoit uniquement pour rétablir la paix parmi les habitans de cette ville. *Potidée*, *Pydne*, villes fortes, il ne les prenoit, disoit-il, que pour en priver les Athéniens, qui tenoient garnison dans ces places, et pour les remettre aux Olynthiens, qu'il désiroit se rendre favorables. Il disoit à ceux de ses courtisans qui se monroient étonnés de sa générosité : « Il faut obliger ceux qu'on ne sauroit vaincre. » Mais *Olynthie* éprouva à son tour que le feint désintéressement de *Philippe* n'étoit qu'un voile pour ses perfidies : ce prince s'emparoit du pays entre le Nestus et le Strymon ; ce n'étoit pas,

disoit-il avec sa sincérité ordinaire, pour s'approprier les mines d'or et d'argent qui s'y trouvoient, mais pour secourir les habitans contre des voisins inquiets qui les menaçoient. Peu lui importoit au reste qu'on devinât ses ruses après l'événement, pourvu qu'on ne les déconcertât point durant l'entreprise.

Un de ses grands sujets de haine contre *Démosthènes*, c'est que cet orateur le devoit, lisoit pour ainsi dire dans sa pensée, et indiquoit si clairement aux Athéniens les motifs de ses actions et leur but, qu'il leur auroit souvent été possible de faire échouer ses desseins, s'ils avoient voulu ouvrir les yeux à la lumière que *Démosthènes* leur présentoit. La ressource de *Philippe* étoit de payer des orateurs qui lui étoient dévoués; mais il reconnoissoit la supériorité de *Démosthènes*. « Il n'est pas à mes gages, » disoit-il; s'il vouloit s'y mettre, je lui donnerois » volontiers de plus grands appointemens qu'à aucun de ceux qui composent ma maison. » Pour caractériser l'éloquence victorieuse de cet orateur, il disoit : « *Isocrate* se bat avec un fleuret, *Démosthènes* avec une épée.

L'orateur lui rendoit la pareille. C'est ainsi qu'il le peignoit en le faisant craindre : « Je vous ferai » voir ce *Philippe* avec lequel nous sommes en » guerre; je vous le ferai voir couvert de blessures, » ayant perdu un œil, estropié d'une main et d'une » jambe, prêt à braver de nouveaux périls, et à four- » nir à la fortune l'occasion de le priver encore de » quelque membre, dans l'espérance que le reste de

» son corps vivra avec gloire et avec honneur. O
 » Athéniens ! tel est Philippe. » La circonstance
 dans laquelle il perdit un œil est à remarquer, pour
 faire voir qu'on ne doit mépriser personne, et qu'il
 n'y a pas de petit ennemi. On lui présenta, pendant
 le siège de Méthone, *Aster*, excellent tircur, qui ne
 manquoit pas, disoit-on, un oiseau dans son vol le
 plus rapide. « Fort bien, répondit *Philippe*, je le
 » prendrai à mon service quand je serai la guerre aux
 » étourneaux. » *Aster*, piqué de la raillerie, se re-
 tira dans la ville. Quelques jours après, *Philippe*,
 étant dans les travaux avancés, reçoit une flèche sur
 laquelle on trouva écrit : *A l'œil droit de Philippe*.
 Elle avoit atteint le but. Le roi en fit jeter dans la
 ville une autre, avec cette inscription : *Si Philippe*
prend la ville, il fera pendre Aster, et il lui tint
 parole. L'ayant pour ainsi dire provoqué, il auroit
 mieux fait de pardonner, comme il lui arriva dans
 une autre circonstance, à la vérité moins grave, mais
 piquante pour un roi. Les Péloponésiens, auxquels il
 avoit rendu des services, sifflèrent son chariot aux
 jeux olympiques, ce qui étoit une des plus grandes
 insultes qu'on pût faire. Quelques courtisans l'ex-
 citoient à châtier cette insolence. Il répondit noble-
 ment : « S'ils nous sifflent quand nous leur rendons
 » de bons offices, que ne seroient-ils pas si nous
 » leur en rendions de mauvais ! » Il y a encore plus
 de véritable grandeur dans ce qu'il dit des orateurs
 d'Athènes. « J'ai beaucoup d'obligation à ces mes-

» sieurs, qui, en m'indiquant mes défauts, me donnent occasion de me corriger. »

Il ne faut pas oublier ce billet précieux écrit par lui à *Aristote*. « Vous savez que j'ai un fils; j'en rends » grâces aux dieux, non pas tant parce qu'ils me » l'ont donné que parce qu'ils l'ont fait naître votre » contemporain. Je compte que vous le rendrez digne » de me succéder et de gouverner la Macédoine. » Ce fils étoit *Alexandre*. L'élève d'*Épaminondas* et d'un philosophe de son choix connoissoit le prix de l'éducation. On doit attribuer à l'efficacité des bons principes gravés dans l'esprit de *Philippe* dès l'enfance son respect pour la justice. Ce respect lui fit souffrir avec patience la repartie vive d'une femme qu'il venoit de juger en sortant de table. « J'en appelle, s'écria- » t-elle. — A qui? dit le roi. — A *Philippe* à jeun. » Il l'écouta de nouveau, et la renvoya contente. Il ne faisoit pas attendre les plaideurs, persuadé de cette vérité, que celui qui se rend coupable d'un délai de justice abdique par cela même son autorité. Nulle considération humaine ne l'arrêtoit. Ses courtisans intercédèrent fortement pour un homme qui alloit être condamné. « Si le jugement est contre lui, lui » disoient-ils, il sera déshonoré. — Eh bien! répon- » dit-il, j'aime mieux qu'il soit déshonoré que moi. »

Philippe disoit, et il l'avoit éprouvé, « qu'il n'y » avoit pas de ville imprenable, pourvu qu'un âne » chargé d'or pût y entrer. » Mais il gardoit ce genre de corruption pour ses ennemis. Il ne vouloit pas

qu'un roi l'employât autour de lui en prodiguant des richesses aux courtisans.

Alexandre fit ses premières armes à l'âge de quinze ans. Il se trouvoit sur une frontière que des voisins turbulens cherchoient à envahir. Sans en donner avis à son père, il ramasse des troupes, se met à leur tête, et non-seulement garantit la Macédoine des hostilités, mais il transporte le théâtre de la guerre chez les ennemis. *Philippe* fut très-content du premier essai de la valeur de son fils. Néanmoins, dans la crainte que trop d'ardeur ne le précipitât dans quelque entreprise téméraire, il le rappela. Il l'avoit auprès de lui à la bataille de Chéronée, cette fameuse bataille qui décida du sort de la Grèce. *Alexandre* contribua beaucoup au gain de la bataille, puisqu'il enfonça le bataillon sacré des Thébains, lequel faisoit la tête de l'armée ennemie.

Des négociations, où la bonne foi ne présidoit pas, entre *Philippe* et les Athéniens avoient long-temps suspendu une explosion dangereuse. Les Athéniens vouloient d'abord l'empire de la Grèce; ils se retranchèrent ensuite à ne le pas voir passer entre les mains de *Philippe*, et pour cela ils se servirent tantôt de la ruse, tantôt de la force. *Philippe* marchoit toujours à son but, qui étoit de se faire considérer des Grecs comme protecteur des foibles, ennemi de la tyrannie, fût-ce celle des républiques, toujours disposé à soutenir les intérêts de ceux qui le réclamoient. Il n'avoit pas manqué de prendre part à la guerre sacrée, cette guerre qui, pour un arpent de terre enlevé au

temple de Delphes, avoit mis toute la Grèce en feu. *Philippe* s'étoit déclaré contre les sacrilèges, de manière cependant à ne pas trop rassurer les hommes religieux.

Les Athéniens ne laissèrent pas ignorer au roi de Macédoine qu'ils le devinoient. On s'étoit écrit des lettres aigres d'un ton affectueux. Les Athéniens faisoient des plaintes, *Philippe* répondoit par des reproches. Les plaintes et les reproches étoient fondés; mais un roi, qui étoit en même temps son propre secrétaire, son général, son ministre et son trésorier, avoit bien de l'avantage sur une république, dont les choix sont toujours assujettis à l'intrigue. Tous les ans elle créoit dix généraux. « Qu'il est heureux, » ce peuple, disoit *Philippe*, qu'il est heureux de » trouver chaque année dix généraux, pendant que je » n'en ai pu trouver qu'un seul pendant le cours de » ma vie ! » C'étoit *Parménion*. Mais une république a quelquefois plus d'influence à l'extérieur par la multitude de ses agens. Aussi Athènes forma-t-elle une ligue formidable, dont les forces se déployèrent dans les champs de Chéronée, près de la Thèbes de Béotie.

Là se choquèrent les deux corps les plus dignes de se combattre, le bataillon sacré et la phalange macédonienne. Le premier, composé de l'élite des jeunes Thébains, tous frères d'armes qui faisoient vœu de mourir ensemble. On connoît la phalange. *Alexandre* commandoit l'aile gauche. Le roi, qui commandoit la droite, s'aperçut par un coup-d'œil de général que les Athéniens, après quelque avaa-

tage
» pa
en d
quel
coun
un g
la v
trion
tous
flexi
don
O
senc
pou
pris
mais
rent
» q
» q
Sur-
tous
ils s
» d
» n
il a
Ché
vite
toit
là
trib

tage , s'abandonnoient à la poursuite. « Ils ne savent » pas vaincre », dit-il ; et fondant sur eux, il les mit en déroute. Les premiers transports de sa joie eurent quelque chose de ridicule ; mais un enfant qui voit couronner son front du premier laurier académique , un général que ses soldats élèvent sur les pavois de la victoire, une femme au premier moment de son triomphe sur un cœur que des rivales lui disputoient, tous éprouvent un sentiment qui repousse la réflexion, une espèce d'ivresse à laquelle on doit pardonner des fautes.

Oui , *Philippe* fit chanter ironiquement en sa présence le décret que *Démosthènes* avoit fait passer pour exciter les Grecs contre lui. Il parla avec mépris des états de la Grèce, il insulta ses prisonniers ; mais un mot de *Démade*, l'un d'entre eux, le fit rentrer en lui-même. « O roi ! s'écria *Démade*, puis- » que le ciel vous a donné le rôle d'Agamemnon, pour- » quoi aimez-vous mieux jouer celui de Thersite ? » Sur-le-champ le roi lui donna la liberté, ainsi qu'à tous les autres prisonniers. Se voyant si bien traités, ils s'avisèrent de demander leur bagage. « Je crois, » dit le roi en riant, qu'ils s'imaginent que nous ne » nous sommes pas battus tout de bon. » Cependant il accorda leur demande. *Démosthènes* se trouva à Chéronée, s'enfuit et jeta ses armes pour courir plus vite. Un buisson accrocha sa robe : il crut que c'étoit un ennemi qui l'arrêtoit, et cria, donnez-moi la vie. Combien d'orateurs, braves comme lui à la tribune, l'imiteroient dans le combat !

Les Athéniens furent consternés ; ils crurent que le vainqueur alloit paroître devant leur ville , et il le pouvoit ; mais , soit générosité , soit politique , il leur offrit la paix , et l'accorda à des conditions avantageuses pour eux. Cette conduite lui mérita les applaudissemens de toute la Grèce. *Philippe* avoit provoqué un armement qui se faisoit contre la Perse. Il en fut déclaré généralissime. Ce n'étoit pas un dessein si téméraire. Les Grecs , appelés en Perse par des compétiteurs au trône de *Cyrus* , y avoient plus d'une fois pénétré par gros détachemens , en avoient remarqué le mauvais gouvernement , la foiblesse militaire , et surtout l'immense butin qu'on pouvoit y faire. Ces motifs avoient fait concevoir à un simple roi de Sparte , *Agésilas* , le projet , sinon de renverser le trône persan , du moins d'en détacher les états qui étoient à la bienséance de la Grèce. On ne sait jusqu'où *Philippe* étendoit son projet ; mais il étoit dans la force de l'âge , à la tête d'une confédération puissante et d'une excellente armée , aidé de bons capitaines , grand général lui-même , que ne devoit-il pas espérer ! Un déni de justice arrêta tous ces projets.

Par une disposition particulière de la Providence , qu'on peut regarder comme une punition , *Philippe* , qui avoit toujours fomenté les troubles dans la Grèce , se trouvoit dans sa cour en proie à des divisions domestiques. On ne sait ce qui le détermina à répudier *Olympias* , mère d'*Alexandre* , et fille de *Néoptolème* , frère d'*Arymbas* , roi d'Épire. Il l'avoit aimée

jusqu'à commettre en sa faveur l'injustice de mettre, après la mort d'*Arymbas*, la couronne d'Épire sur la tête d'un fils de *Néoptolème*, nommé *Alexandre*, et par conséquent frère d'*Olympias*, au préjudice d'*Eacidias*, fils d'*Arymbas*. *Olympias* étoit rusée, hautaine et vindicative. Congédiée par son mari, elle se retira en Épire. *Philippe* épousa *Cléopâtre*, nièce d'*Attalus*, seigneur macédonien. Pendant la cérémonie du mariage, il y eut une vive querelle entre *Attalus* et *Alexandre*. Le premier se permit de dire : « Nous aurons enfin un légitime successeur à » la couronne. — Suis-je donc bâtard ? s'écrie le fils d'*Olympias*; et il jette une coupe à la tête d'*Attalus*. Celui-ci lui en jette une autre : les épées se tirent. *Philippe* oublie qu'il est boiteux, veut courir sur son fils, et tombe. « Les Macédoniens, dit *Alexandre*, » ont là un chef bien en état de passer d'Europe en » Asie : lui qui ne peut aller d'une table à une autre » sans risque de se casser le cou. » Après ce propos insolent, il se retire en Épire auprès de sa mère.

Cependant le père et le fils se réconcilièrent. *Alexandre* revint à la cour. Sans doute il n'y vit pas sans indignation *Attalus*, et l'on peut conjecturer que ceux qui avoient à se plaindre de l'oncle de la jeune reine trouvoient au moins un consolateur dans le fils d'*Olympias*. Entre les mécontents se rencontroit un jeune courtisan nommé *Pausanias*, auquel *Attalus* avoit fait l'affront le plus sanglant. Il en demandoit continuellement justice au roi; mais *Philippe*, ne voulant point chagriner sa jeune épouse

en punissant son oncle, différoit toujours, et tâchoit d'apaiser *Pausanias* par des promesses. Il crut l'avoir gagné en le faisant capitaine de ses gardes ; mais cette faveur, au lieu d'étouffer dans l'offensé le désir de la vengeance, opéra seulement l'effet de lui en faire changer l'objet, en lui procurant la facilité de diriger contre celui qui lui refusoit justice le coup destiné au coupable.

Il y eut dans cet événement des circonstances dignes d'être remarquées : d'abord la sécurité de *Philippe* entretenue par un oracle, et la flatterie d'un poëte. Quand l'entreprise de Perse fut décidée, il envoya consulter sur le succès la prêtresse de Delphes ; elle répondit : « Le taureau est déjà couronné, » sa fin approche, il va bientôt être immolé. » Le roi de Macédoine ne manqua pas de voir dans cet oracle le monarque perse qui alloit être offert comme une victime aux dieux de la Grèce. Il se laissa encore bien plus tromper par les vers d'une tragédie destinée à représenter, sous des noms empruntés, *Philippe* déjà maître de l'Asie. Le poëte y disoit : « Vos superbes espérances s'élèvent jusqu'aux » cieux. Vous voudriez étendre votre domination » jusqu'au bout de la terre. Votre vie a ses bornes, » quoique vous n'en mettiez pas à votre ambition. » Le moment de votre chute vient, il approche ; et » rien ne sauroit vous garantir du coup fatal dont » vous êtes menacé. » Le monarque macédonien se fit répéter ces vers plusieurs fois. Il les appliquoit au monarque asiatique, et savouroit délicieusement

le plaisir d'y voir, comme dans une prophétie, la certitude de ses triomphes.

Un autre objet de remarque, c'est le danger des conseils, tant à donner qu'à recevoir. Tel qui n'a prétendu que faire admirer son esprit en disant une chose extraordinaire, est peut-être cause d'un crime, par la disposition de celui qui l'a écouté. Cette réflexion peut s'appliquer au sophiste *Hermocrate* et à *Pausanias*. Ce jeune homme, tourmenté par des pensées sombres, se croyant déshonoré tant qu'il ne sera pas vengé, demande à *Hermocrate* : « Que doit » faire un homme pour se rendre fameux ? » Le sophiste répond sentencieusement : « Tuer celui qui » fait les plus grandes choses. » Et il ajoute gravement la raison : « Car la réputation de celui qui » aura été tué ne sauroit manquer de rappeler le » souvenir de l'auteur de sa mort. » Quelle affreuse célébrité !

Entouré de prospérités, *Philippe* étoit bien éloigné de penser au sort qui le menaçoit. Se trouvant près de s'embarquer pour la Perse, il donnoit pompeusement une audience solennelle aux ambassadeurs de la Grèce, qui venoient lui présenter les vœux de la nation pour le succès de ses armes. Le monarque jugea à propos de joindre à cette cérémonie des jeux en l'honneur de l'hymen de sa fille *Cléopâtre*, sœur d'*Alexandre*, qu'il marioit au roi d'Épire, frère d'*Olympias*. *Philippe* lui-même faisoit partie du spectacle. Il commença par une magnifique procession, où l'on portoit l'image des douze grandes

divinités de la Grèce. L'image du roi, aussi superbe que les autres, venoit ensuite comme une treizième divinité : présomption bien contradictoire avec ce que lui crioit tous les jours un héraut, par son ordre : « *Philippe*, souviens-toi que tu es mortel. » Enfin lui-même paroissoit seul vêtu de blanc, la couronne en tête. Ses gardes s'écartoient, tant pour le laisser voir que pour faire connoître qu'il étoit moins gardé par eux que par l'affection du peuple. *Pausanias* profite de cette espèce d'ouverture, s'avance vers le roi, tire son poignard de dessous sa robe, le perce au côté gauche, et le fait tomber mort à ses pieds. L'assassin fuit. Déjà il atteignoit des chevaux préparés pour son évasion ; mais il s'embarrasse dans un cep de vigne, tombe, est massacré, et sa mort couvre le mystère de cet assassinat. On doute encore s'il fut le crime d'une conjuration, ou celui d'un fanatique d'honneur et de vengeance.

Philippe n'avoit que quarante-sept ans. On connoît ses talens politiques. Il étoit gracieux et affable dans le particulier, et disoit volontiers des choses obligeantes. S'étant levé un jour tard, il dit devant toute sa cour, en se frottant les yeux : « J'ai bien » dormi cette nuit ; mais je savois qu'*Antipater* veilloit. » Il ne se refusoit pas non plus le plaisir d'un bon mot quand il se présentoit. Deux hommes qui lui avoient livré une ville vinrent se plaindre que ses soldats les appeloient traîtres. « Laissez-les » dire, répondit-il, ce sont des gens grossiers, qui » sont accoutumés à appeler les choses par leur

» nom. » Il connoissoit enfin les délicatesses de la bienséance, et savoit les apprécier. Étant assis sur son tribunal, et immodestement découvert, un esclave demande à lui parler en secret. On le fait approcher, et il lui dit : « Seigneur, laissez tomber le pan » de votre robe.—Qu'on donne la liberté à cet homme, » dit-il, je ne savois pas qu'il fût de mes amis. » Si on pouvoit dissimuler que l'intempérance, qui remplit une cour de scandales, est un vice impardonnable dans un prince, parce qu'il tue les mœurs; que l'ambition, qui fait couler le sang des peuples, est un crime, on pourroit regarder *Philippe* comme un des plus parfaits monarques qui aient occupé le trône. Il laissa deux enfans de chacune de ses femmes légitimes, plusieurs autres de ses femmes et concubines, et même d'une danseuse nommée *Larisse*.

[2665.—333.] Que l'on puisse être homme et grand homme à vingt ans, *Alexandre* en est une preuve. Il avoit seulement cet âge quand son père lui laissa le royaume de Macédoine. Il eut pour gouverneur *Léonidas*, parent de la reine, dont les mœurs étoient pures et austères. *Lysimaque*, homme recommandable par sa douceur et sa modération, remplit auprès de lui les fonctions de précepteur. *Aristote* lui donna un goût plus étendu des arts et des sciences. Il puisa dans les poèmes d'*Homère*, dont il faisoit une étude assidue, les sentimens élevés qui distinguent le héros du grand prince; mais ce fut de la nature qu'il reçut le génie qui embrasse un objet dans toute son étendue, la justesse d'esprit qui di-

rige une entreprise, et le discernement qui fait choisir les meilleurs moyens.

En montant sur le trône, *Alexandre* s'entoura des ministres et des généraux de son père. Il les consultoit, mais, après les avoir entendus, il décidait de lui-même et exécutoit rapidement. Il eut même en montant sur le trône de grandes difficultés à vaincre. Sujets et étrangers le regardoient comme un enfant incapable d'exécuter les grands projets de *Philippe*. Les Athéniens surtout avoient cette idée, et la répandoient. Le jeune roi commença par se faire craindre de sa propre cour, en poursuivant vivement un conspirateur, *Attalus*, qu'on lui conseilloit de ménager. Il étonna les Macédoniens, et gagna la confiance de ce peuple guerrier, par des succès éclatans contre les habitans de la Thrace, nation valeureuse et opiniâtre. Il les poursuivit à travers les plus grands périls, et les força d'implorer la paix. Les ambassadeurs vinrent le trouver dans son camp. Le jeune vainqueur, plein de la haute opinion qu'il croyoit avoir inspirée, leur demanda, comptant s'attirer une réponse flatteuse, « ce qu'ils » craignoient le plus au monde. » Ils lui répondirent : « Nous ne craignons que la chute du soleil et » des astres. » Cette fierté plut à *Alexandre*. Il les en estima davantage, et les traita avec honneur.

Alexandre achevoit cette glorieuse campagne lorsqu'il apprit que toute la Grèce étoit prête à fonder sur son royaume. Cet orage se formoit par les soins de l'ardent *Démosthènes*, l'ancien et irrécon-

éritable ennemi de la Macédoine. Beaucoup d'états entrèrent d'autant plus volontiers dans cette ligue , que le bruit s'étoit répandu qu'*Alexandre* avoit été tué dans sa dernière expédition. Sur ce bruit , les Thébains, obligés sous *Philippe* de recevoir garnison macédonienne dans leur citadelle , en attirèrent les deux commandans sur la place de la ville , et les y égorgèrent. A cette nouvelle , *Alexandre* marcha sur Thèbes. « *Démosthènes*, dit-il, m'a appelé en- » fant dans ses harangues pendant que je pacifiois l'I- » lyrie, jeune homme pendant que je faisais la guerre » en Thessalie ; mais je lui ferai voir au pied des » remparts d'Athènes que je suis un homme fait. »

La ville de Thèbes se défendit avec opiniâtreté, et n'en fut que plus malheureuse. *Alexandre* offrit une amnistie, à condition qu'on lui livreroit les coupables. Les habitans, entraînés par leurs orateurs, ne voulurent pas y consentir. A la manière des républicains présomptueux , ils insultèrent même les assiégés. *Alexandre* les prit d'assaut , fit raser la ville, vendre à l'encan tous les habitans qui échappèrent au massacre, et défendit de donner l'hospitalité ni aucun secours aux Thébains qui se seroient sauvés par la fuite. On dit qu'il se repentit de cette rigueur, et qu'il traita dans la suite avec une douceur et une humanité distinguées ceux des fugitifs qu'il put rencontrer.

Ce terrible exemple effraya les Grecs, et les força de reconnoître pour généralissime de la Grèce un prince aussi redoutable. Les Athéniens lui envoyèrent des députés , il les reçut bien ; mais il exigea qu'on lui

livrât *Démosthènes*, et huit autres orateurs, comme auteurs de tous les troubles de la Grèce. Cependant il souffrit qu'on lassât évader ceux-ci. Ce fut à Corinthe qu'*Alexandre* reçut les complimens de la Grèce entière, avec la qualité de généralissime. Il y vit *Diogène*, ce cynique que la visite de ce prince a peut-être rendu plus fameux qu'il ne méritoit. Les sentimens peuvent être partagés sur la réponse qu'il fit au roi de Macédoine, et sur la réflexion du prince. Celui-ci demanda au philosophe ce qu'il désiroit de lui. « Que » tu t'ôtes de mon soleil », dit le cynique. Les courtisans étoient choqués de ce qu'ils prenoient pour de l'insolence. *Alexandre*, les regardant gravement, leur dit : « Si je n'étois pas *Alexandre*, je voudrois » être *Diogène*. » Est-ce dans *Diogène* indifférence louable pour les richesses, ou complaisance dans l'orgueil du refus ? Est-ce dans le monarque admiration du mépris des vanités, ou désir de se rendre illustre de quelque façon que ce fût ?

En partant pour sa grande expédition, *Alexandre* distribua à ses soldats et à ses courtisans tous ses biens patrimoniaux, et fit une infinité de largesses. *Perdiccas*, auquel il vouloit faire un présent, lui demanda : « Que vous réservez-vous donc ? Il répondit, l'espérance. — Eh bien ! seigneur, lui dit *Perdiccas* en » refusant son présent, permettez que parmi ceux » qui partagent vos dangers il s'en trouve aussi qui » partagent vos espérances. » En passant par Delphes, il voulut consulter l'oracle. La Pythie refusoit de s'asseoir sur le trépied. Il s'efforçoit de la placer.

« M
» C
» gu
du n
A
mole
dans
en l'
cend
et d
poët
Éph
allus
toml
qui a
prin
jeux
pagr
la pl
A
épro
défe
et ra
bita
tron
mar
saut
« V
» n
» f

« Mon fils, lui dit-elle, on ne peut vous résister. —
 » C'est assez, répliqua *Alexandre*, j'en accepte l'augure. » Il ne se débarrassa pas moins adroitement du nœud gordien, qu'il coupa, ne pouvant le délier.

Arrivé sur les ruines de Troie, *Alexandre* fit immoler des victimes en l'honneur des héros couchés dans les tombeaux autour d'Iliou, particulièrement en l'honneur d'*Achille*, dont il se prétendoit descendu. *Achille*, disoit-il, fut doublement heureux, et d'avoir trouvé un ami comme *Patrocle*, et un poète comme *Homère* pour chanter ses exploits. *Éphestion*, favori d'*Alexandre*, par une secrète allusion à l'amitié du roi, couronna de fleurs le tombeau de *Patrocle*. A l'imitation d'*Agamemnon*, qui avoit été comme lui généralissime des Grecs, le prince macédonien donna à son armée des fêtes, des jeux funèbres, auxquels il présida, toujours accompagné d'un prêtre ou devin qui tenoit auprès de lui la place de *Calchas*.

Après le passage du Granique, *Alexandre* fit éprouver le sort de Thèbes à la ville d'Halicarnasse, défendue par les Perses. Elle fut réduite en cendres et rasée jusqu'aux fondemens. Les Marmariens, habitans d'une petite ville sur les confins de la Lycie, trompèrent les efforts du conquérant, mais d'une manière bien cruelle. Ils avoient soutenu deux assauts; leurs vieillards les exhortoient à se rendre. « Vous ne le voulez pas, s'écrièrent-ils, eh bien !
 » mettez-nous à mort avec vos femmes et vos enfans, et faites-vous jour à travers les ennemis. »

Ils ne furent que trop bien obéis. Chacun des guerriers se rend chez lui, fait un festin à sa femme et à ses enfans, ferme, après le repas, la porte de sa maison, y met le feu, et dès que l'embracement est général, ils sortent de la ville, passent au travers du camp des Macédoniens et se sauvent. Cruelles extrémités ! dont ceux qui les causent sont aussi coupables que ceux qui s'y livrent. Le roi de Macédoine, ne se trouvant pas encore fort éloigné de son royaume, y renvoya les Macédoniens mariés dans l'année passer le quartier d'hiver auprès de leurs épouses. Dès-lors il commença à distribuer des royaumes. Une reine de Carie, nommée *Ada*, fut replacée par lui sur le trône, d'où un protégé de *Darius* l'avoit fait descendre. Au défaut d'autres moyens, elle voulut reconnoître ce service par des mets délicats qu'elle lui envoyoit, et elle lui offrit d'excellens officiers pour la table. Il répondit à *Ada* : « Mon gouverneur m'a pourvu de » cuisiniers plus habiles que tous ceux que l'on pour- » roit me donner. Beaucoup marcher dès le lever du » soleil me prépare un bon dîner, et dîner sobre- » ment me prépare un souper aussi exquis. »

Un homme qui auroit parcouru autant de pays qu'*Alexandre* en a conquis pourroit passer pour un grand voyageur. De la Macédoine il côtoie la Méditerranée, s'avance en Égypte, s'enfonce dans les sables de la Libye, voit la mer Rouge et le grand Océan persique, pénètre dans l'Inde, atiaque les Scythies, reconnoît la mer Caspienne et les Palus Méotides. Enfin il parcourut en tout sens l'intérieur de cette

vaste
batai
ment
brûla
la so
tête
invin
l'idée
scul
n'a d
quan
mer

M
une
étoie
rière
de ra
traîn
jeux
la ra
qu'u
anna
elle
tans
cong
A
lexa
Mac
tesse
Dan

vaste partie du monde , prenant les villes , livrant des batailles , gravissant les rochers , affrontant également le froid âpre des montagnes et les chaleurs brûlantes des plaines, souffrant patiemment la faim, la soif, les fatigues, la douleur des blessures, à la tête d'une armée intrépide à son exemple, et rendue invincible comme lui. Puisque l'opinion a attaché l'idée d'héroïsme à la grandeur, au nombre, à la difficulté des exploits, on peut dire qu'aucun homme n'a été un héros comparable à *Alexandre*, surtout quand on considère que dix ans lui suffirent pour former un empire des plus étendus qui aient jamais existé.

Mais à l'admiration succède un sentiment pénible, une espèce d'indignation lorsqu'on se demande quels étoient le but et le motif de ses expéditions guerrières. Quelle rage d'attaquer des nations paisibles, de ravager les campagnes, de brûler les villes, et de traîner leurs malheureux habitans en captivité! Ces jeux des héros sont bien condamnables aux yeux de la raison. Sous ce point de vue, *Alexandre* ne fut qu'un fléau, dont la mémoire devrait être effacée des annales du monde. Son histoire devrait finir ici, si elle ne présentait pas quelques traits moins révoltans que ces atrocités sanguinaires, qu'on nomme conquêtes.

Après la bataille d'Issus, on put soupçonner qu'*Alexandre* perdrait aisément les mœurs austères de la Macédoine, et ne seroit pas insensible aux délicatesses et au luxe asiatiques. Maître du camp de *Darius*, il se plut à se voir environné du faste des

vaincus. « Allons, dit-il, nous rafraîchir dans les » bains de *Darius*. » Après le bain, et un repas somptueux, on le conduisit dans un appartement. Frappé de l'éclat des richesses qui étoient prodiguées dans ce lieu, il ne put s'empêcher de dire avec une espèce de transport : *Cela s'appelle être roi*. Pareille conjecture peut se faire à l'occasion de son voyage au temple de *Jupiter Ammon*. Il exposa une partie de son armée à périr dans les sables pour la seule satisfaction de se faire déclarer fils du dieu qu'on adoroit dans ce temple. *Olympias*, sa mère, lui écrivit qu'elle le prioit de ne pas la brouiller avec *Junon*. *Olympias* demouroit en Macédoine avec beaucoup d'agrémens, mais sans autorité. *Antipater*, qu'*Alexandre* y avoit laissé comme gouverneur, avoit bien de la peine à contenir dans les bornes prescrites une femme hautaine et impérieuse, et sûre de la tendresse de son fils. Il en faisoit un jour ses plaintes au roi dans une longue lettre. Après l'avoir lue, *Alexandre* dit : « *Antipater* ignore qu'une seule » larme d'une mère peut effacer mille lettres comme » celle-là. » Cependant il soutint toujours le gouverneur.

Mais ses inquiétudes sur des objets éloignés n'étoient rien en comparaison de celles que lui causa un complot tramé contre sa vie. Le mécontentement devenoit contagieux dans son armée : des chefs, que les prodigalités peu mesurées du roi rendoient jaloux les uns des autres, il passoit aux soldats, qui ne se trouvoient pas assez récompensés *Alexandre*, in-

stru
 » pa
 » m
 hom
 il co
 ques
 hom
 tas,
 et le
 lota
 déno
 tit le
 écou
 caus
 inter
 mal d
 table
 Alex
 bonn
 Ce
 digue
 tre eu
 prunt
 d'arg
 » vai
 » lais
 d'aill
 et très
 qu'on
 » Pa

struit de ces dispositions , se contenta de dire : « L'a-
 » panage des princes est de faire le bien , et d'être blâ-
 » més. » Mais il se trouva entre les mécontents un
 homme plus hardi , qui ne s'en tint pas aux murmures ;
 il conçut le dessein de tuer le roi , et en fit part à quel-
 ques amis. Cette confidence circula , et arriva à un
 homme qui , effrayé du projet , alla trouver *Philotas* ,
 fils de *Parménion* , lui découvrit le complot ,
 et le pria de lui procurer une audience du roi. *Phi-*
lotas , de remise en remise , traîna trois jours le
 dénonciateur. Celui-ci s'adressa à un autre qui aver-
 tit le roi. L'indifférence que *Philotas* avoit mise à
 écouter la dénonciation , ses délais à en instruire
 causèrent de l'inquiétude à *Alexandre*. *Philotas* ,
 interrogé , répondit que le projet lui avoit paru si
 mal concerté , qu'il l'avoit regardé comme inexécua-
 ble , et qu'il n'avoit pas cru devoir alarmer le roi.
Alexandre parut ou parut prendre cette excuse pour
 bonne , et invita même *Philotas* à sa table.

Ce seigneur étoit un brave officier , généreux , pro-
 dige même pour ses amis. On rapporte qu'un d'en-
 tre eux étant venu lui demander une somme à em-
 prunter , son intendant lui dit qu'il n'y avoit pas
 d'argent en caisse. « N'avez-vous pas , lui dit-il , ma
 » vaisselle et mes habits ? Vendez tout plutôt que de
 » laisser un de mes amis dans le besoin. » Il étoit
 d'ailleurs fier , hautain , très-prévenu de son mérite ,
 et très-imprudent dans ses paroles , s'il est vrai , ce
 qu'on rapporte de lui , qu'il dit un jour : « Sans
 » *Parménion* , qu'auroit été *Philippe* ? » Aussi ,

son père, effrayé de la hauteur à laquelle il s'élevoit, et, prévoyant sa chute, lui disoit : « Mon fils, » fais-toi petit. »

Les envieux ne manquent jamais dans les cours. Du caractère dont étoit *Philotas*, il ne pouvoit manquer d'être en butte à leurs traits. On réveilla les soupçons d'*Alexandre*. Il le fit arrêter et appliquer à la torture. Il avoua la conspiration, nomma des complices, et chargea même son père; mais traduit devant le tribunal de l'armée, selon la coutume des Macédonien, il rétracta les aveux, qu'il dit lui avoir été arrachés par la force des douleurs. Il n'en fut pas moins condamné et exécuté. Soit que le roi crût *Parménion* coupable, soit qu'il jugeât dangereux de le laisser survivre à son fils, il envoya assassiner le père dans son gouvernement, où il vivoit retiré et tranquille.

Tout le monde ne fut pas convaincu du crime de *Philotas*. On pardonna encore moins à *Alexandre* la mort de *Parménion*. On supposa que ce prince, déterminé à se faire rendre des honneurs que la hauteur macédonienne ne pouvoit souffrir, avoit saisi avec plaisir l'occasion de se défaire des Macédoniens qui pouvoient s'opposer à ses desseins. Ce qui arriva ensuite ne confirma que trop ce soupçon.

La cour d'*Alexandre* étoit devenue extrêmement brillante par le concours des grands seigneurs, des princes, des rois même, qui venoient solliciter ses faveurs. Leurs flatteries empoisonnèrent l'esprit du monarque. L'excès de leurs louanges, leurs adora-

tions
pas t
mons
ci le
prête
dessu
le rap
et de
ferme
mont
esprit
Ma
nagen
Alex
table
de *Ca*
conte
ton,
» insc
» dieu
» cha
ajouta
Alex
ne se
» dit
» enc
» de
de ses
Le cr
succé

tions, le charmèrent. Il trouva mauvais de n'être pas traité par les Macédoniens avec les mêmes démonstrations de respect. Au contraire, plus ceux-ci le voyoient abandonné à la mollesse persane, prêter l'oreille aux adulations qui l'élevoient au-dessus de la nature humaine, plus ils s'efforçoient de le rappeler à l'austérité de ses premières habitudes, et de chasser de son cœur le levain d'orgueil qui y fermentoit. Heureux s'ils avoient su mêler à leurs remontrances les adoucissements propres à guérir cet esprit blessé !

Mais la franchise militaire connoît peu de tels ménagemens. *Clitus*, ce soldat qui avoit sauvé la vie à *Alexandre* au passage du Granique, se trouvant à la table du roi, et entendant qu'on l'élevoit au-dessus de *Castor* et de *Pöllux*, et même d'*Hercule*, ne put contenir son impatience. Il se lève avec précipitation, et dit : « Je ne puis entendre des discours si » insensés, ni souffrir qu'on affecte d'insulter aux » dieux, et de déprécier les anciens héros pour » chatouiller les oreilles d'un prince vivant. » Il ajouta d'autres reproches qui piquèrent vivement *Alexandre*. « Qu'on l'arrête, » s'écrie-t-il. Personne ne se leva pour exécuter cet ordre. « Me voilà donc, » dit le roi outré de dépit, me voilà comme *Darius* » enchaîné par *Bessus*. Je n'ai plus que le vain titre » de roi. » En même temps il saisit la javeline d'un de ses gardes, et perce *Clitus*, qui tombe et meurt. Le crime ne fut pas plus tôt commis que le repentir succéda. *Alexandre* déplorait à grands cris son mal-

heur; il se rouloit dans sa chambre comme un for-
 cené, repoussoit toute nourriture, et ne consentit
 enfin à vivre que sur les prières et les instances de
 toute l'armée. Il eut encore le malheur, dans cette
 circonstance, d'être rassuré contre ses remords par
 des flatteries et les raisonnemens spécieux d'un so-
 phiste nommé *Anaxarque*, faux philosophe, qui
 vint lui dire : « Est-ce donc là cet *Alexandre* sur
 » qui tous les peuples ont les yeux ouverts? Il fond
 » en larmes comme un homme foible qui s'est rendu
 » l'esclave de l'opinion du vulgaire. Celui qui est la
 » loi suprême de ses sujets pourroit-il craindre les
 » reproches de qui que ce soit? Avez-vous oublié
 » que *Jupiter* est représenté assis sur un trône,
 » ayant à l'un de ses côtés la loi, de l'autre la jus-
 » tice, pour faire connoître que toutes les actions
 » d'un souverain sont toujours justes et légitimes. »
 « O flatteurs, empoisonneurs des rois, fléaux du
 » peuple! » s'écrie, avec un juste sentiment de dou-
 leur, l'historien d'*Alexandre*.

Ces odieux principes étouffèrent bientôt les germes
 de repentir. Il fut même question d'amener les Ma-
 cédoniens à fléchir le genou devant le roi, comme
 faisoient les Perses. Ce complot se forma entre de bas
 courtisans, des poètes, des parasites rampans, des
 sophistes, et de ces hommes qui trafiquent l'esprit
 contre la faveur des grands. Ils résolurent qu'*Alexan-
 dre* seroit dieu, et qu'on lui rendroit les honneurs
 divins. La proposition en fut faite à table par le même
Anaxarque, cet effronté adulateur dont nous venons

de pa
 puis
 donic
 role,
 aux
 » ten
 » des
 » dic
 » qu
 » l'ac
 » On
 » O
 » y
 » lib
 » jec
 » dep
 » mo
 » pla
 » pa
 » gu
 » lui
 » X
 » di
 » de
 » ri
 L
 tant
 poin
 vive
 déci

de parler. *Callisthène*, ami d'*Aristote*, attaché depuis l'enfance à *Alexandre*, voyant que les Macédoniens consternés gardoient le silence, prend la parole, distingue les honneurs qu'on doit aux dieux et aux hommes, quelque grands qu'ils soient : « des » temples, des autels, des libations, des sacrifices, » des hymnes à ceux-là; des louanges à ceux-ci. Les » dieux n'ont-ils pas un juste sujet de s'irriter lorsqu'on offre à de simples mortels les honneurs de » l'adoration? *Hercule* ne les eut qu'après sa mort. » On attendit même que l'oracle de Delphes eût parlé. » O *Alexandre*, n'oubliez pas la Grèce! lorsque vous » y retournerez, pourriez-vous forcer des hommes » libres à vous adorer comme un dieu? Si vous m'objetez que *Cyrus* a été adoré par ses sujets, que » depuis ce temps cette coutume a subsisté chez les » monarques mèdes et persans, dont vous tenez la » place, rappelez-vous comment les Scythes, peuple » pauvre et grossier, réprimèrent son chimérique orgueil; comment d'autres Scythes forcèrent *Darius* » lui-même à reconnoître qu'il n'étoit qu'un homme. » *Xerxès*, *Artaxerxe*, ces rois honorés comme des » dieux par leurs sujets, ne les a-t-on pas vus fuir » devant les armées grecques, et tout récemment *Darius* devant *Alexandre*? »

L'amour-propre du roi souffroit infiniment en écoutant un discours si hardi. Cependant il ne voulut point, ou n'osa trop presser le Macédonien ses convives. Il y eut une espèce d'accommodement; il fut décidé que ceux à la santé desquels le roi feroit l'hon-

neur de boire devoient se lever, le saluer, et s'approcher pour recevoir de lui un baiser. *Alexandre* commença par des seigneurs perses, qui le saluèrent à leur manière par l'adoration. Des Macédoniens, les uns éludèrent la cérémonie, les autres s'en moquèrent ouvertement. « Frappez donc plus fort », dit un Macédonien à un-Perse, qui touchoit la terre du front en se prosternant. *Callisthène* vint à son tour. Comme il ne se prosterna point, *Alexandre* le repoussa rudement. *Callisthène* s'en retourna en disant : « J'ai perdu un baiser. » Il paya cher cette plaisanterie.

Ceux qui cherchent à excuser *Alexandre* disent qu'il n'étoit pas assez insensé pour se regarder comme un dieu. Ils citent même un mot qui lui échappa plus tard dans la douleur d'un pansement. « On m'appelle fils de *Jupiter*, mais ma blessure me crie que je suis homme. » Ils disent donc qu'il n'avoit d'autre dessein que de familiariser les Grecs avec les mœurs des Persans, afin de n'en faire qu'un même peuple; que ce fut dans la même intention qu'il fit instruire de jeunes Perses de la tactique macédonienne; mais cette intention même étoit un crime aux yeux des vainqueurs, qui s'indignoient de ce qu'on vouloit leur éгалer les vaincus. Cette disposition des esprits fit trouver à un nommé *Hermolaüs*, un de ses gardes, des complices pour se venger d'une injure particulière.

Alexandre étoit très-coupable envers lui. Ce jeune homme, voyant dans une chasse un sanglier qui ve-

noit au roi, court à lui, et le perce de sa lance. Le roi, irrité de ce que la précipitation de son garde lui avoit enlevé l'occasion de montrer son courage et son adresse, le fit fouetter publiquement, et ordonna qu'on lui ôtât son cheval. Ses compagnons, témoins de cet affront, entrèrent dans sa peine; il ne lui fut pas difficile de leur faire épouser son ressentiment. Ils consentirent de tuer le roi pendant son sommeil. Le crime auroit été consommé, sans le plus grand des hasards.

Il y avoit dans le camp une Syrienne qui suivoit l'armée, qui agissoit et parloit comme si elle avoit perdu la raison. Cette femme faisoit profession de prédire l'avenir; mais elle débitoit ses prédictions d'une manière si bizarre et si ridicule, que tout le monde la prenoit pour une insensée. Quelquefois l'événement avoit répondu à ses prophéties, et le roi, dont l'esprit penchoit vers la superstition, voulut que cette devineresse eût toujours accès auprès de sa personne. La nuit même que les conspirateurs avoient marquée pour l'exécution de leur dessein, *Alexandre*, ayant prolongé le repas avec ses amis, rentroit dans son appartement. La Syrienne lui barre le chemin, et, comme agitée d'un mouvement convulsif, lui ordonne de retourner et de passer la nuit à boire. Il obéit sur-le-champ. Les conspirateurs furent déconcertés; un d'eux révéla le complot. On arrêta *Hermolaiis* et ses complices. Il avoua son crime, et les soldats les lapidèrent. On arrêta en même temps *Callisthène*, comme ayant eu part à la conspiration; il

paroît qu'il n'y eut contre lui que des présomptions, fondées sur ce qu'il étoit l'ami particulier d'*Hermolais*. Mais son crime fut de jouir d'une grande estime, et par conséquent d'un grand crédit auprès de la jeunesse macédonienne, à laquelle il étoit soupçonné d'inspirer des sentimens contraires au vœu du roi sur les honneurs divins qu'il se destinoit. Le genre de sa mort est incertain, mais toujours fort cruel; puisqu'il n'y a de différence qu'entre avoir été mis à la torture et attaché à une croix, ou chargé de fers, à la suite de l'armée, dans un chariot découvert où ce philosophe mourut.

Le caractère d'*Alexandre* paroît s'être aigri depuis ce temps. Il ne montra plus d'autre passion que de ravager, subjuguier, détruire tout ce qui lui résistoit. On lui vit employer le feu comme le fer, se plaire dans les dangers, s'y jeter avec une espèce de fureur aveugle. A la vérité, la témérité lui procura souvent des succès inespérés; parce que ses soldats, animés par son exemple, et craignant de le laisser périr, faisoient des efforts surnaturels. Ce fut à travers ces périls qu'il arriva sur les frontières de l'Inde. Il y trouva deux rois dont la conduite obtient des éloges, selon le genre de mérite dont on fait le plus de cas. Ceux qui estiment par-dessus tout la fierté, la hauteur, ce qu'on appelle magnanimité, admirent *Porus* qui osa résister à l'impétuosité d'*Alexandre*. Ceux qui prisent les vertus douces, une politique insinuante et utile aux peuples, préfèrent *Taxile*, qui ouvrit ses états à ce torrent, et le laissa écouler avec le moins

de dor
devint
en par
fut dé
même
la gé
à la r
» qu
répon
ses ét
un al
To
dre e
doit
n'éto
d'asp
s'éloi
dans
des d
muro
marq
de g
l'Asi
conc
dats
sion
C
offi
lui-
tes

de dommage possible pour son royaume. *Alexandre* devint ami du monarque indien, et laissa ses sujets en paix. *Porus* déploya toutes ses forces, combattit, fut défait, perdit deux fils dans la bataille, fut lui-même blessé, et auroit vu son royaume subjugué, sans la générosité du vainqueur, qui se piqua de répondre à la noble fierté du vaincu. « Comment voulez-vous » que je vous traite? lui dit *Alexandre*. — En roi, » répondit *Porus*. Non-seulement *Alexandre* lui rendit ses états, mais il y ajouta des provinces, et s'en fit un allié fidèle.

Toujours brûlé de l'ardeur des conquêtes, *Alexandre* en méditoit de nouvelles. On eût dit qu'il prétendoit ne s'arrêter qu'aux limites du monde. Ses soldats n'étoient pas dans les mêmes dispositions. Au lieu d'aspirer à d'autres victoires, ils ne demandoient qu'à s'éloigner de ces climats étrangers pour retourner dans leur patrie. Sur la connoissance qu'ils eurent des desseins d'*Alexandre*, l'armée mécontente murmure hautement. Instruit de ces murmures, le monarque harangue son armée, lui présente les motifs de gloire qui devoient l'animer, après avoir subjugué l'Asie, à ne point poser les armes qu'elles n'eussent conquis l'univers. Il étoit éloquent et chéri de ses soldats; néanmoins son discours ne fit aucune impression sur eux. Ils gardèrent un morne silence.

Cependant ils tournèrent les yeux sur un de leurs officiers, nommé *Cœnus*, dont toute l'armée et le roi lui-même connoissoient le mérite. Touché de la tristesse des soldats, *Cœnus* eut la générosité de plaider

leur cause. Il représente au roi que les hommes ne se déterminoient à essayer de grandes fatigues que dans l'intention de goûter un jour les douceurs du repos.

« L'armée n'est plus aussi nombreuse ; presque tous
 » ceux qui la composent soutiennent à peine le poids
 » des armes ; daignez , seigneur , les regarder comme
 » des invalides. Ils espèrent de votre bonté qu'en
 » considération de leurs anciens service vous les re-
 » conduirez dans leur patrie. C'est là que vous trou-
 » verrez une jeunesse qui , s'enflammant par l'exemple
 » de vos vertus , sera prête à vous suivre dans les
 » nouvelles expéditions que vous voudrez entrepren-
 » dre. »

Ce discours ne plut nullement à *Alexandre*. Il rompit l'assemblée. Dans une autre qu'il convoqua le lendemain, il déclara qu'il étoit résolu de pousser plus loin sa marche avec les soldats qui voudroient le suivre. « Que ceux qui désirent si fort de revoir
 » leur pays natal , dit-il , retournent en Macédoine.
 » Allez , soldats, allez dire que vous avez laissé votre
 » roi au milieu de ses ennemis. » Cette tentative ne réussit pas davantage. Personne ne se présenta. *Alexandre* , irrité , se renferme dans sa tente , et y reste deux jours , sans vouloir admettre auprès de lui ses plus intimes amis. Il en sort le troisième avec un air grave , et ordonne un sacrifice. L'aruspice déclare que les augures ne sont pas favorables. « Il
 » faut donc s'en retourner , dit le roi , puisque les
 » dieux et mon armée exigent que je n'aille pas plus
 » loin. » D'une profonde tristesse l'armée passe à

des t
 » s'éc
 » l'u
 La c
 méco
 et av
 du so
 néral
 c'est
Alex

Il
 cond
 exem
 soin
 pensa
 ques
 retiré
 longu
 la di
 quelc
 quois
 brûla
 de so
 clicr
 eieux
 à la
 vatic
 E
 couv
 conc

des transports de joie. « Qu'il soit béni à jamais ! » s'écrioient les soldats. Invincible pour le reste de l'univers, il s'est laissé vaincre par nos prières. » La contenance de toute une armée qui se montre mécontente sans menaces, sans plaintes audacieuses, et avec une respectueuse fermeté : cette sensibilité du soldat, chagrin d'être forcé de déplaire à son général, la joie d'avoir recouvré ses bonnes grâces, c'est là un événement peut-être plus glorieux pour *Alexandre* que ses plus belles victoires.

Il se mit à leur tête pour le retour ; mais ne les conduisit ni par le plus court chemin, ni par le plus exempt de périls et de fatigues. En se retirant il eut soin de chercher des peuples à combattre. Lui-même pensa laisser la vie dans les murs des *Oxidraques*, où il se précipita témérairement, et d'où il fut retiré avec peine à demi-mort. Les marches furent longues et pénibles. Les soldats souffroient tantôt de la disette de vivres, tantôt de la privation d'eau ; quelquefois l'une et l'autre ressources leur manquoient. Après un jour de chaleur, sous un soleil brûlant, dans une plaine aride, toute l'armée haletant de soif, on apporta au roi dans le creux d'un bouclier un peu d'eau boarbeuse, comme un présent précieux, il la reçut avec reconnoissance et la répandit à la vue de ses soldats ; pénible extrémité, mais privation encourageante !

En repassant par les endroits qu'il avoit déjà parcourus lorsqu'il les soumit, *Alexandre* examina la conduite des gouverneurs, punit les uns, récompensa

les autres , s'informa de la justice , des finances , ordonna des embellissemens dans les villes , traça des routes , fit construire des ponts , et montra partout une intelligence supérieure pour le gouvernement.

Plus il approchoit de Babylone , où on croit qu'il vouloit fixer son séjour , plus il s'efforçoit d'incorporer , pour ainsi dire , les Perses aux Macédoniens , afin de ne faire qu'une nation des deux. Dans ce dessein , il épousa deux princesses du sang royal , dont une , nommée *Statira* , étoit fille de *Darius* ; il avoit déjà épousé une Persane d'une beauté parfaite , nommée *Roxane*. Il donna en mariage à *Éphestion* une autre fille de *Darius*. Ses favoris imitèrent cet exemple ; il y eut environ quatre-vingts filles choisies dans les plus nobles familles de Perse pour être leurs épouses. Tous ces mariages se firent le même jour. Le roi combla les époux de présens , ainsi que ceux de ses soldats qui avoient pris des femmes persanes , dont le nombre passoit dix mille. Il paya leurs dettes. Des bureaux étoient établis où on donnoit de l'argent sans s'informer à qui ni pour quelle raison il étoit dû , de peur que la honte de certaines dépenses n'empêchât d'en demander. Il décerna , d'après le suffrage général , des couronnes d'or à ceux qui s'étoient le plus distingués , et fit passer en revue devant lui trente mille jeunes Perses , qu'on avoit formés par ses ordres aux exercices militaires : il en fut très-content. On les nomma *Épigones* , c'est-à-dire successeurs.

Cette dénomination n'étoit pas politique ; elle fai-

soit
quelc
rer,
marc
les a
voul
publ
d'âg
pouv
blem
Une
qu'il
s'en
» so
» gr
Quel
» ve
» ve
» n
fait
mèn
tres
mo
sa
per
la
et
Le
sa

soit entrevoir aux Macédoniens que, s'ils causoient quelques mécontentemens, ou s'ils vouloient se retirer, il y avoit des troupes prêtes à les remplacer. Ils marquèrent bien leurs soupçons, lorsque, ayant réglé les affaires de Perse avant de passer en Médie, le roi voulut faire une espèce de triage dans ses troupes. Il publia que ceux qui ne vouloient plus servir par motif d'âge, de blessures, infirmités, ou toute autre raison, pouvoient se retirer; mais qu'il récompenseroit noblement ceux qui continueroient de porter les armes. Une grande partie de l'armée, jalouse des faveurs qu'il accordoit aux Perses, déclara qu'elle vouloit s'en retourner. « Puisque les barbares, lui dirent-ils, » sont les seuls à qui vous accordez vos bonnes » grâces, qu'ils vous aident à subjuguier les nations. » Quelques-uns ajoutèrent insolemment : « Vous pouvez faire la guerre avec votre père Ammon, si » vous voulez; pour nous, nous sommes résolus de » ne plus vous servir. »

Alexandre s'élança précipitamment de son trône, fait saisir les principaux mutins, qu'il indique lui-même, et en fait traîner treize au supplice. Les autres restent muets et consternés. Il leur dit deux mots sur leur ingratitude, et rentre brusquement dans sa tente. Il reste deux jours sans vouloir recevoir personne. Le troisième, il paroît, admet à lui baiser la main les Perses devenus ses parens par alliance, et leur donne les principaux postes de son armée. Le bruit se répand en même temps qu'il va casser sa garde macédonienne et en prendre une persane.

Toute cette garde menacée accourt en foule autour de la tente du roi; elle offre de livrer les auteurs de la révolte. Voyant qu'on ne leur répond pas, les soldats jettent leurs armes, et protestent qu'ils ne se retireront pas qu'ils n'aient obtenu leur pardon. *Alexandre* enfin sort de sa tente; voyant leur repentir, il ne put retenir ses larmes. Ils n'eurent pas non plus la force de lui parler. Après quelques momens de silence, *Eatine*, officier distingué, prit la parole en ces termes : « O roi, vos Macédoniens sont » pénétrés de la plus vive douleur de ce qu'à leur » exclusion vous avez permis aux Perses de venir » vous baiser la main, et de ce que vous avez traité » ceux-ci comme vos parens. — Vous êtes tous mes » parens, reprit le roi, et je prétends que désormais » vous me gardiez comme tels. » Il présenta aussitôt sa main aux Macédoniens, qui s'empressèrent de la baiser. Ensuite il donna un festin où se trouvèrent huit mille convives. Il fit placer à côté de lui les Macédoniens, ensuite les Perses, et après les soldats des autres nations. Cette nombreuse assemblée but dans une même coupe d'or à la prospérité et à l'union de tous les peuples dont *Alexandre* étoit le souverain.

C'est sous ces favorables auspices, et avec l'espérance d'un règne rendu heureux par une concorde générale, qu'*Alexandre* arriva à Babylone. Il y forma trois projets : le premier de dessécher les vastes marais qui entouraient la ville; le second de rendre l'Euphrate et le Tigre navigables pour des galères et

d'y creuser un port ; le troisième de porter la guerre chez les Arabes. S'occupant avec ardeur de ces trois projets , il présidoit lui-même aux travaux des ingénieurs appelés pour le desséchement. Un voyage sur le fleuve lui procura les lumières nécessaires pour la navigation qu'il vouloit établir. Des provinces il recevoit des recrues , ou plutôt des troupes déjà formées dont il composoit l'armée destinée contre l'Arabie. Tout lui prospéroit , lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui se déclara par une fièvre ardente. Il combattit le mal , ne discontinua pas d'assister aux sacrifices et de se livrer avec ses amis au plaisir de la table , qui , pris à contre-temps , fut sans doute le vrai poison qui abrégea les jours de ce conquérant , quoiqu'on ait soupçonné , mais sans preuve , *Antipater* de les avoir avancés. Quand les soldats , accoutumés à jouir de sa présence , en furent privés , le chagrin s'empara d'eux. Ils demandèrent à le voir. Ce fut un spectacle bien touchant que celui de ces vieux guerriers , approchant avec la timidité du respect , du lit où leur monarque , si jeune et si grand , luttoit contre la mort. Déjà ses ombres l'environnoient. La voix , l'aspect de ses compagnons d'armes le raniment un moment. Il se relève appuyé sur le coude , et leur tend à baiser sa main détaillante ; ils y collent les lèvres avec l'attendrissement de la douleur , et il expire presque entre leurs bras à l'âge de trente-deux ans. Les préparatifs de ses funérailles durèrent deux ans. On dit qu'il avoit ordonné qu'on l'enterrât dans le temple de *Jupiter Ammon* ; mais

Ptolémée Lagus, maître de l'Égypte, par où devoit passer le convoi funèbre, l'arrêta, et lui fit élever un magnifique sépulcre dans Alexandrie, que le héros macédonien avoit fondée.

Quelque extraordinaires qu'aient été les actions d'*Alexandre*, il s'est encore trouvé des écrivains qui se sont plus à les exagérer, même de son vivant; tant l'exagération et la flatterie sont naturelles à l'homme! En écoutant un de ces écrits qu'on lui lisoit à lui-même, il se retourna vers *Lysimaque*, un des capitaines qui l'avoit le moins quitté, et lui dit: « Où » étois-je donc quand je faisais de si belles choses? » Je voudrois bien, ajouta-t-il, revenir après ma » mort pour voir ce que la postérité pensera de ces » histoires. » En se contentant du vrai et du vraisemblable, cette postérité, dont il envioit le jugement, a mis le sceau à sa réputation en le présentant partout comme un des hommes les plus étonnans qui aient existé, et en faisant de son nom un titre d'éloge pour les guerriers.

On ne sait quelles furent les dispositions testamentaires d'*Alexandre*, ni même s'il en fit. Dans le dernier cas, il se douta que ses volontés seroient peu respectées, puisqu'il dit: « Mes funérailles seront » sanglantes. » Il eut de *Barsine* un fils nommé *Hercule*, qui vécut peu. La belle *Roxane* lui en donna un posthume qu'on appela *Alexandre*. Il lui restoit un frère nommé *Aridée*, fils de la danseuse *Philine*, et un autre appelé *Ptolémée*, qui ne s'enorgueillit jamais de ce titre, mais qui étoit véritablement son

frère,
de *Ph*
donna
un frè
rivale
qui ép
est néc
Ale
diccas
veur a
couror
tôt la
tection
à *Ar*
Roxan
près,
assez
les pr
de *Pe*
tectu
dicca
paroi
foible
de *M*
nienn
maître
autel
forfa
Dry
à la

frère , puisque *Arsinoé* , sa mère , une des maîtresses de *Philippe* , étoit enceinte lorsque *Philippe* la donna en mariage à *Lagus*. *Alexandre* avoit encore un frère nommé *Céraunus* , fils de *Cléopâtre* , la rivale d'*Olympias* , et une sœur nommée *Thexa* , qui épousa dans la suite *Cassandre*. Cette généalogie est nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Alexandre donna en mourant son anneau à *Perdiccas* , un de ses plus intimes confidens. Cette faveur auroit pu être regardée comme un droit à la couronne ; mais *Perdiccas* eut la modestie , ou plutôt la politique de ne s'en faire qu'un titre de protection pour la famille royale , qu'on réduisit d'abord à *Aridée* , en attendant quel seroit l'enfant que *Roxane* mettroit au monde. A quelque confusion près , inséparable de la première surprise , il y eut assez d'accord entre les capitaines : ils se distribuèrent les provinces comme gouverneurs , sous l'inspection de *Perdiccas* , qui présida au partage comme protecteur ; mais ce titre n'étoit déjà qu'illusoire. *Perdiccas* , plein d'ambition , enchaînoit *Aridée* en paroissant le défendre. On avoit conseillé à ce prince , foible de corps et d'esprit , de s'appuyer du pouvoir de *Méléagre* , commandant de la phalange macédonienne. *Perdiccas* , jaloux de toute autorité qu'il ne maîtriserait pas , fit assassiner *Méléagre* au pied des autels , où il s'étoit réfugié. Ce fut là son premier forfait ; le second fut le meurtre de *Statira* et de *Drypétis* , les deux dernières épouses d'*Alexandre* , à la sollicitation de *Roxane* , qui craignoit qu'elles

ne fussent enceintes ; le troisième , le massacre d'un corps de mercenaires grecs , de vingt mille fantassins et de trois mille chevaux ; qui , se croyant quittes du service après la mort d'*Alexandre* , s'en retournoient tranquillement dans leur patrie ; le quatrième , l'assassinat de *Cynane* , sœur d'*Alexandre* , qui étoit venue proposer le mariage de sa fille *Ada* ou *Eurydice* avec *Aridée*. Cependant , malgré la mort de la mère , le mariage eut lieu. Peu s'en fallut que *Perdiccas* ne comînt un cinquième crime en faisant mourir *Antigone* , dont le crédit lui faisoit ombrage. Mais *Antigone* se sauva très à temps en Macédoine auprès d'*Antipater*. Il ne resta plus auprès de *Perdiccas* d'homme estimé par *Alexandre* qu'*Eumène* , son secrétaire , personnage d'un très-grand mérite , aussi expérimenté à la guerre qu'habile dans le conseil. Encore ne s'unit-il au protecteur que parce qu'il le croyoit sincèrement dévoué à la famille royale. Pour s'y attacher davantage , *Perdiccas* alla lui-même à la tête d'une armée mettre *Eumène* en possession de la Cappadoce , qu'il lui donna à titre de gouvernement , après avoir fait mourir *Ariarathe* qui en étoit roi.

[2678. — 320.] *Perdiccas* donnoit les ordres et distribuoit des royaumes sous le nom d'*Aridée* , et du petit *Alexandre* , dont *Roxane* étoit accouchée ; mais on savoit que c'étoit un détour pour arriver plus sûrement à l'empire. Ses projets n'étoient pas ignorés. Ils réunirent contre lui tous ceux qui avoient à redouter son ambition. De son côté , il résolut de ne se point laisser surprendre , et de porter les premiers

coup
sant
Alex
lui-là
par s
l'Égy
et P
trouv
aussi
Ptol
dats
aigri
l'Égy
meur
Elle
tions
et le
A
teurs
roi
mari
les j
qui n
un m
Ptol
lone
Ant
des
cipa
déb

coups. Il les dirigea contre *Ptolémée*, le plus puissant de ses rivaux, nommé gouverneur d'Égypte par *Alexandre* lui-même, persuadé que, s'il abattoit celui-là, les autres tomberoient d'eux-mêmes. Ce prince, par sa sagesse, sa clémence et sa justice, entretenoit l'Égypte dans une paix profonde. Il s'y étoit fortifié, et *Perdiccas*, quand il vint pour l'attaquer, le trouva dans un état de défense redoutable. Il y avoit aussi cette différence entre les deux généraux, que *Ptolémée*, doux et insinuant, étoit adoré de ses soldats, tandis que *Perdiccas*, fier et impérieux, avoit aigri les siens par des hauteurs déplacées. Il y eut dans l'Égypte même, sur les bords du fleuve, une bataille meurtrière. La phalange macédonienne fut maltraitée. Elle rejeta son malheur sur les mauvaises dispositions de *Perdiccas*. Des soldats coururent à sa tente, et le tuèrent.

A *Perdiccas* succédèrent deux tuteurs ou protecteurs qui furent traversés par *Eurydice*, femme du roi *Aridée*. Il paroît qu'elle auroit voulu tirer son mari de tutelle. Comme son crédit augmentoit tous les jours dans les troupes, on lui opposa *Antipater*, qui réunit en lui seul l'autorité de protecteur. Il fit un nouveau partage des provinces. L'Égypte resta à *Ptolémée*; *Séleucus* eut le gouvernement de Babylone, *Antipater* la Susiane, *Cassandre* la Carie, *Antigone* la grande Phrygie, avec le commandement des troupes de la maison du roi. Ce sont là les principaux généraux qui se construisirent des trônes des débris de celui d'*Alexandre*.

Antigone fut le premier dont la conduite décéla l'ambition des généraux. Il attira auprès de lui, par des largesses, les meilleurs soldats d'*Alexandre*, et se composa une armée qui lui étoit absolument dévouée. *Antipater* étoit mort. *Polysperchon* lui succéda dans les fonctions de protecteur. Il forma, pour ainsi dire, une espèce de ligue de tous les gouverneurs et commandans particuliers, qu'il appela à la défense de la famille royale, contre *Antigone*, et mit à la tête de ce rassemblement *Eumène*, dont l'attachement à cette famille étoit connu. *Polysperchon* au titre de général voulut joindre de grandes sommes, des honneurs, des dignités. *Eumène* répondit : « Tout homme qui veut rester fidèle à son » souverain n'a pas besoin ni de grandes richesses » ni de titres éminens. »

Deux campagnes, dans lesquelles ces deux grands généraux déployèrent leurs talens et toutes les ressources de l'art, furent terminées par une bataille définitive. *Antigone* étoit sûr de son armée; celle d'*Eumène*, composée en grande partie de soldats dont les chefs étoient réunis seulement par une espèce de point d'honneur, n'avoit point d'affection pour sa cause. Tous rendoient justice au mérite et à la capacité d'*Eumène*; c'est pourquoi ils le jugeoient nécessaire dans le moment du combat où ils se trouvoient; mais ils en étoient jaloux, et ils convinrent de s'en défaire après la bataille, quel qu'en fût l'événement, afin de finir à leur volonté cette guerre, dont ils le croyoient l'instigateur et le principal soutien.

Eumène
soustr
il réle
aband
mina à
Dès
tente
plupa
pondin
sensib
ne pu
viron
tôt ou
décisiv
mène
détach
tour,
et buti
pides
parce
Quan
de pl
trère
Teut
lère
cienn
l'eng
il rép
livro
L

Eumène apprit cet affreux complot. Il auroit pu s'y soustraire en se retirant dans la Cappadoce ; mais il réfléchit que renoncer au commandement c'étoit abandonner la famille d'*Alexandre*, et il se détermina à mourir plutôt généreusement.

Dès qu'il eut pris cette résolution, il sortit de sa tente et exhorta les soldats à faire leur devoir. La plupart, ignorant la trahison de leurs chefs, lui répondirent par des acclamations de joie. Il se montra sensible à ces témoignages de bienveillance ; mais il ne put s'empêcher de dire aux amis dont il étoit environné qu'il vivoit parmi des bêtes féroces, et que tôt ou tard il en seroit dévoré. La bataille ne fut pas décisive ; il arriva un événement plus funeste à *Eumène* qu'une défaite. Pendant l'action, *Antigone* détacha une partie de sa cavalerie, qui, par un détour, surprit le camp ennemi, enleva femmes, enfans et butin. La plus grande perte tomba sur les Argyræpides, anciens soldats d'*Alexandre*, ainsi nommés parce qu'il leur avoit donné des boucliers d'argent. Quand ils se virent ainsi privés de ce qu'ils avoient de plus cher et du fruit de leurs travaux, ils entrèrent en fureur et voulurent massacher les généraux ; *Teutame*, qui les commandoit, suspendit leur colère en leur faisant entendre qu'il espéroit de l'ancienne liaison qu'il avoit avec *Antigone* pouvoir l'engager à leur rendre le butin. On députa vers lui ; il répond qu'il le rendra volontiers, pourvu qu'on lui livre *Eumène*.

Eumène parloit bien ; il harangue les soldats,

leur représente l'injustice de leur procédé, les affreux malheurs qui en seront la suite, l'infamie dont ils vont se couvrir. « Tuez-moi plutôt que de me » livrer à *Antigone*, mon ancien ennemi et le » vôtre. » Il les ébranloit lorsque les Argyraspides s'écrient : « Laissons là tous ces beaux discours, si » nous ne voulons perdre nos femmes et nos enfans. » Ils le mènent au camp ennemi. Ceux auxquels ils le livrent lui demandant comment il veut être gardé, il répond : « Comme un éléphant ou comme un lion. » Il y eut deux sentimens dans le conseil d'*Antigone* sur le sort à réserver à cet illustre captif. *Démétrius*, fils d'*Antigone*, soutenu de la jeunesse de l'armée, désiroit qu'on lui sauvât la vie, pourvu qu'*Eumène* promît de ne plus agir pour la famille royale. Les amis du père, les politiques opinoient fortement à se défaire d'un homme, peut-être le seul capable de traverser les desseins d'*Antigone*. Pendant cette discussion, celui-ci faisoit traiter son prisonnier avec tous les égards possibles. Il souffroit que ses domestiques le servissent, que ses amis le visitassent. Cependant *Eumène* s'ennuyoit de l'incertitude où on le laissoit. « Je suis étonné, disoit-il, qu'*Antigone* me laisse » si long-temps dans la prison, et qu'il n'ose ni me » faire mettre à mort comme son ennemi, ni me forcer » à être son ami en me rendant la liberté. » L'incertitude fut bientôt terminée. Le parti le moins généreux prévalut; *Eumène* fut mis à mort dans la prison même. *Antigone* et toute son armée lui firent des funérailles magnifiques. On enferma ses cendres dans

une u
sa fen
time
qui po
son b
Ar
froide
meurt
tion,
tirer d
y me
armée
nomm
de
Ce gu
ouver
son p
qu'il
à ces
dans
mens
volon
A pei
haute
jour
trait
lexan
s'éton
riage

une urne d'argent, qui fut envoyée en Cappadoce à sa femme et à ses enfans : témoignage éclatant d'estime et de respect donné à la fidélité d'un homme qui périt victime de son attachement à la famille de son bienfaiteur.

Antigone étoit un politique sombre, qui calculoit froidement dans son cabinet les avantages d'un meurtre ordonné à propos. La ruse, la dissimulation, la mauvaise foi, ne lui coûtoient rien pour attirer dans le piège ceux dont il vouloit se défaire. Il y mettoit tout le temps nécessaire. Dans une de ses armées, reculée sur les frontières, étoit un général nommé *Python*, qu'il soupçonnoit de vouloir se rendre indépendant. Plusieurs Macédoniens avoient de ce gouverneur la même idée, et on en parloit assez ouvertement à la cour. *Antigone* prenoit vivement son parti, défendoit qu'on lui dît du mal d'un homme qu'il estimoit, déclarant que, bien loin d'ajouter foi à ces calomnies, il lui destinoit le commandement dans la haute Asie, le plus beau de ses gouvernemens. *Python*, informé de ces dispositions, obéit volontiers à un ordre du roi qui l'appeloit à la cour. A peine est-il arrivé, qu'*Antigone* le fait accuser de haute trahison dans un conseil de guerre. En un seul jour il est jugé, condamné et exécuté. Voici un autre trait de cruauté exécrationnable. *Cléopâtre*, sœur d'*Alexandre*, déterminée à donner sa main à *Ptolémée*, s'étoit mise en route. *Antigone*, craignant que ce mariage ne donnât quelques droits au gouverneur d'É-

gypte, la fait arrêter à Sardes, et donne ordre de la faire mourir. Le crime fut exécuté par les dames mêmes qui servoient la princesse. *Antigone* déclare ensuite qu'il a été commis à son insu, fait couper la tête aux femmes qui avoient été les instrumens de sa barbarie, et célèbre les funérailles de *Cléopâtre* avec la plus grande magnificence.

Il y avoit un contraste marqué entre *Antigone* et *Démétrius*, son fils. Celui-ci étoit humain, élément, d'un caractère franc et ouvert, si bien connu pour être incapable de perfidie ou de trahison, que son père même, tout ombrageux qu'il étoit, vivoit avec lui dans la plus intime confiance, et s'en faisoit honneur. *Démétrius* approchoit de son père à toute heure et avec ses armes; ce qu'on souffroit rarement alors. *Antigone* le fit remarquer à des ambassadeurs auxquels il donnoit audience. « Vous aurez soin, » leur dit-il, de rapporter à vos maîtres de quelle » manière nous vivons mon fils et moi. » Ces ambassadeurs étoient ceux de *Ptolémée*, de *Cassandre* et de *Lysimaque*, avec lesquels *Antigone* partagea presque tout l'empire d'*Alexandre*. Il se réserva l'Asie, *Ptolémée* conserva l'Égypte; la Macédoine fut abandonnée à *Cassandre*, la Thrace à *Lysimaque*; les villes grecques devoient conserver leur liberté. Cet arrangement n'étoit, selon la lettre de leur traité, que provisoire. Ces généraux se reconnoissoient seulement dépositaires, jusqu'à ce que la famille d'*Alexandre* se trouvât en état de soutenir

ses c
celte
roi da
[2
plus c
donne
» bon
il étoit
modé
lui e
» tou
peut
fois la
quelle
de l'e
pas e
» frèr
» ten
» san
ment
et se
apopl
peut
voya
filles
cher
» pri
Le
rédit
tardé

ses droits : mais ils firent bientôt disparaître jusqu'à cette ombre de déférence , et chacun prit le titre de roi dans les parties qui lui étoient échues.

[2698. — 300.] *Antigone* traita les peuples avec plus de douceur depuis qu'il se fut déclaré roi ; il en donnoit cette raison , « qu'il vouloit conserver de » bon gré ce qu'il avoit acquis par la force. » Mais il étoit relativement aux impôts bien éloigné de la modération d'*Alexandre*. Sur la remontrance qu'on lui en fit , il répondit : « *Alexandre* a moissonné » toute l'Asie , moi je n'y trouve qu'à glaner. » On peut conclure du trait suivant qu'il aimoit quelquefois la justice. Il avoit à juger une cause dans laquelle son frère étoit intervenu. Ce prince le sollicita de l'entendre en particulier , apparemment pour n'être pas exposé à la honte d'une condamnation. « Mon » frère , lui dit fermement *Antigone* , je vous en » tendrai en public , parce que je dois rendre justice » sans distinction de personnes. » Il vivoit paisiblement dans le sein de sa famille , aimoit sa femme et ses enfans , et en étoit sincèrement aimé. Aux apophthegmes , ou dits mémorables d'*Antigone* , on peut ajouter ce mot gai et délicat. On avoit en voyage logé son fils chez une veuve qui avoit trois filles remarquables par leur beauté. Il envoya chercher le fourrier , et lui dit : « Ayez la bonté , je vous » prie , de tirer mon fils de ce mauvais pas. »

Les nouveaux rois établis , tant sur le royaume héréditaire que sur les conquêtes d'*Alexandre* , ne tardèrent pas à se faire la guerre. L'incertitude de

leurs droits et de leurs limites présentait des motifs suffisans. *Antigone* fut de plus excité par un désir de vengeance contre *Ptolémée*, qui avait donné asile et protection à *Séleucus*. Cet homme étant simple gouverneur de Babylone, inspira des craintes à *Antigone*. Il voulut le faire arrêter. *Séleucus* se sauva en Égypte. Les devins prédirent à *Antigone* que le fugitif deviendrait pour lui un ennemi dangereux. La prophétie s'accomplit, peut-être par la faute d'*Antigone*; car *Séleucus*, aigri par l'opiniâtreté de son ennemi à le poursuivre, d'abord aida beaucoup *Ptolémée* à le repousser, et forma ensuite une ligue de tous les princes, satrapes et autres, dont l'ambition d'*Antigone* menaçait les états.

[2698. — 300.] *Lysimaque* et *Séleucus* d'un côté, de l'autre *Antigone* et *Démétrius*, son fils, chacun à la tête d'une puissante armée, se rencontrèrent près d'Ipsus, dans les plaines de la Phrygie. Le destin de l'Asie dépendait de la bataille qu'on allait livrer. Elle fut sanglante entre des chefs également habiles, et des troupes également aguerries. La victoire se déclara pour *Séleucus*. *Antigone*, percé de traits, mourut sur le champ de bataille, âgé de quarante-quatre ans. *Démétrius* s'enfuit, accompagné d'un petit nombre d'hommes, et se sauva jusqu'en Grèce. Malheureux, il essuya des humiliations de la part de la république d'Athènes, qui lui avait prodigué des flatteries dans sa prospérité.

Séleucus devint tout à coup maître de l'Asie, et *Démétrius* se trouva réduit à la Cilicie pour tout

asile ;
Pendant
nant sa
dépouil
fille , p
lui-mêm
du sou
gypte ,
que co
le bro
avec in
source

Deu
est app
dant q
réconci
plus qu
détourn
Démétr
ment s
faire a
trius d
troupes
lieu d'
crièren
s'atten
agréabl
devant
cause ,
mèrent

asile ; encore il ne put s'y établir que par surprise. Pendant qu'il erroit sur les côtes de Grèce, entretenant sa petite armée de butin, *Séleucus*, qui l'avoit dépouillé, lui demanda en mariage *Stratonice*, sa fille, princesse d'une grande beauté, et lui procura lui-même *Ptolémaïde*, fille de *Ptolémée*. Beau-frère du souverain de l'Asie, gendre du souverain de l'Égypte, on croiroit que *Démétrius* va devoir quelque couronne à ses alliances ; mais des prétentions le brouillent avec *Séleucus* ; *Ptolémée* le regarde avec indifférence. Son armée devient encore sa ressource.

Deux compétiteurs se disputoient la Macédoine. Il est appelé par *Alexandre*, fils de *Cassandre*. Pendant qu'il alloit à son secours, les deux rivaux se réconcilient. *Alexandre*, craignant alors *Démétrius* plus qu'il ne le désiroit, va au-devant de lui pour le détourner d'entrer dans ses états. Il étoit trop tard, *Démétrius* avançoit. *Alexandre*, ne sachant comment s'en débarrasser autrement, se détermine à le faire assassiner. Les ordres étoient donnés ; *Démétrius* découvre le projet, fond avec l'élite de ses troupes sur les gardes d'*Alexandre*, et le tue au milieu d'eux. « Vous nous prévenez d'un jour », s'écrièrent les Macédoniens. L'armée d'*Alexandre* s'attendoit à être attaquée par *Démétrius*. Elle fut agréablement surprise lorsqu'il demanda à se justifier devant elle de la mort du roi. Il plaïda si bien sa cause, que d'une voix unanime les soldats le proclamèrent roi de Macédoine.

Rétabli sur ce trône, *Démétrius* songea à se replacer sur celui d'Asie, dont on l'avoit chassé. Ses apprêts furent formidables. Ce prince avoit un génie actif, mais un caractère un peu inconstant. Le premier il fit construire des vaisseaux d'une grandeur, d'une force, d'une magnificence inconnues jusqu'à lui. Ses préparatifs avertirent ceux qu'il vouloit attaquer. Ils le prévirent. On lui suscita des ennemis de tous côtés. Il se forma des partis dans son royaume, et les Macédoniens lui ôtèrent la couronne aussi légèrement qu'ils la lui avoient donnée. Il lui resta cependant une armée, peu nombreuse à la vérité, mais composée de bons soldats. Avec ce secours il crut pouvoir pénétrer en Asie, qui étoit toujours le but de ses espérances. Il eut des succès dans des rencontres; mais, resserré par des armées nombreuses, il demanda qu'on lui laissât un chemin libre pour aller s'établir chez quelque nation barbare, où il pourroit terminer ses jours en repos. Il s'adressa surtout à *Séleucus*, son gendre, qui eut quelque compassion de son triste état, et fournit des vivres à ses soldats qui en manquoient. *Séleucus* auroit fait pour lui davantage, sans *Patrocle*, son premier ministre, qui lui représenta le danger auquel il s'exposoit en ménageant le prince le plus ambitieux et le plus entreprenant qui existât; que c'étoit un lion dont on ne pourroit être sûr que quand on le tiendroit enchaîné.

Persuadé par ce raisonnement, *Séleucus* renforce son armée, enveloppe *Démétrius* de tous côtés, et le

resser
trius
s'ouv
de s'a
doien
conva
déob
mée d
alors
dessei
fuge.
que d
mine,
du pre
soldat
prête a
temps
dre le
les ar
aveug
plus
discou
blées
fortun
Il s
nombr
dant la
apport
secour
gagner

resserre dans les gorges du Mont-Taurus. *Démétrius*, réduit au désespoir, fait un dernier effort, et s'ouvre un chemin en Syrie. Une fièvre aiguë le force de s'arrêter. Pendant sa maladie, ses soldats, qui perdoient espérance, désertent en grand nombre. A peine convalescent, vivement pressé par *Séleucus*, il lui dérobe la connoissance d'une marche, et laisse l'armée de son gendre bien loin derrière lui. Il forme alors le projet de surprendre le camp ennemi. Son dessein auroit réussi, s'il n'avoit été trahi par un transfuge. *Démétrius* n'avoit plus d'autre parti à prendre que de risquer un coup de désespoir. Il s'y détermine, fond sur l'avant-garde ennemie et la renverse du premier choc. *Séleucus* accourt, se montre aux soldats vainqueurs, à la tête de sa nombreuse armée prête à combattre. Il leur représente qu'il n'a si long-temps différé de les attaquer que pour ne pas répandre leur sang inutilement. Il les exhorte à mettre bas les armes, et à ne plus s'exposer pour un prince aveuglé par l'ambition et mis hors d'état de résister plus long-temps. Ces soldats applaudissent à son discours, y répondent par les acclamations redoublées de *vive le roi Séleucus*, et abandonnent l'infortuné *Démétrius*.

Il se retire dans une épaisse forêt avec le petit nombre de ceux qui lui étoient restés fidèles. Pendant la nuit, *Sosigène*, un de ses anciens amis, lui apporte une petite somme d'argent. Avec ce foible secours il essaie de se sauver, dans l'intention de gagner le bord de la mer; mais tous les passages

étoient trop bien gardés. Sa petite escorte, ne voyant plus de ressource, se disperse. Quelques soldats restent, mais pour le livrer à *Séleucus*. Il les prévient, envoie à son gendre des députés qui le trouvent dans les meilleures dispositions. « La fortune, dit-il, » veille moins à la sûreté de *Démétrius* qu'aux intérêts de ma gloire, puisque aucune victoire ne peut être plus glorieuse que l'acte de clémence dont elle me fournit l'occasion. »

Séleucus, fidèle à ses principes, envoie au-devant de *Démétrius* les personnes qu'il croit devoir lui être le plus agréables. A ce cortège se joint la foule des courtisans, persuadés que le génie du beau-père alloit prendre un entier ascendant sur l'esprit de son gendre. Les ministres eurent la même idée, surtout *Patrocle*, qui travailla à réveiller les soupçons et les craintes qu'un premier élan de générosité avoit écartés. Au milieu des félicitations, *Démétrius* se voit environné d'une garde nombreuse. Elle le conduit, non devant le roi, comme il s'en étoit flatté, mais dans un château situé dans une presqu'île, où il fut soigneusement gardé. D'ailleurs rien ne lui manquoit pour les commodités et les agrémens de la vie. Il pouvoit prendre l'exercice de la chasse dans un parc très-étendu. Pour tout le reste, ses desirs étoient prévenus et remplis. On le flatta de l'espérance qu'on n'attendoit plus que *Stratonice*, sa fille, et quelques autres parens, pour régler les conditions auxquelles la liberté lui seroit rendue.

Il se berça quelque temps de cet espoir; mais

voya
pouv
il ne
qu'on
regar
de sa
son s
une
renon
Il lu
enco
parti
les lo
D
ranc
malh
qu'il
cet
au t
gran
bile
agré
géné
rema
dans
se d
plai
S
l'av
son

voyant que les délais se multiplioient, et qu'il ne pouvoit pas même obtenir de voir *Séleucus*, comme il ne cessoit de le demander, il se livra aux plaisirs qu'on lui présentoit, surtout à la bonne chère, qu'il regarda comme un moyen de se distraire des regrets de sa grandeur passée. On crut qu'il se résignoit à son sort ; peut-être le crut-il lui-même. On a de lui une lettre à *Antigone*, son fils, qui est comme une renonciation à tout ce qui pouvoit l'attacher à la vie. Il lui remet ses droits sur les états qu'il possédoit encore en Grèce, l'exhorte à en prendre un soin particulier, à observer constamment envers ses sujets les lois de la justice et de la modération.

Démétrius éprouva que les plaisirs, quand l'espérance manque, sont une foible ressource contre le malheur. Plongé dans une sombre tristesse, les soins qu'il prit pour en sortir furent inutiles. Ses efforts à cet égard lui causèrent une maladie qui le conduisit au tombeau à l'âge de cinquante-quatre ans. Prince grand dans l'une et l'autre fortune, le plus habile ingénieur de son siècle, d'une société douce et agréable, aimant les lettres, noble dans ses procédés, généreux et bienfaisant, adoré de sa famille. On doit remarquer qu'il eut quatre femmes ; qu'elles vécurent dans le même temps avec lui, et qu'elles ni lui ne se donnèrent jamais réciproquement des sujets de plainte.

Son fils *Antigone*, modèle de piété filiale, comme l'avoit été *Démétrius* lui-même, s'offrit en otage pour son père, proposa pour prix de sa délivrance les états

qu'il possédoit en Grèce. Quoique refusé, il persista à demander sa liberté, prit le deuil, et n'assista à aucun festin pendant tout le temps que son père fut détenu prisonnier. Quand il sut qu'il étoit mort et qu'on lui apportoit ses cendres, il alla au-devant d'elles accompagné d'une flotte nombreuse, et les renferma dans une urne d'or. Lorsqu'il rentra dans le port de Corinthe, où étoit sa résidence, il fit placer cette urne sur la poupe de sa galère, la fit couvrir d'un dais de pourpre, et posa sa couronne par-dessus. Lui-même vêtu d'habits de deuil, les yeux baignés de larmes, se tenoit auprès de cette urne précieuse. Presque toutes les villes de la Grèce envoyèrent des guirlandes pour la couronner, et des députés pour assister à la cérémonie des funérailles. De Corinthe les cendres de *Démétrius* furent transportées à *Démétriadé*, ville qu'il avoit bâtie, et enfermées dans un magnifique tombeau. Il est rare de voir de pareils regrets de la part de l'héritier d'un trône.

Les désastres déplorables que causèrent les conquêtes d'*Alexandre* en Asie nous préparent à des scènes encore plus sanglantes en Macédoine. Il en avoit laissé le gouvernement à *Antipater*, ministre singulièrement estimé de *Philippe*, son père. *Antipater* étoit d'une famille illustre, ami particulier d'*Aristote*, qui lui inspira un goût vif pour les sciences. Un certain air de grandeur accompagnoit toutes ses actions. Dans le train ordinaire de la vie, comme dans ses vêtemens, il paroissoit de la plus grande simplicité, et sembloit n'être qu'un simple

particulier quand il donnoit des ordres à des rois. Enfin on peut dire qu'il étoit le plus grand homme, ou le plus grand hypocrite de son temps.

[2676.—322.] Le gouvernement qu'*Alexandre* lui confia avoit une difficulté de plus que les autres; c'étoit de vivre avec *Olympias*, de ne point laisser prendre à cette reine trop d'autorité, sans cependant que le fils pût blâmer la contrainte imposée à sa mère. Ce rôle étoit délicat. Il paroît qu'*Antipater* s'en acquitta long-temps avec l'approbation d'*Alexandre*; néanmoins, au moment où les mœurs de ce conquérant changèrent, on croit que l'amour inflexible d'*Antipater* pour la vérité commença à lui déplaire, et qu'il étoit disposé, quand il mourut, à lui faire éprouver une disgrâce éclatante. Cependant on peut dire qu'*Alexandre* lui eut en quelque manière obligation de ses conquêtes; car si le gouverneur n'eût pas entretenu la paix dans la Macédoine, non-seulement le roi auroit manqué des recrues qu'*Antipater* lui envoyoit, et qui soutinrent son armée; mais encore il auroit été forcé de quitter l'Asie, pour ne pas risquer sa couronne héréditaire contre des espérances.

La nouvelle de la mort d'*Alexandre* causa de grands embarras à *Antipater*. Une partie des villes de la Grèce chassa les garnisons macédoniennes. Il fallut négocier avec les unes, user de rigueur avec les autres. Les Athéniens surtout lui suscitèrent beaucoup d'embarras. Ils le réduisirent, se voyant bloqué, au point d'être obligé de demander la paix.

Mais ils refusèrent de l'entendre jusqu'à ce qu'il se rendit à discrétion. *Antipater* se tira de ce mauvais pas , et à son tour exigea la condition que les Athéniens lui avoient imposée. Ils la subirent ; mais il n'abusa point de sa victoire , et se contenta de les obliger à bannir les dangereux orateurs qui séduisoient ce peuple léger et volage. On appela cette guerre la guerre *Lamiae* , parce que la principale bataille se livra auprès d'une ville nommée *Lamia*.

Antipater passa en Asie, appelé par le désir d'être utile à la famille d'*Alexandre*. Il y eut le titre de protecteur , qu'il rapporta bientôt dans la Macédoine , où il mourut âgé de quatre-vingts ans. Sa délicatesse ne lui permit pas de donner son gouvernement à *Cassandre* , son fils , qui , malgré sa jeunesse, s'en seroit bien acquitté. Il nomma *Polysperchon* , le plus ancien des capitaines d'*Alexandre* qui se trouvoient auprès de lui. Cet homme , qui succédoit à *Antipater* sous le titre de gouverneur général de la Macédoine et de tuteur des rois , n'avoit que des talens médiocres. Son fils, nommé *Alexandre* , n'étoit guère plus habile. Ils commencèrent leur administration par une faute qu'ils firent malgré les conseils que leur avoit laissés *Antipater* ; ce fut d'appeler *Olympias* en Macédoine , d'où *Antipater* avoit trouvé moyen de l'éloigner. Cette femme artificieuse s'empara de l'esprit de *Polysperchon* , et lui conseilla dans le gouvernement des villes des changemens qui causèrent de vifs mécontentemens. Il donnoit ses ordres avec hauteur au nom d'*Aridée* ,

frère d'*Alexandre*, qu'on avoit reconnu roi, avec le petit *Alexandre*, fils de *Roxane*.

Aridée avoit épousé *Eurydice*, petite-fille de *Philippe* et de son frère aîné. Soit que le droit de cette princesse à la couronne offusquât *Olympias*, soit qu'il y eût entre elles ou rivalité d'autorité, ou cette jalousie qui n'est pas rare entre les femmes, elles montrèrent non-seulement de l'éloignement l'une pour l'autre, mais encore de la haine et l'envie de se nuire. *Olympias* étoit soutenue par *Polysperchon*: *Eurydice* chercha un appui dans *Cassandre*, fils d'*Antipater*, lequel n'avoit pu voir sans inquiétude le penchant de *Polysperchon* pour *Olympias*; l'ennemie déclarée de son père. Il communiqua ses craintes à ses amis, et se forma un parti puissant. Ses premiers efforts pour supplanter le gouverneur ne réussirent pas. Il fut obligé de fuir en Asie: loin de renoncer à son dessein dans sa retraite, à l'aide des princes jaloux de l'autorité de *Polysperchon*, il leva une armée, et il étoit près de rentrer de lui-même en Macédoine, lorsque *Eurydice* l'appela à son secours.

La guerre civile y régnoit alors. Les deux héroïnes, chacune à la tête d'une armée, se monroient résolues de hasarder une bataille. La communication naturelle entre les habitans du même pays, quoique dans des parties opposées, fut favorable à *Olympias*. Les soldats d'*Eurydice* s'étoient engagés volontairement à elle, et avec toutes les marques du zèle et de l'affection; mais *Olympias* s'étant présentée à eux au moment de l'action, son air majestueux, l'idée qu'ils

alloient combattre contre la veuve de *Philippe*, mère d'*Alexandre*, leur fit tomber les armes des mains. Ils abandonnèrent la malheureuse *Eurydice* et son mari. *Olympias*, maîtresse de leur sort ; les fit enfermer dans un lieu si étroit, qu'ils ne pouvoient s'y retourner qu'avec peine, et ordonna qu'ils fussent nourris des alimens les plus ordinaires. Avec ce couple infortuné, beaucoup de partisans de *Cassandre* étoient tombés entre ses mains, entre autres *Nicanor*, son frère. Elle fit tuer et massacrer cent de ses amis. Elle voulut en même temps qu'on ouvrît le tombeau d'*Iolas*, autre frère de *Cassandre*, et qu'on jetât les restes de son corps à la voirie.

Ces cruautés commencèrent à exciter quelque compassion en faveur d'*Aridée* et de son épouse. *Olympias*, en craignant les suites, résolut de se défaire de ses prisonniers. Des Thraces armés de poignards entrèrent par son ordre dans la prison du roi, et le percent de plusieurs coups. Un moment après elle charge un messager d'aller offrir à *Eurydice* un poignard, une corde et une coupe de poison. « Que les » dieux, dit l'infortunée princesse, offrent un jour à » *Olympias* un pareil présent. » Elle déchire son mouchoir, essue les plaies de son époux qui venoit de rendre le dernier soupir, le couvre de quelques vêtemens, et, sans marquer la moindre foiblesse, ni laisser échapper aucune plainte, elle présente le cou au fatal cordeau et est étranglée.

Cassandre arriva trop tard pour empêcher les cruautés de la mère d'*Alexandre*, mais assez tôt

pour les punir. Il pénétra en Macédoine; *Olympias* s'y promenoit de ville en ville, escortée d'une cour magnifique. Elle avoit pris avec elle *Roxane* et le petit *Alexandre*, persuadée que la vue de la veuve, du fils, et de la mère de ce conquérant, dont les victoires faisoient tant d'honneur au nom macédonien, rangeroit les meilleurs soldats sous ses étendards; mais son armée ne grossit point. Toujours poursuivie par *Cassandre*, elle fut forcée de se renfermer dans Pydna, où *Cassandre* l'assiégea par terre et par mer. La famine y devint si horrible, que les soldats mangeoient les corps morts de leurs compagnons. Après plusieurs tentatives inutiles pour s'évader, *Olympias* se rendit à discrétion. Les parens de ceux qu'elle avoit si cruellement fait mourir l'accusèrent devant l'assemblée des Macédoniens. Sans qu'on l'entendît, cette reine fut condamnée à mort. *Cassandre* alors lui offrit un vaisseau pour la transporter à Athènes. Elle le refusa, dans la crainte que le vainqueur ne la fît précipiter dans les flots. Elle dit qu'elle vouloit se justifier dans une nouvelle assemblée. Il parut dangereux à *Cassandre* de lui accorder cette permission. En effet, deux cents hommes qu'il envoya pour la tuer furent si déconcertés par son air majestueux; qu'ils revinrent sans avoir exécuté l'ordre. A plus forte raison; auroit-elle touché une multitude, où il se rencontre toujours des gens enclins à la pitié. On ne trouva d'autre moyen de s'en défaire que de la livrer aux parens de ceux qu'elle avoit fait périr. Ils l'égorgèrent; et en mourant elle excita encore par sa

fermeté l'admiration de ses bourreaux. Ainsi périt la mère d'*Alexandre*. Il seroit inutile de tracer son caractère : ses actions le peignent assez. *Cassandre* envoya *Roxane* et son fils à Amphipolis. Il les fit séparer de ceux qui avoient coutume de les accompagner, et ordonna que le jeune prince fût élevé comme un particulier. De là il les fit transférer dans un château isolé ; et quand il eut accoutumé les Macédoniens à les oublier, il s'en défit, quitta le nom de protecteur qu'il avoit gardé jusqu'alors, et prit celui de roi.

[2698.—300.] Si les talens militaires, des victoires, un gouvernement sage et modéré peuvent justifier une usurpation, *Cassandre* mérita le trône. Il ramena dans la Macédoine l'abondance et la paix, rétablit les villes détruites, joignit à sa couronne celle d'Épire, soutint avec éclat et succès la guerre contre *Antigone* : maître de l'Asie, il imposa des lois aux Étoliens et aux Illyriens, se rendit maître du Péloponèse, et mourut de maladie au milieu de ses triomphes. Il laissa trois fils, *Philippe*, *Antipater* et *Alexandre*. Le premier, qui lui succéda, mourut presque aussitôt. *Antipater* alors se fit proclamer roi ; mais *Alexandre* s'opposa à son installation, soutenu d'un parti puissant, et en secret de la reine, sa mère ; du moins le persuada-t-on à *Antipater*. Ce prince dénaturé, craignant la prépondérance d'un pareil suffrage, entre chez sa mère avec des bourreaux. En vain elle lui demande grâce, l'en conjure par les mamelles qui l'ont allaité ; il demeure inflexible et la fait massacrer sous ses yeux ; trait de la plus affreuse

barbarie dont l'histoire puisse fournir l'exemple. [2705. — 293.] Après plusieurs années de guerre, où les étrangers prirent part, guerres très-funestes au royaume, deux frères se le partagèrent. *Alexandre*, l'aîné, fut supplanté par *Démétrius*, qu'il vouloit tuer. Il paroît que *Démétrius* n'eût pas assez d'égard au caractère de ses nouveaux sujets. Il montra sur le trône de Macédoine un goût pour le luxe qui pouvoit plaire en Asie, qui pouvoit se souffrir en Grèce; où les arts étoient en honneur, mais qui contrastoit trop avec la simplicité agreste des Macédoniens. On croiroit qu'il se conduisit dans ce royaume comme dans un pays conquis. Il commandoit avec hauteur; rejetoit les remontrances et les plaintes avec un air de mépris plus révoltant que le refus même. Ses sujets se lassèrent, le chassèrent et donnèrent la couronne à *Pyrrhus*, roi d'Épire. Ainsi la Macédoine, qui avoit réuni l'Épire sous ses lois du temps de *Cassandre*, fut à son tour réunie à l'Épire par *Pyrrhus*. Ce dernier la quitta pour aller faire des conquêtes en Italie. Avant de partir, il la partagea avec *Lysimaque*, souverain de la Thrace, qui pendant son absence s'empara de tout le royaume.

[2714. — 284.] Des intrigues de femmes remplirent de dissensions funestes la cour du nouveau roi. *Arsinoé*, qu'il épousa étant âgé, lui inspira des soupçons odieux contre *Agathocle*, son fils aîné, prince généralement aimé et estimé. Il fut mis en prison sans être entendu, et empoisonné. *Lysandre*, sa veuve, fille de *Ptolémée*, se sauva avec ses en-

fans et son frère *Céraunus* à la cour de *Séleucus*. Ce prince arme en faveur de cette famille infortunée, livre à *Lysimaque* une bataille, dans laquelle le roi de Macédoine périt avec treize de ses fils. Le vainqueur alloit placer *Céraunus* sur le trône, lorsque ce prince, dont il avoit embrassé la cause, assassina son bienfaiteur. Malgré la noirceur de son crime, le scélérat vint néanmoins à bout de se faire proclamer roi par les Macédoniens. Il songea alors à se venger d'*Arsinoé*, meurtrière de son beau-frère *Agathocle*. Elle s'étoit retirée dans Cassandrie, place très-forte. *Céraunus* la leurre de l'espérance de l'épouser et d'adopter ses enfans. Elle ouvre les portes de Cassandrie. Le jour pris pour les noces, *Céraunus* fait égorger ses deux fils devant elle, et la relègue dans la Samothrace, accompagnée seulement de deux femmes pour la servir. Elle se sauve en Égypte, plaît à *Ptolémée Philadelphé*, frère de *Ptolémée Céraunus*, l'épouse et devient la belle-sœur de celui dont elle avoit fait mourir le beau-frère, et qui avoit assassiné ses enfans. Quelles alliances !

Sous *Ptolémée Céraunus*, les Gaulois, nation jusqu'alors inconnue dans ces contrées, firent une irruption en Macédoine. Il n'y avoit que l'avidité du butin ou le désir de se procurer des demeures plus avantageuses qui arrachât ces hordes barbares de leurs forêts. Ainsi elles commencèrent par piller, et s'établissoient ensuite, si le lieu leur convenoit. Dans l'un et l'autre cas, les peuples étoient fort mal-

heureux. *Céraunus*, à la tête d'une armée puissante, les attendoit sur les frontières; mais il fut battu et tué. Ils se répandirent alors dans tout le royaume comme un débordement, et ces barbares y exercèrent d'autant plus aisément leurs brigandages, que les Macédoniens se trouvèrent sans chef. Dans le premier moment de la surprise, ils avoient élu *Méléagre*, frère de *Céraunus*. Il ne répondit point à l'idée que les Macédoniens avoient conçue de lui, et son incapacité le fit déposer deux mois après son élection. *Antipater*, petit-fils de *Cassandre*, choisi ensuite, ne régna que quarante-cinq jours. *Sosthène*, seigneur macédonien, rassembla ses compatriotes, que la terreur avoit dispersés, les forma à la discipline, et, à leur tête, battit les barbares en plusieurs rencontres. On lui offrit la couronne, il la refusa et se contenta du titre de général, qu'il porta glorieusement pendant deux années. Un nouvel essaim de Gaulois vint renforcer les premiers. *Sosthène* et sa petite armée furent accablés par le nombre. Ces deux invasions achevèrent de ruiner la Macédoine; les Gaulois l'abandonnèrent pour aller promener leurs fureurs en Grèce.

Ce royaume, dans le mauvais état où il se trouvoit, n'en excita pas moins l'avidité des trois concurrents, *Antigone Gonatas*, ainsi nommé du lieu de sa naissance, et fils de *Démétrius*; *Antiochus Soter*, fils de *Séleucus* (les deux pères avoient porté la couronne de Macédoine); et *Pyrrhus*, troisième prétendant, revenu de son expédition d'Italie. Aidés

tant de leurs propres troupes que de troupes mercenaires, ils se disputèrent les débris de ce royaume dévasté. *Pyrrhus*, digne par ses idées chevaleresques, de commander aux Gaulois, dont un grand nombre s'étoient rangés sous ses étendards, offrit le combat en champ clos à *Antigone*. Celui-ci répondit : « Si » *Pyrrhus* est fatigué de la vie, il trouvera mille » manières de s'en délivrer. » En effet, il fut tué à Argos, de la main d'une femme qui lui jeta une tuile sur la tête. *Antigone*, devenu seul maître de la Macédoine, se défit insensiblement du reste des Gaulois qui l'infestoient encore, et commença un règne qui auroit dû plaire aux Macédoniens par sa douceur et sa justice; mais ils se laissèrent éblouir par la valeur brillante d'*Alexandre*, fils de *Pyrrhus*, qui vint les armes à la main revendiquer les droits de son père. Les Macédoniens passèrent presque tous de son côté. *Antigone* abandonna ce peuple ingrat, et se retira dans ses états de Grèce. Mais *Démétrius*, son fils, se soutint dans un coin du royaume. Ses exploits attirèrent l'attention des Macédoniens : toujours épris de la bravoure, ils retournèrent à *Démétrius*. Vainqueur, il rappela son père *Antigone*. Petit-fils d'*Antigone*, tué à la bataille d'Ipsus, fils de *Démétrius*, mort prisonnier, ce prince n'oublioit pas les vicissitudes de la fortune, qu'il éprouva lui-même si souvent. Quand *Pyrrhus* fut tué, le fils d'*Antigone*, dans les transports du premier moment de la victoire, lui présenta la tête du roi d'Épire. Le roi de Macédoine détourna les yeux avec horreur. « Malheureux,

» dit-il à son fils, avez-vous pu croire qu'un prince
 » dont le grand-père a été tué de la même manière,
 » dont le père est mort dans les fers, goûteroit du
 » plaisir au spectacle que vous me présentez? » Il
 reçut avec beaucoup de bonté le fils de *Pyrrhus*, que
 le sien lui amena. Mais le voyant couvert d'un mau-
 vais habit, il dit à son fils qui lui recommandoit le
 jeune prince : « Votre conduite me plaît plus que
 » celle que vous avez tenue après le combat : mais
 » vous n'en faites pas encore assez ; car l'habit qui
 » le couvre n'est propre qu'à déshonorer votre vic-
 » toire. »

[2756.—242.] *Démétrius II*, fils et successeur
 d'*Antigone*, fut assez heureux pour se trouver dans
 une situation à imiter plutôt les vertus douces de son
 père que ses talens militaires. Son règne fut tranquille,
 mais très court. [2762.—236.] Sa mort excita des
 regrets. Ils auroient été plus vifs sans les belles qua-
 lités d'*Antigone Doson*, son frère, qui le remplaça
 d'abord comme tuteur d'un très-jeune fils nommé *Phi-
 lippe*, que son frère laissoit, ensuite comme roi, lors-
 qu'il eut épousé la veuve. Les soins qu'il donna à
 l'éducation de son neveu, la tendresse qu'il lui mar-
 qua toujours, prouvent que, s'il prit la couronne, ce
 n'étoit pas pour l'enlever, mais pour la lui rendre plus
 brillante. La Macédoine prospéra sous son gouverne-
 ment. Il étoit aussi bon guerrier qu'habile politique.
Antigone avoit l'art de contenter les hommes avec
 des promesses, comme il paroît par son surnom *Do-
 son*, c'est-à-dire, *qui donnera*. Il mourut d'un cra-

chement de sang causé par un effort qu'il fit lorsqu'il encourageoit ses soldats dans une bataille. Avant de rendre le dernier soupir, il supplia l'armée de garder une fidélité constante à *Philippe*, son neveu et son pupille, qui alloit monter sur le trône dans un âge très-peu avancé.

[2778. — 220.] *Philippe*, ainsi que son prédécesseur, étoit brave, éloquent, versé dans toutes les connoissances nécessaires à un roi ; mais il fut ombrageux et cruel ; deux défauts qui furent cause des malheurs qui empoisonnèrent sa vie et déshonorèrent son règne. Il tenta, avant d'être parvenu à un âge mûr, une découverte, peut-être la plus difficile de toutes, surtout pour un roi ; savoir, de discerner les faux amis des véritables. Piqué de ne pouvoir se satisfaire, il trancha la difficulté en faisant mourir indistinctement ceux de ses courtisans avec lesquels il avoit eu quelque liaison intime. Ce prince se rendit aussi coupable de la mort d'*Aratus*, cet estimable chef des Achéens, qu'il fit empoisonner. Un breuvage administré par les ordres de *Philippe* au fils d'*Aratus*, lui fit perdre la raison. Tel fut le père de *Démétrius* et de *Persée* ; célèbres, le premier par son attachement, le second par son antipathie pour les Romains.

Ces républicains avoient déjà porté leurs armes en Grèce. Ils y étoient en usage cette politique astucieuse qui les rendit enfin maîtres du monde. Elle consistoit à secourir les foibles contre les forts. Quand ils avoient abattu la puissance d'un roi, lui avoient

enlevé quelques contrées , et une partie de ses moyens d'agression ou de résistance , pour consumer ses forces , sous prétexte de dédommagement , ils lui donnoient un autre pays à soumettre. Ainsi , après avoir forcé *Philippe* à leur livrer ses vaisseaux , après lui avoir interdit des conquêtes commencées , ou près d'être terminées , ils lui permirent d'attaquer les Thraces , qu'ils savoient difficiles à vaincre. Une de leurs ruses étoit encore de demander en otage les enfans des souverains et des grands , afin de les élever dans leurs principes , et de leur inspirer de l'admiration pour la république. Ce dernier genre d'adresse fut aussi employé contre *Philippe*. Les Romains exigèrent son fils *Démétrius* en otage , et renvoyèrent le jeune prince pénétré d'estime pour eux , et d'une affection qui ne devoit pas plaire au roi de Macédoine , traité par les Romains avec des manières impérieuses .

Démétrius avoit un frère aîné , nommée *Persée* , né d'une concubine. Le vice de sa naissance ne lui étoit ni le désir ni l'espérance de parvenir au trône. *Démétrius* s'efforçoit en toute occasion d'amortir le ressentiment de son père contre les Romains. Il le prenoit par son intérêt , lui représentoit la grande puissance des républicains comparée à la sienne , et les dangers qu'il couroit à leur résister ; qu'il vaudroit bien mieux chercher à les gagner par des procédés francs que de vouloir les tromper par des finesses qu'ils découvroient tôt ou tard. *Philippe* sentoit la solidité de ce raisonnement ; mais il ne l'écoutoit pas

sans dépit ; et ce dépit le portoit souvent à croire que son fils insistoit moins pour l'avantage de son père que par un penchant secret de préférence pour les Romains. *Persée* ne manquoit pas de fortifier les soupçons de cette nature , et quelque tendresse que *Philippe* eût pour *Démétrius* , prince orné de toutes les vertus , insinuant , gai et caressant , il y avoit des momens où l'identité de sentiment donnoit de l'ascendant à *Persée* , d'un naturel sombre , artificieux et malin.

Il se présenta une occasion de reconnoître ces deux caractères. *Philippe* voulut amuser sa cour du spectacle d'une espèce de tournoi. Les deux princes furent mis à la tête des deux partis , composés chacun de leurs amis. Mais bientôt , de simulé qu'il devoit être , le combat devint sérieux. Il fallut toute l'autorité du roi pour le faire cesser. Les deux frères traitèrent ensuite chacun leurs champions. Des partisans de *Persée* se glissèrent dans la salle du festin de *Démétrius*. Les convives les regardant comme des espions , les chassèrent. *Démétrius* témoigna à ses courtisans du mécontentement de l'affront qu'ils venoient de faire à son frère , et , par forme de réparation , il proposa d'aller amicalement le surprendre à table , persuadé que cette marque de confiance l'apaiseroit. C'étoit une imprudence : ses amis s'efforcèrent de la lui faire sentir. Ceux surtout qui avoient chassé les espions vrais ou prétendus refusoient de s'exposer. *Démétrius* l'exigea ; mais il ne s'opposa pas à la précaution qu'ils prirent de mettre des poignards

sous l
Soit q
qu'il i
sion p
proche
sassin
ment,
damna
quant
comm
lut rie
et de
mais s

Ma
doute
le tirè
recevo
aque
nouve
donier
Le sér
de la
mais
temps
apost
exerce
perfid
ordre
voyer
tirât

sous leurs robes pour se défendre en cas d'attaque. Soit que *Persée* éprouvât une véritable crainte, soit qu'il imaginât tout d'un coup de profiter de l'occasion pour rendre son frère odieux, quand il vit approcher la troupe, il fit fermer la porte et cria à l'assassin. Le roi, dont chaque parti réclama le jugement, blâma l'imprudence de *Démétrius*, mais condamna les soupçons odieux que *Persée* avoit conçus; quant à l'affaire du tournoi, savoir quel parti avoit commencé à faire d'une fête un carnage, il ne voulut rien décider, se contenta de recommander l'union et de défendre d'un ton absolu qu'on troublât jamais sa tranquillité par de pareilles scènes.

Mais s'il resta à ce malheureux prince quelque doute sur le vrai coupable, les ressorts qu'on fit jouer le tirèrent bientôt d'incertitude. *Philippe* venoit de recevoir de la part des Romains une espèce d'outrage auquel il fut très-sensible; il s'attira par sa faute ce nouveau désagrément. Il tenoit une garnison macédonienne dans Maronée, ville maritime de Thrace. Le sénat, sur la réquisition des habitans, lui ordonne de la retirer : après bien de tergiversations, il obéit; mais il prend ses mesures de manière qu'en même temps que la garnison sort de Maronée, des Thraces apostés y entrent, pillent, saccagent la ville, où ils exercent les plus horribles cruautés. Cette conduite perfide ne fut pas ignorée à Rome. *Philippe* reçut ordre de justifier sa conduite devant le sénat, et d'envoyer le commandant de la garnison pour qu'on en tirât la vérité. *Philippe* le fit partir et empoisonner

en route. Comme il ne se trouvoit pas en état de résister aux forces qu'on préparoit, il chargea *Démétrius* de conjurer l'orage. Le jeune prince, arrivé à Rome, fut étonné et déconcerté des preuves accumulées contre son père. Il tâcha de le justifier. On voulut bien admettre ses raisons ; mais, dans la lettre que le sénat écrivit au père, il lui manda expressément que ces excuses n'avoient été regardées comme valables qu'en considération de son fils.

Cette restriction déplut à *Philippe*. Il en tira de fâcheux indices contre la fidélité de *Démétrius* ; il le crut d'intelligence avec les Romains pour se soutenir contre lui, et peut-être usurper le trône. *Persée* fortifia ces soupçons par de fausses lettres qu'il fit venir de Rome, dans lesquelles les prétendus projets de son frère étoient présentés avec tant de vraisemblance, que le roi y fut trompé. Il donna ordre d'arrêter son fils, et ce fut un nommé *Didas* qu'il en chargea. Cet homme étoit partisan secret de *Persée*. Il mit dans l'exécution un air de regret, et marqua tant d'égards pour son prisonnier, que le jeune prince prit confiance en lui. Il lui avoua que, s'il pouvoit obtenir sa liberté, son dessein étoit de se sauver à Rome pour éviter les effets de la mauvaise volonté de son frère. *Didas* le fit savoir au roi, qui lui ordonna d'empoisonner son prisonnier, mais discrètement, de peur que les Macédoniens et les Romains, dont il étoit également estimé et aimé ; ne vinssent à soupçonner ce crime. *Didas* mêla du poison dans les alimens du prince : mais, voyant que

l'effe
viele
faire
Au
pir, A
peine
et lai
lippe
souple
éclair
tigon
franc
et le
fut pu
de De
suppo
son a
désesp
rent e
sa rés
tôt pa
couron
dévou
louren
rendu
[2
véla l
frère,
pour
avoit

l'effet se faisoit trop attendre, et que les douleurs violentes qui agitoient *Démétrius* commençoient à faire naître des doutes, il le fit étouffer.

Aussitôt que *Démétrius* eut rendu le dernier soupir, *Persée* changea de conduite; il ne se mit plus en peine de faire comme auparavant la cour à son père, et laissa éclater sa joie de la mort de son rival. *Philippe* en conçut le plus vif chagrin, et commença à soupçonner qu'on l'avoit trompé. Il chercha à s'en éclaircir, et s'adressa à un de ses parens nommé *Antigone*, dont la probité étoit connue. *Antigone* dit franchement au roi qu'il croyoit *Démétrius* innocent, et le mit sur la voie pour en découvrir davantage. Il fut prouvé que les lettres écrites à Rome sous le nom de *Démétrius*, pour s'y procurer un asile, étoient supposées. Le faussaire même convint de son crime: son aveu, soutenu par d'autres, jeta le roi dans un désespoir mortel. Les coupables qu'on put saisir furent condamnés à mort. *Persée* se sauva, et établit sa résidence sur la frontière, où il espéroit voir bientôt paroître le moment qui le rendroit maître de la couronne. Il n'attendit pas long-temps. *Philippe*, dévoré de remords, termina dans un repentir douloureux une vie que son caractère ombrageux avoit rendue malheureuse pour lui et pour les autres.

[2821. — 177.] Dans sa dernière maladie il révéla la conduite infâme de *Persée* à l'égard de son frère, et recommanda à ses sujets de reconnoître pour roi *Antigone*, fils de *Démétrius*; mais *Persée* avoit pris ses mesures. Il fut instruit à temps de la

mort de son père, arriva à la tête d'un corps de troupes, s'empara du trône, et fit mourir *Antigone*. La suite de son règne répondit parfaitement à ce commencement. Il seroit difficile de trouver dans l'histoire un homme qui ait commis le meurtre avec moins de scrupule, et qui ait foulé plus cruellement aux pieds tous les sentimens de la nature. Le lecteur s'attend à voir *Persée*, aussitôt qu'il est assis sur le trône, aux prises avec les Romains. Il est certain que ces républicains le traitèrent avec une hauteur dédaigneuse. *Philippe* s'étoit engagé avec eux, par un traité, à ne point faire la guerre sans leur permission. Ils étendirent cette clause jusqu'à prétendre que *Persée* n'avoit pas le droit d'armer contre ses sujets rebelles sans leur approbation. En général, ils agirent contre lui comme on fait avec un homme qu'on veut irriter. Toutes ses actions leur étoient suspectes. S'il avoit des différends avec ses voisins, ils lui reprochoient de montrer un caractère inquiet et ennemi de la paix. S'il vivoit avec eux en bonne intelligence, ils l'accusoient de vouloir augmenter sa puissance par des alliances secrètes, afin de se mettre en état de leur faire la guerre.

Cette dernière imputation n'étoit pas sans fondement. Les Grecs, opprimés par la puissance romaine, s'ils en avoient cru *Persée*, auroient chassé les armées de cette république ambitieuse, qui mettoit au nombre de ses amis seulement les peuples qui se soumettoient entièrement à sa volonté. *Persée*, à force de remontrances, souleva quelques états de la Grèce

con
vois
qu'i
digi
plus
roi e
don
séna
ciat
creu
crur
dang
acqu
trep
mèn
savo
Rom
plus
L
respe
mièr
victo
mens
guit
à bâ
fût p
de se
man
téria
Le

contre les Romains, forma des alliances avec des rois voisins, fit la paix avec les Thraces, à condition qu'ils lui fourniroient des troupes, accumula de prodigieuses sommes d'argent, acheta des vivres pour plusieurs années, et leva une forte armée. *Eumène*, roi de Pergame, jaloux du crédit que ces préparatifs donnoient à *Persée* chez les Grecs, le dénonça au sénat. Le roi de Macédoine envoya contre le dénonciateur des assassins qui l'attendirent dans un chemin creux, et l'accablèrent d'une grêle de pierres. Ils crurent l'avoir tué; mais *Eumène*, échappé à ce danger, guérit de ses blessures, et peu de temps après acquit des preuves que *Persée* étoit l'auteur de l'entreprise formée contre sa vie. Les recherches d'*Eumène* donnèrent encore lieu à une autre découverte; savoir, que *Persée* avoit chargé un homme d'aller à Rome empoisonner les sénateurs qui se montraient le plus contraires à ses intérêts.

Les hostilités suivirent de près les provocations respectives. Les Romains furent défaits dans une première bataille, mais *Persée* ne sut pas profiter de la victoire; la guerre traîna en longueur, mêlée d'événemens peu décisifs. Dans une de ces alternatives, il craignit qu'une grosse somme d'argent qu'il avoit destinée à bâtir une flotte dans le port de Thessalonique ne fût prise par les Romains. Il envoya ordre à deux de ses généraux, *Andronic* et *Nicias*, qui y commandoient, de brûler, l'un l'arsenal, l'autre les matériaux de la flotte, et de jeter l'argent dans la mer. Le dernier obéit. *Andronic* crut devoir différer. U

se trouva qu'il avoit eu raison. Le général romain n'avança pas. *Persée*, remis de sa frayeur, fit venir des plongeurs pour recouvrer ses trésors, et immédiatement après, pour récompenser *Audronic* de sa sagesse, *Nicias* de son obéissance, et les plongeurs de leur peine, il les fit tous tuer.

A côté de ces actes de cruauté on peut mettre deux insignes fourberies, auxquelles certains politiques pourront applaudir. *Eumène*, roi de Pergame, jouissoit d'une grande considération auprès des Romains, et par là d'un grand crédit dans la Grèce. *Persée* imagina de lui enlever l'une et l'autre par une feinte négociation de neutralité qui choqueroit la fierté de la république, et la refroidiroit à l'égard d'*Eumène*. Il lui fit donc proposer une somme d'argent considérable, s'il vouloit rester neutre dans la guerre actuelle entre les Romains et les Macédoniens. *Eumène* donna dans le piège; et quand *Persée* eut assez de preuves pour compromettre le roi de Pergame, il en donna connoissance aux Romains, lui enleva ainsi leur amitié, et garda son argent. Il eut recours à la même fourberie à l'égard de *Gentius*, roi d'Illyrie. Celui-ci étoit neutre, mais il s'agissoit de le faire déclarer contre les Romains pour opérer une diversion. *Persée* met, selon son ordinaire, ses trésors en avant, bien déterminé à ne point les livrer. Il stipule avec *Gentius* qu'après avoir reçu la somme convenue, il rompra ouvertement avec les Romains, lui envoie dix talens comme arrhes de la totalité, montre à ses ambassadeurs des caisses scellées à l'a-

dresse de *Gentius*, qu'il dit contenir le reste, et les fait partir avec eux; mais il donne ordre aux conducteurs d'aller lentement. *Gentius*, ayant reçu les arrhes, et sachant que le reste approchoit de ses frontières, rompt brusquement avec les Romains, et fait arrêter leurs ambassadeurs. *Persée*, sûr qu'après cette violation du droit des gens, le roi d'Illyrie est engagé sans pouvoir reculer, fait revenir ses caisses, et se procure ainsi, presque sans qu'il lui en coûte d'argent, une diversion avantageuse.

[2832. — 166.] On voit que les Romains avoient affaire à un ennemi fécond en ressources, et qu'il méritoit toute leur attention. Aussi envoyèrent-ils contre lui le plus habile de leurs généraux, le célèbre *Paul Émile*. Sous ses ordres, une opération bien combinée décida du sort de *Persée* et de la Macédoine. Ce prince couvroit son royaume par une bonne armée retranchée derrière le mont Olympe. Les Romains ne pouvoient l'attaquer qu'en se fortifiant sur cette montagne. On croyoit qu'il étoit impossible d'y subsister faute d'eau. *Paul Émile* pensa qu'abondante en herbe et ornée de beaux arbres, elle devoit nécessairement renfermer des sources dans son sein; il y conduisit son armée, et fit creuser des puits qui donnèrent de l'eau en abondance: il envoya en même temps par un détour un corps de troupes qui surprit les Macédoniens et les contraignit d'abandonner leurs retranchemens. *Paul Émile* descendit dans la plaine, et disposa tout pour une bataille générale.

L'armée macédonienne étoit par l'ordre de

sa disposition. Les Thraces, les mercenaires et les auxiliaires formoient autant de corps de troupes choisies, mais la phalange étoit le corps le plus remarquable. La beauté des hommes dont elle étoit composée, la richesse de leurs habits, qui étoient tous d'écarlate, et l'éclat brillant de leurs armes, offroient un coup-d'œil imposant. Il ne manquoit à cette armée qu'un bon général. On ne sait qui la commandoit, si *Persée* resta dans *Pydna*, d'où l'on pouvoit combattre, ou s'il se trouva à la bataille. L'opinion la plus commune est qu'il avoit été frappé la veille par un cheval; que, malgré la douleur de sa blessure, il se mit à la tête de ses troupes, qu'il fut même blessé légèrement; mais on s'accorde généralement à dire qu'il fut le premier à fuir, qu'il plia son manteau de pourpre sur l'arçon de sa selle, et qu'il quitta son diadème pour n'être pas reconnu. Il courut jusqu'à *Pella*, sa capitale, où il entra vers le milieu de la nuit, peu accompagné, parce que la grande partie des seigneurs de sa cour, sachant qu'il ne se faisoit aucun scrupule de punir les autres des fautes qu'il avoit commises, aimèrent mieux tomber entre les mains des Romains que de le suivre. Ils dûrent se féliciter de leur prudence lorsqu'ils apprirent que, deux serviteurs fidèles ayant voulu lui donner des conseils sur les circonstances, le roi entra contre eux dans une telle fureur, qu'il les tua de sa propre main. Tout le monde alors l'abandonna; il ne lui resta qu'un corps de Crétois. Ils demeurèrent moins par attachement pour sa personne que dans l'espérance de partager

ses trésors, dont ce malheureux se fit suivre, et sur lesquels il avoit sans cesse les yeux attachés. De villes en villes, *Persée* se retira dans l'île de Samothrace, où il y avoit un temple très-respecté, dédié à *Castor* et *Pollux*.

Il y fut suivi par *Évandre*, un de ceux dont *Persée* s'étoit servi au commencement de son règne pour faire lapider *Eumène*, roi de Pergame. Lui et son maître trembloient que les Romains ne respectassent pas leur asile. Les habitans d'Halicarnasse, se voyant environnés de flottes et d'armées romaines, n'étoient pas moins inquiets sur la conservation de leurs privilèges. Pendant qu'ils en conféroient sur la place, un jeune Romain se glisse dans l'assemblée, et leur demande d'un air ingénu : « Est-il vrai que l'île de Samothrace est une île sacrée? — Sans doute, s'écrièrent tous ensemble les assistans. — Mais, continue le jeune homme, croyez-vous qu'elle seroit souillée, si elle servoit d'asile à un infâme assassin? — Tous en conviennent. — Eh bien, ajouta-t-il, dans votre temple se trouve avec *Persée Évandre* », dont il raconte l'histoire. On frémit à ce récit, et il est sur-le-champ décidé qu'*Évandre* sortira de l'asile, ou viendra se justifier. *Persée* est fort embarrassé de cette résolution. Permettre à *Évandre* d'aller se justifier? il ne le pourra qu'en l'accusant lui-même. Le roi lui conseil le amicalement de se tuer plutôt. *Évandre* ne goûte pas la proposition; mais, feignant d'y consentir, il dit qu'il aime mieux prendre du poison que de périr par le fer. *Persée* se doute qu'il ne choisit le

poison que pour gagner du temps, et peut-être le charger. Il prend le moyen le plus expéditif, il le fait tuer par ses serviteurs.

Cette atrocité fait fuir tous ceux qui pouvoient lui être utiles. *Persée* ne se trouve plus entouré que de misérables, propres seulement à le trahir. A leur instigation, il fait marché avec un Crétois, capitaine de vaisseau, qui se charge de le passer en Crète avec sa famille et ses trésors. *Persée* envoie le soir au vaisseau ce qu'il a de plus précieux. Lui-même se rend sur le bord de la mer, à l'heure convenue, vers le milieu de la nuit; mais le Crétois étoit parti. Le malheureux monarque se cache dans un petit bois, d'où il envoie dire à *Paul Émile* qu'il se rend à lui.

Le consul le reçut sous son pavillon ouvert, entouré de licteurs et de tous les attributs de la grandeur romaine. Le prince parut en habit de deuil, comme accablé de son malheur. Après quelques reproches assez modérés sur sa conduite à l'égard de la république, « le peuple romain, lui dit *Émile*, n'est » pas moins célèbre par sa clémence que par sa va- » leur. Espérez, prince, et soyez assuré qu'il ne sera » pas moins généreux envers vous qu'il l'a été envers » plusieurs princes soumis à sa domination. » Ces paroles consolantes, il les dit à *Persée* en grec; et, se tournant vers les Romains, il leur parla ainsi dans sa langue naturelle: « Jeunes Romains, vous voyez » quelle est l'instabilité des choses humaines; profi- » tez de la leçon que vous donne un exemple si » frappant. Apprenez que la prospérité ne peut ja-

» mais s'affermir par la fierté ou par la violence, et
 » souvenez-vous que, notre sort pouvant changer
 » d'un moment à l'autre, on ne doit jamais compter
 » sur le bonheur présent. Le vrai courage est celui
 » qui ne s'élève pas dans la fortune et ne se laisse
 » pas abattre dans l'adversité. »

La suite ne répondit point aux espérances que le consul avoit données. *Persée* sut qu'on le destinoit à orner le triomphe de son vainqueur. Il l'envoya supplier de lui épargner la honte d'être donné en spectacle aux Romains. « La grâce qu'il demande, » répondit froidement *Paul Émile*, est en son pouvoir, il ne tient qu'à lui de se la procurer. » C'est-à-dire qu'il étoit le maître de se donner la mort : grande indulgence après la promesse qu'on lui avoit faite d'un bon traitement ! Il fut donc traîné en triomphe avec ses deux fils, *Alexandre* et *Philippe*, et sa fille en bas âge, accompagnés des officiers de leurs maisons. Tous avoient les yeux baignés de larmes ; ils saluoient le peuple en supplians, et apprenoient à leurs jeunes princesses à lui tendre aussi leurs mains innocentes. Le roi de Macédoine, couvert d'un habit de deuil, marchoit seul après eux, suivi d'un grand nombre de Macédoniens, portant dans leur contenance tous les signes de la douleur et du désespoir ; outre les trésors de *Persée* et les riches dépouilles des soldats, on vit celles de tout le monde, puisque les rois d'Asie, ayant souvent pillé la Grèce, avoient transporté chez eux les plus beaux ouvrages de l'industrie, et les monumens des arts les

plus estimés. Ils furent envoyés par *Alexandre* en Macédoine, et *Paul Émile* à son tour enleva de toutes les villes ce qu'elles avoient de plus précieux pour enrichir Rome. La somme d'argent qu'il déposa dans le trésor de la république étoit si considérable, qu'elle dispensa de la nécessité de mettre aucun impôt sur le peuple romain pendant beaucoup d'années.

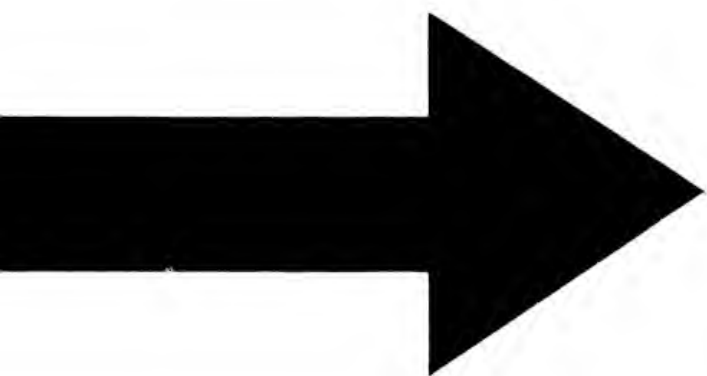
Après le triomphe, *Persée* fut jeté dans un cachot infect, avec les plus vils scélérats destinés au supplice. On laissa passer plusieurs jours sans lui donner aucune nourriture; il en demanda par grâce à ses compagnons de misère, qui voulurent bien partager leur portion avec lui. Ils lui offrirent une corde et une épée; mais il ne voulut pas s'en servir. Des historiens disent qu'il mourut dans cette prison, d'autres qu'il fut transféré dans une maison commode, qu'il y vécut deux ans; mais que, sa mauvaise humeur le rendant insupportable à ses gardes, ils se relayèrent pour l'empêcher de dormir, et le firent mourir d'insomnie. Ses deux fils et sa fille qui l'accompagnoient au triomphe étoient en bas âge. *Philippe* et la petite princesse moururent; *Alexandre* fut mis en apprentissage chez un charpentier. Il s'appliqua dans la suite à l'écriture, et fut clerc ou secrétaire du sénat. Dans le même temps, *Gentius*, roi d'Illyrie, sa femme et ses enfans étoient aussi prisonniers à Rome, mais traités avec moins de dureté. Enfin les villes d'Italie et de Grèce soumises aux Romains virent arriver chez elles les principales familles macédoniennes, qui eurent ordre de quitter leur pays,

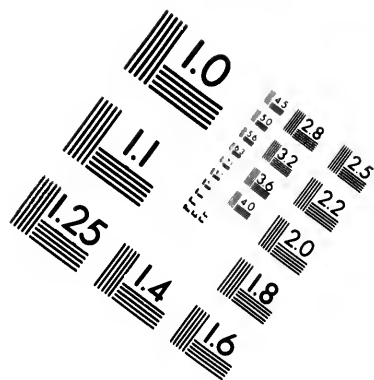
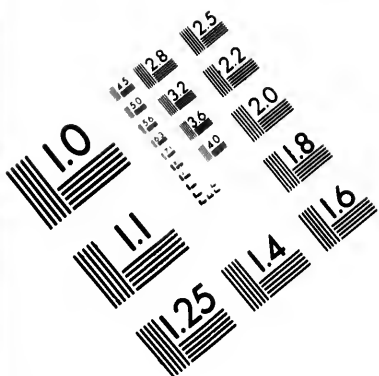
sans qu'on sache si les revenus des biens qu'on leur enlevait leur furent conservés.

Quant à la Macédoine elle-même, *Paul Émile* la déclara libre. Et voici en quoi consistoit cette liberté. Il divisa le royaume en quatre gouvernemens, défendit sous de rigoureuses peines aux habitans d'un gouvernement d'avoir le moindre commerce avec les habitans d'un autre, leur donna de nouvelles lois, enleva les richesses les plus précieuses, imposa l'obligation aux grands, aussitôt qu'ils atteindroient l'âge de quinze ans, de quitter leur patrie, et défendit le travail des mines les plus riches. De deux cents talens que les Macédoniens payoient aux rois, le consul romain n'en exigea que cent pour la république; mais les deux cents se consommoient dans le royaume, et par conséquent en vivoient le commerce; les cent, au contraire, s'exportoient tous les ans en pure perte pour les Macédoniens. Voilà la liberté que le vainqueur leur donna.

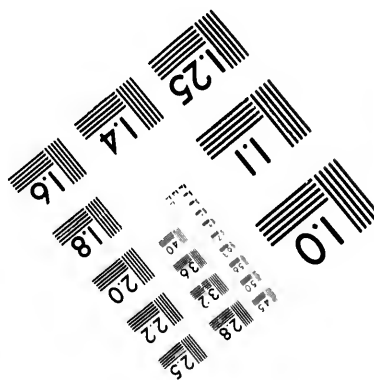
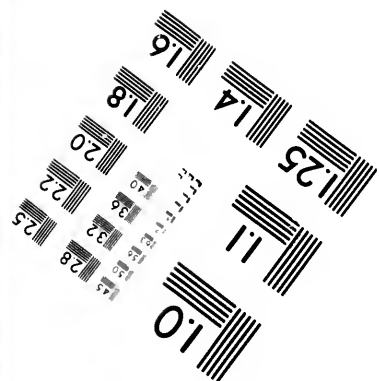
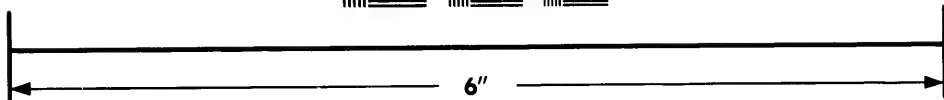
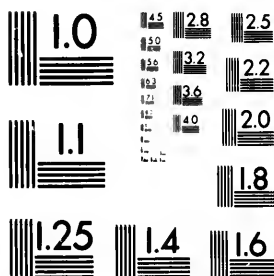
Après *Paul Émile*, le sénat envoya des commissaires chargés de donner une forme à cette république composée de parties incohérentes; car les villes se gouvernoient sans liaisons entre elles, non plus que les quatre gouvernemens. Les garnisons que les Romains avoient laissées à titre de protection, sans aucun droit en apparence sur le gouvernement civil, influoient ou par force ou par persuasion dans l'élection des magistrats ou autres officiers civils. Ce n'étoient pas les plus honnêtes et les plus capables qu'ils faisoient choisir, mais ceux qui se montroient







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

45
43
41
39
38
36
34
32
30
28
26
25
22
20
18

11
10
9
8
7

les plus dévoués aux Romains. La masse de la nation ; réellement asservie sous une ombre de liberté , tourmentée par le souvenir de son ancienne grandeur , soupiroit après le moment de se revoir dans l'indépendance ; et il n'y avoit que le gouvernement monarchique administré avec sagesse qui pût lui plaire :

Dans ces dispositions , elle vit avec plaisir paroître sur la scène un prétendant au trône. Il se disoit fils de *Persée* ; il publioit que le prince l'avoit eu d'une concubine nommée *Cyrthésa* , et l'avoit fait élever en secret , afin qu'il restât un rejeton de la famille royale , s'il échouoit dans la guerre contre les Romains. Ce prétendu prince portoit le nom d'*Andriscus* ; et quand il se montra , il prit le nom de *Philippe*. Il est également connu sous l'un et l'autre de ces noms. Sa première tentative ne fut pas heureuse. Il se retira en Syrie chez *Démétrius Soter* , qui avoit épousé une sœur de *Persée*. Vraisemblablement ce prince ne fut pas content des preuves de sa naissance , puisqu'il le livra aux Romains , pour ne pas s'attirer leur inimitié. Ceux-ci , soit mépris , soit indifférence , le gardèrent négligemment. *Andriscus* se sauva en Thrace , ramassa quelques troupes , entra en Macédoine , où son armée se grossit , et conquit le royaume en aussi peu de temps que *Paul Émile* en avoit mis à le soumettre. Sa principale qualité étoit la brayoure , vertu qui plaisoit singulièrement aux Macédoniens. D'ailleurs il avoit tous les vices de *Persée* : cruauté , avarice , orgueil dans la prospérité , bassesse dans l'infortune.

Comme lui, après avoir obtenu des avantages, il eut l'imprudencé d'exposer sa couronne au hasard d'une bataille générale. Il la perdit, fut pris et orna le triomphe de *Cécilius Métellus*, son vainqueur. L'opinion la plus probable sur ce *faux Philippe*, comme l'appeloient les Romains, le range parmi les imposteurs. L'abandon de *Démétrius Soter*, qui auroit été son oncle, le parti qu'il prit de le livrer aux Romains, paroissent une preuve concluante contre lui. Deux autres prétendans lui succédèrent, furent également vaincus, et périrent. Ce royaume fut réduit en province romaine; et les Macédoniens furent plus heureux dans cet état que lorsqu'ils étoient les alliés de cette république.

L'ASIE APRÈS ALEXANDRE.

Sous les Séleucides, on l'a nommée Syro-Médie, Antiochus. Stratonice, Antiochus Soter. Antiochus Théos. Invasion des Gaulois. Parthes. Séleucus Callinicus. Antiochus Hiérax. Séleucus Céraunus. Antiochus-le-Grand. Alexandre Bala. Démétrius Nicanor. Antiochus Sidètes. Zébina. Cléopâtre. Antiochus Grypus.

[2587.—411.] LES Séleucides furent les rois successeurs d'*Alexandre* dans la Syrie et la Haute-Asie; ils ont été ainsi appelés de *Séleucus*, qui fonda cet em-

pire, appelé *Syro-Macédonien*. Il étoit fils d'*Antiochus*, un des principaux capitaines de *Philippe*, père d'*Alexandre*. Il suivit ce monarque dans ses conquêtes d'Asie, et reçut le commandement en chef des éléphans, charge considérable dans l'armée macédonienne. Après la mort d'*Alexandre*, il fut nommé, par les protecteurs, général de la cavalerie, ensuite gouverneur de Babylone. Dans cette place, il conçut le projet de se déclarer souverain, comme les autres capitaines d'*Alexandre*. *Séleucus* y travailloit adroitement; en se ménageant entre les rivaux acharnés l'un contre l'autre. *Antigone*, comme on l'a dit, découvrit la ruse de ce rival, et voulut le faire arrêter. *Séleucus* se sauva en Égypte, d'où il revint avec une petite armée, et rentra dans Babylone. De ce centre il s'étendit dans la Médie; mais, pendant qu'il s'occupoit de conquêtes, *Démétrius*, fils d'*Antigone*, lui reprit Babylone et la pill' avec inhumanité. Les excès commis par ce prince firent regretter aux Babyloniens *Séleucus*, qui les avoit toujours traités avec douceur. Ils le rappelèrent. Il en repartit encore pour étendre ses possessions outre la Médie, la Bactriane, l'Hyrkanie et toutes les provinces envahies autrefois par *Alexandre*. Ces nombreuses conquêtes lui firent donner le surnom de *Nicanor*, c'est-à-dire vainqueur. Il y ajouta le titre de roi de Babylone et de Médie. La journée d'Ipsus, où *Antigone* fut tué, consolida pour toujours son empire.

On compte seize grandes villes bâties par ce prince. Les plus considérables sont Antioche sur l'Oronte,

Séleucie , Apamée , Laodicée , ainsi appelées des noms de sa femme et de ses enfans. D'autres villes moins importantes reçurent aussi le nom d'autres personnes qui lui étoient chères, attention qui marque que ce prince se complaisoit dans sa tendresse et désiroit en perpétuer le souvenir. Il fixa sa demeure dans Antioche sur l'Oronte. L'exhaussement du lit de l'Euphrate avoit occasionné l'épanchement de ses eaux dans les plaines de Babylone. Elles y formèrent des marais qui rendirent la ville inhabitable : il n'en resta bientôt plus que les murs. Dans le quatrième siècle de notre ère, ils servoient de clôture à un parc où l'on gardoit des bêtes sauvages. Maintenant à peine on peut en distinguer les vestiges. On dispute même sur la place où Babylone a existé.

Séleucus avoit un fils nommé *Antiochus*, qu'il aimoit tendrement. Ce prince fut attaqué d'une maladie de langueur dont la cause étoit ignorée. *Érasistrate*, son médecin, qui s'étoit attaché à connoître les maladies de l'âme, talent plus nécessaire à un médecin qu'on ne pense, découvrit que celle d'*Antiochus* venoit d'une passion, que cette passion étoit de l'amour, que cet amour regardoit *Stratonice*, sa belle-mère, la plus belle femme de son temps. Il en tira l'aveu du malade, qui lui dit en même temps que, tous ses efforts se trouvant inutiles pour se guérir de son amour, il étoit déterminé à mourir. Fort de cette découverte, *Érasistrate* va trouver le roi, et lui dit que le mal de son fils n'est que de l'amour; mais que cette passion est sans remède, parce qu'il

lui est également impossible de jouir de l'objet aimé et de vivre sans lui. « Comment, impossible de posséder l'objet aimé! — répond le roi : eh ! quel est-il donc ? — C'est ma femme, » répond *Érasistrate*, « et certes je ne suis pas disposé à la lui céder. — Quoi ! réplique *Séleucus*, vous, mon cher *Érasistrate*, vous verrez périr un fils, mon unique espérance, en lui refusant votre femme ? Quel attachement avez-vous donc pour moi ? — Mais, » répondit le médecin, supposez que le prince aimât passionnément *Stratonice*, renoncerez-vous à elle ? et prendriez-vous pour vous-même le conseil que vous me donnez ? — O dieux ! s'écrie le père, que ne puis-je acheter la vie de mon fils par le sacrifice de *Stratonice* ! je la céderois aussitôt, et tout mon empire, pour sauver une vie qui m'est si chère ! » *Érasistrate* le prend alors par ses paroles. « *Antiochus*, lui dit-il, ne peut avoir d'autre sauveur que vous ; car c'est *Stratonice* qu'il aime. » *Séleucus* n'hésita pas, il céda sa femme.

[2719. — 279.] De trente-six capitaines qui avoient combattu sous les drapeaux d'*Alexandre*, il n'en restoit que deux, *Séleucus* et *Lysimaque*. Les beaux débris qu'ils possédoient de ce vaste empire ne purent les satisfaire. Ils cherchèrent à s'en arracher des parties, qu'ils auroient dû s'abandonner réciproquement pour passer leur vieillesse en paix. L'ambition les arma jusqu'à la fin l'un contre l'autre. *Lysimaque* périt dans une bataille. *Séleucus* lui survécut peu, et fut assassiné par *Ptolémée Céraunus*,

auquel il étoit près de faire un petit état en Macédoine. Ce monarque se distingua entre tous les rois de son siècle, non-seulement par ses vertus guerrières, mais aussi par son amour pour la justice, par sa clémence et par un profond respect pour la religion. Il aimoit les belles-lettres, et il encouragea les savans. La superbe bibliothèque que *Xerxès* avoit enlevée aux Athéniens leur fut renvoyée par *Séleucus*. Il disoit : « Si les hommes savoient combien sont pénibles les devoirs de la royauté, aucun d'eux ne seroit assez insensé pour accepter une couronne, et ne voudroit pas même la ramasser, quand même on la jetteroit à ses pieds. »

[2738. — 260.] Sous *Antiochus Soter*, son successeur, les Gaulois vinrent en Asie, appelés par *Nicomède*, roi de Bithynie, et s'y formèrent un état qu'on appela *Gallo-Grèce* ou *Galatie*. Sept cents ans après, au rapport d'un auteur contemporain, on parloit encore dans ces contrées la même langue que dans les environs de Trèves. Le roi de Syrie eut des chagrins domestiques; un de ses fils se révolta et fut puni de mort. On pense que la cause de sa rébellion fut la prédilection du père pour le fils de *Stratonice*, qu'il nomma son successeur. En montant sur le trône, celui-ci prit le nom de *Théos*, Dieu. On l'avoit donné à son père, à son grand-père, à leurs femmes; mais du moins c'étoit après leur mort. Sous lui vécut *Bérose*, historien de Babylone, qui lui dédia son ouvrage. L'amour et ses fureurs occasionnèrent la guerre entre *Antiochus* et *Ptolémée Philadelphe*, roi d'É-

gypte. *Magas*, roi de Cyrène et de Libye, avoit promis au fils de l'Égyptien *Bérénice* et ses états pour dot. Il mourut. *Apamée*, sa veuve, refusa de tenir un engagement fait malgré elle. Elle appela pour sa fille *Démétrius*, frère d'un roi de Macédoine. Ce prince, un des plus beaux hommes de son temps, plut à la veuve. Elle résolut d'en faire son époux au préjudice de *Bérénice*. Sûr du cœur de la mère, il montra peu d'égards pour la fille, encore moins pour les courtisans et les ministres. Tous résolurent de se défaire de lui. *Bérénice* conduisit elle-même les conjurés à l'appartement de sa mère. Ils tuèrent *Démétrius* malgré les efforts de la reine, qui le couvroit de son corps pour le sauver des coups des assassins. *Bérénice* alla achever son mariage en Égypte. Le roi s'empara de Cyrène et de Libye, qui avoient été promises en dot à son épouse. *Apamée* se retira auprès d'*Antiochus Théos*, qu'elle excita à ne point laisser entre les mains de son gendre le sceptre que sa fille y avoit porté.

[2741. — 257.] De là une guerre furieuse, qui fut suspendue, du côté d'*Antiochus*, par la révolte des Parthes et des Bactriens; les premiers sous la conduite d'*Arsace*, jeune seigneur du pays; les seconds sous celle de *Théodote*, leur gouverneur pour le roi de Syrie. L'embarras que lui donnèrent les rebelles le força à une paix dont le sceau fut un mariage. Les suites lui en furent bien funestes. Il avoit deux enfans de *Laodice*, sa femme, qui étoit aussi sa sœur. Néanmoins il se soumit à la répudier pour épouser

une *Bérénice*, fille du roi d'Égypte, qui lui apporta de très-grandes richesses en mariage. Tant que le père vécut, *Antiochus* eut des égards pour sa fille, que *Ptolémée* aimoit au point de lui envoyer jusqu'à Antioche de l'eau du Nil, qu'on croyoit propre à sa santé. Malheureusement pour *Bérénice* le père mourut deux ans après le mariage de sa fille. Aussitôt *Antiochus* la répudia, et reprit *Laodice*. Elle revint auprès de lui avec ses enfans, *Séleucus* et *Antiochus Hiérax*, et aussi avec la ferme résolution de ne plus éprouver l'inconstance de son mari. Elle prit pour cela un moyen bien sûr, ce fut de l'empoisonner. Tout étoit prévu pour rendre son crime utile. Elle fit mettre dans le lit du défunt un homme nommé *Artémon*, qui ressembloit parfaitement au roi, de visage et de la voix. L'imposteur recommandoit *Laodice* et ses enfans aux seigneurs qui venoient le visiter. Elle fit aussi faire au nom de son mari, que le peuple croyoit encore vivant, une proclamation par laquelle *Séleucus*, son fils aîné, étoit nommé successeur à la couronne.

[2770. — 228.] *Bérénice* se sauva, avec un *Antiochus* à la main, à Daphné, lieu de délices, situé presque aux portes d'Antioche, où se trouvoit un temple dédié à *Apollon*, qui étoit regardé comme un asile inviolable. La cruelle *Laodice* n'eut pas plus d'égards pour l'innocence de sa rivale qu'elle n'avoit respecté les liens sacrés de l'hymen. Elle la fit massacrer avec son enfant. Le roi d'Égypte, accouru à la tête d'une armée, arriva trop tard pour empêcher le meurtre, mais assez tôt pour punir *Laodice*, qu'il

fit mourir. *Séleucus* et *Antiochus*, dignes fils de cette mégère, passèrent leur vie à se disputer le trône, où ils montèrent alternativement. Par une singularité remarquable, tous les deux moururent dans les fers; *Antiochus* en Égypte, presque sur le seuil de sa prison, d'où il s'échappoit; *Séleucus* captif d'*Arsace*, roi des Parthes. Il fut surnommé, par ironie, *Callinicus*, astucieux, parce que rien ne lui réussissoit. *Antiochus* fut surnommé *Hiérax*, épervier, parce que toute espèce de proie lui convenoit; *Séleucus*, fils de *Callinicus*, qui lui succéda, *Céraunus*, le foudre, ainsi nommé par antiphrase, parce qu'il n'étoit pas moins foible d'esprit que débile de corps. Il ne régna que trois années; encore pendant ce court espace se trouva-t-il exposé aux efforts perfides des conjurés, qui pensèrent le renverser du trône. Il s'y maintint par les conseils d'*Achéus*, son cousin, fils d'*Andromaque*, frère de sa mère. Mais ce fidèle parent ne put le garantir du poison. *Achéus* punit les coupables. La couronne lui fut offerte au préjudice du frère du feu roi; mais il la refusa, et s'occupa avec succès du soin de l'assurer à *Antiochus*, âgé de quatorze ans, qu'il prit sous sa tutelle.

[2775.—223.] Ce prince a reçu dans l'histoire le surnom de *Grand*, et il peut le mériter également par ses belles actions et par ses fautes, par ses prospérités et par ses malheurs. On peut compter entre ces derniers la confiance aveugle qu'il eut longtemps dans *Hermias*, qui avoit été ministre de son

père
étoi
ricu
offu
ni
dan
D
règ
min
Méc
tous
rim
et d
mar
son
jalo
hau
rent
au
Pto
pru
roy
tim
ce
qu
su
qu
qu
le
l'a

père *Céraunus*, et qu'il prit pour le sien. *Hermias* étoit obstiné, jaloux d'une faveur exclusive, impérieux, cruel, ennemi de tous les talens qui pouvoient offusquer le sien, ne souffrant ni la contradiction ni la remontrance, mais habile au souverain degré dans l'art de captiver l'esprit de son maître.

Dans les arrangemens pris au commencement du règne, *Achéus* se chargea des provinces de l'Asie mineure; *Molon* fut envoyé comme gouverneur en Médie, *Alexandre* en Perse; ils étoient frères; et tous deux généraux habiles. *Épigène*, aussi expérimenté qu'eux, homme d'ailleurs d'un sens profond et d'une probité intacte, resta auprès du jeune monarque pour commander l'armée attachée à sa personne. Ses belles qualités lui attirèrent la haine et la jalousie d'*Hermias*. On croit aussi que ce fut la hauteur et les vexations du ministre qui provoquèrent la révolte de *Molon* et d'*Alexandre*. Elle éclata au moment où *Anthiochus* entroit en guerre contre *Ptolémée Philopator*, roi d'Égypte. Il paroissoit prudent de soumettre les rebelles et de pacifier son royaume avant d'en attaquer un autre. C'étoit le sentiment d'*Épigène*, et parce que c'étoit son opinion, ce ne fut pas celle d'*Hermias*. Ce dernier prétendit qu'il n'étoit pas de la dignité d'*Anthiochus* de se mesurer avec des révoltés; que cette tâche ne convenoit qu'à son lieutenant; que roi, il ne devoit combattre que contre des rois. Cette forfanterie l'emporta sur les bonnes raisons d'*Épigène*. Le ministre eut même l'adresse de donner à la persévérance d'*Épigène* dans

son avis une apparence de collusion avec les coupables. *Antiochus*, laissant son lieutenant s'exercer contre les rebelles, alla lui-même attaquer le roi d'Égypte; mais celui-ci ne daigna lui opposer que ses lieutenans. Ils ne le laissèrent pas approcher des frontières.

Pendant cette honteuse expédition, les rebelles se fortifièrent et gagnèrent une bataille. On agita encore dans le conseil si le roi se porteroit contre eux en personne, ou s'il continueroit à tourmenter l'Égypte. *Hermias* et *Épigène* avancèrent de nouveau, dans cette discussion, des avis contraires. Celui d'*Épigène* prévalut; mais *Hermias* ne tarda pas à se venger de la préférence. L'expédition inutile contre l'Égypte avoit épuisé le trésor. Quand il fallut marcher, l'argent manqua. Les troupes murmurèrent; le roi se trouvoit fort embarrassé. Alors *Hermias* lui offrit de payer l'armée de ses propres deniers, s'il vouloit renvoyer *Épigène*. Il colora cette insolente proposition du prétexte qu'après la dissension qui avoit éclaté entre eux, ils ne pourroient jamais être d'accord, et que les affaires en souffriroient. *Antiochus*, quoiqu'à regret, se rendit au vœu du perfide ministre, et laissa *Épigène* dans *Apamée*, avec défense d'en sortir. *Hermias* ne se contenta pas de simples arrêts; après le départ du roi, il fit conduire *Épigène* à la citadelle, dont le gouverneur étoit à sa dévotion. Il le chargea de trouver quelques crimes à son prisonnier. Lui supposer des lettres d'intelligence avec les rebelles, l'accuser à son seul tribunal, le condamner,

l'exécuter, furent pour le gouverneur l'affaire d'un jour, et pour *Hermias*, obtenir l'approbation du roi, l'affaire d'un moment.

Antiochus battit les rebelles. *Molon* se tua après une bataille malheureuse. Un de ses frères, nommé *Molus*, s'échappa et alla porter à son autre frère *Alexandre* la nouvelle de cette défaite. Se trouvant sans ressources, ils tuèrent d'abord leur mère, ensuite leurs femmes et leurs enfans, et enfin ils se tuèrent eux-mêmes. Ces cruelles tragédies ont été ordinaires en Asie, où le vainqueur a coutume de n'épargner personne de la famille des vaincus, de peur qu'il ne reste des vengeurs; et dans la crainte que cette destruction ne soit accompagnée de tourmens, les malheureux aiment mieux s'exterminer tous eux-mêmes. Aux provinces qu'il venoit de reconquérir *Antiochus* conçut le dessein d'ajouter un royaume limitrophe, la Médie, habitée par des peuples belliqueux. *Hermias* s'opposa d'abord à cette expédition, dans laquelle pouvoit périr le roi, dont il tenoit toute son autorité; mais ayant appris que la reine venoit d'accoucher d'un fils, il pressa vivement le roi d'entreprendre la guerre, dans la pensée qu'il y périroit, et qu'alors lui-même seroit nommé tuteur du jeune prince. Il fut trompé dans son attente. Les prétentions ambitieuses d'*Antiochus* se bornèrent à un traité de paix, dont le roi attaqué, affoibli par l'âge, préféra le désavantage au danger des combats.

Hermias régnoit toujours avec un despotisme insolent, qu'il étendoit jusque sur son maître. Il lui

arriva quelquefois de parler à *Antiochus* d'un ton fort éloigné du respect. Ces manières avoient fait naître dans l'esprit du roi des soupçons contre son ministre; mais il n'osoit s'en ouvrir à personne. Ce fut un soulagement pour *Antiochus* lorsque *Apollophane*, son médecin, le mit, par quelques avances, dans le cas de s'expliquer. Il reconnut avec lui l'orgueil, l'obstination, la cruauté d'*Hermias*; mais le médecin fit de plus sentir au roi qu'abandonner tant d'autorité à un pareil ministre, c'étoit s'exposer lui-même; il n'en fallut pas davantage, la perte d'*Hermias* fut résolue. *Antiochus* l'attira dans un endroit écarté, et le fit tuer par ses gardes. Toute la Syrie ressentit une joie extrême de cette mort. Quand la nouvelle arriva à *Apamée*, les habitans accoururent furieux dans la maison où logeoit sa femme, et la lapidèrent avec tous ses enfans.

Un des grands crimes d'*Hermias*, c'est d'avoir rendu *Achéus* coupable, et *Antiochus* cruel. Fidèle à son pupille, auquel il avoit procuré l'empire, *Achéus* s'étoit appliqué à faire fleurir son gouvernement de l'Asie mineure. Il entreprit contre des voisins usurpateurs des expéditions qui furent heureuses. Ses succès excitèrent la jalousie d'*Hermias*. Il résolut de perdre *Achéus* dans l'esprit d'*Antiochus*, lui prêta des vues ambitieuses, et lui supposa des liaisons avec *Ptolémée*; crime irrémissible auprès du roi de Syrie, qui conservoit toujours un profond ressentiment contre l'Égypte. *Achéus* sut que la calomnie s'accrédoit. Les complots formés par le mi-

nist
des
trou
ronn
clam
[
devi
Ptol
par
fut p
intri
gouv
Ptol
C'éto
seil,
trait
des m
ger s
de la
le car
péné
lémé
veut
tue le
autres
larme
troub
La
éprou
de la

nistre lui parurent de nature à exiger les plus grandes précautions pour la sûreté de sa vie; il n'en trouva pas de meilleure que de s'emparer de la couronne qu'il avoit refusée auparavant, et il se fit proclamer roi.

[2782. — 216.] Ainsi ce qui avoit été supposé devint une réalité. *Achéus* prit des engagements avec *Ptolémée*, qui pouvoit le soutenir. *Antiochus* se vit par là embarrassé dans une guerre très-sérieuse. Il y fut puissamment aidé par *Théodote*, Étolien. Les intrigues de cour avoient forcé celui-ci de quitter le gouvernement de la Célésyrie, qu'il tenoit pour *Ptolémée*, et de se jeter dans l'armée d'*Antiochus*. C'étoit un homme non-seulement propre pour le conseil, mais pour l'exécution, comme il paroît par le trait suivant. L'habitude qu'il avoit de la langue et des manières égyptiennes lui inspira l'idée de se venger sur le roi d'Égypte même des injustices éprouvées de la part de son ministre. Il se glisse un soir dans le camp, accompagné seulement de deux soldats, et pénètre jusqu'à la tente du roi. Heureusement *Ptolémée* en étoit sorti. *Théodote*, ne le trouvant pas, veut du moins laisser des traces de sa hardiesse : il tue le médecin du roi, et blesse dangereusement deux autres personnes. Cette action intrépide jette l'alarme et l'épouvante dans l'armée. A la faveur du trouble, *Théodote* se retire sain et sauf.

La bataille de Raphia, dans laquelle *Antiochus* éprouva une très-grande perte, devoit entraîner celle de la Syrie entière, s'il avoit eu affaire à un prince

moins indolent, moins amis de ses plaisirs que le monarque égyptien. Il semble que ce prince ne voulût de la victoire que le triomphe. Après avoir montré ses lauriers dans plusieurs provinces qui se soumirent, entre autres en Palestine, jusqu'à Jérusalem, dont il visita le temple, pressé de jouir dans la mollesse de ses palais, il accorda une paix avantageuse à *Antiochus*. Cette paix fut un coup mortel pour le malheureux *Achéus*. Son ancien pupille eut tout le temps et tous les moyens de le poursuivre, et l'obligea de se renfermer dans la citadelle de Sardes. Une trahison habilement ourdie par trois Crétois le tira de cet asile. Ils le livrèrent pour une somme promise. *Antiochus* le vit, laissa couler des larmes, et lui fit trancher la tête. Il travailla ensuite à rétablir l'empire syrien dans son ancienne splendeur, chassa les Parthes de la Médie, les poursuivit dans leur pays, força leur roi *Arsace* de fuir jusqu'en Hyrcanie, dont il prit la ville capitale, et lui donna la paix. De là il se transporta dans la Bactriane, qu'il auroit réunie à son empire, s'il n'avoit mieux aimé la laisser sous la domination d'un roi pour servir de barrière contre les irruptions des Scythes. Dans ces guerres qui durèrent sept ans, *Antiochus* fit paroître autant d'intelligence que de valeur. Il y fut blessé, fit des marches pénibles à la tête de son armée, souffrit comme ses soldats la faim, la soif, les froids cuisans des montagnes d'Arménie, et la chaleur étouffante des déserts. Par cette expédition, qui doit le mettre au nombre des guerriers célèbres, il acquit le

surnom de *Grand*, qu'il auroit porté avec gloire jusqu'à la fin de sa vie, s'il n'eût pas entrepris une guerre contre les Romains.

[2797. — 201.] Il paroît, chose remarquable, que cette guerre fut juste de la part de la république. Les Romains, dans le principe, agirent d'abord en qualité de protecteurs du fils de *Ptolémée Philopator*, enfant en bas âge, dont *Antiochus*, allié pour cette injustice avec *Philippe*, roi de Macédoine, vouloit envahir les états; ensuite en qualité de protecteurs des villes libres de l'Asie mineure, surtout du royaume de Pergame, qui tentoient la cupidité du roi de Syrie. La première conquête qu'il se proposa pour parvenir aux autres fut celle de la Thrace. Les Romains prétendoient que ce pays leur appartenoit comme dépendant de la Macédoine, et comme dédommagement de la guerre qu'ils avoient soutenue contre *Philippe*. *Antiochus* faisoit remonter son droit à la conquête de cette province par *Séleucus*, son arrière-grand-père, sur *Lysimaque*, un des successeurs d'*Alexandre*.

La guerre d'Égypte fut suspendue ou terminée par une promesse de mariage entre deux enfans de quatre ou cinq ans : le jeune *Ptolémée* et une fille d'*Antiochus*. La minorité du jeune prince fut troublée par la révolte de *Scopas*, Étolien. Simple chef des troupes auxiliaires, il aspira au trône; mais il fut prévenu et puni. *Dicéarque*, un de ses principaux complices, étoit sans foi, sans pudeur, et s'en faisoit gloire. Ayant été mis par *Philippe*, à la tête

d'une expédition contraire à un traité solennel , il fit élever deux autels à l'injustice et à l'impiété , et offrit des sacrifices à l'une et à l'autre. A la différence des scélérats et des hypocrites ordinaires , du moins il adoroit publiquement les déesses qu'il portoit dans son cœur.

[2804.—194.] Comme il avoit suspendu la guerre d'Égypte , *Antiochus* auroit peut-être différé celle qu'il méditoit contre les Romains , si son incertitude n'avoit été fixée par *Annibal*. Ce grand général , chassé , par la haine de Rome , de Carthage , où sa puissance faisoit encore trembler la rivale de sa patrie , se réfugia dans la cour de Syrie. Il fit connoître à *Antiochus* les ruses du sénat , lui remontra que les Romains ne cherchoient qu'à l'amuser par des ambassades ; que toutes leurs propositions étoient captieuses ; que jamais ils ne reviendroient du parti une fois pris de s'opposer à ses armes et de lui imposer leurs lois. *Antiochus* n'en étoit que trop persuadé ; il faisoit de grands préparatifs , et n'hésitoit que sur la manière et le temps de les employer.

Mais cet *Annibal* si pénétrant , si instruit de la perfide politique des Romains , se laissa jouer par leurs ambassadeurs. Ils allèrent le trouver à Éphèse , où il attendoit le roi pour décider de la guerre. Ils affectèrent de le combler de politesses et de marques de déférence , lui reprochèrent amicalement la haine enracinée qu'il conservoit contre la république ; lui dirent que les sentimens des Romains étoient bien différens , qu'on ne prononçoit jamais son nom à

Rome qu'avec respect et des transports d'admiration, et que leur plus vif désir seroit de trouver l'occasion d'obliger un si grand homme. Ces flatteries eurent leur effet. *Annibal*, buvant à long traits le poison de la louange, rechercha avec empressement ceux qui le versoient. Il tira gloire de leur assiduité auprès de lui, et, pour ne pas perdre un instant de ces entretiens si doux, il leur donna un appartement dans sa maison. Il en arriva ce que les perfides vouloient et avoient prévu : *Antiochus* prit de l'ombrage de cette conduite. Il crut les Carthaginois réconciliés avec les Romains, et retira sa confiance au vainqueur de Cannes.

Annibal sentit sa faute; il s'ouvrit avec peine auprès du roi un passage que les intrigues des ambassadeurs et la jalousie lui fermoient. « Prince, lui » dit-il, dès l'âge de neuf ans j'ai juré sur les autels, » entre les mains de mon père *Amilcar*, de n'en- » trer jamais en alliance avec les Romains et de » porter ma haine contre eux jusqu'au tombeau. » C'est le désir de remplir des engagemens si solen- » nels, et de causer leur ruine, qui m'a engagé à » quitter Carthage et à venir en Syrie. Si vous dé- » daignez l'offre de mon bras, j'irai dans tous les lieux » où on trouve des soldats et des armes, et je susci- » terai des ennemis aux Romains. Je les hais autant » qu'ils me haïssent. Si vous persistez à leur déclara- » rer la guerre, vous n'avez pas de plus grand ami » qu'*Annibal*; mais si vous penchez pour la paix, » n'attendez rien de moi. Je ne respire que la guerre;

» et si je ne puis la fomenter ici , j'irai partout où
» je pourrai en allumer les feux. » Il entra ensuite
en explication sur la manière de la faire. « Ce n'est
» pas dans la Grèce , mais en Italie que vous les
» combattrez avec succès. Là , vous trouverez des
» nations entières impatientes de leur joug , qui ali-
» menteront vos armées. Vous vous flattez qu'il leur
» sera difficile de transporter leurs légions en Orient ;
» mais ils savent surmonter les obstacles. Dans peu
» de temps vous les verrez inonder votre royaume
» comme un torrent qui a rompu ses digues. Ce que
» je vous dis ici en particulier , je le soutiendrai ,
» s'il est nécessaire , en présence de toute votre cour.
» Ne m'appartient-il pas de montrer à vos généraux
» comment ils doivent faire la guerre aux Romains ?
» Ces fiers républicains m'ont toujours trouvé in-
» vincible tant que je les ai combattus en Italie ;
» mais Carthage eut l'imprudenc de me rappeler en
» Afrique , et je sus forcé de plier sous un vainqueur
» qui n'avoit pu me faire face en Italie. Suivez mes
» conseils ; menez vos troupes dans le pays même
» des Romains ; et arrêtez ainsi dans sa source l'in-
» vasion dont vous êtes menacé. » *Annibal* traça
ensuite un plan d'attaque combiné avec les Gaulois ,
les Carthaginois , leurs alliés d'Afrique et les villes
grecques mécontentes , que l'ennemi des Romains
proposoit de mettre en mouvement. Il plaça les ar-
mées et les flottes , fixa les points d'appui , et déve-
loppa le plan d'une invasion générale qui auroit fort
embarrassé les Romains , si ce plan avoit été adopté

tout entier , et si les opérations avoient été commencées avec célérité.

[2808. — 190.] Mais *Antiochus* se laissa prévenir. A l'âge de cinquante ans il devint amoureux d'une belle Chalcidienne, et s'amusa à célébrer des noces. Pendant qu'il s'oublioit dans les plaisirs, le consul *Acilius* força le passage des Thermopyles, gagna contre lui une bataille et l'obligea de retourner en Asie. Peu de temps après, sa flotte fut défaite; la terre et la mer ouvrirent également un chemin libre aux Romains. Le roi de Syrie crut les retarder par des excursions chez leurs alliés, entre autres le roi de Pergame, dont il pilla le royaume; mais ils ne prirent pas le change, et continuèrent toujours leur route droit à lui. Il s'agita pour leur susciter des ennemis.

Antiochus, désespéré de ses défaites, qui se multiplioient, ne savoit plus quel parti prendre. « Je ne » sais, disoit-il dans sa douleur, quel dieu a jeté » un voile sur mes yeux; tous mes desseins ont un » funeste succès. Le ciel s'obstine à me persécuter, et tout me présage une ruine prochaine. » Il avoit alors contre lui les deux *Scipions*. L'Africain s'étoit volontiers engagé, sous son frère cadet, dans une guerre où il devoit avoir pour adversaire *Annibal*, qui jouissoit seulement d'une demi-confiance auprès d'*Antiochus*. Il ne fut pas donné à cet habile général carthaginois de se mesurer à armes égales contre son ancien rival. Toutes les prédictions d'*Annibal* s'accomplissoient. Les Romains, qu'il au-

roit fallu contenir chez eux, passèrent l'Hellespont, et se trouvèrent en Asie. *Antiochus* en pâlit d'effroi. Il se vit près d'être attaqué au centre de ses états, et exposé à en hasarder le sort dans une bataille.

[2809. — 189.] Soit politique, soit bonté qui lui étoit assez naturelle, il avoit traité avec beaucoup d'égards le fils de *Scipion* l'aîné, encore adolescent, que son père s'étoit trouvé forcé de laisser malade dans une ville qui tomba entre les mains d'*Antiochus*. Sachant que le père étoit retenu au lit par une indisposition, il lui renvoya son jeune prisonnier. La présence de cet enfant chéri rendit la santé à l'Africain. Le roi avoit fait accompagner son présent de propositions de paix. *Scipion* ne les trouva pas acceptables; mais il lui fit dire que tout ce qu'il pouvoit lui conseiller dans le moment, c'étoit de ne point songer à livrer bataille que lui-même ne fût arrivé au camp. Sans doute il se sentoit quelque compassion pour ce prince, et il se flattoit de pouvoir, sans nuire aux intérêts des Romains, ménager au roi un accommodement. Mais l'autre *Scipion*, craignant que, s'il attendoit son frère, toute la gloire de la conquête de l'Asie ne revînt encore à l'Africain, présenta la bataille dans la plaine de Magnésie. *Antiochus* l'accepta. L'armée de ce roi, quoique infiniment plus nombreuse, fut entièrement défaite. *Scipion* le jeune dut moins sa victoire à son habileté et à ses efforts qu'à ceux d'*Eumène*, roi de Pergame, dont *Antiochus* avoit ravagé le royaume. Il combattit en ennemi qui se venge, et les Romains

com
cès.
dign
l'exa
peut
richi
qui
sors
» lu
» l'A
» to
» m
» se
L
un tr
dicté
lui c
livre
chio
Ann
ans
prop
from
com
tant
nav.
avec
mit
sist
Tel

combattirent en vainqueurs fiers de leurs anciens succès. Ils trouvèrent parmi les Asiatiques des soldats dignes de leur être opposés ; mais l'habitude de l'exacte discipline l'emporta. Le pillage du camp peut-être le plus somptueux qui ait jamais existé enrichit l'armée victorieuse. Le butin fait dans les villes qui se rendoient à l'envi forma une masse de trésors dont Rome même se trouva surchargée. « Le » luxe, dit un de ses poètes, paré des dépouilles de » l'Asie, entra dans Rome en triomphe, traînant » tous les vices à sa suite. Il fit plus de mal aux Ro- » mains que la guerre la plus meurtrière, et vengea » seul l'univers conquis. »

Le malheureux *Antiochus* fut obligé de souscrire un traité peut-être le plus humiliant qui ait jamais été dicté à une grande puissance. On exigea en outre de lui des renonciations à ses droits : il fut stipulé qu'il livrerait ses éléphants, ses galères, vaisseaux et chiourmes, dix proscrits, entre lesquels devoit être *Annibal*, vingt otages de dix-huit à quarante-cinq ans au choix des Romains, et dans ce nombre son propre fils ; cinq cent quarante mille boisseaux de froment, quinze mille talens, répartis en douze ans, comme un tribut, mais deux mille cinq cents comptant pour les frais de la guerre. On borna aussi sa navigation, le nombre de ses troupes, ses relations avec ses voisins, et ses alliances. *Antiochus* se soumit à tout, et laissa brûler ses vaisseaux ; il assista au sacrifice qui devoit mettre le sceau au traité. Tel étoit le rit de cette cérémonie : chaque contrac-

tant frappoit une victime et disoit : « Si je viole
 » l'engagement, que *Jupiter* me frappe comme je
 » frappe cette victime. »

Depuis ce temps *Antiochus* erra dans son royaume, passa de ville en ville, comme s'il eût craint, en s'arrêtant, de fixer quelque part les vestiges de sa honte. On dit que le but de ses courses fut de ramasser la première somme d'argent qu'il devoit aux Romains. On croit qu'il se cacha derrière le mont Taurus, dans des contrées délicieuses qui s'y trouvent, pour s'abandonner plus librement à toutes sortes de débauches : ressource infâme, et trop ordinaire d'une vieillesse malheureuse. Y fut-il tué ou par ses propres officiers, qu'il avoit un jour maltraités après avoir bu avec excès, ou de la main d'un peuple irrité de voir enlever les trésors de ses temples pour payer les Romains ? c'est ce qu'on ignore. *Antiochus* le Grand finit comme ces fleuves qui, après un cours majestueux, s'enfouissent ignominieusement dans les sables.

[2812. — 186.] *Séleucus Philopator*, fils et successeur d'*Antiochus*, embarrassé de fournir le tribut promis par son père, passa presque tout son règne à chercher de l'argent : aussi est-il appelé dans l'Écriture sainte *collecteur*. Sous lui arriva l'aventure d'*Héliodore*, trésorier du roi de Syrie. Envoyé par lui pour prendre des sommes considérables qu'on disoit être dans le temple de Jérusalem, il fut repoussé par une puissance céleste ; meurtri de coups de verges u'il avoit reçus, il revint sans argent. « Si vous
 » avez quelque ennemi, dit-il au roi à son retour,

« envoyez-le dans ce lieu, vous êtes sûr de ne plus
 » le revoir; car celui qui habite dans le ciel s'est dé-
 » claré lui-même défenseur du temple contre tout
 » homme qui sera assez téméraire pour vouloir le pro-
 » faner. » Ce même *Héliodore*, châtié pour un sa-
 crilège, ne craignit pas de s'exposer de nouveau à la
 vengeance céleste pour un meurtre. Il empoisonna
Séleucus, dans le dessein d'usurper la couronne.
 Peut-être auroit-il réussi à la mettre sur sa tête, sans
 l'arrivée d'*Antiochus*, frère du roi défunt.

[2828. — 175.] Ce prince avoit été donné en otage
 aux Romains par *Antiochus* le Grand, son père. Son
 frère le redemanda, et renvoya en échange *Démé-
 trius*, son fils. *Antiochus* apprit en chemin le crime
 d'*Héliodore* et ses projets. Il fut aussi instruit qu'il
 auroit un concurrent dans *Ptolémée*, roi d'Égypte,
 neveu du feu roi. Heureusement, *Eunène*, roi de
 Pergame, lui fournit une armée, le conduisit lui-
 même en Asie, et le plaça sur le trône, quoique,
 selon la loi de la succession, il dût être réservé à *Dé-
 métrius*.

Les historiens font de cet *Antiochus* un portrait
 bizarre. Il aimoit, dit-on, à courir les rues d'Antioche
 avec deux ou trois domestiques, passoit des jours en-
 tiers dans les boutiques des graveurs et des orfèvres
 à s'entretenir de leur métier, qu'il prétendoit savoir
 mieux qu'eux. S'il rencontroit des gens du peuple at-
 troupés, il se mêloit de la conversation, buvoit avec
 les derniers de ses sujets, se mettoit des parties de
 plaisir des jeunes gens, dansoit, chantoit sans au-

cun égard pour sa dignité. Voilà des fautes contre la bienséance; voici des ridicules. On le voyoit quelquefois vêtu à la romaine courir de maison en maison, comme il se pratiquoit à Rome aux comices. Il pressoit les citoyens de lui donner leurs suffrages, présentoit la main à l'un, embrassoit l'autre; brigoit tantôt la place d'édile, tantôt celle de tribun. Selon la magistrature qu'il avoit obtenue, il jugeoit des causes minutieuses et peu séantes. Il aimoit le vin et la bonne chère jusqu'à la débauche, et quand il étoit ivre, il jetoit ou de l'argent à pleines mains, ou des pierres dont il faisoit auparavant provision. C'est ce prince qu'on a nommé *Épiphane, l'illustre*, et qui auroit été mieux appelé *Épimane, l'insensé*. Cependant, comme tout s'allie dans certaines têtes, on doit avouer qu'*Antiochus* sut mêler quelques grandes qualités à ces petites.

Quatre expéditions qu'il entreprit contre l'Égypte furent préparées avec adresse, conduites avec valeur et habileté. Il envoya des espions, sous le titre d'ambassadeurs, examiner de près les forces du royaume, l'état des troupes, le caractère des ministres pendant la minorité d'un très-jeune roi, et de quelle manière ses affaires étoient conduites. Quand il sut qu'il n'y avoit que négligence, indiscipline, mollesse, et des prétextes qui ne manquent jamais, il entra dans le royaume, prit des villes, gagna des batailles. Le jeune roi, éperdu, se jeta entre ses bras. C'étoit son proche parent. Il se nommoit *Ptolémée Philométor*. *Antiochus* le reçut bien, mais l'emmena prisonnier.

Tout ce qu'il put tirer de ce royaume opulent, or, argent, vases précieux, il l'emporta. Toutes ces richesses lui servirent à payer le tribut dû aux Romains. En leur envoyant ce qu'il devoit, il eut soin d'ajouter quelques-unes des raretés de l'Égypte, pour faire goûter au sénat les raisons qu'il avoit eues de l'attaquer. Le sénat reçut ses présens, mais n'ouvrit pas son sentiment sur son expédition; de sorte qu'*Antiochus* s'enhardit à en faire encore une, qui, grâce au pillage des villes maritimes, ne fut pas moins lucrative.

Pendant les Égyptiens, n'espérant plus voir relâcher les fers de *Ptolémée Philométor*, mirent sur le trône son frère cadet, nommé *Ptolémée Evergète*, ou *Physcon*, c'est-à-dire gros ventre. *Antiochus* profita de cette occasion pour rentrer dans ce royaume. Le conseil du nouveau roi imagina de réclamer la protection des Romains pour un mineur infortuné que son parent persécutoit.

Ces républicains, fiers d'une pareille supplique, ambitionnant déjà le titre de tuteurs des rois, qu'ils se donnèrent depuis, envoyèrent des ambassadeurs pour prendre connoissance du différend. La cause fut plaidée solennellement dans le camp d'*Antiochus*. Ce prince se détermina à un accommodement; mais il dit que pour certains éclaircissemens, et pour régler les conditions, il lui manquoit deux hommes: deux hommes qui étoient alors très-éloignés, et qui ne pouvoient arriver de long-temps. Les arbitres lui firent honte de la défaite qu'il employoit; alors il dit:

« Laissons les discours : l'Égypte appartient à *Pto-*
» *lémée Philométr*, l'aîné des deux frères; qu'on
» le rappelle, qu'on le remette sur le trône, et la
» guerre sera terminée. »

Il espéroit que les deux frères ne voudroient pas s'accommoder, qu'ils se brouilleroient, qu'il seroit rappelé par l'un ou par l'autre, et qu'il profiteroit de cette nouvelle circonstance pour les perdre tous deux. En effet, la discorde s'éleva entre eux; mais le germe en fut étouffé par *Cléopâtre*, leur sœur. Elle les fit consentir à tenir ensemble le timon du gouvernement. Cette union causa une grande joie aux Égyptiens, et un vif dépit à *Antiochus*. Il se hâta de venir ou la troubler ou la combattre. Mais il trouva encore en son chemin les anciens arbitres. Jamais la majesté romaine ne brilla de plus d'éclat. Trois ambassadeurs arrivent avec un simple cortège, sans flotte, sans armée. *Popilius* étoit à leur tête. *Antiochus* l'avoit connu dans le temps qu'il étoit en otage à Rome. Il s'avance et lui présente la main : « Je ne me prêterai à ce signe d'amitié, lui dit le » Romain, que lorsque vous aurez lu le décret du » sénat. » Ce décret lui défendoit la guerre. *Antiochus* le lit sans émotion apparente, et dit qu'il rendra réponse quand il aura consulté son conseil. *Popilius* tenoit une baguette à la main, il trace autour du roi un cercle sur le sable, et lui dit : « Vous ne » sortirez pas de ce cercle que vous n'avez déclaré » si vous acceptez ou si vous refusez les propositions » contenues dans le décret. J'espère que vous res-

» pecterez les ordres du sénat et du peuple romain. »

Ils furent respectés, et même avec des circonstances qui tenoient de la bassesse. *Antiochus* envoya à Rome des ambassadeurs chargés de faire à la république un humble hommage de son obéissance. « L'Égypte, dirent-ils en son nom, étoit prête à me reconnoître pour son souverain. Vous l'avez défendu ; j'ai obéi à vos ordres, comme à ceux des dieux immortels. » *Popilius* et les autres ambassadeurs furent par lui conduits en pompe dans ses états d'Asie. Il leur fit tous les honneurs qu'une basse flatterie peut imaginer. Partout où ils paroissoient, ils étoient les seuls souverains. Il leur cédoit ses palais, et ne se permettoit pas d'y loger avec eux.

On se défie ordinairement, et avec raison, des déférences excessives. Les Romains apprirent qu'*Antiochus* faisoit des armemens. *Tibérius Gracchus*, envoyé par le sénat pour visiter les rois, les républiques, et les villes libres de la Grèce, crut devoir aller à Antioche examiner de près la conduite d'un prince dont la puissance pouvoit devenir redoutable. Le roi de Syrie, de son côté, crut devoir amuser les Romains par des fêtes. C'étoit peu connoître le sévère *Gracchus*. *Antiochus* fit venir les plus célèbres acteurs, les meilleurs ouvriers de l'Europe et de l'Asie, invita une foule innombrable, donna des spectacles et des repas ; mais ce qui le déshonora aux yeux des hommes les moins délicats, il prit lui-même un rôle dans un divertissement, flatté de faire rire le peuple par

des bouffonneries et des indécences qui révoltoient la pudeur. L'ambassadeur, dans tous les momens, paroissoit l'objet de son culte et de son adoration. Il ne savoit comment lui prouver son extrême dévouement. Il alla jusqu'à lui offrir son diadème. *Gracchus* le refusa avec dédain. De retour à Rome, il dit qu'après ce qu'il avoit vu il pouvoit assurer qu'on n'avoit rien à craindre du roi de Syrie.

Les principaux ornemens qui parurent à cette fête, vases d'or et d'argent, tissus précieux, étoient les dépouilles des Juifs. *Antiochus* vendoit au plus offrant la dignité de grand-prêtre, à laquelle la souveraine puissance étoit jointe. L'acquereur reprenoit sur le peuple l'argent qu'il avoit avancé. Le schisme, cause inévitable de ruines, amena des dissensions, des guerres auxquelles *Antiochus* prit part pour soutenir ceux qui achetoient sa protection. Il s'enflamma du zèle des schismatiques, de ce zèle meurtrier et destructeur, qui voit avec plaisir souiller les objets de sa vénération, pourvu que ses adversaires en frémissent de dépit. Il prit Jérusalem ; fit passer quarante mille hommes au fil de l'épée, en vendit quarante mille autres comme esclaves. Introduit par le faux grand-prêtre *Ménélas*, il pénétra dans le sanctuaire, appelé le Saint des Saints, lieu interdit à tous les mortels, fit immoler sur l'autel des holocaustes une truie, animal en horreur aux Juifs ; de l'eau dans laquelle on l'avoit fait bouillir il fit arroser le temple, afin de le rendre impur, en enleva tout, autel des parfums, table des pains de

proposition, chandelier à sept branches, et pour comble de maux, le vainqueur établit gouverneur un phrygien nommé *Philippe*, tyran persécuteur et féroce.

Les violences exercées contre les Juifs les forcèrent à prendre les armes. Les Machabées se mirent à leur tête et remportèrent de grands avantages sur *Lysias*, bon général, qui jouissoit de la confiance d'*Antiochus*. Ce prince l'avoit envoyé en Judée avec une armée qu'il croyoit suffisante pour soumettre les révoltés; mais il fut vaincu. A cette nouvelle, *Antiochus* entre dans une colère furieuse, jure d'exterminer jusqu'au dernier homme de cette nation rebelle et opiniâtre; et d'anéantir le culte du dieu qu'elle adore. Il marchoit avec précipitation, ou plutôt il couroit pour exécuter son dessein, lorsqu'il se sent frappé d'une vive douleur dans les entrailles. La violence des tourmens ne ralentit pas son ardeur. Il fait hâter ses chevaux. La rapidité du mouvement le précipite de son char. Ses chairs meurtries par la chute tombent en lambeaux. Il en sort des vers et une odeur infecte qui le rend insupportable à lui-même. En proie aux douleurs les plus cuisantes, il reconnoît le doigt de Dieu, promet, si la santé lui est rendue, de réparer les désastres qu'il a causés aux Juifs, de faire reporter les vases sacrés dans le temple, d'embrasser même la loi des circoncis. Repentir inutile! le *scélérat*, comme l'appelle l'Écriture, le scélérat meurt, modèle d'impiété audacieuse et de repentir tardif.

[2836. — 162.] *Antiochus* laissa un fils en bas âge, nommé *Antiochus Eupator*. Mais il avoit aussi un neveu, nommé *Démétrius*, qui étoit en otage à Rome. Ce jeune prince, apprenant la mort de son oncle, demanda la permission d'aller recueillir la succession de son père *Séleucus*, dont *Antiochus* s'étoit emparé, lorsque le neveu fut échangé contre l'oncle. Il proposoit que son cousin *Eupator* vînt prendre sa place d'otage pendant qu'il iroit occuper le trône, qu'*Antiochus* laissoit vacant par sa mort. La demande du jeune prince étoit juste : il l'exposa en plein sénat ; mais les pères conscrits considérèrent qu'il étoit plus avantageux à la république de maintenir l'Asie sous la puissance d'un mineur que de la mettre sous la main d'un jeune prince, vif, ardent, qui connoîtroit ses forces, et pourroit être tenté de les employer. Ils refusèrent *Démétrius*, déclarèrent qu'ils prenoient *Eupator* sous leur protection, et qu'ils seroient ses tuteurs. Ils nommèrent trois hommes de grande expérience pour remplir cet emploi. Le sénat ne borna pas sa politique à maintenir sur le trône un enfant ; on recommanda aux tuteurs de gouverner le royaume de la manière la plus propre à l'affoiblir, de brûler tous les vaisseaux, et de faire couper les jarrets aux éléphants. *Octavius*, le premier des trois tuteurs, partit sur-le-champ, et prit son chemin par la Cappadoce.

Arrivé dans ce pays, *Ariarathe*, qui y régnoit, fut très-étonné de voir le Romain sans troupes, sans gardes, sans précaution, prêt à s'enfoncer dans l'Asie

pour aller prendre le gouvernement d'un peuple qui ne l'avoit pas appelé, surtout sachant que le jeune monarque avoit déjà un tuteur nommé *Lysias*, homme habile, rusé, peu scrupuleux, et qu'on ne trouveroit certainement pas disposé à se laisser enlever son emploi. *Ariarathe* offroit à *Octavius* de l'accompagner à la tête d'une armée, de lui en laisser à lui-même le commandement; il le pressa d'accepter du moins une escorte. Mais quelle escorte, au jugement du fier républicain, valoit le nom de Rome? Il refuse et il entre dans la Syrie, sans autre suite que celle qui l'avoit accompagné dans l'Italie. Sans daigner seulement faire avertir le régent de son arrivée, il va droit à *Laodicée*, fait brûler les vaisseaux en sa présence, et mettre les éléphants hors d'état de servir. Un procédé si impérieux indigné le peuple; un assassin envoyé par *Lysias* profite de l'occasion, et tue *Octavius*. Sa conduite étoit imprudente, mais on a besoin d'enthousiastes dans les républiques. Sa mémoire fut honorée dans Rome, et l'on plaça sa statue parmi celles des grands hommes qui avoient versé leur sang pour la patrie.

Démétrius crut que ce meurtre irriteroit le sénat, et qu'il en obtiendrait facilement la permission d'aller détrôner le pupille de *Lysias*, qu'on savoit être l'auteur de l'assassinat. Il la demanda une seconde fois, contre le sentiment de *Polybe* l'historien, un des plus grands politiques de son temps. Il disoit au prince : « Croyez-moi, rompez vos fers, et vous serez roi. » *Polybe* l'avoit prévu, *Démétrius* fut re-

fusé. Il prit alors des mesures pour s'échapper. La veille de son départ, il donna un grand festin à des jeunes gens, sa compagnie ordinaire : c'étoit une espèce d'adieu qu'il vouloit leur faire sans leur dire son secret. *Polybe*, craignant que le jeune prince ne se laissât entraîner au plaisir, pour lequel il avoit un penchant très-vif, et ne perdît l'occasion d'exécuter son dessein, lui envoïe une lettre; quand elle seroit tombée en main ennemie, elle ne pouvoit compromettre son auteur. *Démétrius* en saisit le sens, feint d'être malade, quitte le repas et part. Arrivé en lieu de sûreté, il écrit au sénat des excuses, des remerciemens et des promesses. Le sénat joue l'indifférence, et laisse les rivaux se débattre. Le combat ne fut pas long. A l'aide du bruit que *Démétrius* fit répandre, qu'il venoit envoyé par les Romains, le peuple se tourna de son côté, et se défit de *Lysias*, ainsi que de son jeune pupille. Le sénat les laissa massacrer, et *Démétrius* monté sur le trône, les Romains le reconnurent pour roi.

On remarque dans la vie de *Démétrius Soter* qu'il favorisa une imposture, et qu'il fut victime d'une imposture. *Ariarathe*, roi de Cappadoce, avoit épousé *Antiochis*, fille d'*Antiochus* le Grand. Cette princesse, à peine sortie de l'enfance quand elle se maria, passa plusieurs années sans avoir d'enfant. Elle se crut stérile. Craignant que ce défaut ne lui fît perdre l'amour de son mari et de ses sujets, elle feignit deux fois d'être enceinte, et eut l'adresse de donner au roi deux fils supposés; mais elle devint

réellement enceinte, et mit au monde successivement deux filles et un fils. Elle déclara alors et prouva à son époux la supposition des deux autres. Le roi les fit conduire hors de son royaume avec une pension suffisante. L'aîné, nommé *Ariarathe*, alla à Rome. Sans talens et sans courage, il s'embarassa peu de son infortune; le second, nommé *Holopherne*, actif et entreprenant, y fut plus sensible. On l'envoya en Ionie, avec défense de mettre le pied en Cappadoce.

A la mort d'*Ariarathe*, le vrai fils, nommé aussi *Ariarathe*, succéda sans difficulté à son père. *Démétrius* lui offrit *Laodice* sa sœur en mariage. Elle étoit veuve de *Persée*, ce roi de Macédoine humilié par les Romains. Cette alliance déplut au roi de Cappadoce. Il s'en défendit : son refus choqua le roi de Syrie. Il écouta les prétentions que formoit *Holopherne*, les encouragea et le plaça sur le trône de Cappadoce. *Ariarathe* reconquit sa couronne. *Holopherne* trouva un asile à la cour de son bienfaiteur. *Démétrius*, dégagé de tout soin, menoit dans des réduits obscurs une vie dissolue, qui lui attiroit le mépris de son peuple. *Holopherne*, remarquant ces dispositions, conçut le dessein de monter sur le trône de Syrie, déshonoré par un prince avili. Il forma une conjuration, qu'*Attale*, roi de Pergame, et *Ptolémée*, roi d'Égypte, devoient seconder. Elle fut découverte, et *Démétrius* échappa pour cette fois au danger. où l'avoit jeté sa déclaration en faveur d'un imposteur. Mais il se préparoit un autre péril qu'il n'évita pas.

Les deux rois de Pergame et d'Égypte restèrent ses ennemis. A eux se joignoit naturellement celui de Cappadoce. Pendant qu'ils cherchoient ardemment les moyens de lui susciter des embarras, un homme se présente qui avoit à venger la mort d'un frère et son propre exil. Il se nommoit *Héraclide*. *Timarque*, son frère, étoit gouverneur de Babylone quand *Démétrius* monta sur le trône, et lui trésorier de la province; tous deux fort considérés d'*Antiochus Épiphane*, et par conséquent attachés à *Eupator*, son jeune fils. Que ce fût par acharnement ou par malversation reprochée par le peuple, *Démétrius* fit trancher la tête au gouverneur, et bannit le trésorier. Celui-ci se retira à Rhodes. Comme il avoit su les secrets de la cour de Syrie, qu'il en connoissoit les manières et les usages, il cherche un jeune homme propre par l'esprit et la figure au rôle qu'il vouloit lui faire jouer, le trouve dans un nommé *Bala*, le forme, l'instruit, et lui fait prendre le nom d'*Alexandre*. On gagne *Laodice*, fille véritable d'*Épiphane* : elle le reconnoît pour son frère. Sûr de l'appui des trois rois confidens et instigateurs du projet, *Héraclide* mène son disciple à Rome et le présente au sénat.

Quelles comédies jouent souvent les hommes les plus graves ! Comme ils se plaisent à s'en laisser imposer ! *Héraclide* rappelle aux pères conscrits leur alliance avec *Antiochus*, leurs soupçons contre *Démétrius*, leur répugnance à lui ouvrir le chemin du trône. « Vous ignoriez cependant qu'*Antiochus* Épi-

» *pha*
 » *été*
 » *enc*
 » *gue*
 » *cen*
 » *tire*
 » *con*
 » *tab*
 » *sua*
 » *qu'*
 » *blée*
 roula
 père,
 inalté
 Qu
 sion d
 cret ;
 que le
 de dis
 grand
 l'impe
 terme
 » la
 » d'
 » lié
 » val
 » no
 » cet
Bala
 coup

» *phane* eût laissé d'autre enfant qu'*Eupator*, qui a
 » été cruellement assassiné, et que cet enfant vécut
 » encore. » Puis se tournant vers *Bala* : « Ne crai-
 » guez donc point de paroître, dit-il, illustre des-
 » cendant d'un des premiers rois de Syrie. Je vous ai
 » tiré de la misère où vous étiez enseveli pour vous
 » conduire au pied du plus puissant et du plus équi-
 » table des tribunaux. Parlez vous-même, soyez per-
 » suadé qu'une cause aussi juste que la vôtre ne peut
 » qu'être approuvée et soutenue par l'auguste assem-
 » blée qui nous écoute. » La harangue de *Bala*
 roula en peu de mots sur l'ancien attachement du
 père, la reconnoissance future du fils, et l'union
 inaltérable qui s'établirait entre Rome et la Syrie.

Quoique le sénat eût joué l'indifférence sur l'inva-
 sion de *Démétrius*, il en avoit conservé un dépit se-
 cret ; il étoit d'ailleurs intéressant pour la république
 que les pays éloignés eussent toujours quelque germe
 de discorde qui fit réclamer son secours. Ainsi, au
 grand étonnement de toute la ville, convaincue de
 l'imposture de *Bala*, le sénat donna un décret en ces
 termes : « Le sénat et le peuple, romain ayant ouï la
 » la demande d'*Alexandre* et de *Laodice*, enfans
 » d'*Antiochus Épiphanes*, roi de Syrie, l'ami et l'al-
 » lié de la république, permettent au fils de faire
 » valoir les droits que lui donne sa naissance, et
 » nous recommandons à nos alliés de l'aider dans
 » cette entreprise. » Cette dernière clause autorisa
Bala à rassembler des troupes, et suscita tout d'un
 coup à *Démétrius* une multitude d'ennemis, entre

autres *Jonathas*, chefs des Juifs, alliés des Romains, dont la prudence et la valeur furent d'un très-grand poids dans la balance des forces. *Démétrius*, trop convaincu de la supériorité de son rival, envoie ses deux fils, *Démétrius* et *Antiochus*, en sûreté chez un ami, habitant de Gnide, ville de Carie, et se détermine à livrer une bataille décisive. Son aile gauche enfonce les troupes opposées et s'abandonne malheureusement à la poursuite. Le prince soutient long-temps le choc du centre et de l'autre aile de l'ennemi, espérant voir revenir la sienne. A la fin il commande la retraite, et reste des derniers à la couvrir. Son cheval tombe dans une fondrière; ses soldats l'abandonnent au moment que les ennemis l'entouroient; il combat seul à pied contre la foule qui l'environne, et tombe percé de flèches sur un monceau de cadavres.

[2845. — 153.] Le roi d'Égypte ne pouvoit ignorer l'imposture de *Bala*; cependant il lui donne *Cléopâtre*, sa fille, en mariage. Un sceptre à mettre dans sa famille est bon, quelle que soit la main qui le porte. La prospérité développa le caractère vicieux du nouveau roi. Il se plongea dans la débauche, et laissa les rênes du gouvernement entre les mains d'un favori nommé *Ammonius*, homme féroce et ombrageux. Les principales victimes du monarque et du ministre furent *Laodice*, sœur de *Démétrius*, et *Antigone*, un des fils de ce prince, qui étoit resté en Syrie dans le temps que les deux autres furent conduits à Gnide. D'autres violences exercées sur toutes sortes de per-

sonnes
trius,
retrait
hôte,
entra a
la prov
de la
parti.
tenant
secours

Ce
cours
sous se
phète d
la mer
lui retr
échang
tion de
été la
très-fu
hardis
trouvè
n'éprou
bataille
ler. Le
d'un A
il fut t

Les
difficul
venoit

sonnes, rendirent le gouvernement odieux. *Démétrius*, l'aîné des enfans fugitifs, apprend dans sa retraite le mécontentement du peuple. *Lasthène*, son hôte, lui procure quelques compagnies de Crétois ; il entra avec eux dans la Cilicie. Sa troupe se grossit ; la province se rend à lui. *Apollonius*, gouverneur de la Phénicie et de la Célésyrie, embrasse son parti. Cet homme lui rendit un grand service en contenant *Jonathas*, chef des Juifs, qui accouroit au secours d'*Alexandre Bala*.

Ce prince, se trouvant pressé, appela à son secours *Ptolémée*, son beau-père, qui arrive traînant sous ses drapeaux une foule innombrable que le prophète compare à la multitude des grains de sable de la mer. On croiroit qu'il va protéger *Bala* ; mais il lui retira sa fille, et la donna à *Démétrius*. Cet échange fut, dit-on, le châtement d'une conspiration du gendre contre son beau-père. Quelle qu'ait été la cause de cet événement, les suites en furent très-funestes à *Bala*. Les habitans d'Antioche, enhardis, déchirèrent *Ammonius*, son ministre, qu'ils trouvèrent caché sous un habit de femme. Le roi n'éprouva pas un sort plus heureux. Il perdit une bataille décisive, et s'enfuit aussi loin qu'il put aller. Le malheureux crut trouver un asile sous la tente d'un Arabe, nation ordinairement hospitalière ; mais il fut tué.

Les habitans d'Antioche ne reconnurent point sans difficulté *Démétrius Nicanor*, que le roi d'Égypte venoit de placer sur le trône. Ils craignoient de trou-

ver en lui les vices de son père, surtout son insouciance pour les affaires du gouvernement, ainsi que son despotisme. Leur crainte n'étoit que trop fondée. Le nouveau roi laissa toute la puissance à *Lasthène*, l'ami de son beau-père, qui l'avoit élevé, homme cruel et impolitique : cruel, il rechercha tous ceux qui avoient été attachés à *Bala*, et les fit mourir; impolitique, il dégoûta les vieux soldats qui composoient la garde ordinaire des rois, et la réduisit à quelques compagnies de Crétois, qui ne pouvoient pas être d'un grand secours. Il s'attira bientôt le mépris ainsi que la haine des Syriens. Le trône étant privé de ses défenseurs, un homme hardi osa porter ses vues jusque-là, et parvint à en précipiter l'imprudent *Démétrius*.

Cet ambitieux se nommoit *Diodote*, et fut dans la suite surnommé *Tryphon*. Sa naissance étoit commune. *Bala* l'avoit fait gouverneur d'Antioche. On ne sait s'il jouit de cette place sous son successeur; mais son habileté peut faire croire qu'il ne fut pas mis par *Lasthène* au nombre des proscrits. Il est au contraire vraisemblable qu'il gagna la confiance du ministre, et qu'il lui ferma les yeux sur un commerce de piraterie qu'il exerçoit. Ce commerce consistoit à entretenir des vaisseaux qui couroient les côtes d'Asie, où ils faisoient des esclaves que *Diodote* vendoit à grand prix aux Romains, curieux alors de se faire suivre par un nombreux domestique. Ce trafic procura à *Diodote* de grandes richesses. Il porta l'assurance de l'impunité jusqu'à se bâtir, peu loin

d'An
moit
ni se
révei
quan

B
femm
avec
étoie
se dé
que
foule
dant.
Séleu
phans
armée
clame
dans
ment
de su
récon

T
conse
voule
grand
il se
savoit
pille.
il n'y
Il mo

d'Antioche, une espèce de forteresse, où il enfermoit ses trésors. En effet, il ne paroît pas que le roi ni son ministre en aient pris d'ombrage. Ils ne se réveillèrent l'un et l'autre de leur assoupissement que quand *Diodote* éclata.

Bala avoit laissé un fils, encore enfant, de sa femme *Cléopâtre*. *Tryphon* se montra tout à coup avec ce jeune *Antiochus*, publia un manifeste où étoient exposées les prétentions du prince, dont il se déclara tuteur. A cette nouvelle, tous les soldats que *Démétrius* avoit renvoyés sans raison, et une foule d'autres mécontents, se joignent au prétendant. *Démétrius* surpris est obligé de se renfermer à Séleucie. *Diodote* s'empare d'Antioche, des éléphans, qui faisoient alors la principale force des armées d'Asie, de l'argent des recettes, et fait proclamer son pupille. Il eut aussi l'adresse d'attirer dans son parti *Jonathas*, chef des Juifs, précédemment attaché à *Bala*, et qui se crut sans doute obligé de suivre les drapeaux de son fils. Mais il fut mal récompensé de sa fidélité.

Thryphon ne s'étoit pas donné tant de peine pour conserver la couronne sur la tête d'un enfant : il vouloit la mettre sur la sienne. Quand il vit la plus grande partie de la Syrie soumise à son obéissance, il se délit en même temps et de *Jonathas*, qu'il savoit affectionné au sang de *Bala*, et de son pupille. Ce jeune prince étoit attaqué de la pierre; il n'y eut qu'à ordonner qu'on fît mal l'opération. Il mourut, et *Tryphon* prit le diadème. *Démétrius*

et *Tryphon* purent se livrer fréquemment des combats. Une résolution étrange du premier mit tout à coup fin à la guerre civile. Sollicité par les habitans du pays situé entre l'Inde et l'Euphrate, continuellement exposés aux incursions des Parthes, *Démétrius* se détermina à faire la guerre à ces peuples, persuadé que, s'il revenoit vainqueur, il auroit bientôt reconquis sur *Diodote* le reste de son royaume. Il eut d'abord de grands succès ; mais les Parthes lui dressèrent une embuscade, et le firent prisonnier. *Mithridate*, leur roi, après l'avoir promené comme captif dans les provinces disputées, pour les détacher d'un roi esclave, le traita ensuite avec toutes sortes d'égards, lui assigna l'Hyrcanie pour lieu de sa résidence, avec un revenu conforme à sa dignité, lui donna même sa fille *Rodogune* en mariage, mais le retint dans les fers.

A la nouvelle de son emprisonnement, *Cléopâtre*, son épouse, s'étoit retirée à Séleucie, avec deux enfans qu'elle avoit de lui. Craignant d'y être assiégée par *Tryphon*, elle écrivit à *Antiochus*, frère cadet de *Démétrius*, de venir à son secours, et lui offrit la couronne et sa main. Sans doute elle fut portée à cette dernière proposition par la connoissance qu'elle eut du mariage de *Rodogune*. *Antiochus*, qu'on a surnommé *Sidète*, chasseur, vint, l'épousa, monta sur le trône, battit *Tryphon*, et mit son armée en déroute. En fuyant, *Tryphon* semoit, dit-on, de l'argent derrière lui afin d'arrêter ceux qui le poursuivoient. Il fut ou tué dans un as-

saut
ou il
pita
chosie
Sid
conci
sujets
la cha
la cab
le pr
paysa
naïve
tiochu
» bon
» sa
» de
» l'ob
» giss
casior
» ente
» vos
» env
» occ
» sua
Ce
gloire
vinces
pour
fière
bien

saut , ou pris et condamné à mort par *Antiochus* , ou il se perça de sa propre épée , ou enfin il se précipita dans les flammes qui consumèrent la ville d'Archosie , où on l'assiégeoit.

Sidète gouverna avec justice et douceur , et se concilia à un rare degré l'amour et l'estime de ses sujets. Il n'avoit qu'un défaut , c'étoit la passion de la chasse portée à l'excès. Un simple paysan , dans la cabane duquel , poursuivant quelques bêtes sauvages , le prince égaré avoit trouvé un asile , un simple paysan , qui ne le connoissoit pas , lui reprocha naïvement cette passion. Dans la conversation , *Antiochus* amena des questions sur le roi. « C'est un » bon prince , répondit l'homme des champs ; mais » sa passion trop violente pour la chasse l'empêche » de donner toute son application aux affaires , et » l'oblige à s'en reposer sur des courtisans qui n'agissent pas toujours selon ses vues. » A cette occasion , *Plutarque* s'écrie : « O rois , n'espérez pas » entendre un mot de vérité , ni connoître ce que » vos sujets pensent de vous , tant que vous ne serez » environnés que de courtisans , dont la principale » occupation est de vous tromper , et de vous persuader que vos sujets sont toujours contents. »

Ce roi auroit pu vivre heureux et régner avec gloire , sans le désir qu'il eut de reprendre les provinces dont les Parthes s'étoient emparés. Il publia , pour prétexte de la guerre , le dessein de tirer son frère de la captivité , comme si on eût dû le croire bien empressé à rompre les fers d'un monarque dont

il possédoit la femme et le royaume. On juge par ses préparatifs que, s'il aimoit ses aises, il ne les refusoit pas aux autres. Il laissa pour ainsi dire encombrer son camp par l'attirail du luxe ; vivandiers, cuisiniers, comédiens, musiciens, femmes, enfans et leur suite : de sorte que l'armée, où il se trouvoit à peu près quatre-vingt mille combattans, étoit de plus de trois cent mille personnes. Tout alla bien tant qu'il n'y eut qu'à se promener sous un ciel d'été, dans les plus belles plaines de la Médie et la Babylonie. *Antiochus* gagna trois batailles : mais quand il fallut prendre ses quartiers d'hiver, la nécessité de loger tout ce monde fit diviser l'armée en petits corps. Les Parthes, actifs et vigilans, se glissèrent dans les intervalles. Les habitans, ennuyés de ces fâcheux hôtes, concertèrent avec les Parthes un massacre général. En un même jour tous les Syriens furent égorgés ou chargés de fers, et *Antiochus* périt avec eux, emportant les regrets de tous ses sujets.

Les défaites qu'essuya le roi des Parthes lui avoient fait prendre le parti de relâcher *Démétrius* pour tâcher d'opérer une diversion par la concurrence des deux frères ; mais aussitôt après la catastrophe de *Sidète*, il fit courir après son prisonnier. Le prince, craignant ce retour, avoit hâté son départ. La cavalerie envoyée après lui ne put l'atteindre. Il rentra dans son royaume, et, pour son malheur, il trouva sa femme *Cléopâtre*. Une captivité de neuf années, pour s'être imprudemment jeté dans une guerre étrangère, ne le corrigea pas. Il se mêla d'une querelle

entre *Ptolémée Physcon*, roi d'Égypte, et *Cléopâtre*, sa femme répudiée. Elle proposa à *Démétrius* le trône et sa main : l'offre le tenta. Il fit une invasion en Égypte. Pendant qu'il assiégeoit Péluse, les habitans d'Antioche, d'Apamée et de plusieurs autres villes, irrités de son gouvernement tyrannique, se révoltèrent, et reçurent avec acclamations un prétendu fils d'*Alexandre Bala*, que le roi d'Égypte leur envoya. L'imposteur, fils d'un fripier d'*Alexandrie*, se nommoit *Zébina*, et se décora du prénom d'*Alexandre*. On étoit si mécontent de *Démétrius*, que *Zébina* se vit tout d'un coup à la tête d'une armée. Le roi, forcé de fuir devant lui après une défaite, crut trouver une retraite dans Ptolémaïde, où résidoit son épouse *Cléopâtre*; mais elle fit fermer les portes à l'époux de *Rodogune*. Il se réfugia à Tyr. Le gouverneur, qu'il avoit établi lui-même dans cette ville, le fit mettre à mort. Le royaume de Syrie se trouva pour lors partagé entre *Zébina* et *Cléopâtre*.

Séleucus, qu'elle avoit eu de *Démétrius Nicanor*, prit le titre de roi dans les provinces limitrophes de celles que gouvernoit sa mère. Dans la crainte que l'envie ne prît à ce prince d'étendre sa domination, et peut-être de venger la mort de son père, dont elle n'étoit pas fort innocente, *Cléopâtre* invita son fils de venir conférer avec elle sur une affaire importante, et au moment qu'il y pensoit le moins elle lui enfonça un poignard dans le sein. Cette mégère appela auprès d'elle un autre fils, dont l'âge lui fit espérer qu'il se-

roit long-temps sur le trône sans songer au gouvernement. Il se nommoit *Antiochus* on lui donna le surnom de *Grypus*, par allusion à son nez aquilin. La Syrie, partagée entre *Cléopâtre* et *Zébina*, fut assez tranquille :

Zébina étoit doux, clément, juste, et inspiroit la confiance par sa fidélité à remplir ses promesses. Trois de ses principaux officiers s'étoient révoltés; il n'employa pour les ramener à lui que l'espérance qu'il leur donna d'obtenir grâce et même de rentrer dans leurs charges. Ils déposèrent les armes sans demander d'autre sûreté que sa parole. Pour lui, il vécut avec eux comme auparavant, sans leur faire aucun reproche. Quoique de basse naissance, il avoit de l'élevation dans l'âme. Jamais il ne voulut soumettre son royaume à un tribut, ni même à un simple hommage que le roi d'Égypte exigeoit. Après avoir été son bienfaiteur, l'Égyptien devint son persécuteur. Il arma *Grypus* contre lui, et, pour arrhes de sa vengeance, donna au monarque syrien sa fille *Tryphène* en mariage. Pressé de deux côtés, *Zébina* succomba. Après une bataille perdue, il se jeta sur un vaisseau corsaire pour fuir en Grèce. Le capitaine le livra à *Grypus*, qui le fit mourir. Des historiens disent qu'il fut tué dans un combat; mais, quel qu'ait été son sort, tous s'accordent à dire qu'il fut généralement regretté. Il est du petit nombre de ceux que l'usurpation n'a fait ni redouter, ni mépriser, ni haïr.

La guerre contre *Zébina* mit en quelque manière

Grypus
dignée
faire p
eu d'
elle av
laisser
mome
exerci
présen
par de
elle s
toute
souple
coupe
rois,
de ses
et vo
d'hon
Per
calme
Cléop
frères
quel,
Voya
Un h
Lath
sa soe
ment
répu
et l'

Grypus hors de la tutelle de sa mère. *Cléopâtre*, indignée qu'il s'affranchît de son autorité, résolut de faire passer le sceptre à un troisième fils qu'elle avoit eu d'*Antiochus Sidète*. Il étoit en très-bas âge, et elle avoit lieu d'espérer que ses foibles mains lui en laisseroient long-temps la disposition. Elle prend le moment où *Grypus* rentroit dans son palais après un exercice violent. Sous prétexte d'attention, elle lui présente à boire. On prétend qu'il étoit averti. Comme par déférence, il veut l'engager à boire la première; elle s'en défend; il insiste, et lui déclare devant toute sa cour qu'il n'y a que ce moyen de détruire le soupçon qu'elle veut l'empoisonner. Elle avale la coupe et meurt. *Cléopâtre* avoit été femme de trois rois, et mère de quatre. Elle causa la mort de deux de ses maris, tua un de ses enfans de sa propre main, et voulut empoisonner l'autre. On trouveroit peu d'hommes aussi méchans.

Pendant huit ans le règne de *Grypus* fut assez calme. Pour s'assurer cette tranquillité, digne fils de *Cléopâtre*, il voulut faire empoisonner un de ses frères, fils de sa mère et d'*Antiochus Sidète*, lequel, appelé aussi *Antiochus*, demouroit à Cyzique. Voyant sa vie menacée, le prince se mit en défense. Un heureux hasard lui fournit un secours inattendu. *Lathyre*, fils de *Physeon*, roi d'Égypte, avoit épousé sa sœur *Cléopâtre*. Quoique ce prince aimât tendrement son épouse, il fut contraint par sa mère de la répudier et d'épouser *Sélène*, sa sœur cadette. L'une et l'autre étoient sœurs de *Tryphène*, femme de

Grypus. La princesse répudiée, se voyant libre, offrit sa main au Cyzicénien, et lui apporta en dot une armée. Elle fut défaite. Il se sauva, et sa femme tomba entre les mains de *Grypus*. *Tryphène*, sa sœur, demande à son mari la prisonnière, pour avoir le plaisir de la voir mettre à mort. Le roi, révolté de cette prière, remontre à sa femme tout ce qu'elle a de cruel, et proteste que jamais il ne lui accordera une pareille demande. *Tryphène* croit voir dans cette fermeté de son mari la certitude d'un amour qu'elle soupçonnoit déjà. Sa malheureuse sœur s'étoit réfugiée dans un asile. Pendant que l'époux insiste pour faire goûter ses raisons, l'épouse envoie des assassins. Ne pouvant arracher *Cléopâtre* de l'autel qu'elle tenoit embrassé, ils lui coupent les mains. Elle expire en prononçant mille exécérations contre les auteurs de sa mort, et en suppliant le dieu dont la statue étoit placée sur l'autel de venger par un châtement exemplaire le meurtre sacrilège que l'on commettoit sous ses yeux.

Il semble que ces exécérations attirèrent tous les fléaux de la vengeance céleste sur la malheureuse famille des Séleucides. Leur histoire n'est plus qu'un mélange dégoûtant et affreux de tous les crimes, empoisonnemens, assassinats, incestes, fratricides. Cinq fils de *Grypus* règnent et périssent successivement de mort violente. Le Cyzicénien expire dans les flammes, victime d'une sédition. Le royaume se divise : une partie reconnoît *Antioche*, l'autre *Damas* pour sa capitale ; quelques villes s'érigent en républiques ;

d'autr
appel
usurp
Elles
soupe
Enfin
toutes
même
mour
tous
appel
mém
Le
teurs
secou
cepto
ruine
recue
quit
le sco
Lath
sa pu
deven
état
tioch
Anti
sacte
mère
se m
com

d'autres se soumettent à la puissance d'un seul, qu'on appelle *tyran*. Les femmes, les sœurs des monarques usurpent et se forment des espèces de principautés. Elles se les transmettent par des mariages. Deux sont soupçonnées d'avoir épousé jusqu'à leur propre fils. Enfin la confusion fut telle, et le débordement de toutes les passions si furieux, que les Syriens eux-mêmes, le peuple peut-être le moins délicat sur les mœurs, se fatiguent de cette anarchie. Ils chassent tous ces rois acharnés les uns contre les autres, et appellent pour les gouverner *Tigrane*, roi d'Arménie.

Les Romains, souvent réclamés par les compétiteurs, s'étoient bien gardés de donner à aucun des secours efficaces. Ils recevoient les ambassades, acceptoient les présens, et laissoient tous ces princes se ruiner les uns par les autres. Le moment arriva de recueillir les fruits de leur politique. *Pompée* vainquit *Tigrane*. Lorsque l'Arménien reçut des peuples le sceptre de Syrie, *Sélène*, enlevée par sa mère à *Lathyre* de la même manière qu'elle lui avoit ôté sa première femme pour la donner à *Grypus*, étant devenue veuve de ce dernier, s'étoit fait un petit état où elle élevoit deux fils qu'elle avoit eus d'*Antiochus* le Picux, fils du Cyzicénien : l'aîné, nommé *Antiochus* l'Asiatique, l'autre *Séleucus Cybiosacte*. *Tigrane* dispersa cette famille. Il prit la mère, qu'il fit mourir. Les deux fils, peu en état de se mesurer avec un si puissant prince, se soutinrent comme ils purent, tantôt dans une partie du royaume,

tantôt dans l'autre, se flattant par les présens qu'ils prodiguoient aux sénateurs, dans les courses qu'ils faisoient à Rome, d'obtenir la bienveillance de la république. Mais quand l'Asiatique vint proposer à *Pompée* ses prétentions et ses espérances, après quelques reproches assez durs sur la négligence que le Syrien avoit mise dans la poursuite de ses droits, le général romain lui dit : « Le royaume de Syrie appartenoit à *Tigrane*; nous l'avons vaincu, et par conséquent ses droits sont devenus les nôtres. Ainsi l'empire de Syrie appartient à la république romaine, qui saura mieux la défendre que vous. » Par cette décision, le royaume de Syrie, si riche, si puissant, un des plus beaux fleurons de la couronne d'*Alexandre*, devint une province romaine. Des deux frères, derniers rejetons des *Séleucides*, *Antiochus* mourut en langueur, *Séleucus* épousa *Bérénice*, reine d'Égypte, sa parente. Cette princesse s'en dégoûta, et prenant le plus court moyen pour se débarrasser d'un mari désagréable, elle le fit mourir. L'empire syro-médique dura deux cent soixante-trois ans, livré à des agitations et à des ébranlemens perpétuels; ce ne fut durant tout cet espace qu'un long enchaînement de révolutions. Il semble que le centre de l'Asie, la plus belle et la plus riche partie de cette vaste contrée, la plus belle elle-même et la plus riche des quatre parties du monde, ait été destinée à des révolutions perpétuelles. *Ninus*, *Sémiramis* et leurs successeurs promènent leurs drapeaux sanglans dans les plaines qu'arrosent le Tigre et l'Eu-

pirate
marchi
Mèdes
Alexa
d'avoir
pitaine
seul ro
cenda
truiser
aux R
rois,
préteu
ment c
en dev
suite,
la pos

Ptolémé
ner
sib
Al
Cl

[2
lémé
dit qu

phirate. Ces conquérans donnent naissance à la monarchie des Assyriens, qui se fond dans celles des Mèdes et des Perses. *Alexandre*, l'impétueux *Alexandre*, foudroie, ravage, disperse, et avant d'avoir consolidé sa conquête, la laisse à ses capitaines, qui se déchirent et s'entre-détruisent. Un seul reste maître des royaumes asiatiques. Ses descendans, connus sous le nom de *Séleucides*, se détruisent eux-mêmes. Leurs divisions livrent la Syrie aux Romains, qui, profitant de l'imprudence des rois, subjuguent ce pays et le gouvernent par des préteurs, des proconsuls, des généraux, jusqu'au moment où, sans être le centre de l'empire d'Orient, il en devient la partie la plus riche. La Syrie passe ensuite, comme tributaire et sujette, aux Ottomans, qui la possèdent encore.

ÉGYPTÉ.

Ptolémée Lagus. Ptolémée Philadelphe. Gouvernement. Sciences, littérature. Philopator. Sosibite. Épiphanie. Philométor. Physcon. Lathyre. Alexandre. Alexandre II. Ptolémée Aulète. Cléopâtre.

[2698. — 300.] A la mort d'*Alexandre*, *Ptolémée Lagus* se trouvoit gouverneur d'Égypte. On dit qu'*Arsinoé*, sa mère, étoit enceinte lorsque Phi-

lippe, roi de Macédoine, dont elle étoit concubine, la donna en mariage à *Lagus*, seigneur macédonien. Ne voulant pas nourrir dans sa maison un enfant dont il n'étoit pas le père, *Lagus* fit exposer celui dont sa femme accoucha. Un aigle en prit soin, le réchauffa de ses ailes, et lui donna, au lieu de lait, le sang des animaux de sa chasse. Ce prodige, sans doute imaginé pour toucher le cœur de *Lagus*, l'engagea à faire revenir l'enfant et à l'élever. Il paroît par là qu'il auroit été frère d'*Alexandre*, qui lui fut toujours très-attaché. Le conquérant lui montra une amitié particulière. Il l'éleva aux premiers grades de l'armée, qu'il méritoit d'ailleurs par sa bravoure, et lui confia le gouvernement important de l'Égypte. Se trouvant, à la mort du monarque de l'Asie, éloigné du centre des intrigues, il sut profiter de sa position et du bonheur des circonstances pour passer de la seconde place à la première, et s'y maintenir. *Ptolémée Lagus* a été le chef de la dynastie macédonienne qui régna sur l'Égypte. Il institua à l'honneur de son père un ordre militaire, le premier que l'on connoisse.

On doit rendre à *Ptolémée* le témoignage qu'il n'a jamais fait que des guerres nécessaires et forcées : différent de plusieurs des anciens rois ses prédécesseurs, qui, dans leurs monumens, sembloient se proposer plutôt l'admiration des peuples que leur félicité, les siens étoient en même temps somptueux et utiles. On compte entre les principaux monumens la ville d'Alexandrie, fondée par *Alexandre* sur le

bord de
dans sa
monde.
Ptolém
et la ma
la rein
modèle
blanc,
moit de
rité de
» roi P
» ceux
vouloit
mots qu
le phar
» *Gnia*
» qui v
Ptol
meuse l
bre de
un bâti
savans
jardins
trouvoi
l'amuse
voient
fournis
même
pour e
n'y éto

bord de la mer, dans une position propre à réunir dans ses murs le commerce des trois parties du monde. *Alexandre* l'avoit bâtie dans cette intention. *Ptolémée* la rendit par sa population, ses richesses et la magnificence de ses édifices, la ville des villes, la reine de l'Orient. Il y éleva ce fameux phare, modèle de tant d'autres. C'étoit une tour de marbre blanc, prodigieusement haute, sur laquelle on allumoit des feux pour guider les marins dans l'obscurité de la nuit. Il y fit mettre cette inscription : « Le » roi *Ptolémée* aux dieux sauveurs, pour le bien de » ceux qui vont sur mer. » Mais l'architecte, qui vouloit perpétuer son propre nom, n'appliqua ces mots que sur un enduit. L'enduit tomba, et tant que le phare a existé on y a lu ceux-ci : « *Sosastre* le » *Gnidien* aux dieux sauveurs, pour le bien de ceux » qui vont sur mer. »

Ptolémée mit le plus grand soin à former la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Il la porta au nombre de quatre cent mille volumes, et la plaça dans un bâtiment superbe, sous l'inspection de plusieurs savans, réunis eux-mêmes dans un palais orné de jardins et de portiques, où les amateurs des lettres trouvoient dans toutes les saisons les ressources de l'amusement et de l'instruction. Il paroît qu'ils vivoient en commun aux dépens du public, qui leur fournissoit un honnête entretien. Ils mangeoient à la même table, et ils étoient servis assez abondamment pour exciter la jalousie et les railleries de ceux qui n'y étoient pas admis. On doit donc à *Ptolémée* et

les ordres militaires et les communautés de savans. La bibliothèque, quoique si nombreuse, avoit un supplément de trois cent mille volumes, qu'on appelloit *la fille*. La mère fut consumée par accident, et la fille fut livrée aux flammes par le fanatisme d'Omar, plus de huit siècles après.

Outre le surnom de *Lagus*, celui de *Soter* ou *sauveur* fut donné à *Ptolémée* par les Rhodiens, en reconnaissance de ce qu'il les avoit garantis des fureurs de *Démétrius Poliorcète*. Ses propres sujets auroient pu lui donner des épithètes non moins honorables, s'ils avoient voulu exprimer toutes ses belles qualités. Il étoit doux, bienfaisant, d'un abord facile. Il vouloit qu'on laissât approcher de lui les gens du peuple. « Ce sont mes amis, disoit-il, ils » me découvrent des vérités que les courtisans me » déguisent. » Ce prince avoit une modération rare chez les railleurs, surtout les railleurs couronnés. Un grammairien qu'il avoit plaisanté lui ayant répondu d'une manière très-piquante, tous les assistans, les yeux fixés sur le roi, s'attendoient à quelque châtement, et trembloient pour l'imprudent. *Ptolémée* leur dit : « Un roi jaloux de son rang ne » doit pas mettre les autres dans le cas de lui man- » quer. Je suis agresseur, il a autant de droit d'être » mécontent de ma question que moi de sa réponse; » ainsi tout doit rester égal entre nous. » Il rassembloit volontiers ses sujets à sa table, et s'il lui manquoit de la vaisselle, il leur en empruntoit, joignant ainsi l'économie au plaisir, qu'on goûte mieux lors-

qu'il n'e
fusion.

Ptolé
presque
l'avoient
tesques.
canaux-
cités de
navigati
ses bâtim
tienne.
mer Ro
sûrs. Il
pire qu
très-flo
par les

Ses s

Ptolém

exprim

défauts

ainsi r

Philop

phrase

mère;

Aulét

l'usag

se non

croiro

de rac

d'ami

qu'il n'est pas accompagné des remords de la profusion.

Ptolémée, en quarante ans qu'il régna, changea presque toute la face de l'Égypte. Les anciens rois l'avoient chargée de colosses et de monumens gigantesques. Des villes étoient couvertes de débris, les canaux étoient encombrés. *Ptolémée* fit sortir des cités de dessous ces ruines, rendit des canaux à la navigation, les terres à l'agriculture, et joignit dans ses bâtimens la délicatesse grecque à la solidité égyptienne. Par ses soins, des ports furent ouverts sur la mer Rouge; ceux de la Méditerranée devinrent plus sûrs. Il rendit le Delta, cette belle partie de son empire qu'il habitoit, centre du commerce, et laissa très-florissant un royaume qu'il avoit trouvé dévasté par les orages d'une longue anarchie.

Ses successeurs, nommés presque tous comme lui *Ptolémée*, ont été distingués par des surnoms qui exprimoient leurs vertus et leurs vices, et jusqu'aux défauts naturels. *Philadelphie*, aimant ses frères, ainsi nommé par ironie; *Évergète*, bienfaiteur; *Philopator*, aimant son père, ainsi nommé par antiphrase; *Épiphanie*, illustre; *Philométor*, aimant sa mère; *Physcon*, gros ventre; *Lathyre*, pois chiche; *Aulète*, joueur de flûte. Leurs épouses, qui, selon l'usage du pays, étoient presque toujours leurs sœurs, se nommoient *Arsinoé*, *Bérénice*, *Cléopâtre*. On croiroit que ces alliances, perpétuées dans la famille de race en race, auroient dû être un gage permanent d'amitié et de concorde; ce fut au contraire le germe

des haines, qui non-seulement ensanglantèrent le trône, mais qui firent encore le malheur des peuples, entraînés par leurs princes dans de fréquentes guerres civiles. Il y eut aussi des guerres étrangères, que nous crayonnerons; des crimes et des vertus, des actions d'éclat, de ces événemens politiques qui changent le sort des nations, et des catastrophes particulières que l'histoire pourroit offrir également au pinceau du peintre et à la verve du poète.

[2728. — 270.] *Ptolémée Soter* associa au trône, deux ans avant de mourir, *Philadelphie*, son second fils, au préjudice de *Céraunus*, l'aîné. Il paroît, vu les mauvaises qualités de celui-ci, que ce fut de la part du père moins un acte de prédilection que de sage prévoyance. *Céraunus* se réfugia en Macédoine auprès du roi *Séleucus*, dont il fut bien reçu, et que le monstre assassina. Après ce meurtre, il épousa la veuve, nommée *Arsinoé*, qui étoit sa sœur, et étoit maîtresse de la capitale du royaume. Pour obtenir la main de cette princesse, comme on l'a vu, il lui promit des soins paternels pour ses enfans, et il les égorgea, le jour même du mariage, presque entre ses bras. L'indignation du peuple rendit *Arsinoé* encore veuve. On ne sait si elle attendit ces événemens pour épouser son frère *Philadelphie*, à la cour duquel la princesse s'étoit réfugiée en s'arrachant des bras de *Céraunus*. Elle étoit plus âgée que *Philadelphie*; cependant elle prit et conserva jusqu'à la mort un empire absolu sur l'esprit de son époux.

Le fils de *Soter* retraça une grande partie des ver-

tus de
dans le
impôts
guerre
de se
dont il
naviga
gers p
dans s
Juifs,
langue
gypte
oublie
et c'es
tante.

Ph
cultive
sa cou
thèqu
tous l
tres
Arist
torien
nodo
homi
cette
rique
delp
celui
Ces

tus de son père. Il est renommé pour son habileté dans le gouvernement. Il régloit avec proportion les impôts et ses générosités. Toujours prêt à faire la guerre, mais naturellement pacifique, il se contentoit de se mettre en mesure; il imposoit à ses voisins, dont il fut le conciliateur et l'arbitre. Il étendit la navigation, fit fleurir le commerce, attira les étrangers par les privilèges qu'il crut propres à les fixer dans ses états. Alexandrie contenoit beaucoup de Juifs, auxquels un long séjour avoit fait oublier leur langue originaire. Pour leur rendre le séjour d'Égypte plus agréable, et leur faire, s'il se pouvoit, oublier la Judée, il fit traduire la Bible en grec, et c'est à ce prince qu'on doit la version des Septante.

Philadelphie protégea les sciences et ceux qui les cultivoient; aussi se trouvoient-ils en grand nombre à sa cour: *Aratus*, chargé d'augmenter la bibliothèque d'Alexandrie; *Aristophane*, qui en avoit lu tous les livres; *Théocrite*, *Lycophon* et cinq autres commentateurs, nommés les sept Pléiades; *Aristarque*, grammairien sévère; *Ménéthon*, historien; *Conon* et *Hipparque*, mathématiciens; *Xénodote*, le premier commentateur d'*Homère*, et deux hommes qui ne méritoient pas d'être inscrits dans cette liste; *Sotade*, poète obscène, et *Zoïle*, satirique, dont le nom est devenu une injure. *Philadelphie*, en s'amusant quelquefois de la malice de celui-ci, ne lui marquoit ni considération ni estime. Ces deux poètes moururent, l'un de misère, l'autre

de mort violente, chargés de la haine et du mépris public. On reproche à *Philadelphie* de n'avoir pu pardonner à *Démétrius* de Phalère le conseil donné par celui-ci à son père de mettre *Céraunus*, son fils aîné, sur le trône, et ne point accorder au cadet une préférence que *Démétrius* regardoit comme injuste. Ses qualités de savant illustre, de ministre et de confident de *Soter*, furent inutiles à *Démétrius* auprès de *Philadelphie*. Ce prince confina l'imprudent conseiller dans une forteresse, et il alloit le condamner à mort, lorsqu'un aspic, qui piqua le prisonnier, épargna un crime au monarque.

La prévoyance de *Philadelphie* lui fit entrevoir la grandeur future des Romains. Il leur envoya des ambassadeurs, et il en reçut de ce peuple. Ceux-ci étoient *Quintus Fabius Gurgès*, *Quintus Ogulinius*, et *Cnéius Fabius Pictor*. La mémoire de leur conduite noble et adroite mérite d'être conservée. A la fin d'un repas splendide, le roi leur offrit à chacun une couronne d'or. Ils acceptèrent, et le lendemain on vit ces couronnes posées sur les statues du roi qui étoient dans les places publiques. Ce désintéressement et cette manière délicate de faire sa cour donnèrent aux Égyptiens une haute idée des Romains. *Philadelphie* leur fit de nouveaux présents, et voulut qu'ils les emportassent; mais, en arrivant à Rome, ils les déposèrent dans le trésor de la république. La politique de l'Égyptien le tint toujours en équilibre entre les Romains et les Carthaginois. Ceux-ci lui demandèrent de l'argent pour soutenir la guerre

contre
 > ter
 En
 dans
 prouv
 à la p
 pouvo
 queme
 nomm
 s'emp
 naïqu
 il bra
 ladel
 gron
 nu
 vrage
 précie
 des fl
 la m
 Co
 au N
 sur c
 duct
 l'Étl
 cons
 mer
 ren
 peu
 ce
 pau

contre les premiers. Il répondit : « Je ne puis assister un ami contre un ami. »

En général , on remarque une sage circonspection dans le gouvernement de *Philadelphie*. On ne l'approuvera pas d'avoir poussé les précautions tendantes à la paix jusqu'à se défaire de deux de ses frères qui pouvoient la troubler. Cette action lui a mérité ironiquement le surnom d'*ami de ses frères*. Un troisième , nommé *Magus* , échappa à sa cruelle prévoyance en s'emparant , à titre de roi , de la Libye et de la Cyrénaïque , dont il étoit gouverneur. Sous ce diadème il brava les menaces et les efforts de son frère. *Philadelphie* est reconnu pour avoir été le fondateur d'un grand nombre de villes. Il érigea beaucoup de monuments si magnifiques , que dans la suite les ouvrages d'une grandeur extraordinaire et d'un goût précieux furent nommés *Philadelphiens*. Il entretenit des flottes considérables dans la Méditerranée et sur la mer Rouge.

Ce prince fit un canal qui joignoit la mer Rouge au Nil , sauf un petit intervalle qu'on franchissoit sur des chameaux. Par là se transportoient les productions de l'Arabie , de l'Inde , de la Perse et de l'Éthiopie. Elles aboutissoient à Alexandrie , qui a conservé pendant dix-sept siècles le plus grand commerce du monde : commerce qu'il seroit aisé de lui rendre , si l'Égypte passoit sous la domination d'un peuple moins barbare que les Turcs. On doit aussi à ce *Ptolémée* l'idée de faire tenir un cercueil suspendu par l'aimant à la voûte d'un temple. Il avoit dessein

de tenter cette expérience dans Alexandrie en l'honneur d'*Arsinoé*, cette sœur et épouse si chérie ; mais la mort le prévint. Ce prince , très-peu belliqueux , avoit cependant toujours sur pied une armée de deux cent mille fantassins , de quarante mille chevaux , trois cents éléphants , deux mille chariots de guerre , un arsenal pour armer trois cent mille hommes , et un trésor capable de faire face à ces dépenses. Toutes ces troupes , dit-on , étoient mal disciplinées , et , comme leur roi , livrées à la mollesse dans le sein des villes. Il s'énerva de bonne heure , et , encore assez jeune , mourut de vieillesse dans les plaisirs.

[2785. — 213.] Le règne d'*Évergète*, son fils , commença par une guerre heureuse contre la Syrie. Il rapporta de ce pays beaucoup d'idoles que *Cambyse* avoit ravies aux Égyptiens , et les replaça dans leurs temples. Cet acte religieux lui gagna l'affection du peuple , et le fit surnommer *Évergète*, bienfaiteur. Une inscription qui s'est conservée lui donne , avec la souveraineté d'Égypte , celle de Syrie , de Libye , de Phénicie , de Chypre , de l'Illyrie , de la Carie , des Cyclades , lui fait soumettre les provinces au-delà de l'Euphrate , la Cilicie , la Pamphylie , la Thrace , la Mésopotamie , la Perse , la Médie , jusqu'à la Bactriane. On y ajoute les deux rives de la mer Rouge et des provinces d'Éthiopie. Si cette énumération est exacte , peu de monarques ont été aussi puissans. Doit-on après cela être surpris qu'il ait été exposé aux ruses de l'adulation.

Bérénice, son épouse , le voyant partir pour son

expédi
sauf, d
très-be
Fidèle
cheveu
temple
neur d'
après ,
cheveu
faire pu
au décl
» voyez
» la ch
» cée a
Sans de
connois
Ils sont
nom. L
trèrent
peste d
reste s
Callim
Éve
mais il
étoient
augmen
faisoit
revenu
des ho
vres à

expédition de Syrie, fit vœu, s'il revenoit sain et sauf, de consacrer aux dieux ses cheveux, qui étoient très-beaux. Il rentra victorieux dans son royaume. Fidèle à son engagement, *Bérénice* se fit couper les cheveux, et les déposa sur l'autel de *Vénus*, dans le temple bâti à Alexandrie, par *Philadelphé*, en l'honneur d'*Arsinoé*, son épouse chérie. Peu de temps après, par la négligence des gardiens du temple, les cheveux disparurent. Le roi, très-irrité, alloit les faire punir. *Conon*, habile astronome, se présente au déclin du jour. « Prince, lui dit-il, levez les yeux, » voyez les sept étoiles à la queue du dragon ; c'est » la chevelure de *Bérénice* qui a été enlevée et placée au ciel comme une constellation favorable. » Sans doute le roi voulut bien être trompé ; car la connoissance du ciel a été familière aux *Ptolémées*. Ils sont même les auteurs d'une ère qui a porté leur nom. Les courtisans, à l'exemple du maître, se montrèrent persuadés du miracle, et les poètes, autre peste de cour, le célébrèrent dans leurs vers. Il nous reste sur la chevelure de *Bérénice* un hymne de *Callimaque*, que *Catulle* a traduit.

Évergète non-seulement fut amateur des sciences, mais il écrivit lui-même des mémoires historiques, qui étoient fort estimés. La bibliothèque d'Alexandrie fut augmentée par ses soins. Pendant ses conquêtes, il y faisoit passer tout ce qu'il rencontroit de précieux ; revenu dans son royaume, il envoyoit de tous côtés des hommes instruits, chargés de lui trouver des livres à quelque prix que ce fût. Mais il ne pouvoit

les obtenir qu'à titre d'emprunt, à l'exemple de *Philadelphie*, son père, il en faisoit tirer de superbes copies qu'il renvoyoit, et gardoit les originaux.

Revenant de son expédition de Syrie, il passa par Jérusalem, voulut voir les cérémonies religieuses, et offrit des sacrifices au Dieu d'Israël. Le collecteur de ses impôts étoit un Juif, nommé *Joseph*, qu'on peut regarder comme le patriarche des traitans. Il étoit neveu du grand-prêtre *Onias*, et venoit en Égypte excuser son oncle auprès du roi, auquel on avoit porté quelques plaintes. Dans son voyage il fit rencontre de riches financiers qui venoient à la cour se proposer pour adjudicataires de la ferme des impôts de la Céléstyrie. Ils voyageoient somptueusement, et lui au contraire marchoit avec beaucoup de simplicité. La modestie de son équipage attira leurs railleries. Comme ils le trouvèrent à cet égard de bonne composition, ils l'admirent dans leur compagnie. *Joseph* les écouta, pénétra leurs projets, découvrit les moyens, les inconvéniens, les ressources, se présenta à l'adjudication, fit son enchère, et obtint la préférence. Il mit apparemment dans la perception des raffinemens qui ne plurent pas aux contribuables, puisque le roi fut obligé de lui donner deux mille hommes de garde pour l'appuyer. Il s'enrichit prodigieusement, et s'en retourna ensuite dans la Judée jouir de sa fortune loin de l'Égypte, sans craindre la malédiction des peuples qu'il avoit ruinés.

[2782. — 216.] L'esprit, fatigué des horreurs qui désolent la Syrie, a pu se reposer pendant les

trois
ces tro
repro
lecteur
tor, c
fait m
elle s
croyoi
on lui
c'étoit
fémine
frère c
fit mou
la tête
Cléom
donné
qualité
sibe, n
fit par
gas, c
dans l'
lopato
toit m
Cléom
armée.
dre, p
tête d'
d'Alexa
les pre
reur; c
11

trois règnes des *Ptolémées* en Égypte ; la conduite de ces trois princes n'est cependant pas exempte de tout reproche ; mais les règnes qui suivent préparent au lecteur de nouvelles angoisses. *Ptolémée Philopator*, cet ami de son père, est soupçonné de l'avoir fait mourir pour régner plus tôt. L'imputation, quand elle seroit mal fondée, est une preuve qu'on ne croyoit pas l'amour filial sa vertu favorite, et que, si on lui a donné un nom qui lui en faisoit honneur, c'étoit par ironie. On l'a appelé aussi *Tryphon* ou *l'efféminé*, et noté d'une mollesse infâme. Il avoit un frère estimable, nommé *Magas* ; il le craignoit et le fit mourir. Le glaive fut quelque temps suspendu sur la tête de ce malheureux par les remontrances de *Cléomène*, roi de Sparte, auquel *Évergète* avoit donné un asile en Égypte. La prudence et les rares qualités de ce prince le rendirent redoutable à *Sosibe*, ministre et favori de *Ptolémée*. Les efforts qu'il fit par les raisons et les prières pour sauver *Magas*, offrirent au jaloux *Sosibe* l'occasion de perdre dans l'esprit du roi le monarque réfugié, auquel *Philopator* avoit promis de s'intéresser. *Philopator* s'étoit même engagé à rétablir sur le trône de Sparte *Cléomène*, en l'appuyant du secours d'une puissante armée. Le malheureux *Cléomène*, ennuyé d'attendre, périt par un coup de désespoir ; il sortit à la tête d'une poignée de Lacédémoniens dans les rues d'Alexandrie, appela le peuple à la liberté, égorga les premiers soldats qui voulurent s'opposer à sa fureur ; et se voyant près de tomber entre les mains

des gardes de *Philopator*, il se fit tuer par les siens, qui s'immolèrent ensuite sur le cadavre de leur roi.

Une nation entière fut condamnée à la flétrissure et à la mort par le barbare *Philopator*, auquel le grand-prêtre des Juifs avoit refusé l'entrée du temple de Jérusalem. Ce prince résolut de se venger sur tous les Juifs de ses états de l'affront qu'il prétendoit lui avoir été fait en Judée. Ils étoient en grand nombre, surtout à Alexandrie. Il leur ordonna par un édit solennel, ou d'adorer les dieux, ou de se laisser marquer d'un fer chaud qui imprimeroit sur leur front la figure d'une feuille de lierre, symbole de *Bacchus*. Tous, à trois cents près, préférèrent cette ignominie à l'apostasie. Outre de cette résistance presque générale, il ordonne que tous les Juifs résidans en Égypte soient chargés de fers et transportés à Alexandrie. On les renferma, au nombre de plus de quarante mille, dans le lieu destiné aux spectacles. On devoit y introduire des éléphans pour les écraser sous leurs pieds. Le jour et l'heure étoient fixés. Le peuple, toujours avide des spectacles sanglans, environnoit l'enceinte. Deux fois les fumées d'une digestion crapuleuse plongèrent *Ptolémée* dans le sommeil et suspendirent l'exécution. *Philopator* regarda cet événement comme un avertissement de la Divinité. Il renvoya chez eux les malheureux Juifs, convaincus qu'ils devoient leur délivrance à un miracle opéré en récompense de leur fidélité à la loi de leurs pères. Mais ils ternirent leur belle action en massacrant les trois cents de leurs compatriotes qui avoient fléchi le genou devant les

idole
plus
Ma
nistre
l'obje
avoit
haran
plusie
époux
elle d
le dés
sin d'
la rei
heure
tombe
sous l
So
soixan
corron
scrupu
venir
qu'il f
sonne
frère
Cléom
noé.
de cru
il mou
Il-par
On cr

idoles. Malgré cette amnistie , on compte qu'il périt plus de quarante mille Juifs dans la seule Alexandrie.

Malheureusement le roi avoit dans *Sosibe* un ministre très-propre à servir ses fureurs, quel qu'en fût l'objet. *Arsinoé*, femme et sœur de *Philopator*, avoit suivi ce prince dans ses expéditions guerrières, haranguant les soldats, combattant à ses côtés. Après plusieurs années de stérilité, elle donna un fils à son époux. Sa fécondité l'enhardit à demander des grâces; elle devint importune; le roi s'en plaignit et montra le désir d'en être débarrassé. *Sosibe* avoit un assassin d'office, nommé *Philammon*; il le détacha contre la reine, et elle fut tuée. Les femmes de cette malheureuse princesse profitèrent d'une émeute pour tomber à leur tour sur le meurtrier, et le firent périr sous les pierres et le bâton.

Sosibe tint les rênes du gouvernement pendant soixante ans. Il fut le ministre le plus rusé, le plus corrompu qui ait jamais existé. Il ne se faisoit aucun scrupule d'employer les crimes les plus affreux pour venir à bout de ses projets. L'historien *Polybe* assure qu'il fut l'auteur des meurtres commis dans les personnes de *Lysimaque*, fils de *Ptolémée*, de *Magas*, frère du roi, d'*Arsinoé*, fille de *Lysimaque*, de *Cléomène*, roi de Sparte, et enfin de la reine *Arsinoé*. Après un si long ministère, et déshonoré par tant de cruautés, exemple peut-être unique dans l'histoire, il mourut tranquillement dans une extrême vieillesse. Il paroît qu'il quitta ses emplois avant la mort du roi. On croit même que le peuple, indigné du meurtre de

la reine , exigea la disgrâce de *Sosibe* , punition bien peu proportionnée à tant de forfaits. *Ptolémée* traîna une vie obscure dans la fange des plaisirs infâmes , et livra son royaume à des hommes corrompus , à des femmes sans pudeur , qui distribuoient en son nom des emplois civils et militaires à des gens qui leur ressembloient. Ce méchant prince , par scrupule ou par vanité , fit des aumônes et bâtit des temples. Il laissa un fils âgé de cinq ans.

[2799. — 199.] Il paroît qu'après la disgrâce de *Sosibe* le peuple et les grands avoient comme forcé le roi à donner le ministère à *Tlépolème* , alors chargé du soin des finances. Le jeune prince fut remis pour son éducation entre les mains d'un nommé *Agathocle*. *Agathoclée* , sa sœur , et *Oenanthe* , leur mère , demeurant dans le palais , furent les premiers instruits de la mort du roi , et la cachèrent jusqu'à ce qu'ils eussent enlevé l'or , l'argent et les bijoux précieux. De la garde du jeune prince ces personnes voulurent s'élever à la régence du royaume. *Agathocle* parut en public tenant le jeune prince entre ses bras et versant des larmes. Il harangua les courtisans , implora leur protection pour ce jeune enfant , recommandé , disoit-il , à ses soins par le roi mourant. Il eut même la hardiesse d'assurer que *Tlépolème* aspireroit au trône. La calomnie retomba sur ses auteurs. Le peuple indigné se souleva. On arracha le jeune roi des bras d'*Agathocle* ; il fut porté dans l'Hippodrome et placé sur le trône. *Agathocle* , *Agathoclée* , sa sœur , et *Oenanthe* , leur mère , furent amenés devant lui ,

com
en
pop
d'A
rens
sort
I
sur
prop
pres
neur
pren
pas
nien
avec
attei
Égy
remi
cher
l'ill
que
tom
Ses
mes
fait
fian
à sa
d'un
gent
» il

comme pour être jugés. On les condamna à la mort en son nom. Ils furent exécutés sous ses yeux. La populace traîna leurs cadavres sanglans dans les rues d'Alexandrie, et les déchira en pièces. Tous les parens et partisans de cette famille subirent le même sort.

Les seigneurs égyptiens se trouvèrent peu d'accord sur la régence. Dans cet embarras, ils jugèrent à propos de s'en rapporter aux Romains. Le sénat s'empressa de saisir une si belle occasion de se faire honneur, et il envoya en Égypte *Marcus Lépidus* prendre la tutelle de *Ptolémée*. Ce Romain ne la garda pas long-temps, et la remit à *Aristomène*, Acarnanien, homme très-expérimenté. Le régent gouverna avec l'approbation générale; et quand *Ptolémée* eut atteint quatorze ans, qui étoit l'âge fixé chez les Égyptiens pour la majorité des rois, le ministre lui remit son royaume dans l'état le plus florissant. On cherche en vain pourquoi il fut surnommé *Épiphanes*, *l'illustre*, car à peine fut-il en possession de l'autorité que les désordres reprirent leur funeste cours. *Aristomène* veut lui donner des avis, il l'empoisonne. Ses sujets se révoltent; il les apaise à force de promesses; mais, devenu le maître, contre sa parole, il fait expirer les rebelles dans les tourmens. La défiance que cette conduite inspira contribua peut-être à sa mort. Ses courtisans l'entendoient souvent parler d'une guerre qu'il méditoit, et ne voyoient pas d'argent. « Où en prendrez-vous? lui demandèrent-ils; » il répondit : « Mes amis sont mon argent. »

Ils entendirent par là que sans doute il comptoit faire la guerre à leurs frais, et ils l'empoisonnèrent.

[2025. — 973.] Il laissa deux fils, *Ptolémée Philométor* et *Ptolémée Physcon*, et une fille nommée *Cléopâtre*, sous la tutelle de *Cléopâtre*, leur mère. Cette princesse s'acquitta glorieusement des devoirs attachés à la régence. *Physcon* fut soupçonné d'avoir hâté sa mort. Le peuple furieux se souleva contre lui, et l'auroit exterminé, si *Philométor* ne l'eût pris sous sa protection. Celui-ci a obtenu ce surnom par son amour et sa reconnaissance pour sa mère. Ce prince soutint une guerre malheureuse contre le roi de Syrie. Il fut fait prisonnier. Les Alexandrins, désespérant de le revoir, firent prendre la couronne à *Physcon*. Le Syrien, dont le but étoit d'assujettir l'Égypte, y ramène *Philométor*, lui rend son royaume, lui donne même des troupes pour l'opposer à son frère; mais il garde Péluse, clef de l'Égypte de son côté, afin d'y rentrer facilement quand les deux frères se seroient épuisés. Le trompeur fut trompé; ils s'accordèrent par la médiation de *Cléopâtre*, leur sœur, et régnèrent quelque temps en bonne intelligence.

La concorde entre des frères est rare, surtout entre des frères couronnés. *Philométor*, le plus doux des hommes, tourmenté par *Physcon*, au lieu de plonger ses peuples dans les horreurs d'une guerre civile, eut recours à l'arbitrage des Romains. *Philopator*, père de ces princes, élève pour ainsi dire de la république, avoit toujours entretenu une liaison étroite avec elle.

Les p
de sc
qu'ils
alla
d'un
d'Alc
l'arri
blem
distin
étoit
parto
to.it
la co
enco
de la
tier
Phil
qu'on
Rom
voit
fut a
P
d'ep
dessa
de g
n'éto
ses o
de la
pers

Les présens qu'il envoya à Rome pendant tout le cours de son règne étoient si considérables et si réguliers , qu'ils pouvoient passer pour un tribut. *Philométor* y alla lui-même , y arriva à pied , sans suite , couvert d'un mauvais habit , et descendit chez un peintre d'Alexandrie. Aussitôt que le sénat fut instruit de l'arrivée du prince , il le fit loger et servir convenablement à son rang , l'envoya visiter par des membres distingués , et l'admit à plaider sa cause. La décision étoit facile. Le royaume d'Égypte avoit toujours appartenu à l'aîné , par conséquent il devoit être donné tout entier à *Philométor*. Mais le sénat eut égard à la considération que *Physon* avoit déjà régné , et plus encore à la raison politique qu'il convenoit à l'intérêt de la république que le royaume ne fût pas tout entier en une seule main. Ainsi on adjugea l'Égypte à *Philométor* , et la Cyrénaïque à *Physon*. Il désira qu'on y ajoutât l'île de Chypre , et alla à son tour à Rome demander cette grâce. Ce démembrement pouvoit encore affaiblir le plus fort des deux frères ; il fut accordé.

Philométor ne se vit pas sans regret près d'être dépouillé d'une si belle possession. Il différa à s'en dessaisir , et temporisa avec d'autant plus d'espérance de garder cette île , que *Physon* , occupé ailleurs , n'étoit pas en état de s'en emparer. Ses bébauches et ses cruautés l'avoient rendu si odieux aux habitans de la Cyrénaïque , qu'ils se révoltèrent , l'attaquèrent personnellement , et le laissèrent pour mort sur la

place. *Physcon*, jugeant de son frère par lui-même, le crut auteur de la révolte tramée contre lui. Il retourna à Rome porter ses plaintes et revendiquer la Chypre. Il revint avec des ambassadeurs chargés de faire fléchir *Philométor*. Celui-ci éluda la proposition; on mit des troupes sur pied des deux côtés. Les Romains les laissèrent battre l'un contre l'autre. *Physcon* fut vaincu et pris. Son frère, toujours indulgent, lui rendit non-seulement la liberté, mais encore le royaume de Cyrène, et lui donna un démominagement pour l'île de Chypre, qu'il garda. Il porta ensuite la guerre en Syrie, et mourut de ses blessures au sein de la victoire. Il est étonnant qu'un prince qui est mort en combattant ait laissé une mauvaise idée de son courage. C'est presque le seul reproche qu'on lui ait fait. On le fonde sur ce que dans une bataille il se tenoit éloigné du danger. Il s'ensuit qu'il avoit le courage d'un général, et non celui d'un soldat; mais on ne doit pas conclure qu'il n'en avoit pas du tout, puisqu'il s'exposa assez pour recevoir des blessures mortelles.

A la mort de *Philométor*, deux partis se montrèrent, l'un pour *Cléopâtre*, qui vouloit mettre sur le trône un fils encore enfant, l'autre pour *Physcon*: On s'accorda à cet arrangement, que *Physcon* épouseroit sa sœur, veuve de son frère, et régneroit avec elle le reste de ses jours, mais que le fils de *Philométor* seroit déclaré héritier de la couronne. Ici commence le règne de *Physcon* en Égypte. Nous

écriv
ainsi
des c
[2
mém
mère
phit
actes
char
toit s
coëg
trop
cont
rie n
trai
parc
voien
tion
Alex
Ses
étran
et q
Ses
lutic
d'Al
révo
fit n
qu'e
pou
s'en

écrivons brièvement les actions de ce tyran, et pour ainsi dire en courant, comme lorsqu'on marche sur des charbons ardents.

[2858. — 140]. *Physon* épouse sa sœur. Le jour même des noces il égorge son neveu sur le sein de sa mère. Il en eut cependant un fils qu'il nomma *Memphitis*, parce qu'il étoit à Memphis occupé à des actes religieux quand sa femme accoucha. Déjà chargé du surnom de *Physon*, gros ventre, qui notoit sa difformité, il fut encore flétri de celui de *Ca-coëgète*, homme enclin au mal, qu'il ne mérita que trop. Il fit mourir tous ceux qui lui avoient été contraires lorsqu'il prit la couronne. Cette barbarie n'étonne pas dans un pareil monstre; mais il traita de même ceux qui lui avoient été favorables, parce qu'ayant été infidèles à son neveu, ils pouvoient l'être à lui-même. Ce n'est pas une exagération de dire que les rues de ses deux capitales, Alexandrie et Cyrène, regorgèrent souvent de sang. Ses ordres barbares étoient exécutés par des soldats étrangers, gens féroces qui ne connoissoient que lui, et qui, étant bien payés, obéissoient aveuglément. Ses craintes et ses soupçons lui inspiroient des résolutions atroces. Il avoit fait tant de mal à la ville d'Alexandrie, qu'à tout moment il en appréhendoit des révoltes. Pour lui ôter en ce cas sa principale force, il fit massacrer la jeunesse la plus distinguée pendant qu'elle se trouvoit rassemblée dans l'Hippodrome pour ses exercices. Les pères, les mères, les parens s'enfuirent et désertèrent en foule. Il appela à leur

place les premiers venus, et les mit en possession des meubles et de tout ce qui appartenoit aux fugitifs. Ces nouveaux hôtes reconnurent à leur tour, par la rigueur des impôts et par les vexations de toute espèce, quelle confiance on peut prendre aux bienfaits d'un scélérat.

La reine avoit une fille de *Philométor*, nommée *Cléopâtre* comme elle-même. Cette princesse eut le malheur d'inspirer de la passion à *Physcon*. Il lui fit d'abord violence, et ensuite l'épousa, après avoir répudié sa mère. Après le massacre d'Alexandrie, il se retira en Chypre avec sa jeune épouse, pour laisser amortir la fureur du peuple, qui força la reine répudiée de reprendre la couronne. Le roi, à cette nouvelle, croit déjà voir son fils *Memphitis* appelé par sa mère et mis à sa place. Il se hâte de le faire venir auprès de lui, et le fait mourir. Aussitôt que le forfait est connu à Alexandrie, la rage du peuple contre le tyran redouble. On le maudit, on brise ses statues, on le déclare irrévocablement déchu du trône. Les Alexandrins, touchés de la douleur de la mère, se font un devoir de l'adoucir par des témoignages éclatans d'affection. *Physcon* apprend ces transports d'amour pour elle et de haine pour lui. Il se persuade que c'est à sa vieille épouse qu'il doit l'indignation si marquée du peuple. La naissance de *Cléopâtre* devoit se célébrer précisément dans ce temps. Comme s'il eût voulu se réconcilier avec elle, le roi lui envoie une caisse qu'on disoit contenir un riche présent. Elle l'ouvre : spectacle effrayant ! c'é-

toie
tête
C
Phy
ven
fard
Rom
env
san
les
sou
ser
rie
que
de
ava
ba
acc
leu
co
av
et
vie
l'e
qu
po
di
m
Il
cc

toient les membres de son fils, surmontés par sa tête.

On croiroit que la nature s'étoit étudiée à faire de *Physcon* un monstre en tout genre : taille courte , ventre d'une excessive grosseur, tête énorme, regard farouche : aussi, quoiqu'il eût montré deux fois à Rome sa hideuse laideur, des ambassadeurs romains envoyés à sa cour ne purent le voir sur son trône sans un étonnement mêlé d'horreur. La république les avoit chargés de visiter la Grèce et la Macédoine, soumises à sa domination ; ils devoient ensuite passer successivement dans les cours d'Égypte, de Syrie, de Pergame, de Bithynie, pour examiner dans quelle situation se trouvoient les affaires de chacun de ces royaumes. Les Romains tiroient plus d'un avantage de ces missions. Dans le nombre des ambassadeurs il y avoit toujours des jeunes gens qu'on accoutumoit ainsi aux affaires. Le sénat, instruit par leur rapport, jugeoit des événemens de ces royaumes comme s'il eût été sur les lieux, et prenoit son parti avec sûreté. Ces envoyés, par leurs manières nobles et honnêtes, leur esprit conciliant, les offres de service quelquefois suivies de la réalité, propageoient l'estime pour le peuple romain, et faisoient en quelque manière les nations au joug qu'elles devoient porter. *Physcon* fit aux ambassadeurs une réception distinguée. Il se plut peut-être trop à leur faire remarquer sa richesse et la beauté de son royaume. Ils le parcoururent en curieux intéressés, et furent convaincus que l'Égypte pouvoit être un des plus

puissans états de la terre, s'il avoit été gouverné par un meilleur prince.

Il ne faut pas beaucoup d'esprit pour être méchant ; mais , étant méchant à l'excès, il faut de l'esprit pour réussir. *Physcon* en avoit beaucoup. Dans les courts intervalles de ses débauches, il cultivoit les sciences et les beaux-arts. On rapporte qu'il étoit très-savant ; il parloit avec facilité sur tous les sujets. Une histoire de son temps , qu'il écrivit , étoit très-estimée : il commenta *Homère* , augmenta la bibliothèque d'Alexandrie , et par des gratifications et des pensions il fit éprouver sa générosité à plusieurs savans ; mais , par un contraste singulier, ce fut sous son règne que les sciences commencèrent à fuir l'Égypte. Lorsque, effrayées par les guerres des successeurs d'Alexandre, elles abandonnèrent l'Asie, la Grèce et les îles de l'Archipel, elles trouvèrent un asile chez les *Ptolémées*. Grammairiens, médecins, peintres, architectes, poètes, philosophes, accoururent à Alexandrie, où s'ouvroit une magnifique bibliothèque, où les vastes portiques d'un superbe musée rassembloient les hommes avides de s'instruire, et faillitoient la communication des connoissances. Mais sans liberté ces avantages deviennent inutiles. *Physcon*, tyran soupçonneux, voulut non-seulement captiver la parole, mais encore maîtriser la pensée. Cette contrainte dépeupla les académies d'Alexandrie, et frappa l'Égypte, cette patrie des arts et des sciences, d'une stérilité qui n'a fait que s'accroître jusqu'à nos jours.

[28
vécut
relle a
sang.
thyre
Cléopa
en pe
disant
la libe
deux
Alexa
thyre
de l'in
thyre ;
bligean
aimoit.
il ne se
geoit c
intrigu
Alexa
Alexa
siner et
ils le c
tué en
nomme
et ne l
rénice
On
actions
des gu

[2887. — 111.] *Physon*, ce monstre de cruauté, vécut soixante-treize ans, et mourut de mort naturelle au milieu d'Alexandrie qu'il avoit inondée de sang. Il eut de *Cléopâtre*, sa nièce, deux fils, *Lathyre* (pois chiche), et *Alexandre*; trois filles, *Cléopâtre*, *Sélène* et *Tryphène*. On pourroit faire en peu de lignes l'histoire de cette famille, en disant : *Physon* laisse le trône à sa veuve avec la liberté d'y faire asseoir auprès d'elle celui de ses deux fils qu'elle voudra. Elle choisit le cadet, *Alexandre*, comme le plus aisé à maîtriser. *Lathyre* se réfugie en Chypre. Le peuple, mécontent de l'injustice de sa mère, la force de rappeler *Lathyre*; elle ne lui laisse partager le trône qu'en l'obligeant de répudier *Cléopâtre*, sa sœur aînée, qu'il aimoit, et d'épouser *Sélène*, la cadette, pour laquelle il ne sentoit que de l'indifférence. Mais sa mère jugeoit celle-ci propre à ses desseins. Par de nouvelles intrigues elle chasse *Lathyre* du trône et y replace *Alexandre*. Les deux frères se font la guerre. *Alexandre* découvre que sa mère veut le faire assassiner et la prévient. Cette action révolte les Égyptiens; ils le chassent et rappellent *Lathyre*. *Alexandre* est tué en voulant rentrer en Chypre, et laisse un fils, nommé comme lui *Alexandre*. Enfin *Lathyre* meurt, et ne laisse qu'une fille, nommée *Cléopâtre* ou *Bérénice*.

On pourroit remplir ce cadre, non par de belles actions, il ne s'en faisoit plus en Égypte, mais par des guerres dans lesquelles les Juifs joueroient un grand

rôle. *Cléopâtre* aimoit cette nation. Elle avoit pour principaux ministres deux Israélites, grands exacteurs. *Lathyre* les haïssoit. Ce fut par vengeance de cette aversion que *Cléopâtre* provoqua contre son fils la haine du peuple et le fit enlever d'Égypte; et voici par quelle ruse infernale. Elle détermina deux de ses eunuques à se laisser blesser et ensanglanter. Ils parurent dans la place publique, criant qu'ils avoient été mis en cet état en défendant leur maîtresse, à laquelle son fils vouloit faire violence. Quelque accoutumé que l'on fût au crime en Égypte, celui-ci excita une indignation générale dont *Lathyre* fut victime.

Dans la guerre qu'il fit aux Juifs on raconte une action atroce. Ses troupes cantonnoient dans des villages dont la soumission lui étoit suspecte. Il ramasse des femmes et des enfans, les fait mettre en pièces et bouillir dans des chaudières, comme si son armée devoit en faire un repas : le tout afin d'inspirer une telle frayeur, que les habitans ne fussent pas tentés de rien oser contre de si terribles hôtes. *Lathyre* n'épargnoit pas davantage ses sujets. Pour une révolte arrivée à Thèbes, la plus belle ville de son royaume après Alexandrie, il la détruisit de fond en comble. Tels furent les enfans légitimes de *Physeon* : des deux fils, l'un tua sa mère, l'autre égorga indistinctement étrangers et sujets. Les trois filles se massacrèrent l'une l'autre. Un seul enfant illégitime, *Apion*, fils d'une concubine nommée *Irène*, ne ressembla pas à son père. Il se renferma

dans
et ne
roya
On y
bien
d'elle
nom
Hesp
un fl
dant
ving
peup
main
prit
et la
rèren
Rom
envo
lui
lus
leurs
» ne
[
légit
mire
d'A
con
cont
gypt
gran

dans la Cyrénaïque , dont *Physcon* l'avoit fait roi , et ne se mêla en rien des affaires d'Égypte. Ce petit royaume fleurit sous le gouvernement de ce prince. On y comptoit cinq villes principales , bien bâties , bien peuplées et bien commerçantes. Près de l'une d'elles, nommée *Bérénice* , mais dont le premier nom avoit été *Hespérie* , se trouvoient le jardin des Hespérides , fameux par la beauté de ses fruits , et un fleuve Léthé : le jardin et le fleuve, sources abondantes de fictions pour les poëtes. Après un règne de vingt ans , *Apion* , croyant faire le bonheur de ses peuples , laissa par testament son royaume aux Romains. Son vœu ne fut pas rempli. La république ne prit que les parties qui se trouvoient à sa bienséance , et laissa le reste à la merci des tyrans qui s'en emparèrent , et des factions que l'anarchie produisit. Les Romains eurent quelque pitié de ces malheureux , et envoyèrent *Lucullus* y mettre l'ordre. Les habitans lui demandèrent un plan de gouvernement. *Lucullus* leur fit cette réponse , faite aussi par *Platon* à leurs ancêtres : « Un peuple aussi riche que vous êtes » ne pourra jamais se soumettre à l'autorité des lois. »

[2923. — 75.] *Lathyre* ne laissa qu'une fille légitime , nommée *Cléopâtre*. Les Alexandrins la mirent sur le trône. Mais elle avoit un cousin , fils d'*Alexandre* , frère de *Lathyre* , nommé *Alexandre* comme son père. Quand *Cléopâtre* , sa mère , fut contrainte de lui laisser enlever la couronne d'Égypte , elle envoya le jeune *Alexandre* avec de grandes richesses à Cos , île renommée pour la cul-

ture des sciences , comme le lieu où il pourroit recevoir la meilleure éducation. *Mithridate* prit *Cos* , et emmena le jeune prince avec ses richesses dans son royaume de Pont. *Alexandre* fut témoin de la facilité avec laquelle *Mithridate* se défaisoit de ses propres enfans sous le moindre prétexte , à plus forte raison craignoit-il pour lui-même à cause de ses richesses. Il se sauva dans le camp de *Sylla* , qui l'envoya en Égypte quand on eut appris à Rome la mort de *Lathyre*. Il y avoit déjà six mois que sa cousine portoit la couronne. Elle n'avoit que dix-sept ans. Ils se réconcilièrent selon la coutume usitée entre leurs ancêtres, c'est-à-dire qu'ils s'épousèrent ; mais aussi le dénouement ne démentit pas les anciens usages. Le dix-neuvième jour après les noces , *Alexandre* fit mourir sa femme , soit qu'il ne trouvât pas la princesse à son gré , soit qu'il ne voulût pas d'épouse qui eût le titre d'associée au trône. Ce crime occasionna une révolte dans Alexandrie : des historiens disent que les habitans tuèrent le meurtrier ; d'autres prétendent qu'il échappa de leurs mains , et qu'il régna encore plusieurs années ; mais qu'il exerça tant de cruautés , se livra à tant de dérèglements , que ses sujets le chassèrent , et qu'il alla mourir à Tyr , où il s'étoit sauvé , avec la précaution de s'y faire précéder par de grandes richesses.

[2928. — 70.] Cette dernière opinion est la plus vraisemblable. Certainement *Alexandre* survécut assez de temps à l'assassinat de sa femme pour se voir en tête un concurrent que les Égyptiens lui don-

nèrent.
tard de
de flûte
mais il
fait un
main s
blique
testame
success
comme
pion l
ment d
aussi l'
et leur
les rich
à son r
donner

Le p
faire ro
négocia
grosse
de dett
nécessa
Moyen
d'allié
thyre,
de Chy
Aulét
par un
dema

nèrent. Faute de prince légitime , ils prirent un bâtard de *Lathyre* , nommé *Ptolémée Aulète* , joueur de flûte. *Alexandre* en porta ses plaintes à Rome ; mais il mourut avant d'en savoir le succès. Il avoit fait un testament par lequel il nommoit le peuple romain son héritier , moins par affection pour la république que pour susciter des embarras à son rival. Ce testament excita de grands débats dans le sénat. La succession tentoit violemment les Romains ; mais comme ils venoient d'acquérir par le testament d'*Apion* la Cyrénaïque , et la Bithynie par le testament de *Nicomède* , ils craignirent , en acceptant aussi l'Égypte , de laisser trop pénétrer leur cupidité et leur ambition. Il fut donc décidé qu'on feroit venir les richesses déposées à Tyr par *Alexandre*. Quant à son royaume , on laissa *Aulète* s'y installer , sans donner ni consentement ni improbation.

Le premier soin de ce prince fut de travailler à se faire reconnoître par la république roi d'Égypte. La négociation qui eut lieu à ce sujet produisit une très-grosse somme à *Jules-César* , alors consul , et chargé de dettes , et une autre à *Pompée* , dont le crédit étoit nécessaire pour faire passer la décision dans le sénat. Moyennant vingt-six millions *Aulète* acquit le titre d'allié du peuple romain. Un autre bâtard de *Lathyre* , nommé *Alexandre* , qui s'étoit emparé de l'île de Chypre , n'ayant pas eu l'habileté d'acheter comme *Aulète* le consentement des Romains , fut déclaré , par un décret du sénat , déchu de son royaume. Il demanda du secours à son frère ; celui-ci le refusa ,

pour ne pas déplaire aux Romains. Les Égyptiens, indignés de cette lâcheté, le chassèrent lui-même du trône d'Égypte et y placèrent *Bérénice*, sa fille. Ils lui cherchèrent un mari capable de la soutenir ; mais ils rencontrèrent mal. *Séleucus*, son plus proche parent, prince de la famille des *Séleucides*, qu'ils lui donnèrent, étoit si laid, si dégoûtant, qu'on lui donna le surnom de *Sordillon*. L'âme en lui répondoit au corps. Il viola le tombeau d'*Alexandre-le-Grand*. Au cercueil d'or qui soutenoit le corps il en substitua un de verre. Ce souverain devint si odieux, si insupportable à la reine, qu'elle le fit étrangler. C'étoit un monstre ; mais ce n'étoit pas à sa femme à en purger la terre. Il fut remplacé par *Archélaüs*, qu'on disoit fils du grand *Mithridate*, mais qui n'étoit fils que de son premier lieutenant, grand-prêtre de Comane dans le Pont, excellent capitaine, et doué de vertus vraiment royales.

Pendant que ces choses se passaient en Égypte, *Aulète* alloit solliciter des secours à Rome. Il apprit, étant à Rhodes, que *Caton* s'y trouvoit. Le moyen de s'instruire de l'état des choses et des mesures à prendre ne pouvoit se présenter plus à propos. Le roi fait avertir *Caton* qu'il désire lui parler. Il s'imaginait que le Romain iroit le trouver avec empressement. « Qu'il vienne », répond *Caton*. *Aulète* approche, voit un homme très-simplement habillé et dans le plus modeste équipage. Le républicain reçoit le monarque sans se déranger plus qu'il ne l'eût fait pour un homme ordinaire : il l'écoute

attenti
d'empl
pour le
tion si
Aulète
voyage

On
qui le
qu'il le
propos
les esp
narque
apport
Pomp
Les sé
bulus,
Alexa
leur ca
siné a
sont p
juges
nocen
ces ex
s'ann
ration
valier
trésor
aide
de ri

attentivement. *Caton* offrit de l'accompagner et d'employer tous les moyens auprès des Égyptiens pour les engager à recevoir leur prince. Une résolution si noble et si généreuse n'étoit pas faite pour *Aulète*. Il hésita cependant ; mais il continua son voyage pour Rome.

On jugeroit par la conduite de l'Égyptien que ce qui le toucha le plus dans celle de *Caton*, c'est ce qu'il lui dit de la vénéralité triomphante à Rome. Il se proposa de profiter de ces lumières, et le succès passa les espérances de *Ptolémée*. Qu'on se figure ce monarque arrivant à Rome précédé par le bruit qu'il apporte avec lui toutes les richesses de son empire. *Pompée* le reçoit magnifiquement dans sa maison. Les sénateurs des plus grands noms, *Gabinus*, *Bibulus*, *Marcellinus*, s'empresment autour de lui. Les Alexandrins envoient des ambassadeurs pour plaider leur cause. L'orateur est emprisonné, le chef assassiné avec plusieurs de ses collègues. Les coupables sont poursuivis devant les tribunaux et absous : les juges innocents, accusés à leur tour, sont déclarés innocens. Mais il faut de l'argent pour salarier tous ces crimes : les trésors s'épuisent ; alors les usuriers s'annoncent clandestinement, et proposent des opérations financières. Le sénateur est caution du chevalier ; celui-ci tire intérêt de l'argent qu'il prend au trésor public confié à sa garde. *Pompée* lui-même aide aux emprunts, s'oblige pour le roi, sans courir de risques, à la vérité, puisque cet argent ne faisoit

que passer par les mains d'*Aulète* pour rester dans les siennes. *César* étoit alors dans les Gaules.

La corruption étoit publique ; mais tant de personnes y avoient intérêt, qu'on n'osoit s'en plaindre. *Ptolémée* se voyoit au moment d'obtenir une armée ; et déjà les grands capitaines de la république, *Pompeé* entre autres, en briguoient le commandement, comme une source inépuisable de richesses, quand quelques honnêtes gens du sénat, faute d'autres moyens, mirent en œuvre la superstition. *Porcius Caton* ouvrit le livre de la Sibylle et lut ou feignit de lire ces mots : « Si un roi d'Égypte vous demande » du secours, aidez-le, mais ne lui fournissez point » de troupes. » Cet oracle renversa tout d'un coup les espérances d'*Aulète*. Moins riche de cinquante millions, il repartit poursuivi par ses créanciers ; et, ne sachant où se réfugier, il se cacha dans un asile. Mais la cupidité, toujours active et vigilante, travailla pour lui. Ses partisans de Rome, ceux qui avoient prêté et ceux qui ne vouloient pas perdre leurs avances, écrivirent aux généraux de la république voisins de l'Égypte qu'une fortune étoit assurée à celui qui pourroit rétablir *Ptolémée*. On leur indiquoit les moyens d'éluder l'oracle, et d'employer à cette expédition les armées de la république, sans crainte d'en être repris. Plusieurs refusèrent. *Gabinus*, commandant en Syrie, s'en chargea pour environ soixante millions, qui lui seroient payés quand il auroit remis *Aulète* sur le trône. Il entra

en Égypte, ay
furent rapides
l'Égyptien vo
de l'épée. Le
et impolitique

Archélaüs
vaincu en bat
nius pouvoit
mais il fut ter
lui offrit : ens
échappé sans
lémée de nouv
Rabirius, ch
camp avec se
considérable,
les mains du
nouvelle vigu
laquelle *Arch*

Aussitôt qu
immola à son
osé porter la c
cût été forcée
ches, sous pré
et confisqua l
nius. *Rabiri*
drins, pillés
quelque envi
romaines lai
ainsi que les
Cependant co

en Égypte, ayant le roi dans son armée. Ses succès furent rapides. Péluse fut la première ville qu'il prit. L'Égyptien vouloit en faire passer les habitans au fil de l'épée. Le général romain s'opposa à cet acte cruel et impolitique.

Archélaüs, mari de la reine, se présenta, fut vaincu en bataille rangée, et fait prisonnier. *Gabinus* pouvoit sur-le-champ mettre fin à la guerre; mais il fut tenté par une forte somme qu'*Archélaüs* lui offrit : ensuite, sous prétexte que ce prince s'étoit échappé sans qu'on s'en aperçût, il demanda à *Ptolémée* de nouvelles sommes pour continuer la guerre. *Rabirius*, chevalier romain, étoit tout prêt dans le camp avec ses fonds : Il prêta au roi, à un intérêt considérable, l'argent que le monarque versa dans les mains du général. La guerre fut reprise avec une nouvelle vigueur et terminée par une bataille, dans laquelle *Archélaüs* fut tué.

Aussitôt qu'*Aulète* se vit maître d'Alexandrie, il immola à son ressentiment sa fille *Bérénice*, pour avoir osé porter la couronne pendant son exil, quoiqu'elle y eût été forcée. Il fit aussi mourir tous les citoyens riches, sous prétexte qu'ils avoient soutenu les rebelles, et confisqua leurs biens, qui servirent à payer *Gabinus*. *Rabirius* reçut de forts à-comptes. Les Alexandrins, pillés, ruinés, étoient au désespoir; mais, quelque envie qu'ils eussent d'éclater, des troupes romaines laissées par *Gabinus* les surveilloient, aiasi que les autres villes, également tenues en bride. Cependant ces Alexandrins, que l'ombre d'un Romain

faisoit trembler quand il s'agissoit de défendre leurs biens, devinrent des lions déchaînés parce qu'un soldat avoit tué un chat par mégarde. Ils mirent en pièces le malheureux.

Toutes les concussions d'*Aulète* ne suffisoient pas pour satisfaire *Rabirius*. Il pressoit le roi. « Je ne vois, lui dit ce prince, d'autre moyen de vous satisfaire que de consentir à administrer vous-même mes revenus et de vous rembourser ainsi peu à peu par vos mains. » *Rabirius* ne sentit pas le piège. De chevalier romain il se fit collecteur d'impôts. Quand il fut devenu comptable, *Aulète* trouva assez de prétextes pour le faire arrêter. *Rabirius* cria à l'injustice : *Pompée*, qui lui avoit servi de caution à Rome, fut très-piqué du procédé du roi; mais, comme il avoit peu à espérer et tout à craindre d'un prince avare et cruel, *Rabirius* s'estima encore heureux qu'on le laissât évader de prison et sortir de l'Égypte. C'est ainsi qu'*Aulète* paya ses dettes. Ce fut le dernier acte d'un règne de trente ans, beaucoup trop long pour ses peuples, ignominieux pour lui, et peu honorable aux Romains. Il est vrai qu'ils voulurent faire justice de deux coupables. *Gabinus* et *Rabirius*, revenus à Rome, essuyèrent un procès criminel. L'éloquence de *Cicéron* sauva *Rabirius* de la peine, et non pas de la honte. *Gabinus* fut banni; mais ceux qui les avoient mis en action, qui avoient profité de leurs déprédations, continuèrent à marcher tête levée dans Rome : impunité criante, présage ordinaire de la ruine des empires.

[290
 tous de
*Cléopâ
 nocé. Il
 aînés ,
 avoit d
 comma
 par tes
 cepta c
 à Pom
 ministr
 Ces
 qui mo
 pas lais
 menace
*Cléopâ
 pes en
 senter l
 les mur
 voient
 qui esp
 demand
 d'entren
 seil ces
 déplaire
 traindra
 roit ces
 geance ;
César.
 assassin**

[2966.—32.] *Aulète* avoit deux fils , nommés tous deux *Ptolémée* ; et deux filles , l'aînée nommée *Cléopâtre* , qui s'est rendue si célèbre , l'autre *Arsinoé* . Il disposa de la couronne en faveur des deux aînés , à condition qu'ils s'épouseroient . *Cléopâtre* avoit dix-sept ans , et son frère treize . *Aulète* re-commanda ses enfans au peuple romain , et le pria par testament d'en prendre la tutelle . Le sénat accepta cette charge honorable , et en confia l'exercice à *Pompée* . L'unuque *Photin* fut nommé premier ministre , et *Achillas* commandant des troupes .

Ces deux hommes se révoltèrent contre une reine qui montrait des dispositions non-seulement à ne se pas laisser gouverner , mais encore à commander . Par menaces ou par mauvais traitemens ils obligèrent *Cléopâtre* à quitter sa cour . Elle alla lever des troupes en Syrie et en Palestine , et revint fièrement présenter la bataille à son mari et à ses ministres sous les murs de Péluse . Pendant que les armées s'observoient parut en mer *Pompée* , vaincu à Pharsale , qui espéroit trouver un asile en Égypte . Il envoya demander à *Ptolémée* , son pupille , la permission d'entrer dans son royaume . On examine dans le conseil ces questions , si on le recevra , au hasard de déplaire au vainqueur ; si par un refus on le contraindra de porter ailleurs son infortune , qui pourroit cesser et être remplacée par des projets de vengeance ; ou si on le tuera pour se faire un ami de *César* . Le dernier sentiment prévalut : *Pompée* est assassiné . Ce fut un crime , une lâcheté , une ingrati-

tude de la part du successeur d'*Aulète*, que *Pompée* avoit mis sur le trône. Cependant on diminua beaucoup la haute opinion qu'on peut avoir des services de *Pompée*, quand on se rappelle combien ils avoient été intéressés. *César*, qui poursuivoit de près son rival, arriva dans le même temps à Alexandrie. *Achilles* crut lui faire plaisir en lui présentant la tête de son ennemi; mais il en détourna les yeux avec horreur, et versa des larmes sur le sort de son rival.

Il trouva toute la ville d'Alexandrie indignée du meurtre de *Pompée*, et peu disposée en faveur des Romains; mais il sut calmer le ressentiment des habitans par de belles paroles, sans cependant oublier ses intérêts; car il exigea avec rigueur le reste de l'argent que lui devoit encore *Aulète* lorsqu'il avoit procuré à ce prince le titre d'allié du peuple romain; *César* en avoit apporté les obligations. *Photin*, qui auroit voulu voir bien loin ce créancier incommode, profita de cette occasion pour tâcher de le rendre odieux. Il fit paroître l'exaction encore plus rigoureuse qu'elle ne l'étoit, enleva aux temples l'or et l'argent qui s'y trouvoient, réduisit le roi et tous les seigneurs à manger dans la vaisselle de terre ou de bois, pour insinuer que *César* s'étoit emparé de toutes les richesses. Le peuple, une fois disposé au murmure, se prévint facilement contre *César* à l'occasion de l'ordre que ce général donna à *Ptolémée* et à *Cléopâtre* de venir plaider leur cause devant lui, et même de licencier leurs troupes. Les Alexandriens s'irritè-

rent de
royale.
sant li
donoit
que, ce
ment ch
lité d'a
prits, e

Cléo

quence
secrète
bateau,
dric. L
être rec
arrêtée
Apollo
reine d
parenc
épaules
fardeau

Cette
auprès
qui en
lais en
rache l
rassembl
mais les
le ramè
réconcil
le cade

rent de cet ordre, comme d'un attentat à l'autorité royale. Cependant *César* les apaisa encore en faisant lire publiquement le testament d'*Aulète*, qui donnoit la tutelle de ses enfans à la république. Il dit que, comme dictateur, il s'en trouvoit personnellement chargé, mais qu'il ne prétendoit agir qu'en qualité d'arbitre. Cette explication tranquillisa les esprits, et l'on nomma des avocats de part et d'autre.

Cléopâtre, plus sûre de ses attraits que de l'éloquence des avocats qu'elle pouvoit choisir, quitte secrètement son armée, s'embarque dans un petit bateau, arrive au soleil couchant aux portes d'*Alexandrie*. La difficulté étoit d'entrer dans la ville sans être reconnue, car les troupes de son mari l'auroient arrêtée; il falloit pénétrer ensuite dans le palais. *Apollodore*, homme très-robuste, enveloppe cette reine dans ses habits de manière à lui donner l'apparence d'un paquet de hardes, la charge sur ses épaules, entre partout sans difficulté, et dépose son fardeau aux pieds du juge.

Cette manière de se présenter à *César* valoit mieux auprès de lui qu'une entrée triomphante. *Ptolémée*, qui en fut instruit, en prévint les suites. Il sort du palais en furieux, crie qu'il est trahi, condamné, s'arrache le diadème, le foule aux pieds. Le peuple se rassemble autour de lui, le plaint, court aux armes; mais les soldats romains saisissent le jeune prince, le ramènent, et le lendemain *César*, non-seulement réconcilie les deux époux, mais il marie *Ptolémée* le cadet, âgé de onze ans, avec *Arsinoé*, sa sœur,

un peu plus âgée, et leur donne le royaume de Chypre : démarche uniquement destinée à en imposer au peuple, car il n'étoit pas à présumer que la république se dessaisiroit de cette possession.

La bonne intelligence ne dura pas long-temps. *Photin*, artisan de la première discorde, avoit intérêt de la renouveler, tant pour n'en être pas puni que pour jouir librement de l'empire qu'il avoit toujours sur son élève. Il s'entend avec *Achillas*, qui commandoit l'armée. Le dictateur se trouve assiégé dans le quartier qu'il occupoit avec la famille royale. Jamais ce général ne courut d'aussi grands dangers. Il avoit peu de troupes, non-seulement contre une armée entière, mais encore contre toute une ville révoltée. C'est dans un de ces combats que fut brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. *Photin*, resté près du roi, donnoit secrètement avis à *Achillas* des mesures qui se concertoient. Sa trahison fut découverte et punie de mort. *Ganymède*, eunuque du palais, auquel la jeune *Arsinoé* étoit confiée, et complice de *Photin*, craignit de subir le même sort. Il se sauva dans le camp d'*Achillas*, et emmena son élève. Les Égyptiens furent charmés d'avoir dans leur armée une personne de la famille royale qu'ils pussent mettre à leur tête. Ils la proclamèrent reine, et *Ganymède* fut nommé général à la place d'*Achillas*, qu'il trouva moyen de faire périr. Cet eunuque étoit en effet très-propre à être premier ministre; car il avoit, disent les auteurs, de l'activité, de l'adresse, de la pénétration, sans aucune probité.

Il s
fallut
et tou
l'eau
de cor
à Alex
reusen
multip
il y eu
on cor
doient
à le re
de bor
et l'av
sincère
le jura
vit hor
avec p
Les
le dict
pora u
se noy
culté da
et lui f
La jeu
amant
et de l
chaînes
avec de
retira e

Il suscita beaucoup d'embarras à *César*. Peu s'en fallut qu'il ne le fît mourir de soif avec toute la cour et tous ses soldats par l'adresse qu'il eût d'introduire l'eau de la mer dans les citernes de son quartier, et de corrompre ainsi l'eau du Nil, la seule qu'on eût à Alexandrie. *César* fit creuser des puits qui heureusement fournirent de l'eau douce. *Ganymède* multiplia les attaques par terre et par mer. Quand il y eut bien du sang de répandu, selon l'ordinaire, on conféra. Les Alexandrins dirent qu'ils ne demandoient qu'à posséder leur roi. Le dictateur consentit à le rendre. Il le laissa aller, après lui avoir donné de bons avis sur le gouvernement de son royaume, et l'avoir exhorté à finir la guerre par une réunion sincère avec son épouse. Le jeune prince le promit, le jura les larmes aux yeux; mais, aussitôt qu'il se vit hors des mains de *César*, il recommença la guerre avec plus de fureur qu'auparavant.

Les renforts arrivant de tous côtés aux Romains, le dictateur se vit en état de livrer bataille, et remporta une victoire complète. Le jeune roi, en fuyant, se noya dans un bras du Nil. *César* rentra sans difficulté dans Alexandrie, replaça *Cléopâtre* sur le trône, et lui fit épouser son jeune frère, âgé de onze ans. La jeune *Arsinoé* fut prise après la défaite. *César*, amant de sa sœur, eut la dureté de la mener à Rome, et de la faire marcher à son triomphe ayant des chaînes d'or aux mains. Il la mit ensuite en liberté, avec défense de retourner jamais en Égypte. Elle se retira en Asie, où elle n'étoit pas encore assez loiu.

de sa cruelle sœur, qui la fit mourir. *Cléopâtre* se débarrassa aussi de son jeune époux par le poison , et se trouva ainsi seule souveraine de l'Égypte. L'amour y retint le vainqueur de *Pharsale* plus longtemps que son intérêt n'auroit dû le lui permettre. L'ambition en rompit enfin les chaînes ; il s'arracha des bras de l'enchanteresse , et lui laissa un fils qu'on nomma *Césarion*.

Cléopâtre, après la mort de *César*, prit ouvertement le parti des triumvirs. On la soupçonna cependant d'avoir envoyé des troupes à *Cassius*, pour le ménager entre les factions. Ce grief, les plaintes de ses sujets et des princes voisins la firent citer à comparoître au tribunal d'*Antoine*, qui venoit en Asie affermir l'autorité des triumvirs. Elle avoit vingt-cinq ans, âge aussi propre aux affaires qu'à la galanterie. L'esprit, la finesse, la gaîté, les grâces accompagnaient les charmes piquans qu'elle avoit reçus de la nature. La surprise que cette reine prépara à *Antoine* ne ressembloit pas à celle qui terrassa *César*; mais, pour être moins brusque, elle n'en fut pas moins victorieuse. Le triumvir tenoit son tribunal à Tarse, ville de Cilicie. *Cléopâtre*, arrivée à l'embouchure du Cydnus, quitte son vaisseau, et remonte le fleuve sur une galère qu'elle avoit fait préparer. La poupe étoit éclatante d'or, les voiles étoient de pourpre, les cordages de soie. Une douce symphonie régloit les mouvemens des rameurs, qui laissoient tomber en cadence leurs avirons garnis d'argent. L'air étoit embaumé des parfums qu'on brûloit

en abondance sur les deux rives. Un pavillon d'un tissu riche et brillant, élégamment rattaché, couvroit le tillac. La reine y paroissoit à demi couchée ; autour d'elle folâtroient de jeunes Égyptiennes, légèrement vêtues en grâces et en néréides. *Vénus*, dont elle rappeloit les attraits, dont elle avoit emprunté le cortége et imité la parure, *Vénus* dans son triomphe n'auroit pas été plus belle.

A ce spectacle le peuple abandonne le tribunal du triumvir et se précipite sur le rivage. Il envoie la prier à souper. « Dites-lui, répondit-elle avec un » souris flatteur, dites-lui que je l'attends sous mes » tentes. » Le repas étoit splendide : soldats, capitaines, Romains, auxiliaires, tous furent loués, caressés, chargés de présens avec ces égards qui écartent le refus. Le général, objet des attentions les plus délicates, s'enivre d'admiration et de plaisir. On présume bien qu'il ne fut plus question ni d'accusations ni de reproches. *Cléopâtre* prit un empire absolu sur le malheureux *Antoine*. Chaque jour elle inventoit des plaisirs nouveaux ; nouvelle *Circé*, elle l'abreuvoit sans cesse de voluptés dont elle tenoit à la main une coupe inépuisable. Il ne songeoit de son côté qu'à imaginer des fêtes qui pouvoient plaire à son amante.

Dès-lors il ne vit plus que par ses yeux, ne se conduisit plus que par ses conseils. Elle le voulut, et il mit avec elle sur le trône d'Égypte *Césarion*, qu'elle avoit eu de *César*. Il ajouta à ce royaume la Cyré-

naïque, l'île de Chypre, la Célésyrie, la Phénicie, et la plus grande partie de la Cilicie. Aux trois enfans qu'*Antoine* eut d'elle il assigna des royaumes entiers, les uns conquis, les autres qu'il se flattoit de conquérir; mais elle ne put obtenir de lui qu'il fît mourir quelques rois des états promis.

Cette distribution de royaumes se fit après un triomphe dans lequel *Antoine* traîna à son char, dans les murs d'Alexandrie, *Artabaze*, roi de Mélie, sa femme et ses enfans. Il les présenta ensuite à *Cléopâtre*, qui étoit élevée sur un trône d'or placé sur une estrade d'argent. La nouvelle de ce spectacle déplut fort aux Romains, qui croyoient que le privilège du triomphe appartenoit exclusivement à leur ville. Leur mécontentement étoit fomenté par *Octave*. Instruit de la mauvaise conduite de son collègue, ce triumvir, moins brave, mais plus habile et plus rusé qu'*Antoine*, songeoit à usurper pour lui seul l'empire du monde, qu'ils possédoient en commun. Ils eurent des débats sur des limites de domination. Leurs amis les apaisèrent, et s'imaginèrent qu'ils couperoient la racine de toute discorde en les unissant par le mariage d'*Octavie*, sœur d'*Octave*, avec *Antoine*. Mais cet expédient fut précisément ce qui les brouilla sans espérance de réconciliation. *Cléopâtre* frémit à la nouvelle de ce mariage, qui alloit lui enlever son amant. Elle fit tant par ses ruses, que d'abord il suspendit l'arrivée de son épouse qui approchoit, et qu'ensuite il envoya à

Octav
ration

Il a

brusq

Anto

blesse

mais

L'hist

l'habi

Roma

l'occa

se fa

gros

alloie

posar

Anto

salé.

pâtre

nage

» né

» roi

» ch

» de

Il

babl

perd

paire

fond

faire

réta

Octavie une lettre de divorce, et au frère une déclaration de guerre.

Il auroit fallu appuyer ces violens procédés d'une brusque attaque. *Octave* n'étoit pas encore prêt; *Antoine* l'étoit, et il avoit encore, malgré ses faiblesses, l'amour des soldats et l'estime de ses amis; mais il perdit dans les délices un temps précieux. L'histoire n'a pas dédaigné de nous faire connoître l'habileté de *Cléopâtre* à varier les amusemens de ce Romain. La pêche sur le Nil fournit à cette reine l'occasion d'une plaisanterie assez piquante. *Antoine* se faisoit un point d'honneur de prendre les plus gros poissons. Pour cela, il avoit des plongeurs qui alloient en attacher à son hameçon. La reine, opposant la ruse à la ruse, envoie aussi des plongeurs; *Antoine* jette la ligne, tire et amène un beau poisson salé. Un rire universel déconcerte le pêcheur. *Cléopâtre* s'aperçoit qu'il goûte médiocrement le badinage, elle se jette à son cou, et lui dit : « Mon général, abandonnez-nous la ligne à nous autres rois ou reines du Phase ou de Canope. Votre pêche, c'est de prendre des villes, des royaumes et des rois. »

Il arriva à cette reine fastueuse et prodigue, probablement dans une de ces orgies où la raison se perd, de détacher de ses oreilles une perle dont la paire étoit estimée deux ou trois millions, de la faire fondre dans du vinaigre, et de l'avaler. Elle en alloit faire autant de l'autre, lorsqu'un des convives l'arrêta et obtint la perle. Sciée en deux, elle parut

encore assez belle pour servir d'ornement à une célèbre statue de *Vénus*.

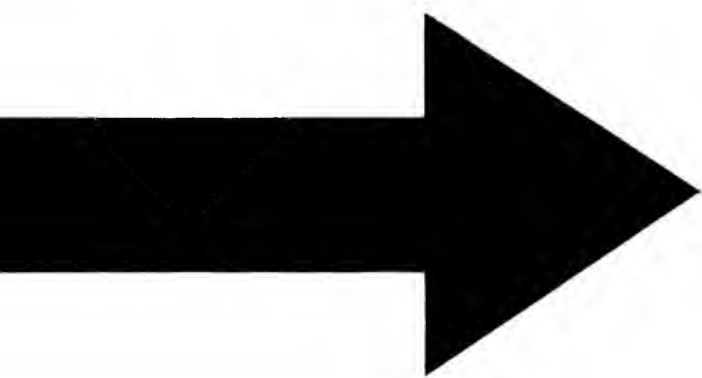
Sans doute ces sacrifices bizarres étoient faits pour captiver l'amant crédule, et lui persuader qu'on le préféroit à tout ce qu'on pouvoit avoir de plus précieux. Mais, soit par des insinuations étrangères, soit par ses propres réflexions sur le caractère perfide de sa maîtresse, *Antoine* témoigna quelques soupçons. Au lieu de s'amuser à le rassurer par des protestations, elle l'invite à dîner. Dans un instant de gaîté folâtre, elle détache négligemment une fleur de la couronne qu'elle avoit sur la tête, et la jette dans la coupe de son convive. Il la prend avec empressement et veut la porter à sa bouche. *Cléopâtre* l'arrête, et fait venir un criminel condamné. Il boit, et tombe mort. La fleur étoit empoisonnée. « S'il » n'étoit possible de vivre sans vous, lui dit-elle, » vous voyez que je ne manquerois pas de moyens » de réaliser vos soupçons. »

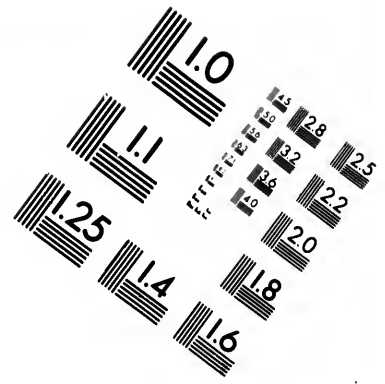
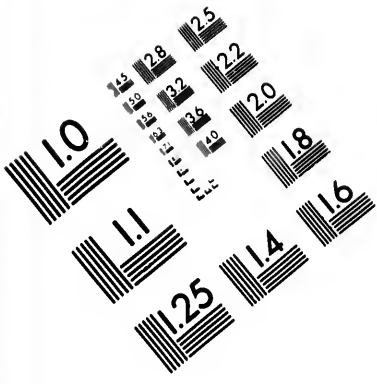
La prudence conseilloit de fuir une si adroite empoisonneuse ; mais la passion raisonne autrement. Cette preuve de fidélité assez équivoque resserra plus que jamais les nœuds de leur union. *Antoine* paroissoit ne pouvoir souffrir un moment le tourment de l'absence de cette reine ; *Cléopâtre*, de son côté, ne le quittoit ni le jour ni la nuit, l'accompagnoit dans ses voyages, à l'armée, et jusqu'à son tribunal, quand il jugeoit des causes. Également égarés par leur présomption, ils se repaissoient ensemble des plus brillantes espérances. Quand cette reine am-

bitieuse vouloit affirmer quelque chose, son serment étoit : Comme j'espère donner la loi dans le Capitole. Rêve flatteur, dont le réveil fut terrible !

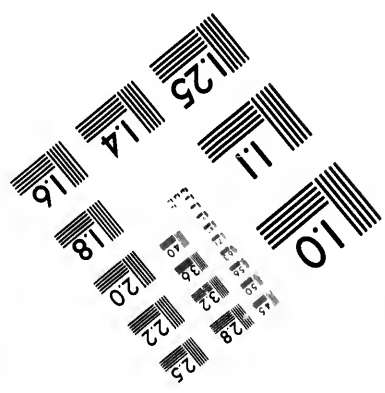
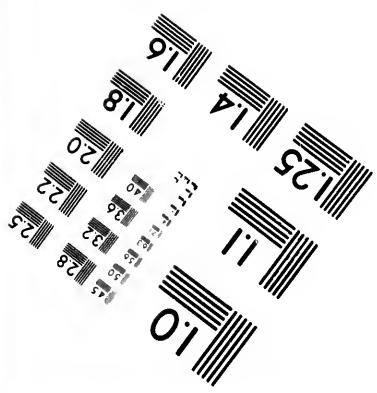
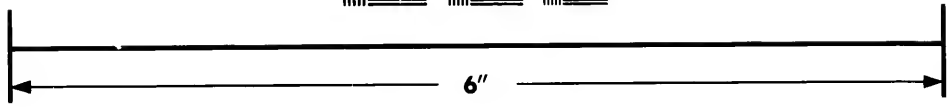
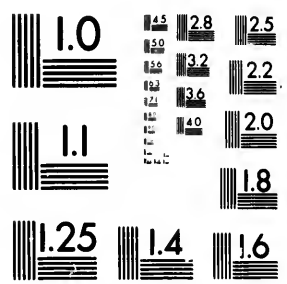
Après plusieurs combats peu décisifs entre les lieutenans d'*Antoine* et d'*Octave*, les deux armées qui devoient décider de l'empire du monde se rencontrèrent, commandées par leurs chefs. Celles de mer dans le golfe d'Ambracie, celles de terre rangées sur le promontoire d'Actium, à l'entrée des unes des autres. *Antoine* étoit sur la flotte. Malgré les remontrances de ses capitaines, il s'étoit laissé accompagner par la reine d'Égypte, et ce fut la cause de sa perte. *Cléopâtre*, que les remords poursuivoient, voyant la victoire balancer, et craignant de tomber entre les mains d'*Octave*, qu'elle avoit cruellement offensé en faisant répudier sa sœur, prit la fuite avec toute son escadre, et décida la défaite d'*Antoine*. Il pouvoit se jeter dans son armée de terre, et tenter de nouveau fortune avec ces légions qui l'avoient fait plus d'une fois triompher, et qui le chérissoient autant qu'elles estimoient sa valeur. Mais, funeste enchantement ! il suit sa perfide amante. Tristement assis à la poupe de son vaisseau, la tête appuyée sur ses deux mains, peut-être, tant est grande la force de la passion ! s'occupant encore plus d'elle que de ses malheurs, il jure de ne la plus revoir ; mais il la suit et il arrive au port avec elle. Il tâche de s'affermir dans le dessein de l'éviter ; la sirène obtient de se faire écouter, elle fait entendre des regrets, laisse couler des larmes. Il succombe.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8 2.5
1.6 3.2
1.8 2.2
2.0
1.8

1.0
1.5

Il fallut pourtant s'arracher aux douceurs de la réconciliation pour ramasser des forces contre l'ennemi qui approchoit. *Antoine* en auroit trouvé, s'il avoit voulu céder lui-même. Il étoit aimé plus qu'*Octave*, et ce n'étoit qu'à regret qu'on lui retiroit l'estime dont il avoit autrefois joui. *Hérode*, roi de Judée, vint lui offrir ses services, et voir lui-même si cette âme qui, dans des temps difficiles, avoit montré de la grandeur et de la force, étoit encore susceptible de quelque énergie. Il ne trouva que langueur et foiblesse, et le vit toujours dominé par une malheureuse passion à laquelle *Antoine* rapportoit toutes ses vues et toutes ses actions. Ceux qu'*Antoine* sollicitoit, ses anciens capitaines, ses amis, en jugèrent comme *Hérode*, et l'abandonnèrent. Il ne vit plus d'autre ressource que de retourner en Égypte. La reine avoit des vaisseaux, des soldats, des trésors. « Je m'en servirai, se disoit-il à lui-même, mais je ne la verrai ni ne l'écouterai. » Étoit-ce à Alexandrie, dans le palais de *Cléopâtre*, qu'il pouvoit se flatter de remporter une pareille victoire sur lui-même? *Antoine* se logea hors de la ville, dans une maison agréable qu'il avoit fait bâtir sur le bord de la mer. Il y eut des messages de la part de *Cléopâtre*, des pourparlers par intermédiaires. Ensuite des intérêts communs occasionnèrent des entrevues. On s'occupa de traiter avec *Octave* qui avançoit. Après plusieurs propositions rejetées, *Antoine* se réduisoit à demander que le vainqueur lui permît de vivre à Athènes en simple particulier avec la reine, et qu'il

assurât aux enfans qu'il avoit eus d'elle les trônes qu'il leur avoit distribués. *Octave* ne faisoit que des réponses équivoques. Son but étoit d'avoir les amans en sa puissance. En avançant il négocioit toujours, sans négliger les moyens de force et de surprise. Peu s'en fallut qu'*Antoine*, amusé par des espérances, ne tombât dans ses filets. Alors, semblable à un animal féroce qu'on poursuit dans son dernier repaire, il se jette en furieux sur ceux qui vouloient l'investir, les écarte et en fait un grand carnage. Ce fut le terme de sa résistance. Outre la négociation qui étoit commune à *Octave* et à *Cléopâtre*, la reine en entretenoit une particulière avec *Octave*, qui lui insinuoit l'idée d'abandonner *Antoine*, peut-être même de le livrer. A ce prix il lui promettoit tous les avantages qu'elle pouvoit désirer. En attendant, il demandoit tantôt une ville, tantôt une autre, enfin les meilleures places d'Égypte; et la reine, trompée ou séduite, les remettoit entre ses mains. Furieux d'une trahison dont il croit ne pouvoir plus douter, *Antoine* veut immoler la perfide. Elle s'étoit retirée dans les tombeaux des rois d'Égypte, où elle s'étoit renfermée avec deux femmes et une esclave. De là elle fait dire à son amant qu'elle s'est donné la mort. A cette nouvelle, des transports de la colère il passe à la douleur la plus vive. Incapable de supporter l'idée de vivre sans son amante, il appelle un esclave dont il connoissoit la fidélité, lui met un poignard entre les mains. « Vois-moi, lui dit-il, pour la dernière fois : frappe. » L'esclave prend le poi-

gnard, se frappa lui-même, et tombe. *Antoine* reprend le poignard, se frappe à son tour, se fait une large blessure, et tombe aussi baigné dans son sang. Ses amis accourent, il les conjure de l'achever. Tous sont saisis d'horreur et de pitié, et le laissent palpitant auprès du cadavre de son esclave.

Cléopâtre apprend ce désespoir, et qu'*Antoine* n'est pas mort. Elle lui envoie son esclave annoncer qu'elle vit et qu'elle désire le voir. A cette invitation, le mourant se ranime, laisse panser sa blessure, et ordonne qu'on le transporte près de son amante. Comme elle n'osoit ouvrir de peur d'être surprise par les émissaires d'*Octave*, elle descend des cordes avec lesquelles on lie *Antoine*; la reine, aidée de ses deux femmes, l'élève jusqu'à une fenêtre. Il lui tend ses bras défaillans, elle l'introduit dans son appartement. Les gémissemens, les cris funèbres qu'on entendit quelque temps après apprirent aux Alexandrins, arrivés en foule à ce spectacle, que l'infortuné avoit peu survécu au plaisir de voir encore une fois celle qu'il adoroit.

La reine s'opiniâtra à rester dans son tombeau : elle y avoit fait transporter des matières combustibles, aromates et bois précieux, pour s'y consumer, si on tentoit de lui faire violence. Elle vouloit obtenir la couronne pour ses enfans, et redoutoit plus que la mort d'être attachée au char d'*Octave* et traînée en triomphe à Rome. Afin d'obtenir l'un et d'éviter l'autre, elle regardoit comme très-important de rester maîtresse de son asile. Elle n'y laissoit

pénétrer personne, et ne parloit aux envoyés d'*Octave* qu'à travers la porte. Mais, pendant qu'un d'entre les négociateurs l'occupoit à cette porte par des propositions, un autre entre par la fenêtre qui avoit servi à *Antoine*. Se voyant surprise, elle arrache son poignard de sa ceinture et veut s'en frapper. On l'arrête, et on prend les précautions nécessaires pour prévenir les effets de son désespoir.

Elle demande à voir *Octave*. On prétend qu'elle avoit dessein de lui inspirer de l'amour : rien en ce genre ne doit étonner de la part de *Cléopâtre*. Quand il parut, elle se jeta à ses pieds dans un désordre concerté. Il la releva et lui dit froidement : « Madame, » ne vous désespérez pas, on ne vous fera point de » mal. » Tant qu'elle lui parla, il ne leva jamais les yeux sur elle, et les eut toujours fixés à terre. Tant de discrétion, tant de crainte ou de mépris de ses charmes lui firent clairement connoître ce qu'elle avoit à redouter. Elle se prépara avec fiesité à se soustraire au sort honteux qu'on lui réservoir.

Un repas magnifique fut ordonné. Elle y invita ses amis, en fit les honneurs avec sa gaîté et ses grâces ordinaires. Elle écrivit ensuite un billet à *Octave*, chargea le plus incommode de ses surveillans de le porter promptement, et se retira dans le fond de son appartement avec ses deux femmes. Sous des figues qui trompèrent la vigilance des gardes, elle s'étoit fait apporter une espèce de serpent particulier à l'Égypte. Sa morsure introduit dans les veines un venin qui cause un sommeil léthargique, et tue promptement.

ment sans douleur. La reine d'Égypte se couche sur un lit de repos et se fait piquer. *Octave* accourt effrayé par son billet, se fait ouvrir la porte et la trouve couverte de riches habits, parée comme pour un jour de fête. Une de ses femmes étoit morte à ses pieds du même poison, l'autre expiroit. Les horreurs du trépas étoient si peu empreintes sur le visage de *Cléopâtre*, qu'*Octave* ne la crut qu'assoupie; mais il fit de vains efforts pour la rappeler à la vie. Il ordonna qu'on lui fît des funérailles royales, et qu'on l'enfermât dans un même tombeau avec *Antoine*, comme ces deux amans l'avoient désiré. Avec elle fut ensevelie la gloire de l'Égypte, qui devint une province romaine, et qu'on verra encore plus avilie sous les Turcs.

ARMÉNIE.

Les deux Arménies, entre la Mésopotamie, la Cappadoce, l'Ibérie, l'Albanie, la Médie et la Syrie. Terroir et mœurs. Tigiane. Artuasde. Rhadamiste et Zénobie.

LES pays situés entre l'Arabie déserte, le Pont-Euxin, la Tartarie asiatique et nomade, l'Inde et la Perse, étoient peu connus avant *Alexandre*, et le seroient encore moins depuis ses conquêtes, si plusieurs monarques de ces petits royaumes n'avoient

eu co
célèb

La

mont

mont

tres g

pays

neige

les pl

On c

Certa

l'arch

tagne

eux l

religio

Celles

le co

habil

les ca

du p

sent-

elle c

par

C'est

regar

rable

adm

les A

vern

néce

eu contre les Romains des guerres qui les ont rendus célèbre.

La grande Arménie est séparée de la petite par le mont Caucase. Toutes les deux sont hérissées de montagnes d'où sortent le Tigre, l'Euphrate et d'autres grands fleuves. Les bois et les marais rendent ce pays très-froid. Il n'est pas étonnant d'y voir la neige couvrir subitement les campagnes dans les mois les plus chauds. Cette température nuit à la fertilité. On croit les anciens habitans descendans de *Japhet*. Certainement ils sont les premiers du monde, si l'arche de Noé s'est arrêtée sur une de leurs montagnes, comme ils le prétendent. On retrouve chez eux l'usage des sacrifices humains et des prostitutions religieuses. Leurs mœurs étoient agrestes et sauvages. Celles des Arméniens modernes ont été adoucies par le commerce, pour lequel ils montrent une singulière habileté. Ce sont les facteurs de l'Orient. Ils emploient les caractères syriaques et parlent deux langues, celle du peuple et celle des savans. La seconde n'a, disent-ils, aucune analogie avec les langues orientales; elle est remarquable par une énergie particulière, et par les termes d'art et de science qu'elle renferme. C'est elle qui est employée dans la liturgie. On est regardé par ces peuples comme un homme admirable quand on la possède; il faut la savoir pour être admis parmi les *vertabiets* ou prêtres, pour lesquels les Arméniens ont une profonde vénération. Le gouvernement a toujours été monarchique, et il est si nécessaire au pays, que, quand les rois ont manqué,

par mort, expulsion ou autres causes, il s'est toujours trouvé des hommes qui ont relevé ces trônes abattus, s'y sont placés et maintenus.

[2834. — 164.] Les successeurs d'*Alexandre* confièrent le gouvernement de l'Arménie à deux chefs. Sous *Antiochus* le Grand, *Zadriade* et *Artaxias*, qui exerçoient cet emploi, se concertèrent pour lever ensemble l'étendard de la révolte, et se firent rois chacun de leur gouvernement. Ils soutinrent la guerre avec succès, et réunirent à leurs états beaucoup de provinces voisines qui en firent un royaume considérable. Alors ils le divisèrent entre eux. Une partie échut à *Artaxias* sous le nom de grande Arménie; la petite échut à *Zadriade*. *Antiochus* ne leur avoit pas tranquillement laissé faire leurs conquêtes et leur partage; mais il fut obligé de céder à leur union. Il les reconnut rois par un traité. Afin de lui ôter toute tentation de les inquiéter, ils eurent la précaution de s'appuyer de l'alliance des Romains.

[2914. — 84.] Ces alliés étoient souvent dangereux. *Tigrane*, qu'on a surnommé *le Grand*, grand à la vérité dans le bonheur, mais petit dans l'adversité, conçut, en montant sur le trône, le hardi projet de former une confédération pour mettre des bornes à l'ambition de ces dangereux républicains. Il trouva dans *Mithridate*, roi de Pont, un prince très-disposé à le seconder. Un décret du sénat venoit d'adjuger à *Ariobarzane* la Cappadoce, que *Mithridate* avoit revendiquée. Ce fut le sujet de la guerre dont les rois de Pont et d'Arménie réglèrent ainsi les conditions,

que l'
esclav
Mithr
ment.
Ariob
Un d
Tigra
On
pire e
peupl
ans a
royau
Syrie
Roma
barza
beau-
tre le
et tro
Tigra
M
aux l
dont
indir
liés,
cette
plus
tière
avoi
de l
dor

que le premier auroit les conquêtes, le second les esclaves et les dépouilles. La main de la fille de *Mithridate*, donnée à *Tigrane*, scella cet engagement. Le succès ne se fit pas beaucoup acheter. *Ariobarzane* s'enfuit à Rome, abandonnant ses états. Un des fils de *Mithridate* fut mis à sa place, et *Tigrane* emporta un butin immense.

On a vu que pendant l'anarchie qui désola l'empire expirant de Syrie *Tigrane* fut engagé par les peuples à en recevoir le sceptre. Il le porta dix-huit ans avec gloire; pendant ce temps il augmenta son royaume d'Arménie des parties qui échappoient à la Syrie. Mais *Mithridate* perdit la Cappadoce; les Romains la lui enlevèrent, et la rendirent à *Ariobarzane*. *Tigrane* la reconquit, et la remit à son beau-père. Il conduisit ses troupes victorieuses contre les Grecs d'Asie, dont il tira de grandes richesses, et trois cent mille prisonniers, qu'il employa à bâtir *Tigranocerte*, dont il fit sa capitale.

Mithridate, toujours ardent à susciter des ennemis aux Romains, envoya à son gendre une ambassade dont le but étoit de leur faire, non pas une guerre indirecte comme auparavant, en inquiétant leurs alliés, mais de les attaquer eux-mêmes. A la tête de cette ambassade il avoit mis *Métrodore*, son conseil, plus son ami que son sujet, en qui il avoit une entière confiance. *Tigrane*, avant de se décider, voulut avoir avec lui une conférence particulière. Il le pria de lui dire ce qu'il pensoit de cette guerre. *Métrodore* se laissa gagner par ses instances, et il lui dit :

« En qualité de chef d'ambassade, je dois vous en-
 » gager à embrasser le parti de *Mithridate* contre
 » les Romains; mais en qualité de particulier, je
 » pense que vous ne sauriez agir plus prudemment
 » que de conserver l'amitié d'un peuple puissant et
 » redoutable. » *Tigrane* fut charmé de la sincérité
 de l'ambassadeur. Croyant que *Mithridate*, en étant
 instruit, l'en estimeroit davantage, il lui fit part de
 la conversation. *Métrodore* mourut subitement en
 retournant dans les états du roi son maître. On a
 soupçonné qu'il fut empoisonné. D'où l'on peut con-
 clure deux choses : la première, qu'on ne doit jamais
 charger d'une négociation un homme qui n'est pas
 bien convaincu de ce qu'il va dire; la seconde, qu'il
 est dangereux de croire que ce qu'on trouve avan-
 tageux pour soi sera regardé de même par les
 autres.

Tigrane profita de l'avis et ne voulut point pren-
 dre part à cette guerre, du moins ouvertement; mais,
 à la sollicitation de son épouse, il laissa passer quel-
 ques-unes de ses troupes au service de son beau-père.
 Le roi de Pont fut vaincu et forcé de se retirer chez
 son gendre. Celui-ci ne lui refusa pas un asile, ni
 même tous les agrémens qu'on peut procurer à un
 malheureux réfugié; mais il affecta de ne pas le voir,
 et se remit à faire des conquêtes. Il soumit la Mésop-
 otamie, la Phénicie et les pays maritimes d'Asie
 jusqu'aux frontières d'Égypte. Soit que ses victoires
 inquiétassent les Romains, soit plutôt que les trésors
 de l'Arménie, grossis des richesses de tant de contrées

opule
 cullu
 me d
 roi d
 et de
 tante

Ils
 mais
 titud
 l'Arn
 grand
 non-
 enco
 de la
 dit d
 prise
 dispo
 roya
 deva
 un j
 cent
 main
 » ce
 » ne
 » so
 I
 et a
 âme
 telli
 Elle

opulentes subjuguées, tentassent la cupidité de *Lucullus*, ce général romain, qui avoit envahi le royaume de Pont, jugea à propos de chercher querelle au roi d'Arménie sur l'asile qu'il donnoit à *Mithridate*, et demanda qu'il lui fût livré. Cette prétention révoltante rapprocha le gendre du beau-père.

Ils convinrent d'un plan d'attaque et de défense ; mais leurs mesures furent déconcertées par la promptitude de *Lucullus*. Il tomba comme la foudre sur l'Arménie. De ce moment *Tigrane* ne fut plus ce grand général qui subjuquoit les empires. On le vit non-seulement se retirer devant les Romains, mais encore donner souvent lui-même à ses soldats l'exemple de la fuite. Il fut battu dans des rencontres : il perdit des batailles. Ses villes, sa capitale même, furent prises, ses trésors pillés. Quoique encore maître de disposer d'armées immenses, jetant son manteau royal, arrachant et cachant son diadème, il fuyoit devant des troupes si peu nombreuses, que lui-même un jour plaisanta de leur audace. Comparant ses deux cent mille hommes avec les onze mille du général romain, les voyant venir à lui tête baissée, il dit : « Si » ce sont des ambassadeurs, ils sont en trop grand » nombre ; s'ils viennent pour nous combattre, ils » sont trop peu. »

La frayeur s'étoit tellement emparée de *Tigrane*, et avoit tellement suspendu toutes les facultés de son âme, qu'il ne songea même pas à profiter de la mésintelligence qui se mit dans les troupes de *Lucullus*. Elles s'aperçurent que ce général ne songeoit qu'à sa

fortune particulière, et qu'elles n'étoient que les instrumens de sa cupidité. Après beaucoup d'expéditions infructueuses pour ses soldats, un jour qu'il voulut les faire marcher à une nouvelle conquête, pour toute réponse ils montrèrent leurs bourses vides. Cependant il les apaisa, et il marchoit, non à de nouvelles victoires, mais à de nouveaux trésors, lorsqu'il apprit que *Pompée* venoit le remplacer. Les deux généraux se virent. *Lucullus* reprocha à *Pompée* son ambition. *Pompée* reprocha à *Lucullus* son avarice, et tous deux, disent les auteurs, avaient raison.

On convient que, dans l'état d'affoiblissement où se trouvoit *Tigrane*, réduit presque à quelques villes, il ne restoit plus à *Pompée* que des exploits peu dignes d'un si grand général. La facilité de son expédition fut encore augmentée par un malheur qui survint au roi d'Arménie. Un de ses fils, du même nom que lui, se révolta si ouvertement, qu'il mena à *Pompée* des troupes contre son père. Ce dernier coup accabla le malheureux *Tigrane*, et lui fit prendre la résolution de se remettre entre les mains de *Pompée* et de s'abandonner à sa générosité.

Ce fut un spectacle bien flatteur pour les Romains de voir ce roi d'Arménie qui se faisoit servir par des rois, qui, en donnant audience, avoit à chaque côté de son trône deux monarques auxquels la posture la plus soumise étoit prescrite, de le voir arriver sans gardes dans leur camp. Deux licteurs lui firent mettre pied à terre, sous prétexte qu'il n'étoit pas permis d'y entrer à cheval. Il leur remit son épée. *Pompée*

venoi
vant
pée,
place
à l'en
récon
soute
trouv
Pomp
tendit
Le jug
mie,
les fra
provis
ravan
vainq
mes in
Ce
rébell
de son
engag
sortir
nes. L
excite
épous
même
vie d
digne
un vi
aux

venoit à pied au-devant de lui; *Tigrane*, l'apercevant, arrache son diadème, et se prosterne. *Pompée*, touché et ému, le reçoit dans ses bras, et replace la couronne sur sa tête. Son fils étoit présent à l'entrevue. *Pompée*, dans le dessein de tenter une réconciliation, l'invite à souper avec son père. Mais, soutenant la férocité de son caractère, le fils ne s'y trouva pas. Cette conduite plus qu'indécente disposa *Pompée* en faveur du père. Le lendemain il les entendit l'un et l'autre, plaidant devant son tribunal. Le juge rendit à *Tigrane* l'Arménie et la Mésopotamie, à condition de payer une somme stipulée pour les frais de la guerre. Quant au fils, il n'eut que deux provinces peu considérables, qu'on dépouilla auparavant des richesses qui y étoient accumulées. Le vainqueur les destina à acquitter une partie des sommes imposées au roi.

Ce jugement déplut au prince, si mal payé de sa rébellion. Du camp, d'où il ne lui étoit pas permis de sortir, il envoie des personnes de confiance pour engager les provinces de son partage à ne pas laisser sortir leurs trésors. *Pompée* le fait charger de chaînes. Dans cet état il fomenta encore des troubles, excite sous main le roi des Parthes, dont il avoit épousé la fille, à fondre sur les Romains. On sut même qu'il avoit tramé une conspiration contre la vie de son père. Le général romain, justement indigné de ces perfidies, le fait partir pour Rome comme un vil prisonnier. *Tigrane* resta toute sa vie fidèle aux Romains. Ce ne fut pas un attachement de poli-

tique, il paroît avoir été sincère. Il le poussa jusqu'à refuser un asile à *Mithridate* lorsqu'il fut vaincu par *Pompée*; *Tigrane* promet même une récompense à ceux qui lui apporteroient sa tête. Étoit-ce envie d'obliger les Romains, ou vengeance des malheurs dans lesquels son beau-père l'avoit précipité? Il mourut dans une longue et heureuse vieillesse, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

[2962. — 36.] Le règne d'*Artuasde*, son fils, fut très-court. La guerre se déclara contre lui et contre un autre *Artuasde*, roi de Médie, et il réussit à y faire entrer le triumvir *Marc-Antoine*. Mais les deux rois font ensuite la paix. Celui d'Arménie n'en avertit pas le général romain, son allié; au contraire, il l'engage à attaquer la Médie, et s'offre à lui servir de guide pour pénétrer dans le royaume d'*Artuasde*. Apparemment cette perfidie étoit concertée entre les deux monarques, comme une condition de leur accommodement. En conséquence, *Artuasde* l'Arménien se met avec une nombreuse escorte, en qualité de guide, à la tête de l'avant-garde d'*Antoine*, forte de vingt mille hommes, commandée par *Station*, son lieutenant, et la mène par des pays si affreux, que bagages et machines de guerre, tout reste dans les chemins. Arrivée en Médie, dénuée de tout et harassée, cette avant-garde se trouve en tête les Parthes et les Mèdes, qui en font un horrible carnage. *Antoine* vole au secours de ses soldats, ramasse ce qu'il peut de fuyards, échappe lui-même avec peine aux vainqueurs, et

ram
désa
Z
flori
son
d'am
obtin
troup
De là
ver p
Celui
reuse
ne po
tante
rebut
avoit
nie. I
son a
ses p
seils.
chain
plus
es tr
le ma
charg
Alexa
reine
sonni
titre.

ramène son armée en Arménie après une marche désastreuse.

Artuasde vint au-devant de lui avec une armée florissante. Ce n'étoit pas le moment de témoigner son ressentiment. *Antoine* dissimule et le comble d'amitiés. A force de caresses et de promesses, il obtint des quartiers d'hivers en Arménie. Quand ses troupes y sont bien établies, il retourne en Égypte. De là il écrit à *Artuasde*, et le prie de venir le trouver pour concerter ensemble la campagne prochaine. Celui-ci, écoutant une juste défiance, que malheureusement il ne poussa pas assez loin, répond qu'il ne peut quitter son royaume, que des affaires importantes l'y retiennent nécessairement. *Antoine* ne se rebute pas, et propose le mariage d'*Alexandre*, qu'il avoit eu de *Cléopâtre*, avec la fille du roi d'Arménie. Les pourparlers se multiplient. *Antoine* rejoint son armée, renouvelle ses instances, ses confidences, ses prières à *Artuasde* de venir l'aider de ses conseils. *Artuasde* cède, se rend au camp, est sur-le-champ arrêté, et forcé, pour éviter des traitemens plus rigoureux, d'indiquer le lieu où étoient cachés ses trésors. Le général romain s'en empare, traîne le malheureux monarque, sa femme et ses enfans, chargés de chaînes d'or, aux pieds de *Cléopâtre* dans Alexandrie. Il leur avoit donné ordre de l'appeler la *reine des rois*. Mais ni *Artuasde*, ni aucun des prisonniers de sa nation, ne voulurent la saluer de ce titre. *Antoine* donna la couronne d'Arménie à son

filz *Alexandre*, et fit trancher la tête à *Artuasde*, justement puni de sa perfidie.

[2967. — 31.] Les rois d'Arménie devinrent si petits devant les généraux romains qui gouvernoient l'Orient, qu'on peut les regarder comme de vrais fantômes de royauté. Les empereurs se jouoient de leur sceptre. *Auguste* fit succéder à *Tigrane* troisième son neveu *Artuasde*. Les Arméniens le chassèrent, parce qu'il étoit du choix des Romains, qu'ils détestoient. *Caius*, filz adoptif d'*Auguste*, le rétablit, fut contraint de l'abandonner, accorda à l'Arménie *Ariobarzane*, qu'elle demandoit. Les Parthes la subjuguèrent. *Tibère* soutint contre eux *Mithridate Ibère*, frère de *Pharasmane*, roi d'Ibérie. *Caligula* renversa du trône ce *Mithridate*, et le fit conduire à Rome chargé de chaînes. *Claude* le délivra, et lui donna des troupes pour chasser de son royaume les Parthes, qui s'en étoient emparés. Son frère *Pharasmane* l'aida puissamment dans cette entreprise, mais lui fit payer cher ses services.

Pharasmane avoit un filz, nommé *Rhadamiste*, prince de la plus grande espérance, plein de valeur et de courage. Il joignoit à ces qualités brillantes une ambition dont son père craignit les effets. Ces sortes de caractères ont besoin d'un objet sur lequel ils puissent s'exercer. *Pharasmane* tourna l'ambition de son filz sur l'Arménie : « Ce royaume, disoit-il, » que j'ai conquis sur les Parthes, j'ai eu tort de le » remettre à *Mithridate*, mon frère ; c'est à vous,

» m
Rha
 parv
 divisi
 artifi
 man
 crédi
 dans
 empl
 quelc
 Quar
 père
 Al
 jama
 temp
 ne vo
 dans
 main
 venir
Rhad
 n'aura
 de l'er
 y ent
 par la
 à licr
 à les
 mome
 gature
 corde

» M. le fils, qu'il doit appartenir. » *Pharasmane* et *Rhadamiste* concertent la manière la plus facile de parvenir à leur but. Ils font éclater une espèce de division entre eux. Le fils se plaint de son père, des artifices d'une belle-mère qui le tourmente, et demande à son oncle un asile pour vivre tranquille. Le crédule *Mithridate* reçoit ce serpent, et le réchauffe dans son sein. *Rhadamiste*, durant son séjour, emploie le temps à fomentér les mécontentemens de quelques seigneurs, et à préparer une rébellion. Quand tout est concerté, il se dit réconcilié avec son père, et retourne auprès de lui.

Alors, sous un de ces prétextes qui ne manquent jamais, *Pharasmane* entre en Arménie. En même temps la révolte éclate. *Mithridate*, troublé, croyant ne voir autour de lui que des traîtres, se renferme dans une forteresse sous la garde d'une garnison romaine. *Rhadamiste* l'assiège; l'oncle est obligé d'en venir à une conférence avec son neveu hors des murs. *Rhadamiste* jure par tous les dieux que *Mithridate* n'aura à craindre ni le fer ni le poison. Près du lieu de l'entrevue se trouvoit un bosquet sacré; le neveu y entraîne son oncle pour consacrer son serment par la cérémonie usitée en Arménie. Elle consistoit à lier fortement ensemble les pouces des contractans, à les piquer et à sucer le sang l'un de l'autre. Au moment que *Mithridate* présenteit la main à la ligature, il est renversé et garrotté de cette même corde qui devoit servir au rite religieux. Sa famille,

qui étoit présente , est arrêtée avec lui. *Pharasmane* , instruit du succès de la perfidie , arrive ; il reproche à son frère d'avoir empêché les Romains de le secourir dans une guerre contre les Albaniens : en punition de ce prétendu crime , il le condamne à la mort. *Rhadamiste* se rend exécuteur de cette cruelle sentence, Mais, comme il avoit par serment garanti son oncle du fer et du poison ; il le fait étouffer sous ses yeux. La femme de *Mithridate* , fille de *Pharasmane* , et par conséquent sœur de *Rhadamiste* , et plusieurs enfans qu'elle avoit , subirent le même sort,

Cette barbarie ne resta pas impunie. *Vologèse* , roi des Parthes , prétendoit avoir des droits sur l'Arménie. Ayant appris la mort funeste de *Mithridate* , et les troubles qui en étoient une suite , il crut le moment propre à les faire valoir. Il donna la couronne d'Arménie à son frère *Tiridate* , et appuya le nouveau roi d'une armée qu'il commandoit en personne. *Rhadamiste* défendit mal ce trône si horriblement usurpé. Il fut chassé par le roi des Parthes jusqu'en Illyrie , où il se réfugia auprès de son père. Des malheurs arrivés à l'armée de *Vologèse* par l'intempérie des saisons le forcèrent d'abandonner à son tour l'Arménie. *Rhadamiste* y revient : furieux d'avoir été abandonné par les Arméniens , il appesantit son sceptre sur eux , et les gouverne avec tant de dureté , qu'il se forme contre lui une conspiration si secrète , qu'il est surpris dans son palais. Ses

gardes étoient désarmés avant qu'il eût rien appris de ce qui se passoit. Il n'eut que le temps de monter à cheval et de fuir.

Zénobie, sa femme, grosse de plusieurs mois, ne voulut pas l'abandonner; mais son état ne lui permettant pas d'aller aussi vite que lui, et craignant de tomber au pouvoir des ses sujets révoltés, elle prie *Rhadamiste* de la tuer. Le barbare, attendri pour un moment, tâche de ranimer le courage de la fugitive; mais, voyant que les forces lui manquoient, dans la crainte de la laisser dans la possession d'un autre, il la blesse de son épée. Elle tombe. Il la traîne dans une rivière voisine, et l'abandonne au courant. Des bergers, la voyant flotter sur l'eau où ses habits la soutenoient, l'en retirent. Elle n'étoit pas morte. On pensa sa plaie. *Tiridate* la fit venir à sa cour, où elle fut reçue avec les plus grands honneurs, sans doute peu empressée de retourner avec son mari, dont l'histoire ne parle plus.

Les guerres qui suivirent présentent un chaos presque inextricable d'expéditions militaires et d'intrigues. Les Romains y jouent le principal rôle, tantôt comme agresseurs, tantôt comme auxiliaires; quelquefois Romains contre Romains, semblables à des animaux carnassiers qui se disputent leur proie. Les malheureux Arméniens, pillés, tourmentés, déchirés par des protecteurs avides, et par des voisins non moins ardens pour le butin, demandent des maîtres aux empereurs. *Néron* leur donne *Alexandre*, petit-fils d'*Hérode*, roi de Judée. Mais *Tiridate*,

toujours appuyé par *Vologèse*, n'abandonnoit pas ses prétentions. Il se soutint avec grandeur contre *Corbulon*, vainqueur, et traita avec égards *Prétus*, vaincu. Cette conduite noble lui mérita l'estime des Romains. *Néron* abandonna son fantôme de roi *Alexandre*. Il voulut mettre lui-même la couronne sur la tête de *Tiridate*. Cette cérémonie se fit à Rome avec la plus grande magnificence. *Tiridate* rendit l'Arménie heureuse. Les princes qui lui succédèrent furent moins des rois que des vassaux de l'empire. L'Arménie resta cependant royaume, jusqu'à ce que *Trajan*, y ayant réuni la Mésopotamie, en fit une province romaine. Dans la décadence de l'empire, il reparut des rois reconnus feudataires de Constantin et de ses successeurs. Les Arméniens ont été assujettis par les Sarrasins, ensuite par les Turcs, après par les Tartares; sous toutes ces dominations, on voit en Arménie des traces de royauté. On en trouve jusque sous la domination des Perses, qui, sous le règne de *Sha-Abas*, ont causé une énorme dépopulation en transportant un grand nombre d'Arméniens à *Zulpha*, faubourg d'Ispahan, leur capitale. Il se sont partagé ce royaume avec les Turcs, qui nomment leur division Turcomanie. Mais jusqu'à nos jours il a reparu des rois ou princes d'Arménie qui ont inquiété les despotes conquérans.

Quant à la petite Arménie, la plus agréable et la plus fertile des deux, abondante en fruits, en huile, en vins estimés, elle n'a pas été long-temps séparée de la grande. Après avoir eu trois rois successeurs de

Zadr
malhe
aux d
qui se
grand
latie.
généra
dans
la pri
tatcur
Les tu
et la
ment
dignité
et cep
vint à
succéd
d'Arm
sœur
un roi
Bosph
Grand
Vespe
suite
Turcs
nech.

Zadriade, elle se trouva enveloppée dans tous les malheurs de la grande Arménie, livrée comme elle aux déprédations des rois voisins, ou des Romains, qui se la disputèrent. *Pompée*, dans le temps de sa grande puissance, la donna à *Déjotare*, roi de Galatie. La reconnaissance que le monarque devoit à ce général lui fit embrasser le parti de son bienfaiteur dans la guerre contre *César*. Celui-ci lui pardonna à la prière de *Brutus*. Quand ce Romain eut tué le dictateur, *Déjotare* envoya des troupes à ses meurtriers. Les triumvirs lui firent payer par une grosse amende et la distraction de quelques provinces son attachement au parti qui fut malheureux. Il se soutint avec dignité pendant les factions, ami intime de *Cicéron*, et cependant considéré par *Octave*. *Déjotare* parvint à une extrême vieillesse. Dans son fils qui lui succéda s'éteignit sa famille. Leur couronne, tant d'Arménie que de Galatie, passa à des enfans de la sœur du dernier, de là à un roi de Médie, puis à un roi de Pont, à des princes de Cappadoce et du Bosphore, à *Aristobule*, petit-fils d'*Hérode le Grand*, à *Tigrane*, et devint province romaine sous *Vespasien*. Elle fut attachée à l'empire d'Orient, ensuite aux Persans. Elle leur a été enlevée par les Turcs, qui la possèdent encore sous le nom de *Génech*.

TABLE

DES TITRES DU TOME SECOND.

<i>LACÉDÉMONIENS</i> ,	Page	1
<i>Ligue achéenne</i> ,		43
<i>Étoliens</i> ,		61
<i>Athènes (province)</i> ,		67
<i>Béotiens</i> ,		73
<i>Acarnaniens</i> ,		75
<i>Épirotes</i> ,		76
<i>Ionie</i> ,		78
<i>Sicile</i> ,		89
<i>Rhodes</i> ,		152
<i>Crète</i> ,		163
<i>Cypte</i> ,		167
<i>Samos</i> ,		172
<i>Iles grecques</i> ,		175
<i>Macédoniens</i> ,		186
<i>L'Asie après Alexandre</i> ,		277
<i>Égypte</i> ,		325
<i>Arménie</i> ,		374

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

I
43
61
67
73
75
76
78
89
152
163
167
172
175
186
277
325
374

